



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





BOUND BY J. ALDRINSON  
66 opposite 23  
Bellevue Church Street, Newgate  
YORK  
J. A. Alderson - worked in Gold



*N. Northcliffe*

~~UNS. 159 E. 17~~



Vet. Fr. III B. 4526

~~VG 1. 1812 (12)~~

BOUGHT BY LINTHROP  
OF THE  
Belfrey Church Hill, Newcastle  
YORK  
A. C. 1811



*N. Nordcliffe*

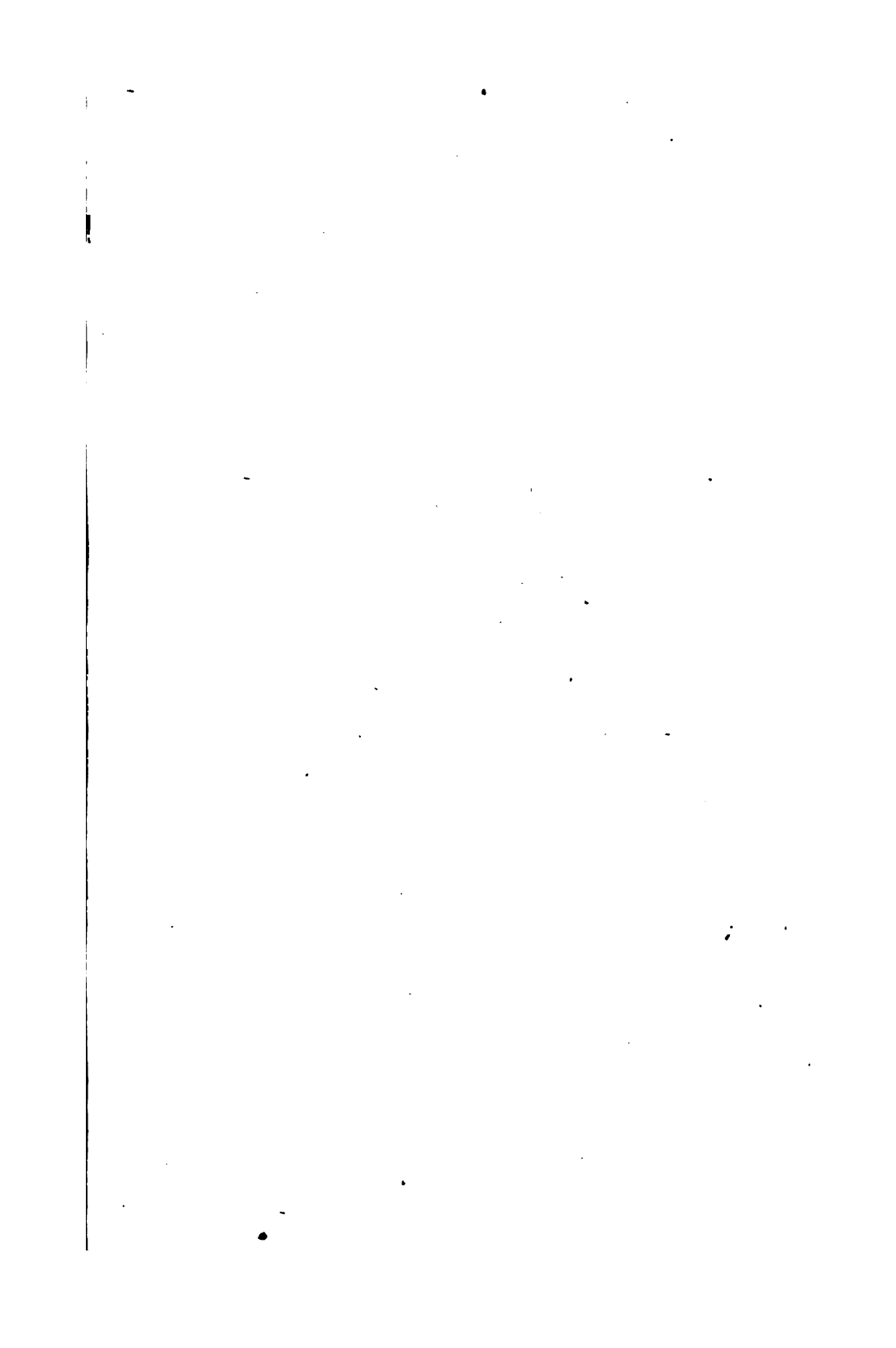
~~UNS. 159 C. 17~~



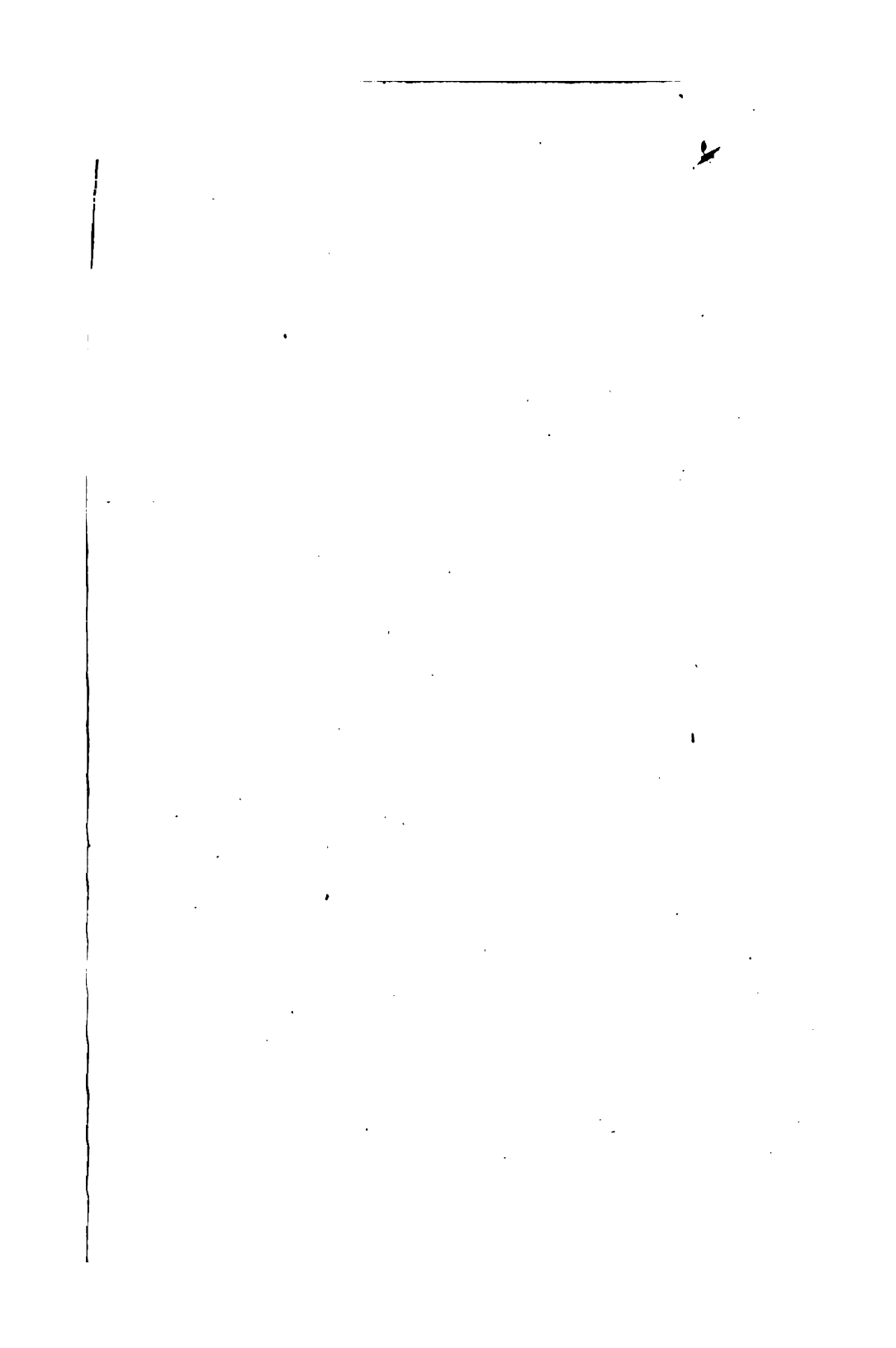
Vet. Fr. III B. 4526

~~VG1. 1812 (12)~~











# CORRESPONDANCE

LITTÉRAIRE,

PHILOSOPHIQUE, CRITIQUE, etc.

---

*Troisième et dernière Partie.*

---

T. I<sup>er</sup>

---

**IMPRIMERIE DE J.-L. CHANSON.**

---

# CORRESPONDANCE

LITTÉRAIRE,

PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE,

ADRESSÉE

A UN SOUVERAIN D'ALLEMAGNE,

PENDANT UNE PARTIE DES ANNÉES 1775-1776, ET PENDANT  
LES ANNÉES 1782 A 1790 INCLUSIVEMENT,

PAR LE BARON DE GRIMM

ET ARTHEBROT.

---

*Troisième et dernière Partie.*

---

TOME PREMIER.

PARIS,

F. BUISSON, LIBRAIRE, RUE GILLES-CŒUR, N° 10.

~~~~~  
1813.





la Correspondance même : différens voyages que le Baron de Grimm a faits en Italie, en Angleterre, en Allemagne et en Russie, autorisent cette conjecture.

Cette Continuation a été dirigée dans le même esprit et avec le même soin que les Cinq Volumes déjà publiés. La copie en aurait pu fournir la matière de Quinze; mais on en a supprimé tout ce qui a paru avoir peu d'intérêt pour le moment présent, comme des extraits de Livres entièrement oubliés aujourd'hui, et des analyses détaillées de Pièces de Théâtre, qui pouvaient satisfaire la curiosité d'un Etranger au moment où ces Pièces étaient données au Public, mais qui, aujourd'hui qu'elles sont imprimées, ne pourraient intéresser que très-peu de lecteurs.

On s'est attaché surtout à retrancher un grand nombre de Pièces de vers qui, dans le temps, avaient le mérite de la nouveauté, mais qui depuis ont été imprimées dans les Ouvrages de leurs Auteurs ou dans des

Recueils particuliers. On en a conservé seulement quelques-unes de ce genre, parce qu'elles sont courtes et qu'elles tiennent à quelque anecdote ou à quelques réflexions qui leur donnent une valeur particulière. Si d'autres Pièces connues et imprimées ont échappé à l'attention de l'Éditeur, elles doivent être en très-petit nombre.

Les Cinq Nouveaux Volumes offrent la même variété de sujets, la même indépendance d'opinion, les mêmes agrémens de style que le Public éclairé et les meilleurs Critiques ont reconnus dans les Premiers Volumes; et comme ceux-ci, ils sont semés de traits épigrammatiques, de Chansons malignes ou gaies, d'Anecdotes satiriques ou plaisantes, qui servent à faire connaître l'esprit du temps et le cours des opinions en vogue.

On trouvera cependant dans cette Continuation quelques articles qui paraîtront, aux gens de goût, peu dignes d'exciter leur

#### iv AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

intérêt ; mais on a cru devoir les conserver, comme servant à former une chaîne non interrompue dans l'Histoire Littéraire de la dernière moitié du Dix-huitième Siècle. Cette considération nous paraît mériter l'indulgence des esprits sévères, qui pourraient désirer qu'on eût réduit à un moindre volume la fin de cette Correspondance, qui, nous le répétons, aurait pu former facilement Quinze Volumes si on l'eût imprimée en totalité.

---



## 2 CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,

*studiaque facilius oppresseris quàm revocaris.* Quoique cette brochure de soixante-douze pages sur un sujet infiniment rebattu ne présente aucune idée nouvelle, aucun trait saillant, elle mérite au moins d'être distinguée par la sagesse et par la clarté du style dont elle est écrite. L'auteur emploie d'abord toute sa logique et toute son éloquence à prouver qu'il est assez vraisemblable que nous ne possédons pas encore les vrais principes de l'économie politique. Il tâche ensuite de montrer la nécessité de la liberté d'imprimer, pour donner aux principes, une fois connus, de la stabilité, et à l'administration de la suite et de l'uniformité. Après avoir exposé les avantages qui doivent résulter de cette liberté, tant pour l'instruction du ministère que pour le succès même de ses opérations, il finit par répondre aux difficultés que le gouvernement a cru y voir jusqu'à présent. Cette dernière partie de son ouvrage, qui est la plus étendue, est malheureusement aussi la plus faible. Il y fait une longue digression pour justifier les hommes à systèmes. Mais est-il à propos d'entretenir si long-temps le public de soi et de ses amis?

Toute question énoncée d'une manière générale paraît d'une solution aisée. Elle le devient moins à mesure qu'on essaie de la déterminer pour l'appliquer à quelque circonstance particulière. Sans doute la société la plus parfaite sera celle qui procurera le plus grand bien



#### 4. CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,

elle tient sa puissance. Dans une monarchie telle que la France ce contre-poids n'existe réellement que dans l'opinion et dans la confiance particulière que peuvent mériter les tribunaux qui en ont été quelquefois les interprètes.

Plus l'opinion a de force, plus il est dangereux sans doute d'abandonner au hasard la conduite des ressorts qui la font mouvoir. Et n'est-ce pas ce qu'on risquerait de faire en permettant à tout le monde d'écrire librement sur les principes de l'administration? Les avantages de cette liberté ont été souvent discutés depuis le commencement de ce siècle; mais a-t-on assez réfléchi sur les inconvénients qui pouvaient en résulter? Essayons de justifier une mauvaise cause; elle est trop abandonnée pour qu'il n'y ait pas quelque mérite à la défendre.

On n'a jamais plus écrit, on n'a jamais plus lu que de nos jours. En conclura-t-on que les livres contribuent plus ou moins à diriger l'opinion publique? Je suis bien tenté de croire que leur influence en a plutôt diminué qu'augmenté. Quoi qu'il en soit, cette influence est réelle, ou ne l'est pas. Si elle est réelle, ses suites sont de la plus grande conséquence. Si elle ne l'est pas, quel bien peut-on espérer d'une liberté plus illimitée?

C'est un emploi vraiment sublime que celui d'éclairer ses semblables; mais quel est aujourd'hui l'auteur assez frivole ou assez sottement modeste pour ne pas se croire appelé à remplir

une fonction si auguste ? Parmi tous ces grands hommes qui prétendent à l'honneur de gouverner le Monde du haut de leur galetas, n'est-il pas possible qu'il se trouve plus d'un barbouilleur assez fanatique ou assez éloquent pour écrire d'une manière propre à répandre des alarmes dans l'esprit de la Nation, ou à exciter des préventions contre les projets de l'administration les plus sages et les plus patriotiques ? Quel bien peut compenser un mal aussi funeste ? Et sera-t-on toujours à même de le réparer comme on l'aurait été de le prévenir ?

Les défenseurs de la liberté paraissent mettre en principe que les hommes naissent tous philosophes, et que les écrivains le sont par excellence. Il n'y a guère dans cette heureuse supposition que les Rois et les Ministres d'exceptés, ce qui montre au moins de l'intolérance ou de la partialité. Ces Messieurs ne veulent point voir que la plupart des hommes sont pleins de faiblesses et d'inconséquences. Ils ne comptent pour rien les calculs secrets de l'amour-propre et de la vanité. Ils ne suivent point la marche irrégulière et violente des passions. Ils se flattent de pouvoir combiner les différens rapports de la société, toujours mobiles, toujours variables, comme l'on combine des puissances algébriques. Ils oublient que dans mille occasions l'erreur est plus à la portée du peuple que la vérité, parce qu'il est facile à l'erreur de frapper



JANVIER 1775.

7

Charmantcs plumes,  
Couvrez les fronts , troublez les cœurs.  
Malgré leurs froides amertumes,  
Vous régnerez sur vos censeurs,  
Charmantcs plumes.

Toutes les plumes,  
Ramenant la fidélité ,  
Amans volages que nous fîmes ,  
L'Amour quitta pour la beauté  
Toutes ses plumes.

Dessus la plume ,  
Quoiqu'il soit doux de discourir ,  
Il est minuit , et je présume  
Qu'il est plus doux de s'établir  
Dessus la plume.

---

*ETRENNES d'un inconnu à madame Necker.*

Mon cerveau se creusait à vous faire une étrenne,  
Lorsque le dieu d'Hippocrène  
A mes yeux soudain a paru.  
Arrête , a-t-il dit , que fais-tu ? —  
Ce qu'il vous sierait bien de faire.  
Je veux célébrer les vertus,  
L'esprit, mille talens de plaire  
Des époux comme il n'en est guère,  
Des amis comme on n'en voit plus. —  
Ton projet est beau, je l'admire ;  
Mais , pour le remplir dignement,  
Il te faut emprunter ma lyre  
Au chantre de Pierre-le-Grand.

---







et d'appareil, et moins il frappe, s'il n'a point l'ensemble et la vérité qu'il doit avoir.

Si les suffrages sont toujours fort partagés sur l'*Iphigénie* de M. Gluck, tous se sont réunis le jour que la Reine est venue l'entendre, dans l'heureuse application qu'on lui a faite du chœur :

Chantons, chantons notre Reine,

Et que l'Hymen qui l'enchaîne

Nous rende à jamais heureux.

Cette allusion a été saisie avec transport. On a fait répéter le morceau, et tous les regards se sont tournés vers la Reine, qui a reçu cet hommage avec l'embarras le plus aimable et le plus intéressant. Quels prologues, quels panegyriques peuvent être comparés à ces élans de tendresse et de l'admiration publique !

On nous promet incessamment plusieurs nouveautés intéressantes à la Comédie française : *Albert*, drame de M. Le Blanc, dont la représentation avait été défendue il y a quelques années, et la *Conspiration de Marcel* sous le roi Jean, tragédie en prose de M. Sedaine. On aurait déjà oublié la petite pièce de M. Imbert (*Monsieur Pétan* ou *le Gâteau des Rois*) ; qui a été jouée sur ce théâtre pour la première et dernière fois le vendredi 6, sans les suites fâcheuses qu'elle a eues pour l'auteur, pour son censeur et pour mademoiselle Luzi. Cette pièce, précédée d'un prologue assez agréablement écrit et qui promettait du moins beaucoup de gaieté, est une des

## 22 CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,

plus détestables choses qu'on ait vues depuis long-temps. Le projet de l'auteur, connu d'ailleurs assez avantageusement par ses Fables et par son Poème sur le jugement de Paris, était (si tant est qu'il eût un projet dans cet ouvrage) de peindre le ton et les mœurs de la petite bourgeoisie. Il a cru que le moment, le plus propre à rendre ce tableau d'une manière piquante serait une collation donnée, le jour des Rois, chez quelque marchand de la rue Saint-Denis. C'est donc M. Pétau qui ne veut point donner sa fille au petit Finon, parce qu'il n'est pas riche, et qu'il l'a promise au vieux Orgon, riche drapier. Madame Pétau protège les amours du petit Finon. Elle s'accorde avec un Gascon de ses amis pour tromper son mari. Le repas qu'on doit donner ce jour même en fournit une occasion merveilleuse. On s'arrange de manière que M. Pétau ait la fève. On présente à ce nouveau Roi plusieurs placets. Il y en a un qu'il signe avec beaucoup de plaisir, et ce placet est justement le contrat de mariage de mademoiselle Pétau avec le petit Finon. Toutes ces scènes, du plus bas comique, sans caractère, sans esprit, sans vérité, même sans folie, au moins sans folie plaisante, finissent par un vaudeville où l'auteur a cru faire une chose charmante en confondant ingénieusement l'éloge de Louis XVI avec celui de M. Pétau. Cette gaucherie a paru d'autant plus impertinente, qu'il y a laissé échapper plusieurs traits fort susceptibles d'une interpréta-















*Vie du maréchal de Catinat*, n'est qu'une petite brochure de quarante pages, où l'on ne trouve qu'une esquisse très-imparfaite des principales époques de sa vie, quelques anecdotes connues, et beaucoup de réflexions, tantôt triviales, tantôt précieuses, et toujours étrangères à l'objet qu'un historien de ce grand homme devait avoir en vue. L'autre a pour titre *Mémoires pour servir à la vie de Nicolas de Catinat, maréchal de France*, avec cette épigraphe : *Nihil appetere ob jactationem, nihil ob formidinem recusare, simulque anxius et intentus agere*. Ce petit volume est de M. le marquis de Créqui. C'est un extrait simple et fidèle, mais froid et sec, d'une douzaine de volumes in-folio, contenant toute la correspondance de M. de Catinat, ses Mémoires aux ministres, et tout ce qu'on a pu déterrer enfin de papiers relatifs à lui dans les archives de sa famille. Cette abondance de matériaux n'a pas fourni à M. de Créqui beaucoup de détails instructifs, et son ouvrage est encore moins recommandable par la forme que par le fond.

La vie du maréchal de Catinat offre peu de grands événemens. Sa carrière militaire ne fut ni longue ni brillante. A l'exception des journées de Staffarde et de la Marsaille, il n'éprouva guère que des pertes et des revers. Ce n'est donc pas tant par ses actions que par son caractère qu'il mérite d'être connu. Il fut sans éclat comme sans faiblesse, et ce n'est qu'en le





engagée, que le jeune homme perd la tête et s'enfuit. Sa mauvaise conduite avait eu trop de témoins pour être ignorée. M. de Catinat en sait tous les détails et le juge seul avec moins de sévérité. Il le présente lui-même à tous les officiers de sa compagnie et leur dit : Messieurs, je vous prie de rendre plus de justice à votre jeune camarade. J'ai voulu mettre son obéissance à l'épreuve, il n'a rien fait que par mes ordres. Après l'avoir comblé de caresses en public, il le fait venir en particulier et lui représente à quel point sa confiance se trouverait compromise s'il ne la justifiait pas incessamment par une réparation éclatante. Le jeune homme se jette à ses genoux, il lui doit mille fois plus que la vie, il brûle d'aller au devant des plus grands dangers. Le jour même il se distingua dans une action très-périlleuse, et fut depuis un des plus braves officiers de l'armée. Il est peu de traits sans doute d'un tact plus rapide et plus profond, peu d'exemples plus frappants de cet art si rare et si sublime d'élever même les âmes communes au-dessus d'elles-mêmes, ou de leur rendre au moins toute l'énergie que des circonstances singulières ont pu leur ravir.

---

Mademoiselle d'Albert vient de donner au public un Roman en quatre petites parties, in-12, intitulé *les Confidences d'une jolie femme*. Ce n'est pas son coup d'essai en ce genre, mais c'est le seul qui ait paru. Celui-ci n'aura pas







l'Académie française de vouloir bien recevoir sous ses auspices un prix de cinq cents livres pour le discours qui développerait le mieux , au jugement de l'Académie , les moyens les plus propres à rétablir les mœurs , en supposant toujours les principes de tout gouvernement monarchique. L'Académie , ayant demandé au ministère la permission d'agréer cette proposition , a été refusée. On a jugé apparemment que la question était trop délicate ; peut-être aussi que l'expérience l'avait décidée depuis longtemps...

---





Sur des vitreaux montés en plomb  
On voyait un grand écusson ;  
Et cette postéromanie ,  
Guerroyant et troublant l'Etat ,  
Ressemblait fort au vin de Brie ;  
Plus il est vieux , plus il est plat.

Avec un chevalier loyal  
Une dame était à cheval ,  
Teint brûlé, derrière, en compote ,  
Et filant de tristes amours ,  
Constante , bégueule et dévote ,  
Dans son château flanqué de tours.

J'honore la fidélité ,  
Mais j'aime aussi la propreté .  
Toutes ces grandes héroïnes  
Interrogées au boudoir ,  
Par nos agréables coquines  
Seraient confondues sans espoir.

Me<sup>s</sup> amis , jouissons en paix  
Du temps présent , et désormais  
Ne vantons pas tant les chimères  
Du bon prétendu temps jadis .  
L'avenir passe nos lumières ,  
Le présent est le paradis .

#### SONETTO

Regnai nel tempo più tremendo e rio.  
Le grandi ire de' Re vinsi e placai.  
Amoroso all' ~~estremo~~ del popol mio  
Fui più padre che Prénce in tanti guai.  
Nemico d'interesse, umile e pio,  
Tutto me stesso al povero donai,  
Nulla à me, nulla ai miei; sol del mio Dio,  
Della chiesa e di Roma il ben cercai.



oblige, il va, dans un volume in-12, relever tous les paradoxes, toutes les contradictions et les atrocités sortis en différens temps de la plume de Linguet! Ce volume est intitulé *Théorie du Paradoxe*; il est imprimé sans nom d'auteur, mais il est hautement avoué par l'Abbé. C'est un ouvrage très-plaisant, mais dont la lecture n'amuse pas assez, parce que la marche en est uniforme et trop méthodique. Elle consiste, après avoir donné une définition du paradoxe et de ses différens genres, à extraire, d'un bout du volume à l'autre, toutes les propositions hasardées par l'orateur dans ses ouvrages sur la *Théorie des Lois*, la *Lettre aux Docteurs modernes*, etc. Chaque passage est entremêlé d'un persiflage assez gai. Les propositions de Linguet ne sont pour la plupart rien moins que plaisantes; j'en excepterai pourtant celle-ci : « Le blé est » une malheureuse petite production qui ap- » pelle la faim au lieu de la chasser, qui parait, » à ses funestes propriétés, un présent fait par » la nature dans sa colère, et dont l'épi con- » tient plus de malheurs encore que de grains. » — Le pain est une drogue meurtrière dont la » corruption est le premier élément.... Nous » sommes obligés de l'altérer par un poison » (le levain) pour la rendre moins malsaine.... » Pareille à ces poisons dont l'habitude nous » mène au tombeau, et dont la privation cause- » rait également la mort, — les excès déshono- » rans, la mollesse criminelle qui énerve les



### 34 CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,

peut-être pas bien reçu au Parlement, avait sollicité une place chez Monsieur, et son projet était, l'ayant obtenue, de quitter le barreau. Linguet sut, de son côté, que les avocats se proposaient de revenir sur l'arrêt du Conseil, et qu'ils faisaient des assemblées où il était question de le rayer du tableau. Il fit un Mémoire contre eux avec tout le fiel, l'amertume et la violence qu'on lui connaît dans ses écrits; il y attaqua personnellement Gerbier. Dans le même temps, M. le comte de Guines, obligé de défendre son honneur contre un tas de coquins qui l'attaquaient, se trouva forcé aussi de dévoiler quelques manœuvres de Gerbier, qui lui firent un très-grand tort. Toutes ces circonstances réunies déterminèrent Monsieur à ordonner à Gerbier de se justifier avant que les lettres-patentes qui l'attachaient à sa personne lui fussent délivrées. Dès cet instant l'affaire de ces deux avocats devint une affaire de parti. Celle de Linguet s'est poursuivie; et malgré la chaleur, la protection et la suite qu'y ont mises en sa faveur nombre de gens de qualité, il a été rayé du tableau, et ce jugement des avocats a été de nouveau confirmé par le Parlement actuel. Le jour de cette confirmation fut un jour célèbre. Linguet, mandé au Palais, s'y transporta accompagné de madame la comtesse de Béthune et de nombre de gens de la Cour. M. le comte de Lauzaguais et M. le prince d'Henin ne laissèrent pas échapper une si belle occasion de faire valoir

leur zèle patriotique ; et au moment de la publication de la sentence, madame la comtesse de Béthune réclama son conseil, son avocat, son ami, se trouva mal, et aucun des grands mouvemens pathétiques ne manqua à cette scène. Tous les partisans de Linguet n'ont cessé depuis de crier à l'injustice, et c'est ce moment que prend M. l'Abbé en vrai docteur de Sorbonne pour écraser ce digne concitoyen ! O temps ! ô mœurs !

Quant à Gerbier, il s'est justifié aux yeux de Monsieur, qui a daigné, d'après son Mémoire, lui faire délivrer ses patentes. Il est vrai que depuis il a été assigné au Châtelet, à la requête du procureur du Roi, pour être ouï relativement à l'affaire de M. le comte de Guignes. Il n'a ni autant de partisans ni autant d'audace que Linguet ; il est faible, léger, et a un grand goût pour la dépense. Avec ces petits inconvéniens, dans le caractère, on peut souvent se rendre coupable de fautes bien graves, de ces fautes qui perdent un homme dans l'esprit public, mais qui lui conservent du moins la pitié de ses amis : c'est, je crois, où il en est réduit. Voici l'opinion du public :

*COUPLER sur l'air de la chanson de M. de Beaumarchais.*

Matras. Gerbier a beau dire et beau faire.

Sa lettre à tort

Lui fait, ma foi, grand tort.

Si la loi du plus fort

Ne juge pas l'affaire,  
 Il perdra son honneur,  
 Sa place chez Monsieur.  
 Maître Gerbier a beau dire et beau faire.

---

Pour revenir à la *théorie du paradoxe*, il faut convenir que si l'idée n'en est pas prudente, elle est au moins heureuse. Les rapprochemens que M. l'Abbé fait de différens passages de Linguet sont très-plaisans. Il ne lui a manqué qu'un peu de verve pour faire de ce morceau un chef-d'œuvre de plaisanterie, et la façon n'en aurait pas été plus chère; car tel qu'il est, Linguet emploiera vraisemblablement le reste de sa belle vie à s'en venger, et sa radiation du tableau des avocats lui en laissera tout le loisir.

---

Le nouveau recueil qu'on vient de recevoir du patriarche de Ferney offrira sans doute beaucoup de pâture nouvelle aux Clément, aux Sabatier et à tous leurs consorts. Ses meilleurs amis auraient bien désiré qu'il en eût supprimé au moins une partie. La pièce la plus considérable de ce recueil est une Tragédie qu'il nous donne pour l'ouvrage d'un jeune homme, mais dont il ne montrera point, comme il le dit lui-même, l'extrait baptistère. Il est à craindre qu'il ne soit que trop bien marqué dans la pièce même. *Don Pédre*, roi de Castille, annonce le même âge que les *Pertharite* et les *Attila*. Il est aisé cependant d'y reconnaître encore dans plu-

sieurs endroits les traces d'un génie vraiment dramatique, des restes de chaleur et ce goût de simplicité que l'on a trop perdu de vue. L'objet principal du poète semble avoir été de venger la mémoire de Pierre-le-Cruel. Selon lui, ce prince ne fut déclaré *Bulgare et incrédule* que pour avoir eu des maîtresses, et parce que Henri de Transtamare, son frère bâtard, qui finit par l'égorger de sa propre main, sut mettre adroitement dans ses intérêts Charles V et la cour de Rome. M. de Voltaire oublie donc que ce roi, souillé du meurtre de ses frères, s'était rendu plus odieux encore par la mort violente de sa femme Blanche de Bourbon, qu'il empoisonna pour plaire à Marie de Padille. Ce sont des faits dont il paraît difficile aujourd'hui de contester la vérité. La prudence avec laquelle le dieu de notre littérature sait plier ses opinions à l'esprit et aux circonstances du moment n'aurait-elle pas dû l'engager à adoucir un peu la tirade suivante ? C'est don Pèdre qui parle :

Moi je respecterais ces gothiques ramas  
De privilèges vains que je ne connais pas,  
Eternels alimens de troubles, de scandales,  
Que l'on ose appeler nos lois fondamentales;  
Ces tyrans féodaux, ces barons sourcilleux,  
Sous leurs rustiques toits indigens orgueilleux;  
Tous ces nobles nouveaux, ce sénat anarchique  
Erigeant la licence en liberté publique;  
Ces Etats désunis dans leurs vastes projets  
Sous les débris du trône écrasant les sujets !

La tragédie de don Pèdre est précédée d'une

























nées l'Allemagne de ses visions gnostiques, n'eût pas écrit d'un autre ton l'Eloge de M. Quesnay, s'il avait entrepris d'en faire l'apothéose. Ce grand homme qui a réformé l'Europe, sans que l'Europe s'en soit aperçue, ce précepteur du genre humain, qui était à peine connu dans son quartier, ce M. Quesnay n'est mis en parallèle avec Socrate et Confucius que pour donner lieu à M. de Mirabeau de prouver combien il leur fut supérieur. « Socrate, dit-on, fit descendre du ciel la morale, notre maître la fit germer de la terre. La morale du ciel ne rassasie que les » âmes privilégiées, celle du produit net procure la subsistance aux enfans des hommes, etc. » Oui, l'antiquité eût placé notre maître au-dessus, bien au-dessus de Minos et de Rhadamante, et le 4 juin, jour de sa naissance, sera un jour de fête pour la postérité. »

Il faut que ces idées de morale, de physique et de produit net aient fermenté dans la tête de M. le Marquis comme celles des six aunes de drap dans la tête de M. Guillaume. Elles reviennent sans cesse à propos de tout et hors de tout propos. Quel tableau pathétique que celui des derniers instans de M. Quesnay! « On le trouva dans cet état de *tranquillité morale* et de *résignation physique* dans lequel il attendait d'ordinaire patiemment l'événement du combat entre le mal et la nature. »

Quand le panégyriste de M. Quesnay se fâche, son imagination est bien plus lucide encore.

















beaucoup de persévérer encore dans notre ignorance. Attendons ce dernier rayon de lumière *silentio et spe.*

On ne peut refuser à M. l'abbé de Condillac un esprit très-net et très-méthodique, les plus grands talens pour l'analyse de toutes les notions élémentaires; il y porte même plus que de l'exactitude et de la clarté, une sorte d'invention et une invention quelquefois très-ingénieuse. Le *Traité des sensations* est un chef-d'œuvre dans ce genre; mais il y a loin du talent de simplifier un principe et de suivre strictement la chaîne des conséquences qui paraissent en résulter, au talent d'appliquer le principe avec justesse, et de calculer, si j'ose m'exprimer ainsi, toutes les *aberrations* auxquelles il peut être sujet dans la pratique. Le premier de ces talens ne suppose qu'un esprit sage, attentif, et les ressources ordinaires d'une bonne dialectique; l'autre demande une pénétration rare, des lumières vastes et profondes, une sagacité très-exercée et la plus grande connaissance du monde et des hommes.

On dirait que la nature, avare de ses dons, n'accorde presque jamais un genre d'esprit, un genre de talent, sans en refuser un autre, du moins au même degré. Les esprits qui discutent le plus rigoureusement ces idées premières qui servent de base à toutes nos connaissances sont souvent le moins capables de































dans *Armide*. Nous serons tout-à-fait de son avis, s'il nous permet d'ajouter que, en conséquence de son principe, les sujets où le merveilleux est *essentiellement nécessaire* sont ceux que le poète lyrique doit choisir de préférence. Chaque art a des ressources qui lui sont particulières, et les sujets où ces ressources peuvent être déployées dans toute leur étendue sont peut-être les seuls auxquels il convient de s'attacher. Pourquoi espérer de donner à nos opéras l'espèce d'intérêt dont la tragédie seule semble susceptible? Pourquoi s'efforcer de donner à nos tragédies cette pompe et cette variété de spectacle qui ne paraît appartenir qu'à l'opéra? Il faut craindre, en voulant multiplier nos plaisirs, d'en corrompre la source; il faut craindre, en voulant étendre et varier nos goûts, d'en altérer le caractère et de leur faire perdre ainsi leur force et leur grâce naturelle.

L'article des fêtes et de la danse est fort long, et l'unique but de l'auteur est de nous en dégoûter. On croit que M. Le Bailli n'a pas toujours pensé de même, mais ce n'est pas la première fois que les ballets ont eu à se plaindre de l'ingratitude de MM. les poètes. Toute cette déclamation ne dit rien de plus que le mot de l'abbé Pellegrin à sa servante. Il était fort tourmenté du plan d'un opéra nouveau, et s'était endormi en cherchant inutilement le moyen de terminer son troisième acte par une fête. Sa servante vint le réveiller le lendemain matin, et lui cria qu'il était



De la scène lyrique  
Quinault n'est plus le roi ;  
Lisez ma poétique,  
Vous direz comme moi :  
Nous n'avons qu'un génie.  
Qui ? monsieur Le Bailli.  
L'auteur d'Iphigénie.  
Ah ! monsieur Le Bailli.

Admirez sa sagesse ;  
Modeste en ses essais,  
Par respect pour la Grèce  
Il parle mal français,  
Même en pillant Racine ;  
Son génie affaibli  
Dément son origine.  
Oui, monsieur Le Bailli.

Gardez-vous dans la Fable  
De choisir vos sujets ;  
Point de Dieu, point de diable,  
Ni fêtes ni ballets,  
Cela sent trop l'enfance.  
Mais, monsieur Le Bailli,  
On peut aimer la danse (1),  
Hein ! monsieur Le Bailli ?

Toi, chef de nos athlètes (2),  
Qui dans ce pays-ci  
Sais mesurer les têtes,  
Sois mon superbe appui ;

(1) On fait allusion ici à un opéra oublié depuis long-temps, et qui dans sa nouveauté ne put se soutenir que par les ballets.

(2) Les Mémoires secrets de l'Académie royale de musique assurent que M. Le Bailli avait mis un chapelier de ses amis à la tête de la cabale dont il crut avoir besoin le jour de la première représentation d'*Iphigénie*.

## CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,

Cours, cabale au parterre,  
 Du fonds je t'ai saisi,  
 La forme est ton affaire:  
 Oui, monsieur Le Bailli.

AUTRE *Chanson.*

AIR : *Tous les Bourgeois de Chartres.*

Aimables Mousquetaires,  
 Favoris des Amours,  
 Déchirez vos bannières  
 Et brisez vos tambours,  
 Ils ne vous servent qu'à battre la retraite;  
 On vous exile de Paris,  
 Sur la requête des maris  
 Votre réforme est faite.

Ralliant les Gendarmes  
 Et les Cheval-Légers,  
 Briguez d'autres alarmes  
 Et de plus doux dangers.  
 Dans le cœur de Cypris portez la soubreveste;  
 Consolez-vous, jeunes guerriers,  
 On vous arrache vos lauriers,  
 Mais le myrte vous reste.

Dans les troupes légères  
 De Gnide et de Paphos,  
 Au rang des volontaires  
 Qu'on place nos héros.  
 Vainqueurs à Fontenay, dans Paris infidèles,  
 Ils font la guerre, ils font l'amour,  
 Ils savent dompter tour-à-tour  
 Les Anglais et les belles.

Ainsi toujours volage,  
 Le Français chante et rit;  
 Son bonheur est l'image  
 Des plumes qu'il chérit,

Mais au sein des plaisirs, de peur qu'il ne s'endorme,

Les Dieux, pour le désennuyer,

Daignent parfois lui envoyer

La grippe (1) et la réforme.

ÉPITAPHE de l'abbé de Voisenon, par

M. Collardeau.

Ci-git un abbé libertin,

Plein d'esprit et d'humeur falote.

Il était porteur de calotte,

Mais c'était celle de Crispin.

La première nouveauté dramatique que nous ayons eue cette année ne nous gâtera point trop sur celles qui pourront la suivre. C'est une comédie lyrique en deux actes, mêlée d'ariettes, intitulée les *Souliers mordorés ou la Cordonnrière allemande*. Cette pièce a été représentée pour la première fois sur le théâtre de la Comédie italienne, le jeudi 11 Janvier. Les paroles sont de M. Serière, Français d'origine, mais officier dans les troupes de l'Empereur; la musique est du sieur Fridzeri, l'auteur des *Deux Miliciens*.

Le sujet des *Souliers mordorés* est pris d'un conte fort ancien, mais dont j'ignore l'auteur. La décence du théâtre n'ayant pas permis que ce sujet fût traité sur la scène comme dans le conte, il est arrivé que, d'une aventure assez plaisante, le poète n'a su faire qu'une espièglerie de jeune homme et une espièglerie froide, parce qu'elle est insipide, sans motif et sans in-

(1) C'est le nom qu'on a donné aux rhumes qui ont régné cet hiver.

80 CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,

térêt. L'intrigue, l'ordonnance et le style de la pièce ne méritent pas qu'on s'y arrête.

Quoique dans toute la musique de cette pièce il n'y ait pas un trait de génie, rien de neuf, rien de piquant, on y a trouvé plusieurs airs assez bien faits et d'une tournure agréable. C'est l'ouvrage d'un aveugle ; il compose sur un bureau où sont tendus des fils de soie dans le même ordre où sont tracées les lignes d'un papier de musique. Il a de petites figures de bois de différentes formes, pour représenter toutes les notes et toutes les clefs dont on peut avoir besoin pour écrire la musique. Chaque espèce a son tiroir particulier, l'habitude lui a appris à les distinguer au toucher ; il écrit ses compositions comme on imprime, et relit ses airs en les repassant du bout des doigts.

*LETTRE de feu M. le président de Montesquieu (qui ne se trouve point dans le Recueil qu'on a publié de ses Lettres) à l'évêque Warburton.*

Paris, Mai 1754.

J'ai reçu, Monsieur, avec une reconnaissance très-grande les deux magnifiques ouvrages que vous avez eu la bonté de m'envoyer, et la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire sur les OEuvres posthumes de M. Bolingbroke ; et comme cette lettre me paraît être plus à moi que les ouvrages qui l'accompagnent, auxquels tous ceux qui ont de la raison ont part, il me semble que cette lettre m'a fait un plaisir particulier.

J'ai lu quelques ouvrages de M. Bolingbroke, et il m'est permis de dire comment j'en ai été affecté. Certainement il a beaucoup de chaleur, mais il me semble qu'il l'emploie ordinairement contre les choses, et il ne faudrait l'employer qu'à peindre les choses. Or, Monsieur, dans cet ouvrage posthume dont vous me donnez une idée, il me semble qu'il vous prépare une matière continuelle de triomphe. Celui qui attaque la religion révélée n'attaque que la religion révélée; mais celui qui attaque la religion naturelle attaque toutes les religions du monde. Si l'on enseigne aux hommes qu'ils n'ont pas ce frein, ils peuvent penser qu'ils en ont un autre; mais il leur est bien plus pernicieux de leur enseigner qu'ils n'en ont point du tout. Il n'est pas impossible d'attaquer une religion révélée parce qu'elle existe par des faits particuliers, et que les faits, par leur nature, peuvent être une matière de dispute. Mais il n'en est pas de même de la religion naturelle; elle est tirée de la nature de l'homme dont on ne peut pas disputer, et du sentiment intérieur de l'homme dont on ne peut pas disputer encore. J'ajoute à ceci, quel peut être le motif d'attaquer la religion révélée en Angleterre? On l'y a tellement purgée de tout préjugé destructeur, qu'elle n'y peut faire de mal, et qu'elle y peut faire au contraire une infinité de biens. Je sais qu'un homme en Espagne ou en Portugal, que l'on va brûler ou qui craint d'être brûlé parce qu'il ne croit pas de certains articles dépendans

## 82 CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,

ou non de la religion révélée, à un juste sujet de l'attaquer, parce qu'il peut avoir quelque espérance de pourvoir à sa défense naturelle; mais il n'en est pas de même en Angleterre, où tout homme qui attaque la religion révélée l'attaque sans intérêt, et où cet homme, quand il réussirait, quand même il aurait raison dans le fond, ne ferait que détruire une infinité de biens pratiques pour établir une vérité purement spéculative.

---

Lorsque M. le duc de Choiseul revint à Paris à la fin de Décembre (1775) il fut reçu froidement à Versailles; mais tous les soupers qu'il reçut et donna à Paris furent des fêtes brillantes. Voici des couplets composés à cette occasion :

### *COUPLETS sur le retour de M. le duc de Choiseul, par M. le C. de B.*

Ici que tout soit réjoui;  
Voici la fin de notre ennui :  
Quelqu'un nous revient aujourd'hui  
Qui nous rendra gais comme lui.

Lorsque jadis on l'exila,  
Chez lui toute la France alla.  
Il fallut qu'on le rappelât  
Pour que Paris se repeuplât.

Sait-on s'il se reposera,  
Ou bien s'il recommencera;  
Mais bien fin qui s'en passera,  
Et plus fin qui s'en servira.

**AUTRES Couplets sur le même sujet, par M. \*\*\*,  
à M. le duc de Choiseul.**

*Air de Joconde.*

Que dans ton aimable loisir,  
Sans ennui, sans affaire,  
Je reconnus avec plaisir  
Ton heureux caractère !  
Lorsqu'on a si long-temps conduit  
Et la paix et la guerre,  
Il faut un excellent esprit  
Pour savoir ne rien faire.

*A madame de Choiseul.*

*Même air.*

Faite pour la société,  
Vous goûtiez la retraite ;  
Paris vous voit, est enchanté,  
Chanteloup vous regrette.  
C'est un avantage bien doux,  
C'est le premier des vôtres,  
D'être partout bien avec vous,  
Et mieux avec les autres.

*A madame de Grammont.*

*Même air.*

On ne saurait plus la quitter  
Alors qu'on l'a connue ;  
On ne peut plus la remplacer  
Alors qu'on l'a perdue.  
Cependant, s'il fallait opter,  
J'aimerais mieux peut-être  
Être encore à la regretter  
Que ne pas la connaître.

84 CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,

Madame du Deffand appelle M. le duc de Choiseul *grand papa*, et madame la Duchesse *grand'maman*. Voici deux couplets qu'elle a faits pour eux :

A la cadette des mamans ,  
Des enfans la doyenne,  
Avant le jour des complimens  
Présente son étrenne.  
Tout prouve mon empressement ,  
Ainsi que ma constance ,  
Puisque j'aime ma grand'maman  
Du jour de sa naissance.

Du grand papa  
Je ne suis plus petite fille  
Du grand papa ,  
Quand on n'est plus jeune et gentille,  
On est exclu de la famille  
Du grand papa.

Le gouvernement de l'Académie royale de musique s'est vu menacé de grandes révolutions. M. de Malesherbes et la ville de Paris ayant fortement désiré d'être débarrassés d'une province si bruyante et si difficile à conduire, il s'est présenté plusieurs compagnies qui en ont demandé la régie. Un jeune Américain, connu sous le nom du chevalier de Saint-Georges, qui réunit aux mœurs les plus douces une adresse incroyable pour tous les exercices du corps et de très-grands talens pour la musique, était du nombre des chefs d'une de ces compagnies. Mesdemoiselles Arnoud, Guimard, Rosalie et autres n'en

ont pas été plutôt informées, qu'elles ont adressé un placet à la Reine pour représenter à Sa Majesté que leur honneur et la délicatesse de leur conscience ne leur permettraient jamais d'être soumises aux ordres d'un mulâtre. Une considération si importante a fait toute l'impression qu'elle devait faire ; mais, après beaucoup de projets et de discussions de ce genre, cette grande question vient d'être décidée enfin par la bonté du Roi, qui a bien voulu se charger de faire régir l'Opéra pour son propre compte par MM. les Intendans et Trésoriers de ses menus plaisirs. Si la recette n'égale point la dépense, Sa Majesté y suppléera ; si elle produit quelque bénéfice, il sera partagé entre les acteurs qui auront le mieux mérité du public.

L'opéra d'*Adèle* est suivi avec plus d'empressement que jamais, mais c'est depuis qu'il est soutenu du ballet de *Médée*, qu'on vient de remettre avec quelques changemens qui ont parfaitement bien réussi. Ce ballet, où mademoiselle Heinel, mademoiselle Guimard et le grand Vestris se sont surpassés, est très-propre à donner une idée de la pantomime des anciens et de l'extrême passion que les Grecs et les Romains eurent long-temps pour ce genre de spectacle, qu'ils finirent même par préférer à tous les autres. Le ciel nous préservera, j'espère, d'un si grand malheur. Mais il faut convenir qu'avant d'avoir vu ce ballet, nous n'au-

rions jamais soupçonné que la danse pût être susceptible d'une expression si vraie et si touchante. Nous ne pouvons plus douter aujourd'hui que la danse ne soit un art d'imitation comme tous les autres. « Cet art, dit M. Diderot, » est à la pantomime comme la poésie est à la » prose, ou plutôt comme la déclamation naturelle est au chant : c'est une pantomime mesurée ; c'est un poème, et ce poème devrait » avoir sa représentation séparée. » Ce que l'éloquence de notre philosophe développe si bien, les talents de Vestris le démontrent encore mieux.

Il faut que la pantomime, ainsi que tous les autres arts, ait un modèle idéal ; et ce modèle idéal, n'est-ce pas l'assemblage heureux de ce que la nature offre de plus parfait dans chaque genre, mais de ce qu'elle daigne rarement réunir dans un même objet ? Ce n'est pas tout. Si l'art atteint quelquefois l'effet de la nature, s'il peut même le surpasser, c'est en exagérant tout ce qu'il imite. Il ne se contente pas de chercher les plus grandes beautés éparses à ses yeux ; il ne se contente pas de les rapprocher et de les joindre ; il leur donne encore un caractère ou plus fort, ou plus délicat, ou plus fin, ou plus sublime ; mais pour retrouver ensuite le rapport qui peut lier des proportions ainsi exagérées, pour en déterminer l'ensemble, il les soumet à cet ordre harmonieux qui, appliqué à l'éloquence, forme ce qu'on appelle le nombre

oratoire, à la poésie le rythme, à la musique et à la danse l'accord et la mesure.

Toute passion a sans doute des signes, des gestes qui lui sont propres; c'est au pantomime à les discerner et à les saisir; mais croyez qu'il ferait peu d'effet au théâtre s'il ne les rendait pas avec plus de force et d'énergie qu'on n'en trouve communément dans la nature; et voilà pourquoi les Athéniens n'étaient pas si ridicules de trouver l'imitation du cri de je ne sais quel animal plus vraie que le cri même. Il n'est pas moins sûr que si ces expressions, nécessairement exagérées pour être sensibles, n'étaient pas réglées par une mesure quelconque, on y verrait plus de suite, plus d'ensemble, par conséquent plus de vérité, parce que la vérité tient surtout à cet ensemble. L'ordre de la nature n'est pas toujours celui de l'art, mais c'est la nature qui nous en donne la première idée, et nous suivons encore sa marche lors même que nous semblons nous en éloigner le plus.

Il résulte de ces réflexions, peut-être trop abstraites, que la danse n'est pas plus de convention que la musique; qu'elle prête comme la musique un nouveau degré de force aux expressions naturelles de la passion, et qu'elles servent l'une et l'autre à en lier les rapports, à en soutenir le caractère et l'ensemble, les gestes étant aussi naturels que les sons, et également susceptibles de modifications différentes et d'accords harmonieux.

---

*Système physique et moral de la Femme, ou Tableau philosophique de la constitution, de l'état organique, du tempérament, des mœurs et des fonctions propres au Sexe, par M. Roussel, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, avec cette épigraphe : *Feminarum verò virtus est, si spectetur corpus, pulchritudo; et si animus, temperantia et studium operis.....**

Arist. *Rhetor. l. I, c. 5.* Si c'est, comme on le dit, l'essai d'un jeune homme, il annonce des talens fort distingués. Quoiqu'on y trouve peu d'idées absolument neuves, beaucoup de vues superficielles et quelques opinions paradoxales, c'est un livre plein de philosophie et d'imagination. Nous connaissons peu d'ouvrages de ce genre écrits avec autant de légèreté, d'agrément et de goût. Il arrive souvent au génie de M. Roussel de peindre avec les couleurs les plus vives ce qu'il ne songeait qu'à décrire. Il nous attache aux détails qui semblaient le moins susceptibles d'intérêt, parce qu'il y découvre toujours quelque rapport moral auquel notre esprit aime à se prendre. Tout s'anime sous sa plume, parce qu'il voit tout avec le regard d'une sensibilité douce et fine. Il prouve combien les mœurs donnent de vie et de grâce aux productions mêmes dont elles ne sont pas l'objet principal. Son style, sans être parfaitement pur, a le caractère et le ton de son sujet, une expression facile, moelleuse et quelquefois brillante.

Le livre de M. Roussel est divisé en deux parties ; la première traite des différences générales ; la seconde , des différences particulières qui distinguent les deux sexes. Si la première partie nous avait paru supérieure à l'autre , nous ne l'avions d'abord attribué qu'à notre ignorance , les matières discutées dans la seconde partie étant plus éloignées de nos connaissances que celles dont il est question dans la première ; mais nous avons été confirmés dans notre jugement par l'autorité des Tronchin et des Bordeu. Toutes les recherches que fait l'auteur sur le mystère incompréhensible de la génération , sur les accouchemens et leurs suites , n'offrent que des idées infiniment communes ou infiniment hasardées. Le morceau de l'ouvrage que nous avons lu avec le plus de plaisir , c'est le quatrième chapitre du premier livre , des effets immédiats qui paraissent dériver de l'organisation des parties sensibles de la femme. Quoique la plupart des idées répandues dans ce chapitre aient été déjà développées par Rousseau dans le quatrième volume de son *Émile* , il en est au moins plusieurs qui sont considérées ici sous un point de vue différent , et toutes ont une teinte qui leur est propre , et qui leur prête , ce me semble , un intérêt nouveau. Quelque admiration qu'inspire le pinceau de Jean-Jacques , celui de M. Roussel conserve encore à côté de lui ses grâces et sa douceur. La sublimité de Raphaël n'empêche pas qu'on ne se laisse en-

core séduire à la touche ingénieuse des Guide et des Vatteau. Si notre jeune philosophe ne parle point des femmes avec autant d'éloquence et de pompe que M. Thomas, on croit s'apercevoir néanmoins qu'il les connaît davantage; et n'est-ce pas dire assez qu'il paye à leurs charmes un tribut plus vrai, plus sensible, et par-là même plus flatteur? Nous ne nous permettrons point de citer ici tous les tableaux qui embellissent l'ouvrage de M. Roussel, il faut les voir dans leur cadre; nous nous bornerons seulement à quelques traits qui, quoique détachés de la liaison où ils se trouvent, suffiront pour donner une idée de ses principes et de sa manière d'écrire.

« Si on considère que les causes physiques  
 » de nos maux sont en très-petit nombre, et  
 » que leur véritable source est dans les affec-  
 » tions de notre âme, qui les perpétue par le  
 » souvenir ou les multiplie par la crainte, on  
 » verra que la femme, en qui la variété même  
 » des sensations s'oppose à leur durée, et qu'elle  
 » sauve de cette opiniâtreté de réflexion qui fait  
 » le tourment de tant d'êtres pensans; est peut-  
 » être moins éloignée que l'homme de la féli-  
 » cité que comporte la nature humaine.

« La nature, qui ne devait pas prévoir nos  
 » arrangemens civils, s'était contentée de faire  
 » les femmes aimables et légères; parce que  
 » cela suffisait à ses vues. Le même intérêt, qui  
 » a voulu qu'il y eût une association constante

» entre les deux sexes, a aussi exigé d'elles des  
 » sentimens plus stables que ceux que la nature  
 » leur avait donnés. Quoi qu'il en soit, c'est sur  
 » cette base chancelante que repose tout l'é-  
 » difice de la société, et il n'est pas douteux  
 » qu'on ne doive leur tenir compte de la vertu  
 » ou de l'adresse avec laquelle elles le soutien-  
 » nent..... »

« Le caractère de l'homme est toujours de  
 » substituer des erreurs aux vérités qu'il ignore.  
 » Chez les peuples qui croyaient que la divi-  
 » nité daigne quelquefois se communiquer aux  
 » hommes, il était naturel d'attacher certains  
 » signes sensibles à la présence du dieu qui de-  
 » vait parler..... Des mouvemens convulsifs, un  
 » regard effaré et des mots échappés par élan  
 » annonçaient que la divinité allait s'expliquer  
 » par la bouche d'un mortel. On a dû être frappé  
 » de la conformité de ces traits avec les symp-  
 » tômes qui caractérisent les maladies convul-  
 » sives.. Un des points de la doctrine d'Hippo-  
 » crate sur la constitution des femmes est que  
 » l'humide y domine ; et comme un des effets  
 » de cette disposition est une certaine tendance  
 » aux affections spasmodiques, les femmes ont  
 » dû souvent retracer l'image des personnes  
 » agitées par le souffle divin, et par-là paraître  
 » plus propres que les hommes à jouer le rôle  
 » de sibylles ou de devineresses..... »

« La promenade, au lieu d'imprimer un mou-  
 » vement égal à tout le corps, ou du moins un



*Le duc d'Amay*, en deux petits volumes in-8°, par M. de Carmontelle. C'est une suite de proverbes liés par une intrigue assez peu vraisemblable, mais où l'on trouve, comme dans les *Proverbes*, des détails d'une grande vérité et un dialogue souvent très-naturel. L'auteur s'est piqué de mettre plus de sensibilité dans ce Roman que dans ses autres ouvrages ; mais cela prouve seulement qu'il ne faut se piquer de rien. Ce qui a mieux réussi à M. de Carmontelle que ces efforts de sensibilité, ce sont quelques critiques fort raisonnables sur les spectacles, sur les petites loges, et en général sur toutes les superficies ridicules de la société, que personne n'a jamais saisies avec plus de profondeur et de gaieté que lui.

---

*Épître à M. de Monregard, Intendant général des Postes de France. Par M. Gresset.* Cette Épître fut envoyée avec un pâté de quatre canards dans le temps de la grippe. Si le pâté ne valait pas mieux que l'Épître, c'était un triste présent. On ne conçoit pas comment le chanfre de *Vervet* a pu écrire de pareilles platitudes. En vérité, le voyage de Nantes ne fut pas plus funeste pour l'oiseau chéri des Visitandines que le séjour d'Amiens ne l'a été pour la muse de M. Gresset ; si le langage qu'elle parle aujourd'hui n'est pas précisément ce que les jeunes sœurs prenaient pour du grec, en est-il moins barbare, moins étrange ?

---

---

---

FÉVRIER 1776.

---

**OBSERVATIONS sur un passage des Commentaires  
de Jules César.**

IL n'est peut-être aucune absurdité, aucun genre de folie qui n'ait occupé très-sérieusement quelques individus de l'espèce humaine, et l'histoire secrète de l'amour et de la superstition en fournirait seule assez de preuves; mais je ne pense pas que des opinions adoptées par la multitude, consacrées, pour ainsi dire, par la sanction publique, aient pu usurper un si grand crédit sans avoir quelque fondement raisonnable, ou sans être appuyées d'une autorité infiniment précieuse. M. de Montesquieu dit que les hommes fripons en détail sont en gros de très-honnêtes gens. Ne dirait-on pas avec autant de vérité que les hommes fous en détail sont en gros des êtres fort sensés? Les hommes rassemblés manquent sans doute assez souvent de finesse, de sagacité, de prudence; mais il est rare qu'ils se trompent sur des vues générales lorsqu'elles n'excèdent pas au moins la portée d'une intelligence commune.

C'est en partant de ce principe que j'ai toujours cru observer que parmi les erreurs les plus généralement répandues, même parmi celles qui nous paraissent aujourd'hui les plus extravagantes, il n'en est point qui, rappelée à

























tuations, peu de caractères, encore moins d'esprit, cependant une sorte d'intérêt; voilà l'énigme que l'auteur de cet ouvrage semble avoir voulu donner à deviner à ses lecteurs. Tout le Roman pouvait fort bien se réduire à trois ou quatre lettres : il a su en faire un volume; et cette manière de parfiler un sujet n'est sans doute pas sans talent, surtout lorsque ce parfilage éternel impatiente plutôt qu'il n'ennuie.

---



























nom du prince Tarare, qu'on ne pouvait entendre sans en devenir l'écho. Jamais titre ne fut plus scrupuleusement rempli. C'est une polissonnerie dans le goût de la brochure de M. le marquis de Bièvre sur l'histoire de *la Comtesse-Tation* qui fit beaucoup de bruit il y a quelques années. Nous ignorons le nom de l'auteur à qui nous devons ce nouveau chef-d'œuvre, mais on nous a assuré, pour l'honneur des lettres et du goût du siècle, que c'était encore l'ouvrage d'un homme de condition.

---

*Le Philosophe sans prétention, ou l'Homme rare, ouvrage physique, chimique, politique, moral, par M. de La Folie, de Rouen, un volume in-8°. La moitié de ce titre ne dément-elle pas l'autre? La prétention que l'auteur a eue d'égayer un sujet peu susceptible par lui-même d'agréments n'a servi qu'à donner à son style une affectation très-précieuse et souvent très-ridicule. On convient cependant qu'il a répandu dans ce petit ouvrage quelques vues de chimie et d'histoire naturelle, dont un meilleur esprit que le sien eût pu tirer parti.*

---

FABLE orientale.

Le jeune Scha-Abbas aimait son peuple et s'amusa à faire des questions. Ayant rencontré un jour dans une allée solitaire de ses jardins le philosophe Sadi, « Vous connaissez, lui dit-

» il, les deux ministres qui ont gouverné l'em-  
 » pire depuis que j'occupe le trône du monde;  
 » on ne vit jamais des principes plus opposés,  
 » une conduite plus différente. Comment mon  
 » peuple trouve-t-il toujours également à se  
 » plaindre? » — Sire, lui répondit le sage, on  
 peut faire le mal si bien et le bien si mal! Il  
 n'est qu'une manière d'être heureux; il est cent  
 mille manières de ne l'être pas.

On a donné, le 6 Mars, à la Comédie française, la première représentation d'*Abdolonyme, pastorale héroïque, en trois actes et en vers*, par M. Collet, qui ne ressemble que de nom à M. Collé, auteur de *la Partie de Chasse de Henri IV*, du *Théâtre de Société*, et des meilleures chansons que l'on ait faites dans ce siècle. M. Collet a eu l'honneur d'être attaché à feu madame la duchesse de Parme, et n'est connu au théâtre que par une petite comédie en un acte, intitulée *l'Île déserte*. Il faut encore le distinguer de M. Collet, de Messine, qui fit, il y a deux ou trois ans, pour le théâtre de la Comédie italienne, *Sara Th.*, ou *la Fermière écossaise, comédie en deux actes, mêlée d'ariettes*. *Abdolonyme ou le Roi pasteur*, n'est qu'une copie très-servile et très-fade du *Il-Rè pastore* de Métafaste; nous nous dispenserons donc d'en retracer ici le plan. On ne sera point surpris qu'un sujet fait pour réussir à l'Opéra ait échoué sur un théâtre où l'on demande des situations

mieux préparées, un intérêt plus soutenu, une action plus suivie et des caractères plus fortement prononcés. L'Alexandre de M. Collet n'a paru qu'un pédant hérissé de maximes et d'inconséquences, son Abdolonyme un Roi plus mouton que pasteur, et son Elise une petite fille fort mal élevée. A quelques platitudes près, la pièce est assez naturellement écrite; mais ce style facile n'est pas un grand mérite lorsqu'il ne tient qu'à la faiblesse des images ou à une suite de pensées et de tournures également communes. On ne saurait rendre avec plus de vérité l'effet de cette comédie qu'en disant qu'elle a paru aussi parfaitement ennuyeuse que le serait, bien entendu pour des oreilles françaises, un opéra sans musique.

---

*Shakespeare, traduit de l'anglais, dédié au Roi, avec cette épigraphe : Homo sum, humani nihil à me alienum puto... Ter., in-8°. Les gravures, dessinées par M. Moreau et exécutées par MM. Le Bas, Alliamet, Saint-Aubin, Le Mire, Prévôt, Choffart, de Launay, se distribueront séparément et indépendamment de l'ouvrage.*

On attendait avec impatience ce nouveau Théâtre qui avait été annoncé par souscription dès le commencement de l'année dernière. Les auteurs de cette grande entreprise sont le comte de Catuelan, M. Le Tourneur, le traducteur d'Young et M. Fontaine-Malherbe. Les deux premiers volumes de la traduction de Shakes-

peare contiennent la liste nombreuse des souscripteurs, une Epître dédicatoire au Roi, d'assez mauvais goût, un petit Catalogue des bécyues qu'a faites M. Marmontel en parlant du Théâtre anglais, le Jubilé de Shakespeare, ou la Fête célébrée en l'honneur de ce grand homme, l'Histoire de sa vie et un Discours extrait des différentes préfaces que les éditeurs de Shakespeare ont mises à la tête de leurs éditions, un Avis de MM. les Traducteurs, *Othello*, *qu le More de Venise*, *la Tempête* et *Jules César*.

Le bien et le mal qu'on dit d'un livre nouveau prouvent également le degré de sensation qu'il a pu faire, et celui que nous avons l'honneur de vous annoncer en est un exemple. Il y a longtemps que nous n'avons vu paraître aucun ouvrage qui ait mérité plus de critique et plus d'éloges, sur lequel on ait disputé plus vivement, sur lequel enfin l'opinion publique ait été plus partagée et plus incertaine. Ceux qui, nourris dès l'enfance dans la crainte et dans le respect de nos grands modèles, leur rendent ce culte exclusif et superstitieux qui ne diffère en rien de l'intolérance théologique, ont regardé les traducteurs de Shakespeare comme des sacrilèges qui voulaient introduire au sein de la patrie des divinités monstrueuses et barbares. Les dévots de Ferney n'ont pu voir sans beaucoup d'humeur un ouvrage qui allait instruire la France de l'adresse admirable avec laquelle M. de Voltaire a su s'approprier les beautés de

Shakespeare, et de la mauvaise foi moins admirable avec laquelle il s'est permis ensuite de le traduire. Ceux qui ont voulu conserver un air d'impartialité ont rendu au plus beau génie de l'Angleterre la justice qui lui était due, mais s'en sont vengés sur les traducteurs. Les Anglais les plus jaloux de la gloire de leur théâtre se sont plaint de ce qu'on l'avait traduit trop littéralement; d'autres ont trouvé que la traduction, très-exacte à certains égards, était très-infidèle à d'autres; le plus grand nombre eût désiré qu'elle fût au moins plus française. M. Marmontel a dit assez plaisamment que le Shakespeare de ces Messieurs ressemblait à un sauvage à qui l'on aurait mis des dentelles, quelques broderies, un plumet, et que l'on aurait laissé d'ailleurs dans son costume naturel, sans coiffure et sans culottes. Cette traduction n'a vraiment réussi qu'auprès de ceux qui ne connaissent point le poète et qui brûlaient de le connaître, qui l'ont lu, qui l'ont dévoré, sans se mettre en peine s'ils lisaient de l'anglais ou du français. C'est ainsi, par exemple, que l'a lu M. Sedaine, et il en a été plusieurs jours dans une espèce d'ivresse qu'il est difficile de rendre, mais qu'il est aisé d'imaginer, pour peu que l'on connaisse sa tournure et ses ouvrages.

« Vos transports, lui ai-je dit, ne m'étonnent point, c'est la joie d'un fils qui retrouve un » père qu'il n'a jamais vu. » Ce mot a été répété avec tant de complaisance par les amis de

M. Sedaine, que l'on voudra bien me pardonner le ridicule d'oser le citer ici moi-même.

*De Shakespeare.*

Il ne s'agit plus sans doute aujourd'hui d'examiner si Shakespeare mérite en effet toute la gloire dont il jouit depuis deux siècles ; et quand la question ne serait point décidée encore, serait-ce en France et sur une simple traduction qu'elle pourrait être jugée ? Il est possible de voir usurper quelque temps, sans aucun titre légitime, une grande réputation ; mais celle qui résiste aux efforts du temps, celle qui s'affermi et qui s'accroît à mesure que la Nation s'éclaire et se perfectionne, doit être fondée sur les titres les plus incontestables ; et le Théâtre de Shakespeare ne serait pas encore de nos jours l'orgueil et l'admiration de sa patrie, s'il n'était pas rempli de ces beautés sublimes qui sont de tous les âges.

Serait-ce avec plus de justice que l'on entreprendrait de discuter ici la préférence que les Anglais donnent à leur théâtre sur tous les autres ? C'est une supériorité que la France ne reconnaîtra sans doute jamais. Mais peut-elle être juge dans sa propre cause ? Si le procès était porté au tribunal des différentes Nations de l'Europe, il y a tout lieu de présumer que nous le perdriions en Espagne et en Allemagne. Nous pourrions nous en consoler dans l'espérance de le gagner en Italie et surtout dans

























































































































moins vrai que toute la musique du second acte est très-inférieure à celle du premier, qui est peut-être le chef-d'œuvre de Grétry.

La clôture des spectacles n'a rien eu de fort remarquable. On a remis pour l'Académie royale de Musique l'opéra d'*Iphigénie*, qui n'a pas fait le même plaisir que dans sa nouveauté, soit que l'exécution en ait été plus négligée, soit que nos oreilles soient devenues un peu plus difficiles depuis le succès de *la Colonie*. Les Comédiens français ont fini par *Gustave*. Le sieur Larive a été chargé du compliment de clôture; quoiqu'il n'y eût dans son discours que les formes d'usage, il a été infiniment applaudi et méritait de l'être. Depuis que je suis le Théâtre, et malheureusement pour moi il n'y a que huit ou neuf ans, je n'ai jamais rien entendu réciter avec plus de grâce et d'une manière plus séduisante. Le compliment de clôture de la Comédie italienne a été plus facétieux que de coutume. Le sieur Trial a paru d'abord sur la scène en habit noir, et a commencé à haranguer le parterre du ton le plus digne et le plus pathétique. A la troisième phrase, on a entendu une voix sortir de l'orchestre et dire avec beaucoup d'humeur, « Est-il permis » d'ennuyer ainsi le public! » L'orateur a eu l'air d'être fort déconcerté et de chercher d'où pouvait lui venir une apostrophe si singulière; il s'est plaint, en avouant qu'il ne savait plus où il en était, mais qu'on n'avait jamais interrompu ainsi un acteur sur la scène; il a reproché à la

sentinelle de ne pas faire son devoir. Tout ce bruit n'a point intimidé la voix de l'orchestre, qui n'a fait que crier plus fort. La dispute s'est échauffée, et les spectateurs n'ont été bien sûrs du lazzi que lorsque l'homme de l'orchestre s'est offert lui-même à monter sur les planches pour apprendre audit sieur Trial comment il fallait s'y prendre pour faire un compliment. C'était le sieur Thomassin. Grand brouhaha! Nouvelle dispute entre ces deux acteurs à qui parlerait le premier. Le reste de la troupe n'a pas manqué d'y venir prendre part; et, pour terminer la querelle, on a décidé que chacun chanterait son couplet à son tour. Tous ces couplets, parodiés sur les airs les plus goûtés du public; ont paru délicieux pour le moment; mais M. Anseaume, qui en est l'auteur, est bien persuadé lui-même qu'il n'y en a pas un seul qui mérite d'être retenu. Il faut donc l'en croire.

---

*Dissertation sur les attributs de Vénus, qui a obtenu l'accessit, au jugement de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres, à la séance publique du mois de Novembre 1775; par M. de La Chau, Bibliothécaire, Secrétaire, Interprète et Garde du Cabinet des pierres gravées de S. A. S. Monseigneur le duc d'Orléans. A Paris, de l'imprimerie de Prault; brochure in-4°, enrichie d'un grand nombre de vignettes, culs-de-lampe, etc., et surtout d'une très-belle estampe de la Vénus Anadyomène, gravée; d'après un*

tableau original du Titien, par Anguste de Saint-Aubin. Le sujet proposé par l'Académie consistait à examiner quels furent les noms et les attributs divers de Vénus, chez les différens peuples de la Grèce et de l'Italie; quelles furent l'origine et les raisons de ces attributs; quel a été son culte. L'Académie désirait surtout que tous ces objets fussent considérés sous le point de vue dont M. l'abbé de La Chau ne paraît pas s'être occupé suffisamment. Il n'a fait que rassembler avec assez de confusion une multitude prodigieuse de passages grecs et latins pour expliquer les différens noms donnés à Vénus. Il prouve, par exemple, très-savamment que l'épithète de *Porné la courtisane*, et celle d'*Androphonos l'homicide*, ne lui ont été attribuées que par des raisons purement locales; la première, parce qu'une courtisane ayant adroitement délivré la ville d'Abide, livrée au pouvoir des ennemis, on avait élevé à la Déesse un temple, sous le titre de *Porné*, pour perpétuer le souvenir de l'avantage procuré par une personne de cet état; la seconde, parce que ce fut dans le temple de Vénus que Laïs fut tuée par les femmes de Thessalie, jalouses de sa beauté, etc.

De toute l'érudition que M. l'abbé de La Chau a prodiguée dans ses recherches, il résulte que Vénus est la nature modifiée sous une infinité de formes, et indiquée par mille caractères différens. Il rapproche de ce principe, les idées qui en sont le plus éloignées en apparence; et avec

une méthode plus simple et des vues plus philosophiques, son système est parvenu de la dernière évidence. M. l'abbé de La Chappe nous annonce dans sa préface qu'il travaille de concert avec M. l'abbé Le Blond à la description des pierres gravées du cabinet de M. le duc d'Orléans, et qu'il se propose de faire paraître incessamment un choix des morceaux les plus intéressans de cette riche collection.

Voici le charmant badinage dont le Patriarche de Ferney a bien voulu honorer l'auteur :

« Monsieur, après avoir lu votre *Vénus*, j'ai dit entre mes dents :

*Intermissa Venus diu*

*Tandem bella moves, incipe dulcium,*

*Mater grata cupidinum*

*Circa centum hiemes flectere mollibus*

*Hec durum imperiis.*

« Je vous rends mille actions de grâce, Monsieur, de m'avoir fait l'honneur de m'envoyer votre Dissertation. Votre *accessit*, selon moi, signifie *accessit ad Deæ templum*.

« Je crois fermement qu'il n'y a jamais eu de culte contre les mœurs, c'est-à-dire contre la décence établie chez une Nation. Le *Phalkus* et le *Kteis* n'étaient point indécens dans les pays où l'on regardait la propagation comme un devoir très-sérieux. Je sais bien que partout les fêtes, les processions nocturnes dégénèrent en parties de plaisir. On voit, dans Plaute, un amant qui avoue avoir fait un enfant, dans la célébration

des mystères, à la fille de son ami, comme chez nous on fait l'amour à la messe et à vêpres; mais dans l'origine, les fêtes n'étaient que sacrées. Les prêtresses de Bacchus faisaient vœu de chasteté; Si les jeunes filles dans Rome se montraient toutes nues devant la statue de Vénus dans une petite chapelle, c'était pour la prier de cacher les défauts de leurs corps aux maris qu'elles allaient prendre.

» Il est ridicule que de prétendus savans aient regardé les b..... tolérés comme des lois religieuses, et qu'ils n'aient pas su distinguer les filles de l'Opéra de Babylone d'avec les femmes et les filles des Satrapes.

» Votre ouvrage, Monsieur, est utile et agréable; je vous sais bon gré de l'avoir orné de monumens très-instructifs. Votre Vénus émergente est admirable, et pour votre Callipigi :

En voyant cette belle estampe,  
Tout lecteur est bien convaincu,  
Lorsque Vénus montre son eul,  
Que ce n'est pas un cul-de-lampe.

» Vos recherches à l'occasion du temple d'Erycine sont aussi intéressantes que savantes. Enfin, je vous crois interprète de la Déesse autant que de M. le duc d'Orléans.»

---

*Instruction pastorale de monseigneur l'Archevêque de Lyon (Antoine Malvin de Montazet), sur les sources de l'Incrédulité et les fondemens de la Religion; un volume in-8°. Des gens mal*





manderait le discernement le plus fin, le goût le plus exercé, l'esprit le plus délicat. M. de Crébillon, le censeur de cette nouvelle Feuille, y trouve tout le goût, toute l'impartialité imaginable. Le public n'y a vu jusqu'à présent que du barbouillage, des plaisanteries du plus mauvais ton, quelques sarcasmes, quelques anecdotes, qui traînent les rues, beaucoup d'injures et un style souvent barbare. Nous ignorons qui a pu permettre aux auteurs d'insérer dans leur premier Numéro la lettre dont un souverain aussi digne d'encourager les talens que les vertus vient d'honorer M. Sedaine; mais un monument si honorable pour les lettres devait être consacré dans des fastes plus dignes des regards de la postérité que ceux de M. Le Fuel de Méricourt.

---

*Anecdotes de la Cour et du règne d'Edouard II, roi d'Angleterre, par madame la marquise de T. et madame E. D. B.*; un volume in-8°. Madame la marquise de Tencin, auteur du *Siège de Calais* et du *Comte de Comminge*, a écrit les deux premières parties de ce Roman, qui, à sa mort, ont été trouvées dans ses papiers. Et madame Elie de Beaumont, auteur des *Lettres du marquis de Roselle*, a bien voulu se charger de finir l'ouvrage, « sans avoir d'autre guide dans ce travail » que l'Histoire d'Angleterre et sa propre imagination; » ainsi dit l'éditeur. On pourrait ajouter qu'elle n'a guère eu besoin du premier de ces guides, et qu'elle a bien ménagé l'autre. Il n'y a

rien dans ces anecdotes qui distingue les mœurs de la Cour et du règne d'Edouard, des mœurs de toutes les Cours et de tous les siècles. L'intrigue qui y domine est froide, et si l'on y aperçoit quelques détails qui semblaient susceptibles d'un plus grand intérêt, ces détails manquent de force et de développement. Ce n'est que par la grâce et la simplicité du style que cet ouvrage peut paraître encore digne de la réputation de madame de Tencin; mais sur ce point on ne saurait refuser à madame de Beaumont le mérite d'avoir assez bien suivi son modèle.

---

*IMPROMPTU de Voltaire à une femme qui lui souhaitait encore quatre-vingts ans de vie.*

Vous voulez retenir mon âme fugitive,

Ah ! Madame, je le crois bien :

De tout ce que l'on a l'on ne veut perdre rien ;

On veut que son esclave vive.

---

*Alceste*, sans attirer autant de monde qu'*Iphigénie* et *Orphée*, se soutient encore avec assez de succès. On a changé plusieurs fois le dénouement du Poëme. De pareils accommodages ne réussissent guère; pour quelques absurdités supprimées, il a fallu en admettre de nouvelles, et l'on ne gagne pas infiniment au change : Apollon avait d'abord été chargé seul du soin de rappeler *Alceste* à la vie et au bonheur; aujourd'hui c'est *Hercule* qui prend sur lui ce qu'il y avait de plus difficile dans cette entreprise. Quoiqu'il n'arrive

pas comme les Dieux sur un nuage, on peut bien dire qu'il n'en tombe pas moins des nues au commencement du troisième acte. Le chœur l'instruit en pleurant du malheur d'Admète; il promet de consoler tout le monde, et l'opéra reprend son ancienne marche. Hercule ensuite venait l'interrompre au moment où les furies se disposent à enlever Alceste; quelques coups de massue en l'air ou sur les planches faisaient rentrer les furies dans leurs gouffres et décidaient lestement cette grande aventure : ce lazzi ayant paru tout-à-fait ridicule, on a permis aux furies de s'emparer de leur victime; on la voit descendre aux sombres bords, mais elle n'y demeure qu'un instant. Admète, désespéré, veut se précipiter pour la suivre; Hercule ne lui en donne pas le temps, il revient triomphant du fond des enfers et ramène Alceste dans ses bras. Le blond Phébus, qui n'a pas voulu renoncer à son rôle, paraît toujours avec le même empressement, débite de belles ariettes du haut de son char, et finit par un compliment pour le chevalier Hercule, à qui il promet, comme de raison, un brevet d'immortalité, etc.

Si l'on est assez généralement d'accord sur le Poème d'*Alceste*, il s'en faut bien qu'on le soit aussi sur la musique. De tous les écrits où l'on a traité ce grave sujet, il n'en est point qui nous ait paru aussi agréablement fait que la *Soirée perdue* de M. l'abbé Arnaud; mais nous n'avons vu ni lullistes ni sacchinistes convertis par sa

doctrine. On convient, M. l'Abbé, qu'un de vos interlocuteurs paraît avoir tout l'esprit du monde; mais on trouve qu'il n'a pas de grands frais à faire pour cela, grâce à l'attention que vous avez eue de l'entourer de gens qui ne lui disent que des bêtises ou qui n'ont jamais rien à lui répondre. On prétend que, sans être ni fanatique ni barbare, on aurait pu représenter au panégyriste du chevalier Gluck que la musique n'est point une langue à faire, que c'est une langue toute faite et peut-être aussi perfectionnée qu'elle le sera jamais; que la première obligation d'un grand compositeur est de parler cette langue avec pureté, et de lui conserver, jusque dans les mouvemens les plus hardis, toute l'élégance et toute la noblesse dont elle est susceptible. En partant de ce principe, on aurait pu observer que ce n'est pas assez d'avoir l'intelligence du théâtre et des grands mouvemens de la scène, qu'il faut encore donner quelque attention aux détails, les écrire avec soin et en varier le plus qu'il est possible la forme et l'expression; qu'il en est du style dans la musique comme dans la poésie; que ce style, adapté aux sentimens et aux idées, en fait le charme; qu'il en est un propre à chaque genre, dont il est essentiel de saisir le ton; qu'enfin c'est surtout par ce talent du style que le grand artiste et le grand poète se distinguent de l'homme vulgaire, que Racine est supérieur à Pradon et Sacchini à Desaidés. Lorsque l'art est parvenu à un certain degré de per-

fection, il ne suffit plus d'imaginer quelques combinaisons d'un grand effet, il faut que l'ensemble de l'ouvrage nous enchante et nous attache, il faut savoir déchirer le cœur sans blesser l'oreille et le goût. Si quelques cris heureux devaient seuls décider du prix d'un ouvrage dramatique, il n'est peut-être aucune pièce de M. Sedaine qui ne dût l'emporter sur tous les chefs-d'œuvre de Voltaire et de Racine. Pourquoi ne pas suivre, en appréciant les talens des musiciens, la même logique que l'on suivrait infailliblement si l'on voulait apprécier ceux du poète ? On ne demande point à M. Gluck des cadences, des ports de voix, des roulades et tous ces petits agrémens que le bon goût dédaigne ; mais on se plaint de ce qu'il ne développe pas assez ses idées, de ce qu'il ne soutient pas et de ce qu'il ne varie point assez ses modulations ; on se plaint de ce qu'il confond souvent des genres tout-à-fait opposés ; on lui reproche enfin de manquer d'élégance, de noblesse, et de donner à notre langue un accent tout-à-fait tudesque et sauvage.

---

Quoique mademoiselle de l'Espinasse ne laisse aucun ouvrage, du moins qui nous soit connu, sa mort a fait événement dans notre littérature, et ne doit pas être oubliée dans ces Mémoires. Sans fortune, sans naissance, sans beauté, elle était parvenue à rassembler chez elle une société très-nombreuse, très-variée et très-assidue. Son

cercle se renouvelait tous les jours, depuis cinq heures jusqu'à neuf du soir. On était sûr d'y trouver des hommes choisis de tous les ordres de l'État, de l'Eglise, de la Cour, des militaires, les étrangers et les gens de lettres les plus distingués. Tout le monde convient que si le nom de M. d'Alembert, avec qui mademoiselle de l'Espinasse vivait depuis plusieurs années, les avait attirés d'abord, elle seule les avait retenus. Dévouée uniquement au soin de conserver cette société dont elle était l'âme et le charme, elle y avait subordonné tous ses goûts et toutes ses liaisons particulières. Elle n'allait presque jamais au spectacle et à la campagne, et lorsqu'il lui arrivait de faire exception à la règle, c'était un événement dont tout Paris était instruit d'avance. Ses ennemis lui reprochaient fort ridiculement de s'être mêlée d'une infinité d'affaires qui n'étaient point de son ressort, et d'avoir favorisé, surtout par ses intrigues, ce despotisme philosophique que la cabale des dévots accuse M. d'Alembert d'exercer à l'Académie. Pourquoi les femmes, qui décident de tout en France, ne décideraient-elles pas aussi des honneurs de la littérature ? Est-il plus difficile de faire un académicien qu'un ministre ou qu'un général d'armée ? Et comment refuser son admiration à la femme isolée qui ne doit son pouvoir et sa faveur qu'à l'adresse et aux ressources de son esprit ? M. Dorat, qui a cru avoir à s'en plaindre, s'est permis de s'en venger dans une pièce intitulée *les Prôneurs*. Cet ouvrage

n'aurait pas fait moins de bruit que la comédie des *Philosophes* ; mais il est resté jusqu'à présent dans le porte-feuille de l'auteur. Plusieurs personnes cependant en ont entendu la lecture, et y ont trouvé plus d'invention et plus de gaieté que M. Dorat n'en a mis dans ses autres comédies. C'est un jeune homme que l'on veut initier dans les mystères de la philosophie moderne, et que l'on instruit en conséquence des moyens qui peuvent assurer le plus promptement une grande célébrité. M. d'Alembert et mademoiselle de l'Espinasse y jouent les premiers rôles. Un de leurs plus zélés admirateurs est un vieux courtisan qui a l'oreille fort dure, devant qui on lit le plan d'une tragédie nouvelle, et qui, voyant tout le monde s'extasier, crie encore plus fort que les autres : *La voilà la bonne comédie*, etc. ! Comme M. Dorat n'a pas donné sa pièce du vivant de mademoiselle de l'Espinasse, il est à présumer qu'il ne la donnera pas du tout, et qu'il en fera généreusement le sacrifice à sa mémoire, du moins tant qu'il conservera encore quelque prétention à l'Académie.

Tous les bruits que l'envie et la malignité ont répandus sur le compte de mademoiselle de l'Espinasse n'ont pu détruire l'idée qu'elle a laissée de son esprit. On n'eut jamais plus de talens pour la société ; elle possédait dans le degré le plus éminent cet art si difficile et si précieux de faire valoir l'esprit des autres, de l'intéresser et de le mettre en jeu sans aucune apparence de

contrainte ni d'effort. Elle savait réunir les genres d'esprit les plus différens, quelquefois même les plus opposés; sans qu'elle y parût prendre la moindre peine, d'un mot jeté adroitement elle soutenait la conversation, la ranimait et la variait à son gré. Il n'était rien qui ne parût à sa portée, rien qui ne parût lui plaire et qu'elle ne sût rendre agréable aux autres; politique, religion, philosophie, contes, nouvelles, rien n'était exclu de ses entretiens, et, grâce à ses talens, la plus petite anecdote y trouvait le plus naturellement du monde la place et l'attention qu'elle pouvait mériter. On y recueillait les nouveautés de tout genre et dans leur primeur. La conversation générale n'y languissait jamais, et, sans rien exiger, on faisait des *à parte* quand on le jugeait à propos; mais le génie de mademoiselle de l'Espinasse était présent partout, et l'on eût dit que le charme de quelque puissance invisible ramenait sans cesse tous les intérêts particuliers vers le centre commun.

Pour porter à ce point l'art de la conversation, il ne suffit pas sans doute d'être né avec beaucoup d'esprit et une grande souplesse dans le caractère, il faut avoir été à même d'exercer ses talens de bonne heure et de les former par l'usage du monde; c'est ce que mademoiselle de l'Espinasse avait su faire avec beaucoup de succès dans la maison de madame la marquise du Deffand dont elle fut plusieurs années demoiselle de compagnie; peut-être même n'eut-elle le mal-

heur de se brouiller avec madame du Deffand que pour avoir trop bien réussi. Ce qui pourrait faire soupçonner cependant que d'autres raisons se joignirent à celle-là, c'est qu'en général mademoiselle de l'Espinasse est infiniment plus regrettée de ses connaissances que de ses amis. Peut-on avoir tous les talens et toutes les vertus à-la-fois?

Le nom qu'avait pris mademoiselle de l'Espinasse est fort connu en France, mais ce n'était pas le sien; elle était fille naturelle de madame d'Albon, qui n'a jamais osé la reconnaître, et dont elle n'a jamais voulu recevoir aucun bienfait depuis qu'elle a senti le prix de celui qui lui avait été refusé. Les leçons de M. d'Alembert, l'exemple même de son courage, n'ont jamais pu la consoler du malheur de sa naissance. Elle était née avec des nerfs prodigieusement sensibles. Quoique sa figure n'eût jamais été jeune, et quoiqu'elle eût passé la saison des amours, on est persuadé qu'elle est morte la victime d'une passion malheureuse: c'était, dit-on, la cinquième ou la sixième qu'elle avait eue dans sa vie; et puis voyez s'il y a plus de sûreté avec la philosophie et les philosophes qu'avec la grâce et ses directeurs!

Son testament a paru d'un genre assez original. Elle a légué ses meubles à M. d'Alembert, des boucles de cheveux à tous ses fidèles, et ses dettes à payer à M. l'Archevêque de Toulouse. Ce n'est que depuis sa mort qu'on vient de dé-

couvrir que madame Geoffrin lui faisait depuis plusieurs années une pension de mille écus, et c'était toute sa fortune.

---

*Les Egaremens de l'Amour, ou Lettres de Fannelli et de Milfort, par M. Imbert; deux volumes in-8o.* Dans tous ces Egaremens, je n'ai vu que ceux de l'auteur qui m'ont paru manquer d'intérêt et de vraisemblance. Son héros est un amant beaucoup plus opiniâtre que passionné, d'une gaucherie et d'une dureté révoltante. Très-occupé, très-épris de sa femme qui l'adore, Milfort rencontre au bal paré une certaine Sophie qui lui semble un prodige de beauté et de vertu; un regard qu'il jette sur elle change tout son être. Il parvient sans beaucoup de difficulté à obtenir la permission de la voir. Il lui inspire bientôt tous les sentimens dont son cœur est embrasé; mais dans un transport d'amour, au moment où il allait être heureux, par une distraction des plus étranges et qui n'est nullement préparée, l'infortuné découvre à Sophie quel est son sort. Je vous jure, lui dit-il, un amour éternel; je le puis. Je suis maître de mon cœur, que ne le suis-je de ma main ! Ce mot est un coup de foudre. Sophie ne veut plus le voir. Milfort, désespéré, oblige sa femme de se retirer dans une de ses terres. Quelque temps après il répand la nouvelle de sa mort, et la force de se prêter à tout ce qui peut servir à confirmer ce bruit. On la transporte dans une espèce de bière, du château

où elle avait été exilée d'abord, dans une terre plus éloignée, où elle n'est connue de personne et où on la garde à vue. C'est à la faveur d'un si beau stratagème qu'il épouse Sophie ; mais à peine a-t-il accompli son crime qu'il est dévoré de remords et qu'il tombe dans un état de langueur. Des circonstances très-romanesques réunissent enfin Sophie et sa rivale. Cette catastrophe précipite la fin malheureuse de Milfort et celle du Roman. Si la conduite de cet ouvrage est bizarre et peu vraisemblable, on voit pourtant qu'il en pouvait résulter plusieurs situations intéressantes et même assez neuves ; mais l'exécution en est si froide et si commune, qu'elles produisent peu d'effet. L'auteur n'écrit jamais dans le ton du sujet. Son style est toujours au-dessus ou au-dessous de la passion qu'il veut exprimer. On dirait qu'il parle une langue qui n'est pas la sienne, et qu'il a été obligé d'en consulter à tout moment le Dictionnaire pour trouver l'expression dont il avait besoin.

---

*Histoire naturelle de la Parole, ou Précis de l'origine du Langage et de la Grammaire universelle, par M. Court de Gébelin. Extrait du Monde primitif, un volume in-8°. Il y a dans cet ouvrage beaucoup d'érudition, et peut-être un peu moins de charlatanisme que dans le Monde primitif. Cependant, quant à la partie philosophique, M. de Gébelin ne nous apprend rien que Dumarsais et le président Desbrosses ne nous*

aient dit avant lui. Ce qu'il y a de plus vraisemblable dans ses Recherches étymologiques, ne le doit-il pas à Bochart et à Péarson?

---

*L'Esprit des Voyages, des Mœurs et des Coutumes des différens Peuples, par M. de Meunier, auteur de la Traduction du Voyage de Malte et de Sicile, etc.; trois volumes in-8°. C'est une compilation faite avec assez de critique et de goût, mais qui ne remplit que très - imparfaitement l'objet que l'auteur semble s'être proposé.*

---

---

JUIN 1776.

---

M. de La Harpe vient de recevoir enfin la palme due à ses triomphes, et le jour où il a paru pour la première fois dans le fauteuil de l'Immortalité a été, sous plus d'un rapport, un des jours les plus mémorables de sa vie. J'ai vu peu de séances de l'Académie aussi nombreuses, aussi brillantes; j'y ai entendu peu de Discours qui aient excité une sensation plus vive, et je ne pense pas que la fureur du panégyrique qui préside, comme l'on sait à toutes les assemblées, ait jamais causé moins d'impatience et moins d'ennui. Ce n'est pourtant pas le Discours de M. le Récipiendaire qui a réussi le plus; quoique très-bien écrit, on l'a trouvé long et monotone, le fonds en a paru assez commun et la manière froide et compassée. On y prouve, aussi bien qu'on aurait pu le faire dans aucun thème de l'Université, qu'il n'est point pour un homme de lettres de société préférable à celle de ses confrères. Le morceau de ce Discours qui a fait le plus de plaisir, et que l'on peut comparer aux belles pages des Eloges de Racine et de Fénelon, c'est le tableau qui en fait pour ainsi dire l'exorde, et le voici :

« Qu'est-ce donc, Messieurs, qu'un homme de  
» lettres? C'est celui dont la profession princi-  
» pale est de cultiver sa raison pour ajouter à  
» celle des autres. C'est dans ce genre d'ambi-

» tion, qui lui est particulier, qu'il concentre  
» toute l'activité, tout l'intérêt que les autres  
» hommes dispersent sur les différens objets qui  
» les entraînent tour-à-tour, Jaloux d'étendre et de  
» multiplier ses idées, il remonte dans les siècles  
» et s'avance au travers des monumens épars de  
» l'antiquité, pour y recueillir sur des traces  
» souvent presque effacées l'âme et la pensée  
» des grands hommes de tous les âges. Il con-  
» verse avec eux dans leur langue, dont il se sert  
» pour embellir la sienne. Il parcourt le domaine  
» de la littérature étrangère, dont il remporte  
» des dépouilles honorables au trésor de la litté-  
» rature nationale. Doué de ces organes heureux  
» qui font aimer avec passion le beau et le vrai  
» en tout genre, il laisse les esprits étroits et  
» prévenus s'efforcer en vain de plier à une même  
» mesure tous les talens et tous les caractères,  
» et il jouit de la variété féconde et sublime de  
» la nature dans les différens moyens qu'elle a  
» donnés à ses favoris pour charmer les hommes,  
» les éclairer et les servir. C'est pour lui surtout  
» que rien n'est perdu de ce qui s'est fait de bon  
» et de louable; c'est pour une oreille telle que  
» la sienne que Virgile a mis tant de charme  
» dans l'harmonie de ses vers; c'est pour un juge  
» aussi sensible que Racine répandit un jour si  
» doux dans les replis des âmes tendres, que Ta-  
» cite jeta des lueurs affreuses dans les profon-  
» deurs de l'âme des tyrans; c'est à lui que s'a-  
» dressait Montesquieu quand il plaidait pour

» l'humanité, Fénelon quand il embellissait la  
 » vertu. Pour lui, toute vérité est une conquête,  
 » tout chef-d'œuvre est une jouissance, etc. »

Après ce tableau, M. de La Harpe disserte assez longuement sur les avantages et sur les inconvénients qu'un homme de lettres peut trouver dans la retraite ou dans le monde. Il conclut que le commerce des gens de lettres participe aux uns et remédie aux autres; mais toute cette discussion offre peu d'idées, peu de traits à retenir; en voici un cependant que l'on serait fâché d'oublier. « Il » en est, s'il est permis de le dire, il en est du » talent comme de l'amour, qui ne confie volontiers ses peines qu'à ceux qui ont aimé aussi. » Un mot plus ingénieux encore est celui qui termine l'éloge que le nouvel académicien fait de M. Colardeau, son prédécesseur, mort peu de temps après son élection, sans avoir pu être reçu. « Son nom, inscrit dans vos fastes, était donc » tout ce qui devait vous rester de lui !... Il avait » traduit quelques chants du Tasse. Y avait-il » une fatalité attachée à ce nom ? Et faut-il que » pour la seconde fois il n'ait pas été donné au » Tasse de monter au Capitole ? »

Si pendant tout le Discours de M. de La Harpe le public a eu le tort d'être beaucoup trop froid, on doit lui rendre justice, il s'est singulièrement réchauffé à la Réponse de M. Marmontel. Les portraits des deux académiciens à qui M. de La Harpe succède, si vous en exceptez quelques antithèses que le bon goût eût peut-être dédaigné.

gnées, ont paru d'une touche noble et sensible, l'apothéose du récipiendaire infiniment originale et gaie; mais il est essentiel de suivre l'ordre du discours.

Notre orateur jette d'abord les yeux sur l'heureuse destinée de M. le duc de Saint-Aignan, qui n'a terminé sa carrière que dans son dix-neuvième lustre, et qui, comblé de dignités, de richesses et de tous les biens que l'ambition peut désirer, a joui jusqu'au tombeau d'une sérénité inaltérable. Il y a cinquante ans que l'Académie s'honorait de le posséder. Sa vie et celle de son père ont embrassé l'espace de trois longs règnes, les plus célèbres de la monarchie, les plus remplis de grands événemens et les plus féconds en grands hommes. « Quelle ample moisson de sa-  
 » gesse entre un père né sous Henri IV et un  
 » fils mort sous Louis XVI, si l'un avait enrichi  
 » l'autre des fruits de son expérience! mais, âgé  
 » de soixante-seize ans lorsqu'il lui donna le  
 » jour, à peine eut-il le temps de le voir naître.  
 » L'héritage de ses lumières fut donc perdu  
 » pour cet enfant? Non; il lui fut transmis par  
 » un sage dépositaire, par le duc de Beauvilliers  
 » son frère, né trente-deux ans avant lui, par  
 » ce Beauvilliers, l'ami de Fénelon, son émule  
 » en vertu et son digne collègue dans cette édu-  
 » cation fameuse dont le duc de Bourgogne fut  
 » le prodige, et qui sera long-temps le plus  
 » parfait modèle dans l'art de former les bons  
 » Rois. Il fut souvent admis aux études que le

210 CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,

» duc de Bourgogne faisait sous les yeux de Fé-  
» nelon, de ce génie bienfaisant à qui le Ciel  
» avait si éminemment accordé le don de ren-  
» dre la vérité intéressante, la sagesse aimable  
» et la vertu facile. Soit à la Cour où il s'était  
» fait un port à l'abri des orages auprès de cette  
» Reine auguste dont l'estime lui tenait lieu de  
» la plus brillante faveur, soit dans le monde  
» que ses mœurs accusaient, mais que sa modes-  
» tie et sa candeur aimable consolaient de cette  
» censure, jamais il n'a connu de la prospérité  
» ni les dégoûts ni l'amertume; et dans son rang  
» il est peut-être le seul homme de tout un  
» siècle qui, constamment heureux, sans trou-  
» ble et impunément vertueux, n'ait pas même  
» irrité l'envie. Ce n'est donc pas lui qu'il faut  
» plaindre, etc.

» Mais qu'un jeune homme à qui le Ciel n'a-  
» vait donné que des talens, que dis-je? à qui le  
» Ciel avait vendu si cher ces talens de l'esprit,  
» ces facultés de l'âme, cette organisation déli-  
» cate, à laquelle il devait peut-être et la vivacité  
» brillante de son imagination et la finesse ex-  
» quise de son goût, et cette sensibilité qui de  
» son cœur facile et tendre se répandait avec  
» tant de charmes dans ses écrits; que ce jeune  
» homme à qui les lettres tenaient lieu de tous  
» les biens, même de la santé, qui suspendait  
» ses douleurs comme Orphée, digne d'en rap-  
» peler l'exemple par la douceur de ses accens;  
» qui n'avait d'autre consolation dans ses maux,

» d'autre ambition, d'autre espérance, vous le  
 » savez, Messieurs, que de s'assurer du suffrage  
 » de la postérité en méritant le vôtre; qui de-  
 » mandait, comme la récompense de ses veilles  
 » si douloureuses, l'honneur d'être assis parmi  
 » vous; qui tournait ses regards mourans vers  
 » cette place qui l'attendait, et dont vous l'aviez  
 » jugé digne; que cet infortuné jeune homme  
 » vienne expirer, en vous tendant les bras, sur  
 » le seuil de ce sanctuaire, sans que l'impie-  
 » toyable mort lui permette d'y pénétrer, c'est  
 » un malheur d'autant plus cruel qu'il était  
 » encore sans exemple. »

En appréciant avec autant de justice que d'intérêt les différens ouvrages de M. Colardeau, notre orateur continue d'employer les couleurs les plus douces à peindre son caractère et ses mœurs. « Son aménité, dit-il, sa candeur, dirai-je cette faiblesse aimable, ce défaut si intéressant lorsqu'il ne va pas jusqu'au vice et qu'il ne tient qu'à la délicatesse d'une âme tendre, simple et docile aux mouvemens de la bonté, son caractère enfin nous attirait vers lui... L'art d'imiter était le sien par excellence... Ni la tristesse monotone des sombres esquisses d'Young, ni le coloris déjà si pur et si brillant de la prose de Montesquieu, ni le charme que les vers de Quinault avaient substitué au prestige des vers du Tasse dans la peinture de l'*Armide*, rien ne l'intimidait. Il avait fait une étude si assidue et si profonde

» des ressources de notre langue et des moyens  
 » de lui donner de la souplesse et de la grâce  
 » dans ses mouvemens variés, que les difficul-  
 » tés à vaincre étaient pour lui un nouvel avan-  
 » tage, et que ce qui aurait fait le désespoir  
 » d'un autre ne présentait qu'un attrait de plus  
 » à son émulation. Rien sans doute n'en était  
 » plus digne que le Poëme de la *Jérusalem déli-*  
 » *vrée*, qu'il avait le dessein de traduire en vers.  
 » Il en avait déjà tracé les premiers livres lors-  
 » qu'il apprit que l'un de nous (M. Watelet)  
 » s'occupait du même travail; dès ce moment il  
 » y renonça. L'homme de lettres à qui il donnait  
 » cette marque de déférence eut beau vouloir  
 » s'y refuser; M. Colardeau, plus jaloux d'un  
 » bon procédé que d'un bon ouvrage, sortit  
 » victorieux de ce combat de générosité... Il  
 » n'avait pas encore brûlé ce qu'il avait écrit  
 » de la Traduction du Tasse. Il a craint qu'après  
 » lui l'empressement à recueillir tous les fruits  
 » de ses veilles ne fit oublier sa résolution :  
 » l'homme du monde qui se livrait le plus vo-  
 » lontiers à ses amis et avec le moins de ré-  
 » serve s'en est défié pour la première fois ; il  
 » a senti que le courage d'anéantir un de ses  
 » écrits serait au-dessus de leurs forces, et qu'il  
 » n'était réservé qu'à lui seul; il s'est levé mou-  
 » rant, et comme ranimé pour faire une action  
 » honnête, il s'est traîné hors de son lit, et de  
 » ses défaillantes mains saisissant le papier, il a  
 » consommé son sacrifice... Le génie de M. Co-

» l'ardeur était ami du calme ; il se plaisait dans  
 » la solitude ; mais il voulait qu'elle fût riante  
 » ou doucement mélancolique. Le chant des oi-  
 » seaux était pour lui une harmonie délicieuse,  
 » il passait les nuits à l'entendre. *Ecoute*, di-  
 » sait-il à son ami qui veillait avec lui, *écoute :*  
 » *que la voix du rossignol est pure ! que ses ac-*  
 » *cens sont mélodieux ! ainsi devraient être mes*  
 » *vers !* Le chantre du printemps était le seul  
 » rival dont il se permit d'être envieux... *La*  
 » *critique*, disait-il, *me fait tant de mal, que je*  
 » *n'aurai jamais la cruauté de l'exercer contre*  
 » *personne.* »

Quelque vivement qu'aient été sentis tous les traits d'un tableau si rare et si touchant, on eût dit en vérité que l'assemblée entière avait réservé tous les applaudissemens pour la transition précieuse par laquelle M. Marmontel s'avisa de préparer l'Éloge de M. de La Harpe. Rien n'était pourtant plus simple : *Voilà, Monsieur, dans un homme de lettres un caractère intéressant.* Que ne peut l'à-propos du moment ! Ce mot si simple fut applaudi avec transport et à cinq ou six reprises, comme si c'eût été la meilleure épigramme qu'on eût jamais faite. Il est vrai qu'il y avait au moins trois ou quatre cents complices qui en firent les honneurs. Ce qu'il y eut de plus désagréable dans cette aventure pour M. de La Harpe, c'est qu'à la suite des louanges qui lui furent données par son illustre confrère, ces mêmes applaudissemens se renouvelèrent encore sou-

vent, toujours avec la même chaleur, et, puisqu'il faut le dire, avec les mêmes éclats de rire. On arrêta plusieurs fois l'orateur au milieu de sa phrase, et c'est avec une patience et une résignation tout-à-fait méritoires que l'orateur se laissait interrompre. Avant de faire remarquer le mérite qui distingue les différentes productions de M. de La Harpe, il rappelle avec une douce indignation les critiques qui s'étaient élevées contre lui. Eh bien ! c'est à cette première partie de la période que l'on bat des mains. Lorsqu'il reproche à la vanité des petits talens d'accuser M. de La Harpe, quoiqu'elle ne le trouvât rien moins que séduisant d'avoir séduit l'Académie, c'est ce malheureux hémistiche de *rien moins que séduisant* sur lequel on appuie et qu'on ne se lasse point d'applaudir. On laisse passer légèrement ce que dit M. Marmontel du courage avec lequel notre jeune académicien défendit toujours la cause du bon goût, et l'on éclate en transports lorsque son panégyriste avoue que, dans les disputes littéraires, on lui avait souhaité quelquefois plus de modération, le sel du goût n'ayant pas besoin d'être mêlé du sel amer de la satire, etc.

Tout ce détail est peut-être assez insipide à raconter, mais il ne fut que trop plaisant pour les intéressés. Jamais Eloge ne fit un effet plus contraire à celui qu'on en devait naturellement attendre ; jamais on ne fit plus cruellement justice des torts qu'un homme de lettres peut avoir eus

avec ses rivaux , et je connais peu de scènes de Comédie plus piquantes que ne le fut ce singulier persiflage ; il eût été sans doute beaucoup plus original , si celui qui en fut l'objet s'était mis à dialoguer avec le public , comme il a dit depuis qu'il en avait été tenté.

On a beaucoup disputé dans le monde sur l'intention que pouvait avoir eue M. Marmon-  
tel en faisant un pareil discours. Il est difficile de croire qu'elle fût très-favorable à M. de La Harpe , mais il est plus impossible encore de supposer qu'il ait prévu toute la sensation que ferait la naïveté de ses Éloges. Quelque opposés que fussent les caractères de M. Cokardeau et de son successeur , il a prétendu les mettre en parallèle et les louer l'un et l'autre , en leur rendant toute la justice qui leur était due ; mais c'était un tour de force dont l'exécution a bien pu l'embar-  
rasser un peu. S'il n'a point eu d'autre projet que celui de louer , il faut convenir qu'il n'y a pas mis toute l'adresse imaginable ; s'il n'a voulu que persifler , convenons encore qu'il eût pu le faire avec plus de franchise et de légèreté. Mais reposons-nous sur l'exactitude de M. de La Harpe ; tout cela se retrouvera un jour ou l'autre , et tant mieux pour la galerie.

Ce qui a pu réparer un peu le froid accueil que l'on avait fait au premier Discours , et l'extrême gaieté qu'avait inspirée la fin du second , c'est le succès de la lecture que M. de La Harpe fit en.

suite du septième Livre de *la Pharsale*, qu'il se propose de traduire toute entière. Lucain est sans doute de tous les écrivains de l'antiquité celui qui peut perdre le moins à une traduction. Les beautés dont son Poème étincelle tiennent beaucoup plus aux idées qu'au style, et, pour l'embellir, c'est beaucoup de savoir l'abrégé. On peut dire de lui ce qu'on disait de je ne sais plus quel Roi d'Espagne : *Plus on lui ôte, plus il est grand*. Il y a sûrement dans la traduction, ou plutôt dans l'imitation de M. de La Harpe, de très-belles choses et des vers superbes ; mais quand il y en aurait de fort négligés, le prestige de sa lecture permettrait difficilement qu'on s'en aperçût. Les morceaux qui ont frappé le plus sont la Comparaison de la guerre des Géans, et la Peinture du bruit de l'armée qui s'apprête à combattre. Nous n'avons pu retenir que les deux premiers vers, et ce ne sont pas ceux que nous aurions choisis de préférence.

Le Dieu qui sur le monde épanche sa lumière  
Jamais d'un pas plus lent n'entra dans la carrière.

Ce début, en comparaison de l'original, est faible et languissant. Lucain dit :

*Segnior Oceano quam lex æterna vocabat  
Luctifcus Titan nunquam magis æthera contra  
Egit equos currumque polo rapiente retorsit.*

Pour varier davantage les différentes scènes de cette illustre séance, M. d'Alembert nous a lu l'É

logé de M. de Sacy, moins connu par sa traduction des *Lettres de Pline* et par le *Traité sur l'Amitié*, que par l'amabilité de son caractère et par ses liaisons intimes avec madame la marquise de Lambert. Il s'est attaché à peindre les charmes d'une société si douce, et la douleur qui suivit leur séparation. Jamais M. d'Alembert n'a rien écrit avec plus d'âme et de sensibilité. Quoiqu'il ne lui soit pas échappé un seul mot sur sa propre situation, tout le monde a reconnu le sentiment qui lui dictait des plaintes si tendres, et tout le monde a paru les partager. Il faut bien que cette manière indirecte de faire participer le public à ses regrets ait été infiniment délicate pour ne point blesser; elle a même attendri, et la philosophie et l'amitié ne pouvaient rendre, ce me semble, à la mémoire de mademoiselle de l'Espinasse un hommage plus flatteur et plus sensible.

---

Des vingt tragédies qui sont sur le tableau de la Comédie française on se disposait au moins à nous en donner une, *Zuma*, de M. Le Fèvre, lorsque l'éclipse forcée de mademoiselle R....., qui devait jouer un des principaux rôles de la pièce, en a fait interrompre tout-à-coup les répétitions. Quelque subite qu'ait été cette catastrophe, elle a causé peu de surprise. Après avoir fait dans son début les délices et l'admiration de tout Paris, mademoiselle R..... était parvenue

à se faire huer sur la scène, et à scandaliser dans le monde les personnes même les moins susceptibles de scandale. Jamais idole ne fut encensée avec plus d'ivresse, jamais idole ne fut brisée avec plus de mépris. Il faut rendre justice à toute sorte de talens : elle a eu celui d'étonner dans l'espace de peu de mois la ville et la Cour par l'excès de ses dérèglemens comme par les rares prodiges de son innocence. Avec mille écus de rente elle a trouvé le moyen, depuis quatre ans qu'elle était à la Comédie, de faire pour plus de cent mille écus de dettes. Elle avait dix ou douze chevaux dans son écurie, deux ou trois petites maisons, une quinzaine de domestiques choisis avec beaucoup de recherche, et une garde-robe des plus riches pour femme et pour homme. Aussi disait-elle souvent, à propos des embarras qui l'ont forcée enfin à s'éloigner de Paris, qu'elle ne s'étonnait plus que les femmes ruinassent tous nos jeunes gens, et que sa propre expérience lui avait trop bien appris que c'était de tous les goûts du monde le plus ruineux. Dans ce genre de gloire on peut dire qu'elle ne le céda guère aux plus grands hommes de l'antiquité, et mérita souvent le double myrte que la flatterie crut devoir mêler aux lauriers du héros qui vainquit Rome et Pompée. Le sort qui se joue des plus brillantes destinées n'a point voulu que notre héroïne poursuivît plus long-temps la carrière où elle avait débuté avec tant d'éclat. Ses

créanciers ont ouvert enfin les yeux sur le danger auquel les exposait leur folle confiance, mais trop tard. Les mesures qu'ils ont voulu prendre pour leur sûreté ont déterminé la jeune nymphe à disparaître, et l'on a su depuis qu'elle était partie à franc étrier avec un petit uniforme de dragon, et que sous ce costume elle était demeurée cachée plusieurs jours chez un fermier des environs de Paris, à qui elle avait persuadé qu'une affaire d'honneur l'obligeait de fuir et de chercher un asile qui pût la sauver des premières poursuites, etc. On la croit actuellement à Bruxelles ou à Spa. En attendant, on n'a eu rien de plus pressé que de la faire rayer du tableau de la Comédie et de mettre en séquestre le peu de fonds qu'elle y pouvait avoir. Quoique sa mauvaise conduite eût influé sur ses talens, quoique, loin de faire aucun progrès dans son art, elle se fût négligée au point d'oublier même ses premières études, on ne peut s'empêcher de regretter les superbes dispositions que la nature lui avait prodiguées, la beauté la plus théâtrale qu'on eût vue depuis long-temps, l'organe le plus sonore, une mémoire étonnante, et cette intelligence facile qui souvent lui faisait deviner sans effort ce qu'on aurait été tenté de prendre pour le résultat d'une réflexion suivie, et qui ne pouvait être chez elle que l'aperçu d'un instinct heureux.

---

*Jézennemours, Roman dramatique.* (Par M. Mer-

cier le Dramaturge. ) Deux volumes in-8°. Il y a dans cet ouvrage, comme dans tout ce que nous avons vu de M. Mercier, des pensées et des situations originales et bizarres, de la candeur, de l'honnêteté; de la force et de la chaleur, un plan broché à la hâte, des peintures triviales et des détails de mauvais goût. L'idée de *Jézennemours* semble avoir été prise de l'*Agathon* de M. Wieland; c'est au moins le même fonds, plus grossièrement ébauché et rhabillé à la moderne. *Agathon* débute par la description d'une fête de Bacchus, *Jézennemours* par celle d'une orgie chez un fermier général. *Agathon* résiste aux systèmes séduisans du philosophe Hippias, et se laisse corrompre par les enchantemens de la belle Danaé. *Jézennemours* est révolté de la philosophie de Monval, dont on a fait une espèce d'athée fort riche et fort humain; mais il ne peut se défendre long-temps des séductions de l'aimable Florimonde. Après quelque temps d'ivresse, il se souvient d'une petite Suzanne, sa première passion, comme *Agathon* se souvient de sa petite Psyché. Si l'un a été élevé au temple de Delphes par des prêtres fourbes ou fanatiques, l'autre le fut à Strasbourg chez les Jésuites, etc., etc. Le premier volume de *Jézennemours*, où l'on trouve les conversations du jeune homme avec le philosophe de la ferme générale, le tableau de ses premières amours, et surtout les détails de son éducation chez un curé de

campagne et chez les Frères de Saint-Ignace , tout ce volume a du caractère , de l'intérêt , et la marche en est assez rapide ; mais il s'en faut beaucoup que la seconde partie ait le même mérite. Jézennemours et Monval ne font plus rien de ce qu'ils devraient faire ; leur caractère change absolument ; et si l'auteur fatigué arrive enfin au terme de sa carrière , c'est à la faveur des reconnaissances les plus romanesques , et de mille événemens précipités sans motif et sans vraisemblance. Il est à remarquer que c'est à l'époque où il semble avoir voulu s'éloigner de son guide qu'il commence à s'égarer. Quoique l'ouvrage de M. Wieland nous ait surtout intéressé par l'idée ingénieuse qu'il nous donne de la philosophie , des arts et des mœurs de l'ancienne Grèce , nous croyons qu'on en aurait pu faire une imitation très-utile et très-heureuse en substituant à ce costume antique celui de notre siècle. Mais pourquoi ne pas donner à la copie toute l'étendue de l'original ? Pourquoi ne pas varier davantage le lieu de la scène ? Pourquoi ne pas montrer Jézennemours dans les différentes situations où l'on voit Agathon chez les prêtres , chez les philosophes , chez les femmes , à la Cour , dans la faveur et dans l'exil ? Pourquoi . . . ? Voilà beaucoup de questions fort ridicules ou du moins fort indiscrettes. M. Mercier sait mieux que nous ce qu'il pouvait faire ; et s'il n'a pas su peindre avec plus de finesse et de vérité le cercle

étroit dans lequel il a bien voulu se renfermer, comment eût-il rendu le reste du tableau ?

*L'Ecole des Pères, par M. E. Rétif de La Bretonne*, avec cette épigraphe : *Forme ton fils comme ta femme voudrait qu'on t'eût formé ; élève ta fille comme tu voudrais qu'on eût élevé ta femme. (En France.)* Trois gros volumes in-8°. Ce Roman ne mérite et n'aura pas le succès du *Paysan pervers* ; mais il vaut mieux , à beaucoup d'égards , que la plupart des autres ouvrages du même auteur. On peut regarder M. Rétif comme un des plus robustes cyclopes de la forge de Jean-Jacques. Il n'a certainement ni l'éloquence, ni le goût du philosophe Genevois, mais il en a quelquefois la force et l'originalité ; il paraît surtout en avoir épousé les principes et la philosophie. Cette nouvelle production de sa plume infatigable est une espèce de caricature d'*Émile*, à l'usage des fermiers et des marchands de la rue Saint-Denis ; cependant, au milieu d'un fatras de vues mal dirigées, et de situations communes et triviales, vous trouverez des idées fortes, des peintures neuves, et surtout des détails de la plus grande vérité. Toute la conduite de ce Roman est extravagante, absurde ; mais, au moment où vous êtes prêt à jeter le livre, vous rencontrez une page heureuse et des morceaux de dialogue d'un naturel et d'une simplicité rares. On ne se fait point l'idée d'une tête plus singulièrement

organisée, d'un mélange plus étonnant de platitude et de génie, d'ignorance et d'instruction, de sagesse et de folie. *L'École des Pères* ne respire à la vérité que l'innocence et la vertu ; mais ce genre n'est pas celui qui réussit le mieux à M. Rétif de La Bretonne ; c'est un champ trop uni, trop resserré pour la bizarrerie de son imagination. Il n'a pu se tirer d'embarras qu'en exagérant les exagérations mêmes de Rousseau, et en développant tout ce que ses paradoxes vertueux offrent de plus chimérique et de plus étrange. Il fait un grand éloge de l'institution morale du comte de Zinzendorf, dont il estropie le nom ; il voudrait établir une communauté fondée à-peu-près sur les mêmes principes. Son livre finit par une petite Encyclopédie rustique aussi curieuse que tout le reste ;

---

LETTRE de madame d'Epinay à M. l'abbé  
Galiani, du 29 Juin 1776.

C'est certainement, mon cher charmant Abbé, une correspondance unique que la nôtre. Nous nous écrivons toutes les semaines des lettres de trois ou quatre pages, dans lesquelles on ne trouve autre chose, sinon, je me porte bien, je suis malade, je suis gaie, je suis triste, il fait chaud, il fait froid, un tel est parti, un autre arrive, etc. ; et nous sommes contents de nous comme des rois, nous nous trouvons de l'esprit

comme quatre. Si par hasard un courrier manque, voilà des plaintes, des cris, il semble que tout soit perdu. Savez-vous que je commence à penser que nous sommes bien plus heureux que nous ne le croyons? Puisque vous l'êtes de ma meilleure santé, je vous dirai qu'elle chemine vers la *robusticité*; et pour vous donner du nouveau, j'ajouterai que je me remets non à travailler, mais à penser, et si ce bon état dure, je ne désespère pas de pouvoir continuer mes *Dialogues* sur l'Education. Il faut que je vous communique quelques-unes des idées qui, tout en rêvant, m'ont passé par la tête. Je me suis demandé pourquoi les animaux, qui jusqu'à présent sont bien nos très-humbles serviteurs, s'avisent de naître avec le degré de perfectibilité qui leur est propre, tandis que l'espèce humaine travaille depuis la naissance jusqu'à la mort pour n'atteindre qu'au degré qui lui est propre; et puis je me suis demandé si l'avantage était pour eux ou pour nous. Avant de vous dire ma réponse, il faut que vous sachiez que j'ai fait mes deux questions à un homme d'esprit, à un savant, qui, au lieu de résoudre le problème, m'a dit : Lisez un livre de Bordeu qui vient de paraître.

Lire ! moi lire ! ai-je dit. Jamais. Des faits tant qu'on voudra ; mais en fait de raisonnement je ne lis que dans ma tête. J'ai deviné tout ce que je sais, et je devinerai ce que je ne sais

pas.... En vérité, l'Abbé, il y a des momens où je suis assez folle, assez vaine pour croire que j'ai deviné le monde. Je n'ai pourtant pas tout-à-fait deviné à moi toute seule la réponse à ma première question. J'ai bien dit, c'est que chaque espèce d'animaux n'est occupée que de ce qui lui est propre; mais cela ne me satisfait pas. J'en ai parlé au philosophe (à qui, par parenthèse, vous devez toujours une réponse); il m'a dit: J'y ai rêvé plus d'un jour. C'est que chaque espèce d'animaux a son organe prédominant qui la subjugué, et que l'homme a tous les siens dans un degré de faculté combinée, dont le centre est la tête et la pensée. Il m'apporta un exemple, mais je ne puis pas vous le dire, vous le devinerez: Il naquit trois enfans jumeaux, il y a vingt ans, à Amsterdam, je crois; ils étaient imbécilles, féroces, sauvages; un seul de leurs organes, dès l'âge de dix ans, était à son point de perfection et d'une perfection monstrueuse. Et quel organe? devinez, car c'est précisément ce que je ne dirai pas. Eh bien, ces trois enfans n'étaient absolument propres qu'à une seule chose, et il n'y eut point de puissance humaine qui pût les empêcher de remplir leur vocation. Ils moururent épuisés avant l'âge, etc. Vraiment, lui ai-je dit, cela me fait résoudre un autre problème, c'est de trouver pourquoi les gens de génie sont si bêtes....

Quant à savoir de quel côté est l'avantage, je décide pour les animaux; ils n'ont ni la peur de

mourir, ni l'amour des richesses; ils n'en ont pas même le besoin....

---

*Pourquoi l'Homme ne naît pas, comme les Animaux, avec le degré de perfection qui lui est propre?*

Ce problème est si peu de pure curiosité, que de sa solution dépendent peut-être toute la psychologie et toute la morale. Quelque envie qu'ait eue Jean-Jacques de ramener les hommes au doux état de quadrupèdes, il a été forcé de convenir que la faculté de se perfectionner établissait une différence spécifique de l'homme à l'animal; et c'est dans cette faculté qu'il a trouvé la source funeste de toutes nos erreurs, de toutes nos peines et de toute notre dépravation. Le plus sublime rêveur du siècle dernier, Pascal, n'a fondé son système que sur cette qualité distinctive de l'homme. Nous naissons, dit-il, dans la misère et dans la faiblesse; c'est la preuve du péché originel. Nous naissons avec le désir et les moyens de nous perfectionner; c'est la preuve du bonheur auquel nous étions destinés, et que nous devons retrouver dans une autre vie...

Avant de chercher à résoudre la question, essayons de la bien déterminer. Est-il absolument vrai que les animaux naissent tous avec le degré de perfectibilité qui leur est propre? N'est-il pas évident d'abord qu'il faut en excepter ceux qui ont été assez mal avisés pour s'associer avec

nous ? Ceux à qui nous faisons habituellement la guerre n'acquièrent-ils pas un degré de prévoyance qu'ils n'auraient point eu d'ailleurs ? Ceux qui ont besoin de ruse ou d'adresse pour se procurer leur subsistance ou pour veiller à leur sûreté ne deviennent-ils pas, à force d'expérience, plus ingénieux et plus habiles ? Enfin, à bien examiner les choses, ne trouverait-on pas qu'il est de cette perfectibilité comme de toutes les autres facultés de notre espèce, sur lesquelles nous ne différons des autres animaux que du moins au plus, ou du plus au moins ? Qui nous assurera même que les fourmis, les abeilles, les castors aient toujours vécu en société comme nous les voyons vivre aujourd'hui ?

Il est évident que l'homme est infiniment supérieur à tous les autres animaux, et par le système général de son organisation, et par l'usage heureux que l'expérience et la société lui ont appris à faire de ses forces et de ses lumières ; mais à quoi tient donc ce degré de perfectibilité qui paraît lui appartenir exclusivement, du moins sous deux rapports frappans ? Le premier, c'est que le terme de ce progrès est à-la-fois plus vague et plus éloigné ; l'autre, que la marche en est plus lente et plus imperceptible. L'extrême différence que l'on peut remarquer entre l'accroissement de l'homme et celui de tous les autres animaux ne suffirait-elle pas seule pour expliquer l'énigme ? De tous les êtres organisés l'homme est sans doute celui dont les forces croissent et

se développent avec le plus de lenteur. Il passe à naître la moitié du temps destiné à remplir le cercle borné de son existence, et l'autre à mourir. Le degré de perfection auquel il peut espérer d'atteindre, sans pouvoir être déterminé avec la dernière précision, l'est jusqu'à un certain point pour l'espèce comme pour l'individu, et, parvenu à ce degré, nous l'avons toujours vu forcé de s'arrêter ou condamné à déchoir. Qu'en conclurons-nous ? que l'homme est de toutes les combinaisons organiques la plus ingénieuse, la plus compliquée, la plus parfaite, mais par-là même aussi la plus lente à se former, la plus subtile et la plus frêle. La grande souplesse que conservent ses fibres durant une si longue enfance, la progression graduelle, mais insensible et lente de son accroissement, le rendent plus propre sans doute qu'aucun autre animal à recevoir les différentes formes et les différentes modifications dont sa nature peut être susceptible ; elles le rendent donc plus propre qu'aucun autre à participer aux avantages et aux inconvénients de l'éducation et de la société.

Je pense, comme l'a dit l'abbé Galiani, que la plupart des animaux ont un organe prédominant qui les subjugue et qui détermine exclusivement leur instinct ; mais je ne crois pas la règle sans exception ; et je ne sais pas non plus si la plupart des hommes ne ressembleraient pas encore à cet égard aux animaux, s'ils fussent demeurés isolés dans les forêts : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'au-

jourd'hui même, tout dénaturés que nous sommes par nos institutions sociales, nous rencontrons encore assez souvent des hommes qui paraissent déterminés par un ascendant invincible à s'appliquer à une seule chose, et seraient tout-à-fait incapables d'en faire une autre. Il y a cent mille à parier contre un que si La Fontaine n'avait pas fait des fables et Gessner des idylles, jamais ni l'un ni l'autre n'eussent rien fait.

Quoi qu'il en soit, on ne peut nier que la perfection idéale de l'homme ne consiste que dans la plus exacte proportion de toutes ses forces et de tous ses rapports, dans l'usage le plus constant et le plus varié de toutes les facultés qu'il a reçues de la nature, ou qu'il a pu acquérir à force de génie et de travail. C'est là du moins l'homme social, l'homme citoyen de Platon. Quiconque, pour se dévouer à un seul objet, néglige tous les autres, est une espèce de monstre en morale, et peut devenir un être fort pernicieux à la société. Ne vous étonnez donc plus si le premier des législateurs bannit de sa république les artistes et les poètes.

On peut avouer que les hommes qui se sont appliqués toute leur vie au bel esprit ou à tout autre art quelconque se trouvent rarement être propres à autre chose. Madame de Tencin, en appelant les gens de lettres de sa société ses bêtes, se servait donc d'une expression beaucoup plus simple, beaucoup plus philosophique qu'on ne serait tenté de le croire, surtout lorsqu'on se

souvent qu'elle parlait des Fontenelle, des La Mothe et des Mairan...

Ceci me rappelle un trait de M. de Montesquieu, qu'on n'eût guère attendu de sa philosophie, et que son ami l'abbé Quesnel m'a raconté vingt fois. Il l'avait prié, en partant pour sa terre, de vouloir bien veiller sur l'éducation de son fils, qu'il venait de mettre au collège d'Harcourt. Revenu à Paris, il n'eut rien de plus pressé que d'aller demander des nouvelles du jeune homme au digne ecclésiastique à qui il l'avait recommandé pendant son absence. Ses mœurs ? — Ne laissent rien à désirer. — Son caractère ? — Doux et liant ; tous ses camarades le chérissent. — Jusque-là sa tendresse paternelle semblait jouir de la satisfaction la plus entière. L'Abbé crut y ajouter encore en lui apprenant que ses maîtres étaient infiniment contens de son application, qu'il avait beaucoup de goût pour les sciences, et surtout pour l'histoire naturelle, où il avait déjà fait des progrès étonnans à son âge. A ce mot, M. de Montesquieu pâlit, se jeta dans un fauteuil avec toutes les marques du plus profond désespoir. « Ah ! mon ami, vous » me tuez : voilà donc toutes mes espérances » perdues ! Vous savez quel projet j'avais formé » pour cet enfant, la charge que je lui destinais ; » c'en est fait, il ne sera jamais qu'un homme » de lettres, un original comme moi, et nous » n'en ferons jamais autre chose ». La moitié de la prédiction s'est accomplie : M. le baron de

Montesquieu vit obscurément dans ses terres, occupé d'insectes, de messes et de papillons; car à son goût pour l'histoire naturelle s'est joint encore une dévotion très-outrée et très-minutieuse.

Il serait temps sans doute de revenir à notre sujet; mais, après l'écart que nous venons de faire, il vaut bien mieux attendre la réponse de l'abbé Galiani.

---

*COUPLETS de M. le duc de Nivernais, sur l'air  
de la romance du Barbier de Séville.*

D'aimer jamais si je fais la folie,  
Et que je sois le maître de mon choix,  
Connais, Amour, celle qui sous tes lois  
Pourra fixer le destin de ma vie.

Je la voudrais moins belle que gentille,  
Trop de fadeur suit de près la beauté;  
Yeux languissans peignent la volupté,  
Joli minois du feu d'amour petille.

Je la voudrais sans goût pour la parure,  
Sans négliger le soin de ses appas;  
Quelque peu d'art qui ne s'aperçoit pas  
Ajoute encore un prix à la nature.

Je la voudrais n'ayant point d'autre envie,  
D'autre bonheur que celui de m'aimer.  
Si cet objet, Amour, peut se trouver,  
De te servir je ferai la folie.

---

COUPLET de *M. Lemierre à madame Seguiers*  
pour le jour de sa fête.

*Sur l'air précédent.*

De Marguerite on connaît la disgrâce,  
On la bannit de l'Olympe chrétien.  
Votre triomphe est plus sûr que le sien,  
Dans tous les cœurs vous gardez votre place.

IMPROMPTU à madame la vicomtesse de Belsunce,  
qui distribuait à sa société des cordons de mon-  
tre, talismans qu'elle avait imaginés, disait-  
elle, pour se faire des amis.

Qui reçoit ce cordon, ainsi le dit l'oracle,  
A l'instant devient votre ami.  
J'admire, je bénis, Eglé, ce doux miracle,  
Et j'y crois plus qu'à ceux de saint Remi.  
Le prodige eût paru moins croyable, et pour cause,  
S'il pouvait empêcher qu'en voyant vos appas,  
Cet air si fin qui plait et qui n'y songe pas,  
Ce sourire enchanteur et ces lèvres de rose,  
L'ami bientôt, Eglé, ne devint autre chose.

NOUVEAU *Dialogue des Morts.*

ERASME ET LUTHER.

*Luther.* A vous une statue, à vous ! (1).

*Erasme.* A moi. La Reine du monde pouvait-elle faire moins pour son panégyriste ?

*Luther.* Oui, la Folie, la reine du monde. Ne voilà-t-il pas une de ces vieilles impertinences dont vous avez rempli tous vos ouvrages ?

(1) La ville de Rotterdam, la patrie d'Erasme, lui fit ériger une statue après sa mort.

*Erasme.* Et dont le monde où nous sommes ne m'a pas encore désabusé.

*Luther.* Eh bien, moi je pense avoir prouvé que la sagesse, lorsqu'un homme de courage, un homme tel que Martin Luther fait valoir ses droits, en impose non-seulement à la Folie, mais à toutes les puissances du ciel et de la terre.

*Erasme.* Sans vouloir vous disputer vos succès, vous pardonnerez à l'ami de la Folie de croire que, si vous aviez été moins des nôtres, vous n'auriez jamais pu faire de si grandes et de si belles choses. Vous lui pardonnerez d'oser vous dire que l'Histoire, ce riche tableau des extravagances humaines, n'en offre peut-être aucune qui nous ait coûté aussi cher que vos sages leçons.

*Luther.* Est-ce ma faute à moi si l'ambition des grands s'est mêlée mal-à-propos de mes projets ?

*Erasme.* Non ; mais avouez aussi que c'est cette malheureuse ambition qui les a fait réussir ; qu'ainsi, pour les affaires de la religion comme pour toutes les autres, on ne parvient à rien dans le monde sans le secours de la Folie, pas même à faire de la raison.

*Luther.* Savez-vous bien, monsieur le Railleur, qu'avec tout votre bel esprit il n'aurait tenu qu'à moi de vous faire griller en place publique ? savez-vous bien que ce pauvre Michel Servet le mérita beaucoup moins que vous ?

*Erasme.* D'accord ; mais à présent je ne vous en dirai pas moins les mêmes choses.

*Luther.* Ame de glace , à votre gré la vérité n'est donc qu'un jeu ? à votre gré l'homme de bien , assez heureux pour la connaître , n'est donc pas obligé de l'annoncer à quelque prix que ce soit ?

*Erasme.* J'admيرerai , si vous voulez , votre zèle. Il n'en faut pas moins pour devenir martyr ou chef de secte ; mais ce sont deux genres de gloire que je n'eus jamais la fantaisie de désirer. Je vous dirai même entre nous que cette vérité dont on parle tant , que je respecte fort , ne me paraît pas avoir été jusqu'ici d'un grand usage à l'humanité.

*Luther.* Qu'osez-vous dire ? vous confondez apparemment les vaines découvertes de la physique et de la géométrie avec les sublimes vérités que nous enseignent la théologie et la morale.

*Erasme.* Je serais bien fâché de les confondre. Les connaissances que vous affectez de dédaigner ont étendu la sphère des arts , ont augmenté sensiblement la somme de nos jouissances ; et si elles n'ont pas servi à nous rendre meilleurs , elles ont servi du moins à nous rendre plus heureux. C'est bien quelque chose.

*Luther.* Plus je vous écoute , et moins je vous entends.

*Erasme.* Si votre théologie , votre métaphysique , votre morale étaient plus claires qu'elles

ne le sont, nous nous entendrions mieux. Je conviens qu'il est peu de vérités dont la connaissance ne puisse devenir utile; mais je suis persuadé qu'il en est beaucoup dont la recherche est vaine et, qui plus est, infiniment dangereuse.

*Luther.* Il y a dans ce que vous venez de dire quelque chose d'assez juste; mais ne me suis-je pas arrêté à propos? n'ai-je pas fixé des limites convenables?

*Erasme.* Ce que vous avez fait serait trop long à discuter; mais il est certain qu'on ne s'est point arrêté avec vous, et que par la même raison qui vous a fait franchir les anciennes bornes, on a osé franchir celles que vous aviez posées avec tant de confiance.

*Luther.* Hélas! je l'ai appris depuis que nous sommes ici. Si je l'avais prévu de mon vivant! mais c'est précisément là l'œuvre du diable.

*Erasme.* Eh! non; c'est une suite naturelle de ce que vous avez fait, de ce que feront toujours ceux qui comme vous auront la manie des révolutions. Vous oubliez que le monde est ce qu'il est depuis plusieurs milliers de siècles, et vous vous imaginez qu'en soufflant un peu la poussière qui couvre le petit point que vous occupez, vous pourrez changer tout le mouvement, tous les ressorts de cette machine immense.

*Luther.* Mais n'ai-je pas fait changer en effet la face de l'Europe entière?

*Erasme.* Oui, vous avez opéré des choses prodigieuses; mais ne comptez-vous pour rien le

goût des arts que l'Italie emprunta une seconde fois de la Grèce, la découverte d'un nouveau monde, l'agrandissement de deux ou trois puissances, la poudre à canon, l'imprimerie et les lettres de change ?

*Luther.* Vous reconnaissez du moins, sophiste opiniâtre, que l'espèce humaine s'est perfectionnée à beaucoup d'égards.

*Erasmus.* Un peu ; mais aux préjugés que vous avez pu détruire n'en avez-vous pas substitué d'autres ? n'avez-vous pas prétendu accorder aux hommes la liberté de penser, et la leur refuser ensuite selon vos convenances ? Les grands et les philosophes n'ont-ils pas été beaucoup plus loin que vous n'auriez voulu ? et ne s'est-on pas moqué de vous et de vos inconséquences, comme vous vous étiez moqué vous-même du Pape et de ses bulles ?

*Luther.* Tant pis pour les grands et pour les philosophes ; le peuple cependant est devenu moins ignorant, moins malheureux.

*Erasmus.* Ah ! croyez qu'il a gagné bien plus au progrès sensible du commerce, du luxe et des arts, qu'au progrès trop douteux de la religion et de la morale. De quelle instruction le commun des hommes peut-il être susceptible ? Nous ne saisissons, nous ne saisissons jamais que les idées que nos sens et notre imagination peuvent atteindre. Les meilleurs esprits, en tâchant de s'élever à des idées plus abstraites, ne parviennent, à force de génie et de travail, qu'à

reconnaître l'incertitude de tous les principes et de toutes les notions reçues. Le doute et l'indifférence sont le triste fruit de leurs peines et de leurs veilles. Comment imaginer, après cela, que la recherche de la vérité puisse convenir à l'homme, qui, pour être heureux, a besoin de croire, d'espérer et de craindre, qui en a tellement besoin, que, lorsqu'il cesse de croire, d'espérer et de craindre, il cesse aussi d'agir, et ne traîne plus qu'une existence parfaitement apathique, celle du vrai philosophe, le plus inutile et peut-être le plus infortuné de tous les êtres?

*Luther.* Voilà vraiment un fort beau discours; mais je ne m'attendais guère à me voir confondu ainsi avec messieurs les philosophes. N'allez-vous pas me faire tout à l'heure encyclopédiste?

*Erasme.* Cela serait beaucoup moins difficile que vous ne pensez; il y a même à parier que sans vous et vos confrères jamais l'Encyclopédie ne se fût avisée de paraître.

*Luther.* Je vous connais, et je vous remercie de l'honneur que vous voulez bien me faire; mais, de bonne foi, prétendriez-vous me prouver que j'ai rendu un mauvais service à l'humanité en combattant de toute ma puissance les préjugés destructeurs du fanatisme et de la superstition?

*Erasme.* Je ne dis point cela: j'ai seulement la vanité de croire que j'ai fait mieux que vous.

*Luther.* Fort bien: en vous moquant de tout le monde?

*Erasme.* Peut-être. J'ai osé combattre les mêmes préjugés que vous, mais je ne les ai guère attaqués qu'avec l'arme du ridicule, et cette arme est à-la-fois la plus douce et la plus sûre. J'ai tâché de miner le pouvoir du despotisme religieux sans le heurter de front; et si vous aviez su vous contenter de la même gloire, je présume que nous aurions préparé insensiblement la révolution qui s'est faite dans les idées, et que nous l'aurions excitée ainsi sans aucune secousse violente, sans aucune fermentation fâcheuse; peut-être même les esprits se seraient-ils contenus alors dans les bornes où vous désireriez de les voir aujourd'hui. Il existe actuellement (1) un sage au pied du mont Jura, qui, en suivant cette méthode; mais avec cent fois plus d'esprit que nous n'en avons tous ensemble, est parvenu à détruire lui seul plus de préjugés, plus d'erreurs, que les théologiens et les philosophes de plusieurs siècles n'en avaient pu imaginer.

*Luther.* Je n'entends et ne veux rien entendre à ces distinctions frivoles, à ces ménagemens pusillanimes. Si ce que nous savons de la vérité est peu de chose, nous n'en sommes pas moins obligés à dire ce peu que nous savons, avec toute la franchise et toute la fermeté d'une âme intrépide.

*Erasme.* Je penserai comme vous lorsque je serai bien convaincu que ce peu de vérité inté-

(1) Ce Dialogue a été écrit en 1576.

resse essentiellement le repos et la félicité des hommes. Jusque là je persisterai à garder le silence ou à me réjouir de leurs ridicules. Ce que nous appelons du beau nom de philosophie ne sert le plus souvent qu'à remplir notre âme d'inquiétude et d'ennui. Le préjugé le plus absurde, pourvu qu'il repose doucement ma pensée, me détermine à contracter de bonnes habitudes et me rend ainsi mon bonheur et mes devoirs plus faciles, me paraît préférable à toute l'orgueilleuse sagesse des prétendus penseurs, et je ne mets aucune comparaison entre l'homme de génie qui trouvera le secret d'établir un préjugé vraiment utile, et celui qui fera les plus savantes découvertes qu'il soit possible de faire en théologie, en métaphysique et en morale. Le talent du premier, n'en doutez pas, suppose non-seulement plus de calculs et de vues, mais encore un plus grand caractère et des efforts infiniment plus rares. Je soupçonne fort que nous avons traité assez injustement les premiers inventeurs de plusieurs opinions religieuses, opinions devenues ridicules aujourd'hui, mais qui dans l'origine n'en étaient pas moins des ressorts utiles pour porter les hommes au bien ou les détourner du mal. Ces ressorts ont pu être altérés par la suite des temps; et l'on a eu de la peine à découvrir leur véritable objet; la première idée pouvait n'en être pas moins heureuse. Il est fort naturel, par exemple, que la religion d'un peuple barbare révolte des peuples plus

éclairés ; mais cette religion était cependant la seule qui pût convenir , la seule qui pût servir de frein à ses passions , la seule peut-être qui pût le disposer un jour à prendre des mœurs moins farouches , un caractère moins barbare.

*Luther.* A merveille ! Mon ami , allez écrire tout ceci , c'est un chapitre profond qui manquait à votre *Éloge de la Folie*.

---

LA TENTATION, Conte, par M. le marquis de Saint-Marc.

Soit médisance ou calomnie,  
On a toujours eu la manie  
De mal parler du froc. J'en veux parler aussi,  
Et sans prévention et fort en raccourci.  
Le Moine dont je vais raconter l'aventure  
Sans doute aura des partisans ;  
Mais combien de nos jeunes gens  
Qui s'écrieront, la sottie créature !  
Ne prononçons point sur cela,  
Car dans le monde, comme il va,  
Rien n'est ou bien ou mal que suivant l'auditoire.  
Dépêchons donc ce conte ou plutôt cette histoire,  
Sans penser même à ce qu'on en dira.  
Une Princesse jeune et belle  
Parcourait les détours d'un bois,  
Où, dans l'espoir flatteur d'une gloire éternelle,  
Loge un essaim barbu des fils de saint François.  
Elle en trouve un cité pour sa vie exemplaire.  
Il la voit, il s'éloigne... « Ah ! dit-elle, il me craint.  
Je veux essayer de lui plaire ;  
Tournons , pour m'amuser , une tête de saint. »  
Comme on le pense bien , par sa suite applaudie,  
Elle va seule à lui , l'aborde et s'étudie

A déployer, en lui parlant,  
 Tout ce que la coquetterie  
 A de grâces et d'industrie  
 Pour donner de l'amour ou son équivalent.  
 Soins superflus; notre bon père  
 Baisse d'abord les yeux à son charmant aspect,  
 Répond en peu de mots dictés par le respect,  
 Et revient vite à son Bréviaire.  
 Non, il ne m'entend pas... Parlons plus clairement,  
 Et laissons là le sentiment,  
 Dit-elle en soi; puis elle lui propose  
 Ce qu'aux mondains sa bouche où fleurissait la rose  
 N'eût pas offert impunément.  
 A ce discours, ô ciel! point de réponse.  
 Qu'est-ce, dit-elle enfin, que ce silence annonce?  
 Si le plaisir répugne à la dévotion,  
 C'est l'affaire au surplus d'une confession.  
 Non, repartit le Père avec un ton sensible  
 Et ressemblant assez à celui du désir,  
 Non, il faudrait aussi le repentir,  
 Qui, je le sens, me serait impossible.

M. de Saint-Foix, qui n'est pas moins connu  
 par son humeur brusque et par son goût pour  
 les duels que par son *Théâtre* et par ses *Essais*  
*sur Paris*, avait fait représenter le même jour  
 trois de ses petites Comédies en un acte. Les deux  
 premières furent médiocrement applaudies, la  
 dernière fut trouvée détestable et tomba tout à  
 plat. Robé, qui était au parterre, dit en sortant :

Pour celle-ci force est qu'on y renifle;  
 Il n'est poltron si connu qui n'y siffle.

Il serait difficile que la pièce fût plus plate que  
 l'épigramme n'est barbare.

*La Bonne Femme ou le Phénix*, parodie d'*Alceste*, en deux actes, en vers, mêlés de vaudevilles et de danses, a été représentée, pour la première fois, sur le théâtre de la Comédie italienne, le dimanche 7 Juillet.

Cette bagatelle a eu beaucoup de succès ; l'idée en est folle ; et quoique l'exécution en soit fort négligée, on y a trouvé de la gaieté et quelques saillies assez heureuses.

---

*Molière, drame en cinq actes, en prose*, imité de Goldoni, par M. Mercier ; un vol. in-8°. Le sujet de ce drame est la représentation de *Tartuffe* et le *Mariage de Molière avec la fille de la comédienne Béjart*. M. Mercier a suivi assez exactement l'original italien ; il en a conservé les caractères et l'intrigue, si du moins l'on peut appeler ainsi une fable sans mouvement et sans action. Il s'est permis de donner au dialogue plus de développement ; quelquefois il ne l'a rendu que plus prolixe et plus ampoulé. Sans rien changer à la marche de l'ouvrage, il y a jeté quelques scènes nouvelles ; dans l'une, le valet de Molière met en papillotes la Traduction que son maître avait faite de *Lucrèce* ; dans l'autre, une jeune personne vient se présenter à Molière pour être reçue dans sa troupe. Il apprend que c'est une fille bien née, la détourne de son projet, et lui procure les moyens d'obtenir de son travail une subsistance honnête. La première de ces scènes est gaie, l'autre est du moins fort déplacée au cin-

quième acte, dont elle retarde le dénouement. L'idée la plus heureuse de M. Mercier est d'avoir imaginé de substituer au personnage très-insipide de Léandre celui de Chapelle. Ce rôle semblait fait pour répandre sur toute la pièce une couleur très-piquante ; mais le Chapelle de notre *Dramatiste* n'est point du tout celui que nous connaissions ; il n'en a ni l'esprit, ni le ton, ni l'aimable folie. On lui fait dire cependant une excellente naïveté, dans la scène où quelques jeunes seigneurs s'avisent d'apprécier fort légèrement le mérite de Molière. Le Comte..... Térence est plus sage. — Le Marquis..... Scarron plus plaisant. — La Thorilière..... Ah ! Messieurs, Messieurs, Scarron, est-il possible !..... — Chapelle..... Ah ! je prends le parti de mon ami. La Thorilière a raison de se récrier. De la justice ; Molière vaut mieux que Scarron.

L'originalité de ce jugement nous rappelle le trait peu connu qui fut la véritable cause de la disgrâce de Racine. A un de ces soupers de Louis XIV et de madame de Maintenon, où ce Poète avait souvent l'honneur d'être admis, la conversation tomba sur le Théâtre de Molière, et l'on observa que ses premières pièces étaient remplies de scènes indécentes et du plus mauvais ton. Tout courtisan qu'il était, Racine eut peut-être, la première fois de sa vie, un moment de distraction, et dit avec beaucoup de vivacité : *Sans doute, c'est ce misérable, ce fiacre de Scarron qui l'avait gâté.* Ce mot échappé fit une

impression que la Favorite ne put jamais lui pardonner, et qui le rendit mille fois plus odieux que ses Mémoires et son jansénisme. Nous devons cette anecdote à madame du Deffand, qui la tient de la première main.

---

*Mémoires turcs, par un Auteur turc, de toutes les Académies mahométanes, Licencié en Droit turc, et Maître-ès-Arts de l'Université de Constantinople* ( c'est-à-dire par M. d'Aucour, Fermier général, auteur de la *Pariséide*, et de plusieurs autres ouvrages du même genre, très-fâché de n'avoir pas encore obtenu le fauteuil académique, qu'il croit avoir mérité à plus d'un titre. ) Nouvelle Edition. Deux petits vol. in-8°. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette nouvelle édition, c'est une Épître dédicatoire à mademoiselle du Thé, la plus célèbre courtisane du jour, Épître où l'on a prétendu faire une critique, aussi légère qu'ingénieuse, des vices du siècle. Pour être un bon Roman, il ne manque à ces *Mémoires* que des caractères, de la vraisemblance et des mœurs; pour être un joli Conte de Fées, rien que du génie et de l'invention.

---

Depuis plusieurs années on voyait régner entre la France et l'Angleterre l'accord le plus parfait, l'union la plus touchante; il n'y eut jamais entre deux Nations voisines et rivales un commerce de ridicules, de modes et de goûts mieux établi. Si nos épées, nos voitures, nos jardins sont à

l'anglaise, toute la Grande-Bretagne ne raffole pas moins de nos plumes, de nos pompons, de nos colifichets de toute espèce. Ces sages insulaires n'estiment guère moins nos cuisiniers que nous n'estimons leurs philosophes. Ils traduisent nos Drames, nos Brochures, comme nous traduisons leurs Romans, leurs Voyages. Si leurs jeunes lords viennent se ruiner en France pour des princesses d'Opéra, nos jeunes ducs à leur tour vont se ruiner en Angleterre pour des chevaux de course; et c'est ainsi qu'on oublie les vieilles haines, et c'est ainsi que disparaissent peu à peu ces préjugés barbares qui empêchaient les Nations de s'instruire et de se civiliser réciproquement.

Nous voyons avec beaucoup d'amertume et de douleur qu'une harmonie si désirée et si précieuse risque fort d'être troublée, et de l'être par une circonstance qui semblait faite pour l'augmenter encore; c'est la malheureuse traduction de Shakespeare qui vient de susciter cet orage. M. de Voltaire, quoiqu'il eût sans doute plus de raisons que personne d'aimer la gloire de ce grand homme, n'a pu apprendre sans indignation que des Français avaient eu la lâcheté de sacrifier à cette idole étrangère les couronnes immortelles de Corneille et de Racine. Son ressentiment patriotique a déjà éclaté de la manière la plus vive dans une lettre à M. le comte d'Argental, que nous avons eu l'honneur de vous envoyer le mois passé. Il n'a point cru devoir,

dans une affaire de cette importance, s'en rapporter uniquement au zèle trop pacifique de son *cher Ange* ; il vient d'en appeler à l'autorité même de l'Académie française. Ne doit-on pas regarder cette démarche comme une déclaration de guerre en forme ? Il est difficile de prévoir quelles en seront les suites ; mais elles ne peuvent qu'être infiniment graves. On sait le culte idolâtre que toute la Nation anglaise rend au génie de Shakespeare. Permettra-t-elle à l'Académie française de discuter tranquillement les titres de ce culte ? Reconnaîtra-t-elle la compétence de ces juges étrangers ? Ne cherchera-t-elle pas à se faire un parti au sein même de notre littérature ? A-t-on oublié combien les querelles de ce genre, et pour des objets beaucoup moins intéressans, ont produit de haines, de sectes et de fureurs ? Tous les esprits sont déjà dans une grande fermentation. D'un côté, l'on se prépare à traduire l'*Apologie de Shakespeare* par madame de Montague ; d'un autre côté, M. de La Harpe, toujours inspiré par le même zèle, travaille à un examen critique d'*Othello*, et non-seulement de la conduite de la pièce, mais encore du style de l'original et de la traduction, quoiqu'il ne sache pas un mot d'anglais. Qu'est-ce que cela fait ? Lorsqu'on disputait, il y a cinquante ou soixante ans, sur Homère, les gens qui avaient alors le plus d'esprit et qui avaient pris parti contre le Poète grec savaient-ils mieux sa langue ? L'esprit supplée à tout, Voici cependant

l'extrait de la lettre que M. de Voltaire a envoyée à M. d'Alembert, pour être lue à la première séance publique de l'Académie.

« Messieurs, le cardinal de Richelieu, le grand  
» Corneille, et George Scudéri ( qui osait se  
» croire son rival ) soumirent à votre jugement  
» le *Cid*, tiré du Théâtre espagnol. Aujourd'hui  
» nous avons recours à cette même décision im-  
» partielle à l'occasion de quelques tragédies dé-  
» diées au Roi votre protecteur.

» Une partie de la Nation anglaise a érigé de-  
» puis peu un temple au fameux comédien-poète  
» Shakespeare, et a fondé ce qu'elle appelle un  
» *Jubilé* en son honneur. Quelques Français ont  
» *tâché* d'avoir le même enthousiasme. Ils trans-  
» portent chez nous une image de la divinité de  
» Shakespeare, comme quelques autres imita-  
» teurs ont érigé depuis peu à Paris un Waux-  
» hall, et comme d'autres se promènent en *frac*  
» les matins, oubliant que le mot *frac* vient du  
» français, comme en viennent tant de mots de  
» la langue anglaise.

» La Cour de Louis XIV avait poli autrefois  
» celle de Charles II ; aujourd'hui Londres nous  
» tire de la barbarie.

» Enfin donc, Messieurs, on vous annonce  
» une Traduction de Shakespeare, et on vous ins-  
» truit, ce sont les termes du programme, qu'il  
» fut le dieu créateur de l'art sublime du Théâtre,  
» qui reçut de ses mains l'existence et la per-  
» fection.

» Les traducteurs ajoutent que Shakespeare  
 » est vraiment *inconnu en France, ou plutôt dé-*  
 » *figuré*. Les choses sont donc bien changées en  
 » France de ce qu'elles étaient il y a environ  
 » cinquante années, lorsqu'un homme, qui a  
 » l'honneur d'être votre confrère, fut le premier  
 » parmi vous qui apprit la langue anglaise, le  
 » premier qui fit connaître Shakespeare, qui en  
 » traduisit librement quelques morceaux en vers  
 » (ainsi qu'il faut traduire les poètes), qui fit con-  
 » naître Pope, Dryden, Milton, le premier même  
 » qui osa expliquer la philosophie du grand New-  
 » ton, et qui osa rendre justice à la sagesse pro-  
 » fonde de Locke.

» Non-seulement il y a encore de lui quelques  
 » morceaux de vers imités de Milton, mais il  
 » engagea M. Dupré de Saint-Maur à traduire  
 » Milton, du moins en prose.

» Quelques-uns de vous savent quel fut le prix  
 » de toutes ces peines qu'il prit d'enrichir notre  
 » littérature de la littérature anglaise, avec quel  
 » acharnement il fut persécuté pour avoir osé  
 » proposer aux Français d'augmenter leurs lu-  
 » mières par les lumières de cette Nation savante  
 » et philosophe. On regarda en France cette en-  
 » treprise comme un crime de haute trahison.  
 » Ce déchaînement ne discontinua point, et  
 » l'objet de tant de haines ne prit enfin d'autre  
 » parti que celui d'en rire.

» Au milieu de ce déchaînement contre la lit-  
 » térature et la philosophie des Anglais, elles

» s'accréditèrent insensiblement en France. On  
 » traduisit bientôt tous leurs livres ; on passa  
 » d'une extrémité à l'autre : on ne goûtait plus  
 » que ce qui venait de ce pays, ou qui passait  
 » pour en venir. Les libraires (qui sont des mar-  
 » chands de modes) vendaient des Romans an-  
 » glais, comme on vend des rubans et des den-  
 » telles de point sous le nom d'*Angleterre*.

» Le même qui avait été la cause de cette ré-  
 » volution dans les esprits fut obligé en 1760,  
 » par des raisons assez connues, de commenter  
 » les Tragédies du grand Corneille, et vous con-  
 » sulta assidument sur cet ouvrage. Il joignit à  
 » la célèbre pièce de *Cinna* une traduction du  
 » *Jules César* de Shakespeare, pour servir à com-  
 » parer la manière dont le génie anglais avait  
 » traité la conspiration de Brutus et de Cassius  
 » contre César, avec la manière dont Corneille  
 » a traité (assez différemment) la conspiration  
 » de Cinna et d'Emilie contre Auguste.

» Jamais traduction ne fut si fidèle. L'original  
 » anglais est tantôt en vers, tantôt en prose,  
 » tantôt en vers blancs, tantôt en vers rimés ;  
 » quelquefois le style est d'une élévation in-  
 » croyable : c'est César qui dit qu'il ressemble  
 » à l'*Etoile polaire* et à l'*Olympe*. Dans un autre  
 » endroit il s'écrit : *Le danger sait bien que je*  
 » *suis plus dangereux que lui. Nous naquitmes*  
 » *tous deux d'une même portée et le même jour,*  
 » *mais je suis l'aîné et le plus terrible.* Quelque-  
 » fois le style est de la plus grande naïveté ; c'est

» la lie du peuple qui parle son langage : c'est  
 » un savetier qui propose à un sénateur de le  
 » *ressemeler*. Le commentateur de Corneille tâ-  
 » cha de se prêter à cette grande variété. Non-  
 » seulement il traduisit les vers blancs en vers  
 » blancs, les vers rimés en vers rimés, la prose  
 » en prose, mais il rendit figure pour figure. Il  
 » opposa l'ampoulé à l'enflure, la naïveté et  
 » même la bassesse à tout ce qui est naïf et bas  
 » dans l'original : c'était la seule manière de faire  
 » connaître Shakespeare. Il s'agissait d'une ques-  
 » tion de littérature et non d'un marché de ty-  
 » pographie ; il ne fallait pas tromper le public.

» Quand les traducteurs de Shakespeare re-  
 » prochent à la France de n'avoir aucune traduc-  
 » tion exacte de ce poète, ils devaient donc tra-  
 » duire exactement ; ils ne devaient pas, dès la  
 » première scène de *Jules César*, mutiler eux-  
 » mêmes leur *dieu de la Tragédie*. Ils copient fi-  
 » dèlement leur modèle, je l'avoue, en introdui-  
 » sant sur le théâtre des charpentiers, des bou-  
 » chers, des cordonniers, des savetiers avec des  
 » sénateurs romains ; mais ils suppriment tous les  
 » quolibets de ce savetier qui parle au sénateur,  
 » ils ne traduisent pas la charmante équivoque  
 » sur le mot qui signifie *âme*, et sur le mot qui  
 » signifie *semelle de soulier*. Une telle réticence  
 » n'est-elle pas un sacrilège envers leur dieu ?

» Quel a été leur dessein quand, dans la tragé-  
 » die de l'*Othello*, tirée de l'ancien Théâtre de Mi-  
 » lan, ils ne font rien dire au scélérat Iago et à

» son compagnon Rodérigo de ce que Shakes-  
 » peare leur fait dire ? *Morbleu ! vous êtes volé :*  
 » *cela est honteux, vous dis-je. Mettez votre robe*  
 » *où crève votre cœur. Vous avez perdu la moitié*  
 » *de votre âme.... Morbleu ! vous êtes un de ceux*  
 » *qui ne serviraient pas Dieu si le diable vous le*  
 » *commandait. Vous avez dans ce moment pour*  
 » *gendre un cheval de Barbarie. Vous entendrez*  
 » *hennir vos petits-fils, vous aurez des chevaux*  
 » *de course pour cousins germains, et des chevaux*  
 » *de manège pour beaux-frères. On supprime ici*  
 » plusieurs traits par respect pour cette assem-  
 » blée. On ne peut pas prononcer au Louvre ce  
 » que Shakespeare prononçait si familièrement  
 » devant la reine Elisabeth.

» ..... Il ne s'agit pas ici de savoir si Shakes-  
 » peare fut le créateur du Théâtre en Angleterre.  
 » Nous accorderons aisément qu'il l'emportait  
 » sur tous ses contemporains ; mais certainement  
 » l'Italie avait quelques Théâtres réguliers dès le  
 » quinzième siècle. On avait commencé long-  
 » temps auparavant par jouer la Passion en Cala-  
 » bre dans les églises, on l'y joue même encore.  
 » Mais avec le temps, quelques génies heureux  
 » avaient commencé à effacer la rouille dont ce  
 » beau pays était couvert depuis les inondations  
 » de tant de barbares. On représenta de vraies  
 » comédies du temps même du Dante, et c'est pour-  
 » quoi Le Dante intitula *comédies* son Enfer, son  
 » Purgatoire et son Paradis, Riccoboni nous ap-

» prend que la *Floriana* fut alors représentée à  
» Florence.

» Les Espagnols et les Français ont toujours  
» imité l'Italie. Ils commencèrent malheureuse-  
» ment par jouer en plein air la Passion, les  
» Mystères, l'Ancien et le Nouveau Testament.  
» Ces facéties scandaleuses ont duré jusqu'à nos  
» jours en Espagne. Nous avons trop de preuves  
» qu'on les jouait à l'air au quatorzième et au  
» quinzième siècle. Voici ce qu'en rapporte la  
» Chronique de Metz, composée par le curé de  
» Saint-Euchaïre.

» L'an 1437 fut fait le jeu de la Passion de notre  
» Seigneur en la plaine de Veximiel, et fut Dieu  
» un sire appelé seigneur Nicole dom Neufcha-  
» tel, curé de Saint-Victour de Metz, lequel fût  
» presque mort en croix s'il ne fût été secouru ;  
» et convint qu'un autre prêtre fût mis à la  
» croix pour parfaire le personnage de crucifie-  
» ment pour ce jour, et le lendemain ledit curé  
» de Saint-Victour parût la résurrection et fit  
» très-hautement son personnage, et dura ledit  
» jeu jusqu'à nuit. Et autre prêtre qui s'appelait  
» maître Jean de Nicey, qui était chapelain de  
» Metrange, fut Judas, lequel fut presque mort  
» en pendant, car le cœur lui faillit, et fut bien  
» hâtivement dépendu et porté en voye. Et était  
» la gueule d'enfer très-bien faite avec deux gros  
» culs d'acier, et elle ouvrait et clouait quand les  
» diables y voulaient entrer et sortir.

» Dès le temps de Henri VII il y eut un Théâtre permanent établi à Londres, qui subsiste encore. Il était très en vogue dans la jeunesse de Shakespeare, puisque dans son Eloge on le loue d'avoir gardé les chevaux des curieux à la porte. Il n'a donc point inventé l'art théâtral ; il l'a cultivé avec de très-grands succès. C'est à vous, Messieurs, qui connaissez *Polyeucte* et *Athalie*, à voir si c'est lui qui l'a perfectionné.

» Les traducteurs de Shakespeare s'efforcent d'immoler la France à l'Angleterre dans un ouvrage qu'ils dédient au Roi de France. Aucun de nos compatriotes, dont les pièces sont traduites et représentées chez toutes les Nations de l'Europe et chez les Anglais même, n'est cité dans leur préface de cent trente pages ; le nom du grand Corneille ne s'y trouve pas une seule fois.

» Pourquoi veulent-ils humilier leur patrie ? Pourquoi disent-ils que *de légers Aristarques de Paris ont pesé dans leur étroite balance le mérite de Shakespeare ? qu'il n'a jamais été ni traduit ni connu en France ; que les oracles de ces petits juges effrontés des Nations et des arts sont reçus sans examen, et parviennent, à force d'échos, à former une opinion ?*

» Rymer, en 1593, dans un livre dédié au fameux comte Dorset, sur l'excellence et la corruption de la Tragédie, pousse l'âcreté de sa critique jusqu'à dire qu'il n'y a point de singe en Afrique, point de babouin qui n'ait plus de

» *goût que Shakespeare.* Permettez-moi, Mes-  
 » sieurs, de prendre un milieu entre Rymer et  
 » les traducteurs de Shakespeare, et de ne regar-  
 » der ce poète ni comme un dieu ni comme un  
 » singe.

» J'ai exposé fidèlement à votre tribunal le  
 » sujet de la querelle entre la France et ces  
 » traducteurs. Personne assurément ne respecte  
 » plus que moi les grands hommes que l'An-  
 » gleterre a produits, et j'en ai donné assez de  
 » preuves. La vérité, qu'on ne peut déguiser  
 » devant vous, m'ordonne de vous avouer que ce  
 » Shakespeare si sauvage avait du génie. Oui,  
 » Messieurs, dans ce chaos obscur, composé  
 » de meurtres et de bouffonneries, d'héroïsme  
 » et de bassesse, de discours des Halles et de  
 » grands intérêts, il y a des traits naturels et  
 » sublimes. C'était ainsi que la Tragédie était  
 » traitée en Espagne sous Philippe II, du vivant  
 » de Shakespeare. Vous savez qu'alors l'esprit  
 » de l'Espagne dominait en Europe et jusque  
 » dans l'Italie. Lopez de Véga en est un grand  
 » exemple.

» Il était précisément ce que fut Shakespeare  
 » en Angleterre, un composé de grandeur et  
 » d'extravagance; quelquefois digne modèle de  
 » Corneille, souvent travaillant pour les Petites-  
 » Maisons, et s'abandonnant à la folie la plus  
 » brutale, le sachant très-bien et l'avouant pu-  
 » bliquement dans des vers qu'il nous a laissés.  
 » Ses contemporains et encore plus ses prédé-

» cesseurs firent de la scène espagnole un mons-  
» tre qui plaisait à la populace. Ce monstre fut  
» promené sur les théâtres de Milan et de Naples.  
» Il était impossible que cette contagion n'in-  
» fectât pas l'Angleterre. Elle corrompt le génie  
» de tous ceux qui travaillèrent pour le Théâtre  
» long-temps avant Shakespeare. Le lord Bu-  
» kurst, l'un des ancêtres du lord Dorset, avait  
» composé la tragédie de *Gorboduc*. C'était un  
» bon Roi, mari d'une bonne Reine. Ils parta-  
» geaient, dès le premier acte, leur royaume entre  
» les deux enfans, qui se querellèrent pour ce  
» partage. Le cadet donnait à l'aîné un souf-  
» flet au second acte; l'aîné, au troisième acte,  
» tuait le cadet; la mère, au quatrième acte, tuait  
» l'aîné; le Roi, au cinquième acte, tuait la reine  
» Gorboduc, et le peuple soulevé tuait le roi  
» Gorboduc, de sorte qu'à la fin il ne restait plus  
» personne.

» Ces essais sauvages ne purent parvenir en  
» France. Ce royaume alors n'était pas même  
» assez heureux pour être en état d'imiter les  
» vices et les folies des autres Nations. Quarante  
» ans de guerres civiles écartaient les arts et les  
» plaisirs. Le fanatisme marchait dans toute la  
» France, le poignard dans une main et le cru-  
» cifix dans l'autre. Les campagnes étaient en  
» friche, les villes en cendres. La cour de Phi-  
» lippe II n'y était connue que par le soin  
» qu'elle prenait d'attiser le feu qui nous dévo-  
» rait. Ce n'était pas le temps d'avoir des Thèa-

» tres. Il a fallu attendre les jours du cardinal de  
 » Richelieu pour former un Corneille, et ceux  
 » de Louis XIV pour nous honorer d'un Racine.

» Mais tous nos gens de lettres demandent  
 » comment en Angleterre les premiers de l'Etat,  
 » les membres de la Société royale, tant d'hom-  
 » mes si instruits et si sages, peuvent encore sup-  
 » porter tant d'irrégularités et de bizarreries si  
 » contraires au goût que l'Italie et la France ont  
 » introduit chez les Nations policées, tandis que  
 » les Espagnols ont enfin renoncé à leurs *Autos*  
 » *sacramentales*? Me trompé-je en remarquant  
 » que partout, et principalement dans les pays  
 » libres, le peuple gouverne les esprits supé-  
 » rieurs? partout les spectacles chargés d'événe-  
 » mens incroyables plaisent au peuple. Il aime  
 » à voir des changemens de scène, des couron-  
 » nemens de Rois, des processions, des combats,  
 » des meurtres, des sorciers, des cérémonies de  
 » mariage, des enterremens; il y court en foule,  
 » il y entraîne la bonne compagnie, qui par-  
 » donne à ces énormes défauts pour peu qu'ils  
 » soient ornés par des traits naturels et hardis.  
 » Shakespeare a beaucoup de ces traits. L'amour  
 » de la gloire nationale se joint au plaisir que  
 » font ces beautés. On finit par aimer jusqu'aux  
 » défauts qui les défigurent; on les défend contre  
 » le reste de l'Europe.

» Il est si vrai que l'Angleterre a l'Europe  
 » contre elle en ce seul point, qu'on n'a jamais  
 » représenté sur aucun théâtre étranger aucune

» des pièces de Shakespeare. Lisez ces pièces,  
 » Messieurs, et la raison pour laquelle on ne peut  
 » les jouer ailleurs se découvrira bientôt à votre  
 » discernement. Il en est de cette espèce de tra-  
 » gédie comme il en était il n'y a pas long-temps  
 » de notre musique ; elle ne plaisait qu'à nous.  
 » J'avoue qu'on ne doit pas condamner un ar-  
 » tiste qui a saisi le goût de sa Nation, mais on  
 » peut le plaindre de n'avoir contenté qu'elle.  
 » Apelle et Phidias forcèrent les différens Etats  
 » de la Grèce et tout l'Empire romain à les admi-  
 » rer. Nous voyons aujourd'hui le Transylvain,  
 » le Hongrois, le Courlandais, se réunir avec  
 » l'Espagnol, le Français, l'Allemand, l'Italien,  
 » pour sentir également les beautés de Virgile  
 » et d'Horace, quoique chacun de ces peuples  
 » prononce différemment la langue d'Horace et  
 » de Virgile.  
 » Vous ne trouvez personne en Europe qui  
 » pense que les grands auteurs du siècle d'Au-  
 » guste soient *au-dessous des singes et des ho-*  
 » *houins*. Sans doute, Pantalabus et Grispinus,  
 » écrivirent contre Horace de son vivant, et Vir-  
 » gile essuya les critiques de Bayus; mais, après  
 » leur mort, ces grands hommes ont réuni les  
 » voix de toutes les Nations. D'où vient ce con-  
 » cert éternel? Il y a donc un bon et un mauvais  
 » goût.  
 » On souhaite avec justice que ceux de MM. les  
 » Académiciens qui ont fait une étude sérieuse  
 » du Théâtre veuillent bien nous instruire sur

» les questions que nous avons proposées. Qu'ils  
 » jugent si la Nation qui a produit *Iphigénie* et  
 » *Athalie* doit les abandonner, pour voir des  
 » hommes et des femmes qu'on étrangle, des  
 » échafauds, des sorciers et des bouffons. »

M. de La.....e, l'un de nos soixante Rois plébiens, célèbre par le faste de sa maison et par le mérite inestimable d'avoir formé le premier cuisinier de France, est encore fort connu par une infinité de petits ridicules qui ne contribuent qu'à le rendre plus aimable, tant leur bonhomie et leur gaieté sont de bonne compagnie. Les seuls travers que la société a de la peine à lui pardonner sont ceux de faire quelquefois de mauvais vers et de vouloir peindre absolument toute sa maison à l'huile. Une autre faiblesse, mais qui n'a d'inconvénient que pour lui-même, est de craindre excessivement le tonnerre. Mademoiselle Quinault, dont la scène française conserve encore un souvenir précieux, et madame d'Etanville, sœur de La.....e ont imaginé en conséquence de lui donner, pour le jour de sa fête, la première un baril d'huile, et l'autre un tambour. Quoi que les chansons qu'on a faites à cette occasion ne soient qu'une plaisanterie de société, elles nous ont paru assez originales pour les conserver dans nos Annales secrètes.

Le 10 Mars 1750. M. de La.....e a écrit à M. de La.....e  
 par un de ses amis, qu'il lui envoie un baril d'huile et un  
 tambour, et qu'il lui envoie aussi un baril d'huile et un

JUIN 1776.

259

PAR M. le comte d'Albâret

*Sur l'air des Lampons.*

De Laurent vantez le nom.  
Ah ! quel maître de maison !  
Cour, salon et péristyle,  
Il veut que tout soit à l'huile.  
Lampon, camarade Lampon.

Chantons de ce beau seigneur  
L'esprit ainsi que le cœur ;  
L'un est doux, l'autre est utile,  
Tous les deux comme de l'huile.  
Lampon, camarade Lampon.

Quand il compose des vers,  
Quelques-uns sont de travers ;  
Mais nous aimons tous son style,  
Il est coulant comme l'huile.  
Lampon, camarade Lampon.

Ecrire d'un style pur,  
C'est tirer l'huile du mur ;  
Ce seigneur est plus habile,  
C'est sur le mur qu'il met l'huile.  
Lampon, camarade Lampon.

Pour bouquet à Monseigneur  
Nous n'offrons point une fleur ;  
Ce présent serait futile,  
Il lui faut un baril d'huile.  
Lampon, camarade Lampon.

Que dira-t-il de ceci ?  
Il répondra grand merci,  
Nous chantons dans cet asile  
Un grand Monseigneur à l'huile.  
Lampon, camarade Lampon.

PAR *M. l'abbé Arnaud, de l'Académie française.*

*Sur l'air : Lison dormait dans un bocage , etc.*

Mon cher Laurent , pour votre fête ,  
Je viens vous offrir mon présent ,  
Présent utile et fort honnête ,  
Bien qu'il ne soit plein que de vent.  
Joujou de l'espèce enfantine ,  
Il peut prétendre à votre amour :  
C'est un tambour , c'est un tambour ,  
N'allez pas lui faire la mine ;  
C'est un tambour , c'est un tambour ,  
Il vous servira plus d'un jour.

Si l'on entrevoit qu'un nuage  
Obscurcisse notre horizon ,  
Et que de loin un gros orage  
Fasse entendre son carillon ,  
Au lieu de vous mettre sous terre  
Ou de vous blottir dans un four ,  
Vite au tambour , vite au tambour ;  
Devenez rival du tonnerre :  
Vite au tambour , vite au tambour ;  
Battez jusqu'à vous rendre sourd.

Si jamais on vous importune  
Au pharaon , au biribis ,  
Et que l'appât de la fortune  
Tente un peu trop fort vos amis ,  
Voulez-vous bientôt les confondre ?  
Le moyen est facile et court :  
Vite au tambour , vite au tambour ,  
C'est le moyen de leur répondre ;  
Vite au tambour , vite au tambour ,  
Vous voilà quitte pour le jour.

Bref, mon bouquet pour chaque peine  
Est un antidote excellent ;  
Je n'excepte que la migraine ,  
Oui , la migraine seulement.  
S'étourdir, c'est philosophie ;  
En tout point, surtout en amour ,  
Vite au tambour, vite au tambour ;  
Faire du bruit, voilà la vie.  
Vite au tambour, vite au tambour ,  
Sinon la nuit, du moins le jour.

---

PENSEES *détachées.*



La religion chrétienne, universelle dans ses principes, est par-là même peu susceptible d'une grande influence sur l'intérêt dominant de la société politique; elle est bien plus propre au philosophe qu'au citoyen. Nos prêtres cependant se sont efforcés de lui donner toute l'énergie d'une religion nationale; ils ont voulu lui subordonner tous les ressorts de l'Etat, en faire le mobile de tout. Lorsqu'on veut forcer les hommes ou les opinions à prendre un caractère qui n'est pas le leur, ce n'est qu'en les jetant dans l'extrême qu'on y parvient, et c'est le parti qu'ont pris les chefs de notre Eglise. Sans avoir eu les avantages d'une religion nationale, le christianisme en a eu toutes les prétentions, toutes les fureurs, et les a même infiniment exagérées. On pardonnait en Grèce à un Persan de n'être pas de la religion grecque, comme on lui pardonnait d'être Persan; mais, puisqu'il est décidé que tous les hommes doivent être chré-

tiens, comment ne pas persécuter tous ceux qui ne le sont pas ?

★

« Il y a, disait le philosophe Anaximène, » une forte objection contre l'existence de Dieu, » c'est l'existence du monde. Il y a une forte » objection contre l'immortalité, c'est la mort. » Il y a une forte objection contre la politique » et la morale, c'est l'histoire des passions, histoire qui comprend à-peu-près celle de tous » les Gouvernemens de la terre. »

★

Les Chevaliers errans furent, du moins dans les premiers temps, ce qu'étaient Hercule et Thésée, les destructeurs des tyrans, les vengeurs du monde. La Grèce les eût adorés comme des demi-dieux ; nous en avons fait des objets de ridicule. Quand il n'y a plus de lois, ou quand les lois sont devenues barbares, la nature permet qu'il s'élève des hommes assez sublimes pour y suppléer par leurs lumières, ou pour s'élever au-dessus d'elles par la force.

★

C'est dans le calme qui succède à l'orage, dans ce recueillement qui naît à la suite d'une vive inquiétude, que notre âme s'ouvre à de nouvelles lumières et se décide sur des lueurs qui jusqu'alors l'avaient laissée incertaine.

★

Le dogme de la nécessité, du *Fatum*, n'a jamais été l'opinion dominante, qu'on n'y ait ajouté quelques modifications qui en détrui-

saient la force. Ce n'est qu'à ce prix que nous adoptons tous les principes qui blessent nos illusions habituelles.

De tous les prêtres du monde, ce sont les juifs, les turcs et les protestans qui ont eu le moins d'égards pour les femmes; ils ne leur ont laissé aucune part aux honneurs de la religion. L'Eglise de Rome a mieux connu ses intérêts. Charlemagne obligea les Saxons à rendre à la sainte Vierge tous les respects qu'ils avaient rendus jusqu'alors à la déesse Herthu. On a délibéré, dans une assemblée infiniment vénérable, si l'on ne ferait pas de la Mère de notre Seigneur la quatrième personne de la Divinité. Après la bataille de Sempach, les Suisses firent une loi qui honore trop leur galanterie pour être oubliée. Cette loi défendait de violer les captives, et le défendait uniquement par respect pour la mémoire de la très sainte Vierge.

Chaque lieu, chaque homme peut avoir son dieu tutélaire; à la bonne heure; mais, pour être solidement établi, le culte doit être au moins national. Les opinions religieuses que ce culte suppose n'acquièrent le crédit dont elles ont besoin qu'à force de s'étendre et de se communiquer. Ce n'est qu'autant que notre foi peut s'appuyer sur la foi des autres qu'elle devient ferme et puissante. Cette observation explique peut-être la manie des persécutions, mais ne la justifie pas.

Le paradis des Rabbins brille par ses repas gigantesques; on croit y reconnaître l'idéal de leur pâque. Le ciel des chrétiens ressemble beaucoup à une église. L'élysée des Grecs et des Romains est un parc de dieux; leurs forêts sacrées en ont pu fournir le modèle. La plupart de nos paradis ne sont que l'image exaltée des cérémonies religieuses par lesquelles on nous prépare à la vie à venir. Celui de Mahomet, le paradis par excellence, enivre, enchante tous les goûts de la sensualité la plus commune et la plus recherchée. C'est un conte digne des *Mille et une Nuits*; mais, soutenu de l'appareil imposant de la religion, il a subjugué la moitié de l'Asie et de l'Afrique; il a fait supporter aux peuples des plus indomptables le joug le plus affreux et le plus humiliant.

L'amour et l'espérance attachent une âme tendre et sensible à la croyance du plus sublime des êtres. Il n'en est pas de même des hommes vulgaires. Le même intérêt qui les attache à leurs tyrans les attache à leurs dieux, la crainte ou le mépris des lois, le besoin de l'impunité. C'est le désir insensé, la folle espérance d'étendre leur empire sur la nature même, qui a fait imaginer aux hommes des dieux, des fées et des génies. En élevant ces êtres fantastiques au-dessus de la nature, ils se flattèrent, dans leur démenée, qu'à la faveur de cette protection chimérique ils échapperaient sans peine aux

arrêts du sort, ou les changeraient même au gré de leurs vœux et de leurs prières.

★

Combien de choses que les hommes n'auraient jamais ni conçues ni exécutées sans en avoir eu quelque présage en songe ! Notre imagination, livrée à elle-même, redouble d'activité. Il semble qu'elle ose davantage à l'ombre propice des rêves que sous la garde des sens qui l'observent ou la distraient. Voilà le principe des songes prophétiques employés si souvent par les poètes ; et c'est ainsi que les plus ingénieuses fictions de l'art se retrouvent toutes dans la nature la plus commune.

★

Peut-être n'y a-t-il jamais eu que deux espèces d'hommes sur la terre, les âmes fortes et les âmes faibles. Les unes ne peuvent être remuées que par la force du raisonnement ou par l'énergie des passions ; les autres demeurent continuellement sous le charme de l'imagination et de la sensibilité.

★

Avec de l'esprit et quelque intérêt dans la vie il serait bien difficile de ne pas devenir méchant si la nature n'y avait pas heureusement pourvu, en nous donnant je ne sais quelle âme qui nous rend toujours bêtes à propos.

★

L'imagination est au bon sens ce que la lumière des lampions est à la clarté du jour. Comme toute la vie ne se passe guère qu'en dé-

corations, jugez si le grand jour est ce qui convient le mieux au bonheur.

★

L'art, n'ayant point les ressources de la nature, doit y suppléer par celles qui sont en son pouvoir. La nature a plus de richesses, l'art plus de choix. Si la nature est plus libre et plus variée dans ses mouvemens, l'art a plus d'élégance et de précision. Il existe au fond de notre âme un modèle de perfection qui nous est propre, et ce modèle est supérieur à tout ce que nous voyons dans la nature. C'est pour cette raison seule que la jouissance anéantit le prestige et les douces illusions du désir.

★

L'intéressante découverte qu'on a faite dans ce siècle : que les couleurs n'étaient pas dans les objets mêmes, ni le bien et le mal dans nos actions, mais dans la manière de les voir ou de les faire !

*ELPHIRE et Mélazone, ou Portraits des deux Cousines (1), par M. le marquis de Pesai.*

Prenez Elphire pour modèle,  
Si vous peignez la volupté,  
Voulez-vous peindre la gaieté ?  
C'est Elphire, c'est encore elle.  
Je crois même que j'oserais,  
Sans vouloir lui faire injustice,  
Emprunter quelqu'un de ses traits

(1) Madame la comtesse de Stroganof et madame la princesse de Bariatinski.

Pour le portrait de la Malice ;  
 Et je ne serais point surpris  
 Que par l'art de l'enchanteresse  
 Le même tableau ne fût pris  
 Pour l'emblème de la tendresse.  
 Elle est piquante avec candeur,  
 Ingénieuse à-la-fois et naïve ;  
 Elle est touchante sans langueur,  
 Et sans pétulance elle est vive.  
 Son entretien séduit , et son silence plaît ;  
 Sa façon d'écouter vaut celle de bien dire ;  
 La grâce est tout ce qu'elle fait ;  
 Et le goût, c'est l'instinct d'Elphire.  
 En elle on peut voir tour-à-tour,  
 Ou l'enfant qui folâtre, ou la femme qui pense.  
 Son défaut est l'indifférence,  
 Mais elle y donne encore un faux air de l'amour.

Quand on a répété « que Mélazone est belle ! »  
 On croit l'avoir louée, on n'a rien fait pour elle.  
 Que l'on ôte à ses traits leur régularité,  
 A son sein la fraîcheur, à sa peau la finesse ;  
 Seulement à ses yeux qu'on laisse leur tendresse,  
 Et l'on verra combien la sensibilité  
 A des charmes puissans plus sûrs que la beauté.  
 On la croirait souvent plus sensible qu'heureuse ;  
 Alors on s'attendrit et l'on en veut aux Dieux.  
 Elle est belle, elle est tendre, elle est même rêveuse ;  
 Et je ne connais rien de si doux sous les cieux  
 Qu'un sentiment rêveur qu'expriment deux beaux yeux.  
 Mélazone une nuit m'apparut dans un songe :  
 Dans ce rêve charmant tout ne fut pas mensonge.  
 Mélazone y gardait son air timide et doux ;  
 Mélazone y berçait l'Amour sur ses genoux.  
 Elle parait son front de guirlandes nouvelles,  
 Jetait un oeil craintif sur ses flèches cruelles,  
 Et tout bas répétait cent fois en l'embrassant :  
 Aimable Dieu ! cruel enfant !

268 CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,

Combien je t'aimerais si tu n'avais point d'ailes !

Je croirais volontiers que ce fut en ce jour

Que , pour la rendre plus parfaite ,

Ce vrai Dieu , ce fripon d'Amour

Sut nous la rendre un peu coquette.

Mais ce n'est point pour nos tourmens

Que le désir de plaire éveille Mélazone.

Elle veut plaire à tous et n'afflige personne ;

Aime à parler d'amour , à faire des Romans ;

Mais paye en amitié tous les soins des amans.

Des plus doux entretiens de la galanterie

Elle aime le piquant , veut en cueillir la fleur ,

Sait en ôter l'épine , et la coquetterie

S'épure en passant par son cœur.

LETTRE sur J. J. Rousseau, adressée à un Prince  
d'Allemagne.

« Le nom de Rousseau est célèbre dans l'Eu-  
» rope , mais à Paris sa vie est obscure. On se  
» souvient à peine qu'il y soit. Il a voulu fuir  
» les hommes , et les hommes l'ont oublié ; aussi  
» personne n'a été plus trompé que lui , car il  
» fuyait pour être recherché. Rousseau a mal  
» connu le public de Paris ; ici , pour attirer la  
» curiosité , il faut la réveiller sans cesse et met-  
» tre souvent sa personne ou ses ouvrages sous  
» les yeux des spectateurs , et surtout de ceux qui  
» sont les trompettes de la Renommée ; je veux  
» dire les gens de lettres et les grands. Quiconque  
» veut qu'on s'occupe de lui doit agir sans cesse  
» et se reproduire sous toutes les formes. C'est  
» là le principe de l'activité de Voltaire et le se-  
» cret de son ambition. A cent lieues de la capi-

» tale il n'existe que pour elle , et dans elle.  
 » Tous les huit jours il envoie à Paris une brochure par la poste, et il attend sa destinée de la poste suivante. Soixante ans de gloire ne le rassurent pas assez pour lui permettre un jour de repos. Ce n'est pas assez pour lui d'être le héros du siècle, il veut être la nouvelle du jour, parce qu'il sait que la nouvelle du jour fait souvent oublier le héros du siècle, et que, pour la foule oisive, dédaigneuse et inquiète, qui remplit cette grande ville composée d'écrivains et de lecteurs, le présent est tout, et le passé n'est rien. Jugez si Rousseau, qui depuis dix ans vit dans la retraite et dans le silence, peut attirer l'attention sur ce théâtre mouvant de notre littérature, qui présente sans cesse de nouvelles scènes et de nouveaux acteurs. En arrivant à Paris, il s'est montré plusieurs fois dans un café, et il y avait foule pour le voir. Il passerait aujourd'hui dans la grande allée des Tuileries et sur les boulevards à l'heure de la promenade, qu'on ne s'en apercevrait pas.

» On vous a trompé lorsqu'on vous a dit qu'il était bibliothécaire de Choisy; il n'en a pas été question.

» Vous me demandez peut-être si cette indifférence pour sa personne s'est étendue jusqu'à ses ouvrages; non, on les lit toujours avec plaisir, et je crois qu'on les lira toujours. L'enthousiasme qu'ils ont excité d'abord a fait

» place au jugement tranquille des hommes  
 » éclairés : on s'aperçoit de ce qui lui manque,  
 » mais on sentira toujours ses beautés. Il n'a ni  
 » la raison profonde et piquante de Montes-  
 » quieu, ni la charmante naïveté de Montagne  
 » que pourtant il cherche à imiter, ni la facilité  
 » brillante et rapide, et le goût sûr de Voltaire  
 » à qui l'on n'a pas dû le comparer; mais il a  
 » souvent une chaleur naturelle et entraînant, et  
 » une énergie de mouvemens et d'expressions qui  
 » n'est qu'à lui. Il est souvent inégal et diffus,  
 » mais en général l'abondance de son style nour-  
 » rit l'âme et l'esprit, et ne les fatigue point. Il  
 » se joue souvent de la vérité et de son lecteur,  
 » et ses systèmes et ses plans pris en général  
 » sont presque toujours des erreurs brillantes;  
 » mais il amène toujours à la suite d'un faux  
 » principe une foule de vérités particulières qui  
 » lui font pardonner. En le lisant, il faut s'em-  
 » barrasser peu du fond de la question, et saisir  
 » toutes les beautés qui se présentent à l'entour,  
 » et c'est le lire comme il a écrit. Quoiqu'on ait  
 » beaucoup accusé sa conduite, il est certain  
 » que la morale de ses écrits est belle, touchante,  
 » et qu'elle porte au fond du cœur le sentiment  
 » et le respect de la vertu. C'est que les imagina-  
 » tions vives se passionnent toujours pour le  
 » sujet qu'elles traitent, et emploient, pour pein-  
 » dre le beau et l'honnête, cette même énergie qui  
 » sert quelquefois à les en écarter. Si nous con-  
 » sidérons chacun de ses écrits séparément, on

» trouvera que l'ouvrage qui commença sa réputation est celui qui en méritait le moins. Son Discours, couronné à Dijon, n'est guère qu'une déclamation élégante sur un sujet qui n'était lui-même qu'un sophisme. Il ne fallait point demander si les sciences et les lettres corrompaient les mœurs; cet énoncé seul révolte le bon sens. Il est ridicule d'imaginer que l'on puisse corrompre son âme en cultivant sa raison. L'homme n'est point corrompu parce qu'il est éclairé; mais, quand il est corrompu, il peut se servir, pour ajouter à ses vices, de ces mêmes lumières qui pouvaient ajouter à ses vertus, à-peu-près comme les bons alimens donnent la force et la vie à l'homme sain, et tuent le malade. Il fallait donc prouver que la corruption est toujours venue à la suite de la puissance et les lettres en même temps, parce qu'il est de la nature de l'homme, et surtout de l'homme en société, d'user de la force en tout sens. La prospérité et le pouvoir ont dû multiplier à-la-fois les moyens de connaissance et de corruption, comme la chaleur, qui fait circuler la sève, forme en même temps les vapeurs qui vont produire les orages. Ce sujet, ainsi considéré, aurait pu être très-philosophique; mais l'auteur du Discours ne voulait être que singulier. C'était le conseil que lui avait donné Diderot. Quel parti prendrez-vous, dit-il, au Genevois qui allait composer pour l'Académie de Dijon? Celui des lettres, dit

» Jean-Jacques. C'est le pont aux ânes, reprit  
 » Diderot ; prenez le parti contraire, et vous ver-  
 » rez quel bruit vous ferez.

» L'ouvrage en fit beaucoup en effet. La thèse  
 » eut d'autant plus d'éclat, qu'elle fut d'abord  
 » mal combattue. Le Genevois battit avec l'arme  
 » du ridicule des adversaires qui avaient raison  
 » de mauaise grâce. D'ailleurs la discussion valait  
 » mieux que le Discours, et Rousseau se trou-  
 » vait dans son élément, qui est la dispute. Il  
 » vint pourtant un dernier ennemi (M. Borde  
 » de Lyon) qui écrivit avec beaucoup d'esprit  
 » et d'éloquence ; mais la querelle commençait à  
 » vieillir. Le public fit peu d'accueil à ce nou-  
 » veau champion, et Rousseau ne répondit  
 » plus.

» Cependant, tel fut l'effet de la dispute que  
 » cette opinion, qui n'était pas la sienne et qu'il  
 » n'avait embrassée que pour être extraordinaire,  
 » lui devint propre à force de la soutenir. Après  
 » avoir commencé par écrire contre les Lettres,  
 » il prit de l'humeur contre ceux qui les culti-  
 » vaient ; il avait déjà contre eux un levain de  
 » jalousie et d'aigreur. Ce premier succès, plus  
 » grand qu'il ne l'avait attendu, lui avait fait  
 » sentir sa force, qui se développait après avoir  
 » été vingt ans étouffée dans l'obscurité et la  
 » misère. Ces vingt ans passés à n'être rien tour-  
 » mentaient alors son orgueil dans ses premières  
 » jouissances. Il se souvenait que, étant commis  
 » chez M. Dupin, il ne dînait pas à table le jour

» que les gens de lettres s'y rassemblaient; et il  
 » entrait dans le champ de la littérature comme  
 » Marius rentrait dans Rome, respirant la ven-  
 » geance, et se souvenant des marais de Min-  
 » turne.

» Ces dispositions firent naître le Discours sur  
 » l'*Inégalité*, plus fort de choses et de style que  
 » celui de Dijon, mais tout aussi paradoxal et  
 » inspiré par la haine des lettres et tendant à  
 » prouver que tout homme qui pense est un  
 » animal dépravé. Ces absurdités ne peuvent pas  
 » plaire aux bons esprits; mais sa verve satiri-  
 » que émeut et attache. C'est la conversation  
 » d'un sauvage qui amuse les hommes policés en  
 » leur disant des injures bizarres.

» Ce goût pour la satire eut encore une occa-  
 » sion de se signaler dans la querelle des bouf-  
 » fons que produisit la *Lettre sur la musique*. Cet  
 » ouvrage, rempli de bons principes, n'a d'autre  
 » défaut que de les pousser trop loin. En géné-  
 » ral, Rousseau rappelle souvent ce que dit Ta-  
 » cite, que c'est un talent bien rare de donner  
 » des bornes à la vérité et à la sagesse, *tenere*  
 » *in sapientiâ modum*. Il prouve très-bien les  
 » défauts de notre musique; mais il ajoute que  
 » nous ne saurions en avoir une. Il donnait en  
 » même temps le *Devin du Village*, morceau  
 » plein de grâce et de mélodie; et depuis les  
 » compositions de Duni, de Philidor, de Mon-  
 » tigny, et les chefs-d'œuvre de Grétry, chantés  
 » dans toute l'Europe, où l'on ne connaissait

» encore que nos airs de danse, ont pleinement  
 » réfuté Rousseau, qui peut-être n'a pas encore  
 » changé d'avis.

» Après avoir pros crit l'Opéra, il s'éleva con-  
 » tre le Théâtre français, et voulut nous prouver  
 » que si l'un n'était bon qu'à nous ennuyer,  
 » l'autre ne pouvait servir qu'à nous corrom-  
 » pre. Deux écrivains très-distingués furent les  
 » défenseurs de la scène française, d'Alembert et  
 » Marmontel. Leurs apologies sont bonnes,  
 » mais on aimerait mieux avoir tort comme  
 » Rousseau.

» Enfin, après ces différentes excursions, il  
 » entra dans une nouvelle carrière, et voulut  
 » rassembler sa philosophie, ses querelles et ses  
 » amours dans l'espèce d'ouvrage qu'on lit le plus;  
 » dans un Roman. La *Nouvelle Héloïse* parut,  
 » fut lue ou plutôt dévorée avec une incroyable  
 » avidité. Les femmes passaient à le lire les  
 » nuits qu'elles ne pouvaient pas mieux em-  
 » ployer, et fondaient en larmes. C'est là qu'il  
 » ose ce que jamais nul romancier n'aurait ima-  
 » giné, rendre deux amans heureux avant la fin  
 » du premier volume, lorsqu'il en reste trois,  
 » dont tout autre n'aurait su que faire; il est  
 » pourtant très-vrai que l'ouvrage, malgré les  
 » longueurs, les déclamations, les invraisem-  
 » blances, les hors-d'œuvre, conduisait le lecteur  
 » jusqu'à la fin; mais il n'est pas possible de dissi-  
 » muler qu'à une seconde lecture il ne peut res-  
 » ter de tout cet amas indigeste que quelques

» morceaux supérieurs, pleins de passion et de  
 » philosophie. Le reste ne peut plaire qu'aux  
 » jeunes têtes et aux femmes, pour qui tout est  
 » bon dès qu'il est question d'amour. On ne  
 » peut nier que l'action ne languisse dès le  
 » second volume; que quantité de lettres ne  
 » soient ou très-médiocres ou de très-mauvais  
 » goût; que le mariage de l'héroïne ne soit ré-  
 » voltant; que le caractère d'Edouard ne soit  
 » une caricature, et ses amours en Italie une  
 » énigme; que Claire ne soit une faible copie de  
 » miss Howe; que les invectives de l'*Opéra fran-  
 » çais* ne soient portées jusqu'à un emportement  
 » ridicule; que la satire des mœurs françaises ne  
 » soit pleine de faussetés ou d'exagération; et  
 » qu'en total la *Nouvelle Héloïse* ne soit un  
 » mauvais Roman et un livre médiocre où il y a  
 » de beaux traits.

» *Emile* est d'un ordre plus élevé. C'est l'ou-  
 » vrage où Rousseau a mis le plus de véritable  
 » éloquence et de vraie philosophie. Quoique le  
 » plan d'éducation qu'il propose soit un excès,  
 » comme tout ce qu'il imagine en tout genre, il  
 » est impossible, en le réduisant, de n'en pas  
 » profiter beaucoup. Il emprunte les idées de  
 » Locke sur l'enfance; mais Locke n'avait fait  
 » que raisonner, et Rousseau persuade. Il a même  
 » fait à beaucoup d'égards une sorte de révolu-  
 » tion; ce qui, en philosophie comme en matière  
 » de goût, est le plus grand triomphe. Ses carac-  
 » tères sont intéressans, et sa diction a du charme

276 CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,

» et de la douceur. Quiconque aura des enfans  
 » à élever gagnera toujours à lire *Émile*; et la  
 » profession de foi du *Vicaire Savoyard*, qui  
 » n'est pas tout-à-fait un bon Traité de philoso-  
 » phie, est une belle leçon de tolérance.

» J'avoue que, dans le *Contrat Social*, l'étrange  
 » emploi des termes politiques détournés de leur  
 » sens ordinaire, l'affectation des calculs et des ana-  
 » lyses géométriques, l'obscurité et la sécheresse  
 » me paraissent étouffer ce qu'on peut y décou-  
 » vrir de vérités utiles. Ce n'est d'ailleurs qu'un  
 » Commentaire assez embrouillé du *Gouverne-*  
 » *ment civil* de Locke.

» Les *Lettres de la Montagne* ne sont bonnes  
 » que pour Genève. Je ne parle pas de quelques  
 » morceaux peu importans, comme celui sur  
 » l'*Imitation théâtrale*, un autre sur la *Paix per-*  
 » *pétuelle*, un fragment sur l'*Économie poli-*  
 » *tique*, etc.

» Son ouvrage le mieux fait, le plus fini dans  
 » toutes ses parties, c'est la réponse à l'Archevê-  
 » que de Paris; c'est de tout point un chef-d'œu-  
 » vre; on peut le proposer comme un modèle  
 » de discussion, de bonne plaisanterie et d'élo-  
 » quence; il y prend tous les tons et n'abuse  
 » d'aucun. Il est pressant dans sa dialectique,  
 » pathétique dans ses mouvemens, véhément  
 » sans être emporté, railleur sans sarcasme. Il  
 » n'a rien écrit de plus beau que le Discours du  
 » Parvis de Surate, et peu de morceaux dans  
 » notre langue sont de la même beauté.

» On peut résumer que, n'ayant rien produit  
 » qui suppose ni une grande imagination, ni  
 » un plan vaste, ni des vues profondes, il ne  
 » faut point le mettre en parallèle avec les deux  
 » plus grands hommes de ce siècle, Voltaire et  
 » Montesquieu, qui tous deux ont élevé ces  
 » grands monumens qui honorent à jamais une  
 » Nation, et qu'ayant trop d'erreurs dans sa  
 » philosophie, et trop d'inégalité dans son  
 » style, c'est un homme de génie qui mérite  
 » d'être regardé comme le plus ingénieux des  
 » sophistes et le plus éloquent des rhéteurs.

» Il a écrit les Mémoires de sa vie, qui ne se-  
 » ront pas le moins curieux de ses ouvrages,  
 » ou comme Histoire, ou comme Roman. Ceux  
 » qui les ont entendus disent qu'il avoue de  
 » bonne foi ses travers et ses fautes, mais qu'il  
 » est toujours intéressant. En ce cas, son amour-  
 » propre est satisfait de toutes les manières.  
 » D'ailleurs Rousseau doit exceller en écrivant  
 » sur lui-même, s'il est vrai que, pour bien  
 » écrire, il faut surtout être plein de son  
 » sujet. »

Vous serez peut-être bien aise de connaître  
 une Lettre que J. J. écrivit, en 1761, à la Bonne  
 qui l'avait soigné dans son enfance, et qui était  
 restée à Genève. Cette Lettre a été copiée sur  
 l'original, et n'a jamais été imprimée.

Montmorency, 22 Juillet 1761.

« Votre Lettre, ma chère Jacqueline, est venue

» réjouir mon cœur dans un moment où je n'é-  
 » tais guère en état d'y répondre ; je saisis un  
 » temps de relâche pour vous remercier de vo-  
 » tre souvenir et de votre amitié qui me sera  
 » toujours chère ; pour moi , je n'ai point cessé  
 » de penser à vous et de vous aimer. Souvent  
 » je me suis dit dans mes souffrances , que , si  
 » ma bonne Jacqueline n'eût pas pris tant de  
 » peine à me conserver étant petit, je n'aurais  
 » pas souffert tant de maux étant grand. Soyez  
 » persuadée que je ne cesserai jamais de pren-  
 » dre le plus tendre intérêt à votre santé et à  
 » votre bonheur, et que ce sera toujours un  
 » vrai plaisir pour moi de recevoir de vos nou-  
 » velles. Adieu, ma chère et bonne Jacqueline ;  
 » je ne vous parle pas de ma santé pour ne pas  
 » vous affliger ; que le bon Dieu conserve la  
 » vôtre, et vous comble de tous les biens que  
 » vous désirez.

» Votre pauvre Jean-Jacques qui vous em-  
 » brasse de tout son cœur.

» Signé ROUSSEAU. »

---

*( Les Lecteurs se rappelleront sans doute que  
 dans les cinq Volumes de cette Correspondance,  
 publiés, en 1812, chez F. BUISSON, on trouve  
 l'année 1777, jusques et compris 1781 de la  
 même Correspondance. )*

---

---

JANVIER 1782.

---

LETTRE traduite de l'anglais de M. de Ramsay,  
peintre du Roi d'Angleterre, par M. Diderot à  
qui elle a été adressée.

Il y a environ un mois que je vous envoyai par mon très-digne ami M. Burke un exemplaire des *Leçons de Sheridan*, les *Odes de Gray*, avec le portrait gravé de M. Bentley. Je compte qu'ils vous seront parvenus ; mais , si par quelque accident ils s'étaient égarés, je vous prie de me le faire savoir, afin qu'on puisse les recouvrer ou vous en envoyer d'autres.

Voilà ce qu'un négociant appellerait le nécessaire ; mais le nécessaire est bien court entre gens qui trafiquent d'esprit. Si l'on se réduit au nécessaire absolu, adieu la poésie, la peinture, toutes les branches agréables de la philosophie, et salut à la nature de Rousseau, à la nature à quatre patés. Afin donc que cette lettre ne ressemble pas tout-à-fait à une lettre d'avis, j'y ajouterai quelques réflexions sur le *Traité dei Deletti e delle Pene*, dont vous et M. Suard me parlâtes chez M. le baron d'Holbach, lors de mon séjour à Paris.

Je n'ai fait qu'une légère lecture de ce *Traité*, et je me propose de le relire attentivement et plus à loisir. A en juger au premier coup-d'œil

il me paraît renfermer des observations ingénieuses, entre lesquelles quelques-unes pourraient peut-être avoir le bon effet qu'en attend l'auteur plein d'humanité; mais, à considérer cet ouvrage comme un système, j'en trouve les fondemens trop incertains, trop en l'air, pour soutenir un édifice utile et solide, que l'on puisse habiter en sûreté. La notion d'un contrat social où l'on montre le pouvoir souverain comme résultant de toutes les petites rognures de la liberté de chaque particulier, notion qu'on ne saurait guère contredire ici sans être l'hérétique le plus maudit, n'est après tout qu'une idée métaphysique dont on ne retrouvera la source dans aucune transaction réelle, soit en Angleterre, soit ailleurs. L'Histoire et l'observation nous apprennent que le nombre de ceux qui veillent actuellement à l'exécution de ce prétendu contrat, de cet accord imaginé sur la formation des lois, quoique plus considérable dans un Etat que dans un autre, est toujours très-petit en comparaison du nombre de ceux qui sont obligés à l'observation de ces lois. C'est grand dommage que l'habile auteur de l'ouvrage en question n'ait pas pris le revers de sa méthode, et tenté, d'après une recherche sur l'origine actuelle et réelle des différens Gouvernemens et de leurs différentes lois, la découverte de quelque principe général de réforme ou d'institution; son succès en aurait peut-être été plus assuré, et il se serait à coup

sûr garanti de ces ambiguïtés, pour ne pas dire contradictions, où s'embarrassera toujours l'auteur d'un système qui n'aura pas été pris dans la nature. Celui-ci, par exemple, avoue que chaque homme, en contribuant à sa caisse imaginaire, n'y met que la plus petite portion possible de sa propre liberté, et qu'il serait sans cesse disposé à reprendre cette quote-part, sans la menace ou l'action d'une force toujours prête à l'en empêcher. La force doit donc être reconnue au moins comme le lien de ce contrat volontaire; et certainement si, pour quelque cause que ce fût, un homme se laissait pendre sans y être contraint, il différerait peu ou point du tout d'un homme qui dans les mêmes circonstances se pendrait de lui-même, sorte de conduite qu'aucun principe de morale politique n'a encore entrepris de justifier. Dans un autre endroit il reconnaît que les sujets n'auraient jamais accédé à de pareils contrats s'ils n'y avaient été contraints *par la nécessité*, expression obscure et susceptible de plusieurs sens, entre lesquels il est incertain que celui de l'auteur soit que ces contrats ont été volontaires et que les hommes y ont été amenés par le besoin ou la nécessité. Cela n'est point suffisamment expliqué. Lorsqu'au milieu des difficultés et des imperfections sans nombre d'une langue, quelle qu'elle soit, un auteur négligera de fixer par des exemples la signification de ses mots, il aura bien de la peine à se préserver de

### 382 CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,

l'ambiguïté, sorte d'écueil qu'évitera toujours celui qui s'en tient à la morale purement expérimentale; qu'il ait tort ou qu'il ait raison, il sera toujours clair et intelligible. Après tout, si notre Italien n'entend autre chose par son contrat social que ce qu'ont entendu quelques-uns de nos auteurs anglais, savoir l'obligation tacite, réciproque des puissans de protéger les faibles en retour des services qu'ils en exigent, et les faibles de servir les puissans en retour de la protection qu'ils en obtiennent, nous sommes prêts à convenir qu'un tel tacite contrat a existé depuis la création du monde et subsistera tant qu'il y aura deux hommes vivant ensemble sur la surface de la terre. Mais avec quelle circonspection n'élèverons-nous pas sur cette pauvre base un édifice de liberté civile, lorsque nous considérerons qu'un contrat tacite de cette espèce subsiste actuellement entre le grand Mogol et ses sujets, entre les colons de l'Amérique et leurs nègres, entre le laboureur et son bœuf; que peut-être ce dernier est de tous les contrats tacites celui qui a été le plus fidèlement et le plus ponctuellement exécuté par les parties contractantes!

Mais, pour en venir à quelque chose qui ait un rapport plus immédiat à la nature du *Traité des Délits*, il dit qu'en politique morale il n'y a aucun avantage permanent à espérer de tout ce qui n'est pas fondé sur les sentimens indélébiles du genre humain; et c'est là certainement une de ces vé-

rités incontestables, à laquelle doivent faire une égale attention et ceux qui se proposent d'instituer des lois et ceux qui ne se proposent que de les réformer; mais, après le désir de sa propre conservation, y a-t-il dans l'homme un sentiment plus universel, plus ineffaçable que le désir de la supériorité et du commandement, sentiment que la nécessité présente peut réprimer, mais jamais éteindre dans le cœur d'aucun mortel? Peu sont capables de remplir les devoirs de chef, tous aspirent à l'être. La chose étant ainsi, si l'on veut prévenir les suites dangereuses du passage continuel de la puissance d'une main dans une autre, il est donc nécessaire que ceux qui en sont actuellement revêtus, usent de tous les moyens dont ils peuvent s'aviser pour maintenir leur autorité, si leur salut est étroitement lié avec cette puissance.

De là naissent quelques conséquences qui me paraissent ne pouvoir pas facilement découler de la même source et du même canal d'où l'auteur tire les siennes.

1°. C'est que plus le nombre des contractans actuels, maîtres ou chefs, en quelque société que ce soit, sera petit en comparaison du corps entier, plus la force et la célérité de la puissance exécutoire doivent, pour la sécurité de ces maîtres ou chefs, s'augmenter, et cela à proportion du nombre de ceux qui sont gouvernés, ou, comme disent les géomètres, en raison inverse de ceux qui gouvernent.

2°. C'est que la partie gouvernée étant toujours la plus nombreuse, on ne peut l'empêcher de troubler la partie qui gouverne qu'en prévenant son concert et ses complots.

3°. C'est que, dans le cas où le Gouvernement ne porte que sur une ou deux jambes, il importe de prévenir et de punir, par un degré de sévérité et de terreur proportionné au péril, toute entreprise, toute cabale, tout complot, tout concert, qui, plus il serait secret, plus il serait sagement conduit, plus sûrement il deviendrait fatal du moins aux chefs, si ce n'est à toute la Nation, à moins qu'il ne fût étouffé dans sa naissance.

Ceux donc qui proposeraient, dans les Gouvernemens d'une certaine nature, de supprimer les tortures, les roues, les empalemens, les tenaillemens, le fond des cachots sur les soupçons les plus légers, les exécutions les plus cruelles sur les moindres preuves, tendraient à les priver des meilleurs moyens de sécurité, et abandonneraient l'administration à la discrétion de la première poignée de déterminés qui aimeraient mieux commander qu'obéir. La cinquantième partie des clameurs et des cabales qui suffirent à peine, au bout de vingt années, pour déplacer Robert Walpoole, auraient en moins de deux heures, si on les avait souffertes à Constantinople, envoyé le Sultan à la tour Noire, et ensanglanté les portes du sérail de la chute des meilleures têtes du Divan.

En un mot, les questions de politique ne se

traitent point par abstraction comme les questions de géométrie et d'arithmétique. Les lois ne se formèrent nulle part, *à priori*, sur aucun principe général essentiel à la nature humaine ; par-tout elles découlèrent des besoins et des circonstances particulières des sociétés, et elles n'ont été corrigées par intervalles qu'à mesure que ces besoins, circonstances, nécessités réelles ou apparentes venaient à changer. Un philosophe donc qui se résoudrait à consacrer ses méditations et ses veilles à la réforme des lois, (et à quoi les pensées d'un philosophe pourraient-elles mieux s'employer ?) devrait arrêter ses regards sur une seule et unique société à-la-fois ; et si parmi ses lois et ses coutumes il en remarquait quelques-unes d'inutilement sévères, je lui conseillerais de s'adresser à ceux d'entre les chefs de cette société dont il pourrait se promettre d'éclairer l'entendement, et de leur montrer que les besoins, les circonstances, les nécessités et les dangers à l'occasion desquels on a inventé ces sévérités, ou ne subsistent plus, ou qu'on peut y pourvoir par des moyens plus doux pour les sujets et du moins également sûrs pour les chefs. Les sentimens de pitié que l'Etre tout-puissant a plus ou moins semés dans le cœur des hommes, joints à la politique commune et ordinaire de s'épargner tout degré superflu de sévérité, ne pourraient manquer d'obtenir un favorable accueil à une modeste re-

montrance de cette nature, et produire des effets désirés que le ton haut, fier et injurieux empêcherait vraisemblablement ; mais si un philosophe, et dans ce qu'il propose et dans la manière dont il propose ses vues sur la réforme des lois, oublie que les hommes sont hommes, n'a aucun égard à leur faiblesse, ne consulte ni l'honneur, ni le bien-être, ni la sécurité de ceux qui ont seuls le pouvoir de donner la sanction à ces lois, ou que peut-être il n'ait jamais pris la peine de savoir quelles sont les personnes en qui réside ce pouvoir, toutes ses peines n'aboutiront à rien ou à peu de chose, du moins pour le moment. En vain se plaindra-t-il de ce que *gli uomini lasciano per lo più in abbandono e più importanti regolamenti alla discrezione de quelli l'interesse de quali è de' opporsi alle più provide leggi* ; « de ce que les hommes pour la plupart du temps abandonnent les réglemens les plus importans à la discrétion de ceux dont l'intérêt est de s'opposer aux plus sages lois. » Ces personnes, par lesquelles il entend sans doute les riches et les puissans, lui diront qu'on n'abandonna jamais à leur discrétion la confection des lois ; que tous ont également et de tout temps envié cette prérogative, mais qu'elle leur est dévolue tout naturellement, parce qu'ils étaient les seuls propres à la posséder. Ils lui diront que cela n'est arrivé ni par accident, [ni par négligence, ni par abus, ni

par mépris, mais par des lois invariables et éternelles de nature; l'une desquelles a voulu que la force en tout et partout commandât à la faiblesse, loi qui s'exerce et dans le monde physique et dans le monde moral, et au centre de Paris et de Londres, et dans le fond des forêts, et parmi les hommes et parmi les animaux.

En vain s'indignera-t-il de ce que les lois sont nées pour la plupart d'une nécessité fortuite et passagère. Ils lui diront que sans la nécessité il n'y aurait point eu de lois du tout, et que c'est à la même nécessité que les lois actuelles sont soumises, prêtes à céder ou à durer quand et tant qu'il lui plaira.

En vain s'écriera-t-il : *Felici sono quelle pochissime Nationi che non aspettarono che il lento moto delle combinazioni e vicissitudini humane facesse succedere all'estremità dei mali un avvicinamento al bene; ma ne accelerano e passaggi intermedi con buone leggi!* «Heureux le très-petit nombre de Nations qui n'attendirent pas que le mouvement lent des combinaisons et des vicissitudes humaines fit naître à l'extrémité des maux un acheminement au bien, mais qui par de bonnes lois en abrégèrent les passages intermédiaires !...» Ils lui diront qu'il s'est tout-à-fait trompé sur un point de fait, et qu'il n'y a jamais eu de Nations telles qu'il les représente. Ils lui diront que, s'il veut se donner la peine d'examiner soigneusement l'Histoire et les archives des

Nations qu'il a vraisemblablement en vue, il trouvera que les lois qu'il préconise le plus sont sorties de ces combinaisons, de ces vicissitudes humaines auxquelles il dispute si dédaigneusement le droit de législation.

Tout ouvrage spéculatif, tel que celui *dei Delitti e delle Pene*, rentre dans la catégorie des *Utopies*, des *Républiques de Platon*, et autres politiques idéales, qui montrent bien l'esprit, l'humanité et la bonté d'âme des auteurs, mais qui n'ont jamais eu et n'auront jamais aucune influence actuelle et présente sur les affaires.....

Je sais bien que ces principes généraux, qui tendent à éclairer et à améliorer l'espèce humaine en général, ne sont pas absolument inutiles; mais je n'ignore pas qu'ils n'amèneront jamais une sagesse générale. Je sais bien que la lumière nationale n'est pas sans quelque effet sur les chefs, et qu'il s'établit en eux, malgré eux, une sorte de respect. Je sais que cette lumière générale, tant vantée, est une belle et glorieuse chimère dont les philosophes aiment à se bercer, mais qui disparaîtrait bientôt s'ils ouvraient l'Histoire et s'ils y voyaient à quoi les meilleures institutions sont dues. Les Nations anciennes ont toutes passé et toutes les Nations modernes passeront avant que la philosophie et son influence sur les Nations aient corrigé une seule administration. Et pour en venir à quelque chose qui vous soit propre, je

sais bien que la différence de la monarchie et du despotisme consiste dans les mœurs, dans cette confiance générale que chacun a dans les prérogatives de son état respectif; que le Sultan dit à Constantinople indistinctement de l'un de ses noirs et d'un cadi qui commet une indiscretion, qu'on lui coupe la tête, et que la tête du cadi et celle de l'esclave tombent avec aussi peu de conséquence l'une que l'autre; et qu'à Versailles on chasse très-diversement le valet et le duc indiscrets; mais je n'ignore pas que le soutien général de ces sortes de mœurs tient à un autre ressort que les écrits des sages, qu'il est même d'expérience et d'expérience de tout temps que les mœurs dont il s'agit sont tombées à mesure que les lumières générales se sont accrues; je me chargerais même de démontrer que cela a dû arriver, et que cela arrivera toujours par la nature même d'un peuple qui s'éclaire. Je sais bien que quand ces sortes de mœurs, dont le monarque ressent et partage l'influence, ne sont plus, le peuple est au plus bas point de l'avilissement et de l'esclavage, parce qu'alors il n'y a plus qu'une condition, celle d'esclave. Je sais bien que plus cette échelle d'états est longue et distincte, plus chacun est ferme sur son échelon, plus le monarque diffère du despote et le despote du tyran; mais je défie l'auteur des *Délits et des Peines* et tous les philosophes ensemble de me faire voir que leurs ouvrages aient jamais empêché cette échelle de se

290 CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,  
raccourcir de plus en plus jusqu'à ce qu'enfin  
ses deux bouts se touchassent.

---

*VERS envoyés au Prince royal de Prusse, avec  
une miniature représentant Bagatelle, maison  
de M. le comte d'Artois, dans le bois de Bou-  
logne.*

Souvent les fils des Rois, dans un modeste asile  
Cherchant un doux loisir, un bonheur plus facile,  
Ont daigné de leur rang modérer la splendeur.  
Prince, dont le grand nom est promis à l'Histoire,  
Vous pourrez quelque jour cacher votre grandeur,  
Mais vous ne ferez point oublier votre gloire.

---

*ÉPIGRAMME contre Madame \* \* \*.*

Eglé, belle et poète, a deux petits travers;  
Elle fait son visage et ne fait point ses vers.

Cette Epigramme très-maligne a été parodiée  
de la manière suivante :

*PARODIE de l'Épigramme faite contre madame  
de .... (1).*

Quoi que l'on dise, Eglé, de tes petits travers,  
L'Amour fit ton visage et les Muses tes vers.

---

*La Double Épreuve, ou Colinette à la Cour,*  
comédie lyrique en trois actes, a été représentée  
pour la première fois sur le théâtre de l'Acadé-

(1) On l'avait attribuée faussement à M. de La Harpe; elle est de  
M. Le Brun, ci-devant secrétaire de M. le prince de Conti, l'auteur du  
*Poème de la Nature*, de la *Wasprière*, de l'*Ode à M. de Buffon*. On  
donne la Parodie à M. de C\*\*\*.

mie royale de Musique, le mardi premier. Les paroles sont de M. Lourdé de Santerre, maître des comptes, auteur du *Savetier et du Financier*, de plusieurs autres opéras-comiques, et de la plupart des fêtes données depuis quelques années dans les plus brillantes sociétés de son illustre compagnie, la Chambre des Comptes. La musique est de M. Grétry.

Cet opéra, presque tombé le premier jour, a paru se relever à la seconde représentation, mais faiblement. C'est d'un bout à l'autre *Ninette à la Cour*, avec plus de prétention à la haute comédie, beaucoup moins d'esprit et beaucoup moins de goût. Dans le Poème de Favart, le prince s'est pris de fantaisie pour la jeune villageoise, elle-même se laisse éblouir un moment par les promesses du Prince et par son goût naturel pour la coquetterie. Dans le nouveau Poème, le Prince ne feint d'aimer Colinette que pour exciter la jalousie de la Comtesse, dont il est amoureux, et qui ne veut être que son amie. Cette métaphysique de sentiment fait pour ainsi dire tout le nœud de la pièce; quelque froide, quelque déplacée qu'elle soit toujours au théâtre, et surtout dans un drame lyrique, elle aurait pu fournir des détails agréables, quelques traits au moins d'un joli marivaudage; mais, grâce à l'adresse de M. Lourdé, elle ne sert véritablement qu'à détruire le peu d'intérêt dont un sujet si rebattu pouvait encore être susceptible. On a tâché d'y

suppléer par beaucoup de mouvement, par des ballets amenés plus ou moins heureusement. Il y en a trois au premier acte, une pipée, une chasse, la fête du mai; ainsi dans le même acte à-la-fois les plaisirs de l'automne et ceux du printemps: qu'est-ce que cela fait? Pourquoi ne pas y joindre encore, comme dans une pièce de Nicolet, ceux de l'hiver et de l'été?

Il n'y a rien de neuf, rien d'assez piquant dans la musique de cet opéra pour mériter d'être distingué; tout nous a paru d'une touche assez faible, assez commune, quoique souvent agréable. Les scènes villageoises sont moins mal que les autres; le chœur du troisième acte fait de l'effet, mais il fait encore plus de bruit. Le seul mérite qui puisse soutenir cet ouvrage est dans la composition des ballets, en général, bien groupés, bien dessinés, et formant souvent des tableaux pleins de mouvement et de variété. L'auteur des paroles a été gratifié, le jour même de la première représentation, de l'épigramme que voici par M. Destournelles.

Qui veut lutter avec Favart,  
S'il n'est passé maître en son art,  
S'expose à d'étranges mécomptes.  
Veux-tu charmer ton auditeur?  
Il faut, mon cher *Maître des Comptes*,  
Avoir recours au correcteur.

---

MM. de P... et B..., après avoir été gâtés par l'indulgence ou plutôt par le mauvais goût du public, viennent d'éprouver enfin de sa part un petit retour d'humeur fort bien conditionné. Leur *Gâteau des Rois*, représenté, pour la première fois, sur le Théâtre de la Comédie Italienne, le dimanche 6, jour de la Fête des Rois, a été dûment sifflé, et ce n'est pas sans peine que les acteurs sont parvenus à braver la tempête et à soutenir l'ouvrage jusqu'à la fin, ou peu s'en faut. Quoique cette bagatelle soit plus négligée encore que toutes celles qui font depuis dix-huit mois les beaux jours de ce spectacle, la différence assurément n'est pas assez grande pour avoir pu mériter sans autre raison un accueil si différent de celui auquel on avait accoutumé ces Messieurs et leurs chefs-d'œuvre. Il pourrait être fort curieux de chercher les causes secrètes d'un changement si subit, mais on voudra bien nous en dispenser. Est-ce la seule circonstance où nous ayons vu que, pour bien juger les sottises dont on s'est une fois engoué, on attend volontiers qu'on ait eu le temps de s'en lasser? En peu de mots, voici la dernière production de MM. de P... et B.....

Mademoiselle Denise, la fille d'un pâtissier, M. Martin, est aimée de M. Simon, le fils du voisin M. Grégoire. Ce M. Martin, qui veut faire les Rois avec ses amis, et nommément avec son

294 CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,  
intime M. Grégoire, lui fait écrire par sa fille  
le billet suivant :

Viens ça , mon cher ami . . . . tirer chez moi la fève,  
Tu me seconderas . . . . pour que mon vin s'achève ;  
Et j'espère à la fin . . . . du plus gai des festins  
Que tu m'enlèveras par tes joyeux refrains.

Il change ensuite d'avis et déchire le billet en deux. Simon en trouve la première moitié : le voilà jaloux ; et n'avait-il pas lieu de l'être ? Il boude. Cependant les convives se rassemblent, M. Grégoire, le bailli, le magister, le frater, le carrillonneur ; on se met à table ; on tire le gâteau, il s'y trouve deux fèves : c'est une espièglerie du petit frère de mademoiselle Denise. Grande querelle entre Martin et Grégoire pour la royauté. On propose enfin de remettre les fèves aux deux amans. La méprise qui les a brouillés est bientôt éclaircie par l'heureuse attention que mademoiselle Denise a eue de conserver la seconde partie du billet ; tout le monde est content, excepté les spectateurs. On finit par boire et par chanter à tue-tête ; le parterre hue du même ton, la toile tombe, et MM. de P... et B... comprennent encore moins que nous l'inconstance et la bizarrerie du public.

Ils ont forcé les Comédiens à donner la pièce une seconde fois ; mais ayant reçu à-peu-près le même accueil, ces Messieurs ont eu la modestie d'annoncer dans le *Journal de Paris* qu'ils avaient consenti généreusement à la retirer, pour ne la

remettre que le jour des Rois en un an. Quel excès de complaisance!

---

*PRINCIPES établis par S. M. I. Joseph II, pour servir de règles à ses Tribunaux et Magistrats dans les matières ecclésiastiques.*

L'objet et les bornes de l'autorité du sacerdoce dans l'Etat sont si clairement déterminés par les fonctions et les devoirs auxquels le Seigneur lui-même a borné les Apôtres pendant qu'il était sur la terre, qu'il y aurait de la mauvaise foi à vouloir statuer ou admettre aucun doute à cet égard, et de l'absurdité à oser prétendre que les successeurs des Apôtres doivent avoir de droit divin plus d'autorité que n'en avaient les Apôtres eux-mêmes.

Or personne n'ignore que notre Seigneur Jésus-Christ ne les a chargés que des fonctions purement spirituelles; 1<sup>o</sup> de la publication de l'Evangile; 2<sup>o</sup> du soin de son culte; 3<sup>o</sup> de l'administration des Sacremens (en tant qu'ils sont spirituels); 4<sup>o</sup> du soin et de la discipline de son Eglise.

C'est à ces quatre objets qu'était bornée l'autorité des Apôtres; et c'est par conséquent à ces mêmes objets seulement que peuvent prétendre leurs successeurs. Il s'ensuit que toute l'autorité quelconque dans l'Etat est et doit être aujourd'hui du ressort privatif de la puissance souveraine, ainsi qu'elle a été depuis la première ori-

gine de tous les Etats et de toutes les sociétés jusqu'à l'établissement du christianisme, par lequel cet ordre naturel des choses n'a nullement été ni pu être altéré.

A l'exception de ces quatre objets, il n'y a donc aucune sorte d'autorité, aucune prérogative, aucun privilège, aucun droit quelconque, en un mot, que le clergé ne tienne uniquement de la volonté libre et arbitraire des Princes de la terre.

Il est incontestable que tout ce qui a été accordé ou établi par l'autorité souveraine, et qu'il dépendait de son bon plaisir d'accorder ou de refuser, elle est en plein droit d'y faire des changemens, et de le révoquer même tout-à-fait lorsque le bien général l'exige, et qu'aucune loi fondamentale de l'Etat ne s'y oppose, à l'instar de toutes autres lois, concessions, établissemens faits ou à faire, qu'il est de la sagesse et même du devoir de la législation d'approprier aux temps et aux circonstances.

Les dispositions des Conciles, lesquels, comme il est de fait, ne sont obligatoires que pour les Etats qui les ont admis ou reçus, sont dans le même cas, attendu que celui qui aurait pu ne pas les admettre du tout doit pouvoir à plus forte raison en rectifier les dispositions, et même les révoquer entièrement, lorsque, au moyen de la différence de temps et de circonstances, la raison d'Etat et le bien public peuvent l'exiger.

L'autorité du Sacerdoce n'est pas même arbi-

traire ni entièrement indépendante quant au dogme, au culte et à la discipline, le maintien de l'ancienne pureté du dogme ainsi que la discipline et le culte se trouvant être des objets qui intéressent si-essentiellement la société et la tranquillité publique, que le Prince, en sa qualité de souverain-chef de l'Etat, ainsi que de protecteur de l'Eglise, ne peut permettre à qui que ce soit de statuer sans sa participation sur des matières d'une grande importance.

L'objet et l'autorité du clergé étant donc bien clairement déterminés par les principes susdits, il s'ensuit que c'est d'après ces principes que doivent être décidés à l'avenir tous les cas de juridiction ecclésiastique.

---

*Adèle et Théodore, ou Lettres sur l'Education, contenant tous les principes relatifs aux trois différens plans d'éducation des Princes, des jeunes personnes et des hommes; par madame la comtesse de Genlis, trois volumes in-8°. De tous les écrits de madame de Genlis, c'est celui qui a fait la plus grande sensation, qui a été lu avec le plus d'avidité, jugé avec le plus de rigueur, prôné et dédaigné avec le plus d'acharnement et de prévention. Si un pareil succès est dû en partie au genre même de l'ouvrage, les circonstances dans lesquelles il a paru n'ont pas peu contribué à en augmenter l'éclat; la singularité, peut-être unique, du choix qui venait de*

nommer madame de Genlis gouverneur (1) des fils de M. le duc de Chartres, avait fixé pour ainsi dire tous les yeux sur elle. Comment n'aurait-on pas été fort curieux de savoir si son livre justifierait un événement si extraordinaire ou le ferait paraître plus ridicule? Les philosophes n'ont pu voir sans indignation que dans un ouvrage agréablement écrit, c'est un mérite qu'il faut bien lui accorder, l'on se permettait encore de parler avec quelque respect de la religion, de soutenir même qu'il n'est point de vertu véritable qui ne soit fondée sur une piété solide. Les gens de lettres ont trouvé infiniment mauvais qu'une femme si bien faite pour en juger ait osé leur reprocher « d'avoir la conversation » languissante et pesante; de ne point savoir » écouter; de n'éprouver que le désir de se faire » admirer, jamais celui de plaire; de manquer » d'égards et de politesse par un amour-propre » mal entendu, ou par le défaut d'usage du » monde; d'avoir un ton tranchant, de la susceptibilité...; ce qui fait qu'on ne trouve dans » leurs ouvrages ni l'esprit ni le ton du monde »... Nos femmes à la mode, qui n'ont jamais vu peindre leurs ridicules, leurs folies, leurs travers d'une manière plus vraie, plus légère, plus

(1) Ce titre a été trouvé si plaisant à Versailles, que madame de Genlis n'en a conservé que les fonctions; c'est sans aucune dénomination particulière qu'elle est chargée de présider à l'éducation des enfants de M. le duc de Chartres.

piquante, prétendent que c'est une chose horrible d'employer ainsi le talent que l'on peut avoir à tourner toutes les personnes de sa société en ridicule, à faire d'un livre d'éducation un recueil de satires et de libelles. Les dévots, les prêtres seraient-ils plus contents? Point du tout; ils assurent que la Sorbonne ne peut se dispenser de censurer l'ouvrage; qu'il y a une certaine Lettre, sur les cérémonies religieuses qu'on exige des mourans, qui contient les propositions du monde les plus mal sonnantes. Une autre impiété non moins grave, c'est d'oser dire qu'il n'y a point de livre de dévotion qu'on puisse laisser sans inconvénient entre les mains d'une jeune personne; c'est le projet qu'annonce madame de Genlis de publier elle-même un livre d'*Heures* dans ses principes, comme si ce droit n'appartenait pas exclusivement à Monseigneur l'Archevêque! Mais c'est trop s'arrêter à tous les jugemens que l'esprit de corps, l'esprit de parti ou d'autres préventions ont pu répandre contre cet ouvrage; essayons d'en donner une idée plus juste, du moins plus impartiale.

Ces Lettres sont une espèce de Roman d'éducation, ou plutôt une suite de petites histoires, de petits contes, de petits tableaux plus ou moins intéressans, tous relatifs à l'éducation, mais liés souvent par un fil imperceptible à l'objet principal. Le baron et la baronne d'Almane, tantôt retirés dans leurs terres, tantôt voyageant pour l'instruction de leurs enfans, rendent compte à

leurs amis qu'ils ont laissés à Paris du plan d'éducation qu'ils ont formé, et du succès avec lequel ils le suivent. Cette correspondance, qui fait le fonds de l'ouvrage, est interrompue par les Lettres du comte de Roseville, chargé de l'éducation d'un Prince étranger; le comte et le baron se communiquent mutuellement les résultats de leurs réflexions et de leur expérience. Ce qui varie plus agréablement le ton de ce recueil, ce sont les réponses que la baronne reçoit de la vicomtesse de Limours, de madame d'Ostalis, quelques Lettres détachées du chevalier d'Herbain, de la jeune dame de Valée, de son amie madame de Germeuil. C'est surtout dans ces dernières Lettres que le ton et les ridicules du jour sont peints avec le plus d'esprit, d'agrément et de vérité.

Si le système d'éducation de madame de Genlis ne présente aucune idée nouvelle, aucune que Locke n'eût déjà indiquée, que Jean-Jacques après lui n'eût approfondie avec toute la puissance de son génie, avec toute l'énergie de son talent, au moins en est-il plusieurs dont elle a su faire une application très-heureuse, quelquefois peut-être un peu maniérée, un peu minutieuse, mais souvent aussi parfaitement sage et parfaitement instructive. En s'appropriant si bien et les idées de Rousseau et celles de Locke, on eût désiré sans doute que madame de Genlis eût parlé surtout du premier avec plus d'égards; mais on ne lui en saura pas moins

beaucoup de gré d'avoir fait de nouveaux efforts pour répandre des vérités si utiles, en les développant presque toujours avec plus de sagesse et de mesure que l'un de ces philosophes, et sûrement avec plus de grâce et d'intérêt que l'autre.

Quoique le titre d'*Adèle et Théodore* annonce assez fastueusement que l'ouvrage contient *tous* les principes relatifs à l'éducation des Princes, des jeunes personnes et des hommes, on ne serait guère étonné que beaucoup de lecteurs y trouvassent encore plus d'une lacune importante ; mais la forme que l'auteur a jugé à propos de donner à ses instructions n'est-elle pas précisément celle qui l'obligeait le moins de s'astreindre à une méthode trop pénible ou trop rigoureuse ? Ce qu'on ne trouve pas d'ailleurs dans ces Lettres ne peut-on pas espérer de le trouver dans les sources que madame de Genlis veut bien indiquer elle-même, dans *les Conversations d'Emilie*, dans *Télémaque*, dans le *Traité de Chantemesse*, qu'on croit être de Nicole, dans *Locke*, même dans *Emile*, pourvu qu'il soit lu avec les dispositions convenables ; mais, avant toutes choses, cela s'entend, dans son *Théâtre d'Éducation*, dans ses *Annales de la Vertu*, dans ses *Heures*, dans ses *Veillées du Château* déjà sous presse, et dans plusieurs autres ouvrages qu'elle a la bonté de nous promettre ?

Je sens aussi bien que messieurs les philosophes l'inconvénient qu'il y aura toujours à vou-

loir fonder la morale sur des bases qui lui sont étrangères, et que l'usage ou l'abus de la raison peuvent si facilement ébranler; cependant je ne puis m'empêcher d'aimer beaucoup le genre de preuves qu'emploie madame de Genlis pour la défense de la foi chrétienne; ce sont deux petits Romans : l'un est l'Histoire très-intéressante d'un hôpital fondé par M. de Lagaraye, où l'on voit, comme le dit l'auteur lui-même, tout ce que la religion peut produire de grand, de bien-faisant, d'héroïque; l'autre est une espèce de Nouvelle, où l'on apprend clairement qu'il n'est point de revers, point d'infortune que la piété ne fasse supporter avec courage et résignation. On en pensera tout ce qu'on voudra, cette manière de démontrer la vérité de la religion me paraît tout aussi conséquente et beaucoup moins ennuyeuse que celle des Grotius, des abbés d'Houteville, des Bergier, et de tant d'autres grands docteurs.

Des gens qui veulent tout savoir assurent que la partie la plus agréable des nouvelles Lettres sur l'éducation, la partie des Romans, est encore moins originale que tout le reste, que la plupart de ces épisodes sont traduits de l'allemand ou de l'anglais. Les deux que nous venons de citer, l'Histoire de M. de Lagaraye et celle de la duchesse de C\*\*\*, ne sont pas au moins de ce nombre; le fonds de l'une et de l'autre, nous ne pouvons en douter, est parfaitement vrai. Un reproche plus grave que l'on est tenté de faire à ma-

dame de Genlis sur cette partie de son ouvrage, c'est d'avoir souvent gâté l'effet des situations les plus touchantes par des traits d'une sensibilité factice ou par des exagérations également froides et romanesques. Ces défauts ont paru d'autant plus remarquables, que le ton dominant de l'ouvrage est simple, pur et naturel.

La malignité n'a pas manqué de chercher des noms à tous les portraits dont madame de Genlis s'est permis d'égayer un livre qui ne semblait pas trop susceptible, à la vérité, de ce genre d'agrémens, mais qui pouvait en avoir besoin. On a prétendu reconnaître dans madame de Surville celui de madame de Montesson; dans madame de Vallée celui de madame la comtesse Amélie de Boufflers, dans madame de Germeuil celui de madame de Roquefeuille, etc.; mais le plus frappant de tous, c'est, sous le nom de madame d'Olcy, celui de madame de L. . . . . e, du moins s'il en faut croire les meilleurs amis de celle-ci. Le bruit qu'ils en ont fait dans le monde, sous le prétexte de venger une noirceur si coupable et si peu méritée, lui a donné tant de célébrité que nous croyons devoir en conserver ici le souvenir. Voici donc ce fameux portrait.

« La fortune immense qu'elle possède n'a pu  
» la consoler encore du chagrin d'être la femme  
» d'un financier; n'ayant point assez d'esprit  
» pour surmonter une semblable faiblesse, elle  
» en souffre d'autant plus qu'elle ne voit que

» des gens de la Cour, et que sans cesse tout lui  
 » rappelle le malheur dont elle gémit en secret,  
 » On ne parle jamais du Roi, de la Reine, de  
 » Versailles, d'un grand habit; qu'elle n'éprouve  
 » des angoisses intérieures si violentes qu'elle  
 » ne peut souvent les dissimuler qu'en changeant  
 » de conversation. Elle a d'ailleurs pour dédom-  
 » magement toute la considération que peuvent  
 » donner beaucoup de faste, une superbe mai-  
 » son, un bon souper, et des loges à tous les  
 » spectacles. Au reste, elle n'aime rien, s'ennuie  
 » de tout, ne juge jamais que d'après l'opinion  
 » des autres, et joint à tous ces travers de gran-  
 » des prétentions à l'esprit, beaucoup d'humeur  
 » et de caprices; et une extrême insipidité. Quoi-  
 » que fort orgueilleuse d'être une fille de qua-  
 » lité, elle n'a pas montré le moindre attaché-  
 » ment pour son père, parce qu'il a quitté le  
 » service et le monde, et qu'elle n'en attend  
 » rien. Elle n'aime point madame de Valmont,  
 » qu'elle ne regarde que comme une provin-  
 » ciale, et elle a sans doute oublié qu'elle eut une  
 » sœur religieuse, etc. »

1. On assure que madame de L...e, après  
 l'avoir lu, s'est contentée de dire : « Je ne sais  
 » pourquoi madame de Genlis oublie un trait  
 » dont personne ne devait se souvenir aussi  
 » bien qu'elle, c'est que cette femme de finan-  
 » cier a poussé l'insolence autrefois jusqu'à don-  
 » ner des robes à une Demoiselle de qualité de  
 » ses amies » ; il est vrai que la Demoiselle n'é-

tait connue alors que par sa jolie voix et son talent pour la harpe.

Eh ! qu'est-ce que tout cela fait ? Sans entreprendre ni d'accuser, ni de justifier les intentions de l'auteur, nous osons croire qu'*Adèle et Théodore* sera compté dans le petit nombre des ouvrages où la raison et la vertu sont rendues aussi intéressantes qu'elles le paraîtront toujours lorsqu'elles n'auront point d'autre ornement que celui de leur grâce et de leur simplicité naturelle. Le style de madame de Genlis est assez dépourvu d'imagination, mais il plait en général par une pureté très-facile et très-élégante. Sans peindre ses idées de couleurs bien vives, elle les dessine, si l'on peut s'exprimer ainsi, avec beaucoup de justesse et de goût. Il y a de l'esprit et de la grâce dans la composition de ses tableaux, il y a surtout infiniment de talent et d'originalité dans la manière dont elle a su rendre le ton, les ridicules et les mœurs du jour, leur donner de la physionomie, ce qui semblait si difficile, et leur en donner sans caricature, même sans effort et sans recherche.

---

Si les Suisses ont été répandus long-temps dans toutes les parties du monde, sans exciter la curiosité des autres Nations en faveur de leur pays, on leur fait aujourd'hui plus d'honneur. Jamais les Voyages en Suisse n'ont été plus à la

mode. Cet empressement doit-il les flatter ou non ? Je l'ignore ; mais je sais bien que leur paisible bien-être n'avait aucun besoin de cette célébrité ; peut-être même n'éprouveront-ils que trop tôt qu'il en est des Républiques comme des femmes dont Jean-Jacques a dit : *Leur dignité est d'être ignorées, leur gloire est dans leur propre estime, et leurs plaisirs dans le bonheur de leurs familles.* Ambitionner une autre dignité, chercher une autre gloire ou d'autres plaisirs, c'est risquer au moins de perdre l'avantage le plus essentiel de leur existence.

Quoi qu'il en soit, dans le nombre des Voyages de Suisse qui ont paru depuis quelques années, après avoir distingué ceux de MM. de Luc, de Saussure, plus particulièrement encore celui de M. Coxé, traduit et commenté par M. Ramond, de tous ceux que nous connaissons celui qui embrasse le plus d'objets curieux et intéressans, nous ne devons pas oublier la *Description des Alpes pennines et rhétiennes, dédiée à Sa Majesté très-chrétienne Louis XVI, Roi de France et de Navarre, par M. T.... B...., chante de l'église cathédrale de Genève.* Deux vol. in-8°. avec plusieurs gravures faites sur les dessins mêmes de l'auteur.

Ce n'est pas par une éloquence brillante, par le charme ou l'élégance de sa narration, ce n'est point par son ramage enfin, tout chante qu'il est de la Cathédrale de Genève, que le nouveau

voyageur peut espérer de mériter l'attention du public; mais l'exactitude et la fidélité de ses observations, les travaux presque incroyables qu'elles lui ont coûtés, les périls continuels auxquels il s'est exposé pour vérifier ses découvertes, lui assurent sans doute des droits à la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent véritablement aux progrès de l'Histoire naturelle, et surtout de l'Histoire des montagnes, partie si importante de la théorie générale du globe.

Souvent minutieux, souvent d'une affectation ou d'une emphase ridicule, d'autant plus déplacée qu'elle donne aux descriptions les plus vraies l'air romanesque et faux, on remarquera cependant avec plaisir que le style de M. B. . . . s'est élevé quelquefois pour ainsi dire forcément au ton naturel de son sujet par le caractère même de grandeur et de majesté des objets qu'il avait sous les yeux. Le court extrait que nous allons donner de son ouvrage en offrira, je crois, plus d'une preuve.

C'est du lac de Genève que part notre voyageur, et voici l'exacte description qu'il en donne :  
 « On voit, dit-il, à droite, le lac s'étendant à  
 « pente de vue jusqu'à Genève, repoussé d'un  
 « côté par de hautes montagnes, orné de l'autre  
 « par un magnifique cotteau; en face la belle  
 « perspective du Valais et des montagnes qui  
 « forment le péristyle. Entre Évian et Saint-Gingo,  
 « premier village du Bas-Valais, les montagnes

» plongent dans le lac comme un promontoire ;  
 » des ouvriers , occupés le long des rochers à en  
 » détacher des parties , ne se tiennent que sur  
 » de petits rebords , souvent à plus de deux cents  
 » toises au-dessus de la surface du lac ; il en est  
 » même qui sont suspendus par des cordes.  
 » Cette situation effraie les voyageurs ; leur  
 » crainte augmentée encore par les signes qu'on  
 » leur fait de s'écarter de cette plage dangereuse. »

Notre auteur décrit ensuite les montagnes du Bas-Valais , leur magnifique aspect , les étonnans souterrains de Bex , la cascade du *Pisse-Vache*. De là il nous conduit à la vallée de Bagnes , qui fait une partie considérable du pays d'Entremont. Cette vallée , bordée de toutes parts de montagnes et de glaciers , est défendue par des bois , de terribles avalanches qui autrefois ont enseveli les bains de Bagnes. Après une pénible marche le long d'un désert , le voyageur parvient au bas de l'immense glacier dont il soupçonnait l'existence , et qui faisait le principal objet de son voyage. « Ce glacier , dont les couches sont  
 » belles , descend d'une montagne si couverte de  
 » neiges , qu'on a de la peine à y distinguer quel-  
 » ques parties de roc. Ces neiges sont de la plus  
 » grande blancheur ; elles sont par bancs hori-  
 » zontaux , ou plutôt ce sont des marches ma-  
 » gnifiques qui semblent atteindre le ciel. Le  
 » bas du glacier est terminé par un mur d'une  
 » belle forme , taillé à plomb , du haut duquel

» on voit descendre des filets d'eau qui donnent  
» naissance à un lac d'un aspect agréable. » —  
Ce n'est qu'avec des peines et des dangers infinis qu'il parvient sur le glacier même. Qu'on se figure une étendue de huit lieues de glace vive environnée de toutes parts de hautes montagnes, et aboutissant elle-même à une hauteur si considérable, qu'elle pourrait devenir encore un vaste sommet. En suivant la direction de cette vallée, du midi au nord, à droite se trouve une chaîne de monts couverts de neiges et de glaces; à la gauche, dans une étendue de six lieues, des sommets, la plupart découverts de neige et dévastés, des montagnes de granit et de débris feuilletés, partout l'horreur du plus profond silence et l'image de la nature morte. « Par intervalles, d'immenses crevasses travaillées par la nature de mille manières différentes, imitant parfaitement les restes d'un palais ou d'un temple; la richesse et la variété des couleurs ajoutaient encore à la beauté des formes; l'or, l'argent, l'azur s'y faisaient admirer. Ce qui nous parut bien singulier encore, c'étaient des arcades soutenant des ponts de neige lancés d'un bord d'une crevasse à l'autre. » — C'est sur ces ponts étranges et dangereux que notre voyageur se hasarde, et la fortune seconde son audace; il franchit ces vastes gouffres, tourne autour de plusieurs qui avaient plus d'une demi-lieue de diamètre, sort enfin du glacier, et à

travers mille dangers parvient au pied du mont Vélán, l'un des plus hauts de la Suisse.

L'idée que nous donne M. B..... du chemin de la Guemmi n'est pas indigne d'être remarquée. « Représentez-vous, dit-il, un escalier » d'une vieille tour tournant sur lui-même, et » mis à découvert par la chute du mur de la » face, de manière que trente personnes, qu'on » supposerait monter à la file, se voient les unes » au-dessus des autres comme sur des balcons. » On voit ainsi avec des lunettes, depuis les » bords, les voyageurs monter et descendre » cette rampe, qui a près de neuf cents pieds de » hauteur. Rien de plus magnifique que l'immense glacier où le Rhône prend sa source. » Là nous vîmes la large bouche du Rhône, » et le fleuve en sortir avec bruit. La voûte est » d'une glace aussi transparente que le cristal; » des blocs de glace immenses, lancés du haut » du dôme, représentaient les ruines d'un palais. Cette voûte, qui était à moitié fendue, » laissait un passage libre aux rayons du soleil » qui pénétraient dans des abîmes obscurs, » tandis que des blocs excavés et concaves nous » éblouissaient les yeux. Nous vîmes alors des » tours de glace comme des maisons, qui ne » tenaient à la masse entière que par des filets; » le moindre bruit, le roulement d'une pierre » pouvait nous ensevelir sous leur ruine. » — L'hospice du Grimsel, les vallées de glace de

l'Aar, le passage de la Fourche, le mont Saint-Gothard, les sources du Rhin, offrent mille détails auxquels les bornes de cet extrait ne nous permettent pas de nous arrêter.

M. B..... ne se borne pas à nous donner la juste hauteur du Mont-Blanc, le plus haut des Alpes, et sur le sommet duquel on ne peut rester plusieurs minutes sans danger de périr par la rareté de l'air; il le compare avec les Cordilières; et d'après les observations faites sur ces montagnes de l'Amérique par Messieurs de l'Académie des Sciences, et celles qu'il a faites lui-même sur le Mont-Blanc, il conclut que ce dernier est bien plus élevé; et que si le Chimboraco s'élève à une hauteur à-peu-près égale au-dessus du niveau de la mer, c'est que le sol qui lui sert de base est près de moitié plus élevé que le pied des Alpes.

Pour donner une idée de l'espèce de talent que M. B..... peut avoir pour les peintures du genre gracieux, nous n'en citerons qu'un seul échantillon, et nos lecteurs trouveront sans doute que c'est bien assez. Il s'agit de la délicieuse vallée de Lauterbrunn; après avoir peint les mœurs douces et innocentes de ses habitants, l'auteur ajoute :

« Nous vivés de jolies plâines entrécoupées  
» par des canaux d'une eau limpide comme le  
» cristal. C'est là que l'amant est sûr de trouver  
» son amante; c'est là qu'il se plaît à la trans-

» porter d'une rive à l'autre avec la légèreté du  
 » faon ; c'est là qu'il ressent une douce émotion  
 » lorsqu'il lui voit franchir d'un pas de biche  
 » *les jolies cascades* et les torrens, *images des*  
 » *passions de l'homme*. Et s'ils veulent étendre  
 » leur empire par une vue plus vaste, ils montent  
 » ensemble sur de belles collines, d'où ils ont  
 » sous les yeux des aspects enchanteurs. La na-  
 » ture devient alors pour eux plus belle et plus  
 » variée ; ils trouvent dans la pureté du ciel  
 » une image de celle de leur âme, et dans *les yeux*  
 » *enfantins de leur bétail le portrait de leur in-*  
 » *nocente candeur, etc.* »

L'ÉNIGME, ou le *Portrait d'une femme célèbre.*

Au physique je suis du genre féminin,

Mais au moral je suis du masculin.

Mon existence hermaphrodite

Exerce maint esprit malin,

Mais la satire et son venin

Ne sauraient ternir mon mérite.

Je possède tous les talens,

Sans excepter celui de plaire ;

Voyez les fastes de Cythère

Et la liste de fies amans,

Et je pardonne aux mécontents

Qui seraient de l'avis contraire.

Je sais assez passablement

L'orthographe et l'arithmétique,

Je déchiffre un peu la musique,

Et *La Harpe* est mon instrument.

A tous les jeux je suis savante :

Au trictrac, au trente et quarante,

Au jeu des échecs, au biribi,  
Au vingt et un, au reversi,  
Et par les leçons que je donne  
Aux enfans sur le quinola  
J'espère bien qu'un jour viendra  
Qu'ils pourront le mettre à la bonnie.  
C'est le plaisir et le devoir  
Qui font l'emploi de ma journée;  
Le matin ma tête est sensée,  
Elle devient faible le soir.  
Je suis monsieur dans le lycée,  
Et madame dans le boudoir.

---

*EXTRAIT d'une Lettre de M. Thomas à madame  
Necker, sur la mort de M. Tronchin.*

J'ai appris avec une bien véritable douleur la mort de cet homme respectable qui était votre ami et mon bienfaiteur, même avant qu'il prît soin de ma santé, puisque c'était lui qui conservait la vôtre. Cette triste nouvelle m'a frappé comme la chose du monde la plus imprévue. Il me semble que la mort de ceux que l'on respecte et que l'on aime soit un événement hors de la nature, et notre cœur ne peut s'accoutumer aux cruelles leçons qui nous sont trop souvent données à ce sujet. La douleur que vous avez dû éprouver ajoutait encore à la mienne; je savais votre profond attachement pour lui, et l'ancienne et tendre amitié qui l'unissait à vous. Il veillait sur vos jours, il a peut-être sauvé les miens; j'ai perdu en lui l'objet d'une double re-

connaissance. Voilà soixante ans de travaux et de vertus écoulés; il n'en reste plus de traces qu'au fond de quelques âmes sensibles et dans le souvenir de celui qui voit tout, et qui semble de temps en temps jeter la vertu et le génie sur la terre pour en orner le spectacle qu'il a sous les yeux; il l'a vu faire le bien en silence, toujours utile, toujours calme, aussi indifférent à l'admiration qu'à l'envie, simple comme un homme supérieur à tout et qui a jugé même la renommée, n'ayant pas plus le faste des paroles que celui des actions, ne confiant qu'à l'infortune le secret de ses vertus, et ne révélant au public son génie que par ses bienfaits. Cet homme célèbre, transporté parmi nous, n'a pris ni les vices de notre médecine, ni ceux de notre philosophie, ni ceux de nos mœurs; il nous a rappelé les mœurs des Républiques et la philosophie morale des anciens. Il a débarrassé son art de la superstition, de l'habitude, des livres et des usages, créant par son génie des ressources qui n'étaient pas connues avant lui; il a fait avec chacun de ses malades la médecine des caractères et celle des mœurs actuelles de la Nation; on doit surtout lui savoir gré de s'être défendu de cet empressement inquiet d'agir, qui parmi nous est une espèce de vice national qui substitue presque toujours le médecin à la nature, et que les malades eux-mêmes semblent exiger par l'impatience naturelle de

leur état; ils sont comme des voyageurs pressés d'arriver, et qui ne croient point avancer du tout lorsqu'ils ne sentent pas un grand mouvement. Pour lui, accoutumé à observer la nature, il croyait surtout aux causes qui agissent lentement, et renonçait presque à la gloire d'une guérison pour la mieux assurer. C'est ce que j'ai éprouvé pour moi-même; ses sages conseils me guideront encore après qu'il n'est plus, et je devrai à cet esprit sage et profond les jours qui me sont encore réservés.

C'est un nouveau portrait à ajouter à ceux du petit nombre d'hommes célèbres qui ont également illustré les sciences et par leur caractère et par leur talent. Voilà donc tout ce qu'on peut faire pour eux, quelques vaines louanges, et ces louanges sont prononcées sur un tombeau! Comme ces hommages mêmes accusent et la faiblesse et la misère de notre nature! Ah! le plus bel éloge de cet homme respectable sera toujours au fond de votre cœur.....

---

L'opéra d'*Aucassin et Nicolette*, qui avait si peu réussi dans la nouveauté, vient d'être remis au Théâtre, le lundi 7, avec le plus grand succès. M. Sedaine, en faisant le sacrifice du troisième acte, a retranché non-seulement la scène peut-être la plus originale du Poème, mais encore celle qui en développait le mieux l'action, et qui semblait surtout nécessaire pour en motiver le dénouement; il n'y a substitué qu'un récit très-

### 316 CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,

froid, très-insignifiant, lequel, attaché tant bien que mal à la fin du second acte, amène encore assez maladroitement le morceau d'ensemble qui terminait le troisième : il n'en est pas moins vrai que c'est à ce changement qu'il faut attribuer tout le succès de cette reprise. L'acte que nous regrettons était indignement joué et ne l'aurait jamais été mieux sur ce théâtre. La marche de la pièce en est beaucoup moins vraisemblable, mais elle est infiniment plus rapide, et c'est bien aujourd'hui le plus grand mérite qu'on puisse avoir aux yeux d'un public blasé par tous les chefs-d'œuvre de nos faiseurs de vaudevilles, de nos pantomimes, de nos bateleurs de la Foire. L'impatience est pour ainsi dire le premier sentiment qu'on apporte au spectacle; allez vite, plus vite, encore plus vite, à quelque prix que ce soit, et vous pouvez être sûr d'enchanter votre auditoire.

M. Grétry a fait aussi quelques changemens à la musique d'*Aucassin*, moins essentiels cependant; excepté le *duo* des gardes dont l'idée est si heureuse, et l'ariette du pâtre, au troisième acte, qui est du meilleur genre possible, toute cette musique est un peu agreste et plus bizarre encore, il faut l'avouer, qu'elle n'est neuve et piquante. On dirait volontiers que le musicien et le poète, trop fidèles au costume dont ils ont voulu peindre les mœurs, tiennent souvent plus du welche que du français. Au reste, rien n'est si français, rien n'est si

charmant que madame Dugazon dans le rôle de Nicolette; il est impossible de le rendre avec plus de simplicité, de naturel et de grâce.

Une reprise moins favorablement accueillie est celle de *Manco-Capac*; premier inca du Pérou, tragédie de M. Le Blanc, auteur des *Druides*, représentée pour la première fois, avec un succès médiocre, le 12 Juin 1763. On vient de la remettre au théâtre de la Comédie française ce lundi 28.

Pour faire la critique de cette pièce il suffit peut-être d'en indiquer le sujet. C'est le contraste de l'homme civil et de l'homme sauvage; le honneur de la société mis en opposition avec celui de la vie libre, indépendante, dont jouit un peuple errant dans les forêts, sans gouvernement et sans lois; c'est, en un mot, le paradoxe de Jean-Jacques, dont l'auteur a fait une espèce de thème dialogué en cinq actes et en vers, quelquefois avec une sorte d'énergie, mais plus souvent encore avec une emphase très-gigantesque et très-verbeuse. En voulant donner à cette discussion philosophique une forme théâtrale, il a bien fallu la lier à une action quelconque; mais cette action, toujours subordonnée à la rhétorique du poète, n'a presque aucun développement qui puisse attacher. On ne s'intéresse point à l'amour de la princesse Imzaë pour Zelmis, un fils de l'inca, élevé dès sa plus tendre jeunesse chez les sauvages Antis qui l'avaient enlevé

### 318 CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,

à son père ; on s'intéresse encore moins , s'il est possible , à la tendresse de Manco pour ce fils dont il ignore la destinée. La perfidie du grand-prêtre, rival de Zelmis, inspire encore plus de dégoût que d'horreur. Manco parle toujours en bon roi ; mais c'est à-peu-près tout ce qu'il sait faire. Le chef des sauvages n'a qu'un cri, celui de l'indépendance , et, malgré son bras indompté, il se laisse enchaîner deux ou trois fois en s'écriant toujours : *Laissez-moi libre, ou craignez ma fureur* ; ce rôle cependant est celui qui offre sans contredit les détails les plus brillans , et la figure et le jeu du sieur Larive ont paru très-propres à les faire valoir.

Si M. Le Blanc avait le bonheur ou le malheur d'être lié plus qu'il ne l'est avec les philosophes, lui aurait-on pardonné les sages conseils qu'il fait donner à Manco par un des grands de l'Empire ?

Vous deviez en tous lieux , imposant au vulgaire,  
Régner et sur le trône et dans le sanctuaire ;  
Sans partager les droits du suprême pouvoir,  
Retenir en vos mains le sceptre et l'encensoir,  
Et ne point à nos yeux livrer l'obéissance,  
Aux dangers, aux retours, aux chocs d'une balance.  
Où l'intérêt du Ciel peut mettre un poids fatal,  
Donner au Prince un maître ou du moins un égal....

Nous pourrions citer encore plusieurs vers dignes des applaudissemens qu'ils ont reçus ; bornons-nous à ceux-ci, où le sauvage invite son vainqueur à renoncer au pouvoir suprême, à le suivre,

Ah ! crois-moi , retournons dans ces forêts tranquilles ,  
 Du bonheur des humains seuls et premiers asiles ,  
 Où le sauvage , errant sans travaux et sans soins ,  
 Vit au hasard des fruits offerts à ses besoins ,  
 Sans droits que ces besoins , sans lois que la nature ,  
 Ignorant de vos arts la fatale culture ,  
 Riche de tous les biens , mais sans propriété ,  
 Et souverain du monde avec égalité , etc.

*Réflexions sur l'état actuel du Crédit public de l'Angleterre et de la France*, brochure in-8°, suivie d'un tableau de la dégradation continuelle des effets publics d'Angleterre depuis 1776 jusqu'en 1781, avec le prix des effets publics en France depuis la même époque. On l'attribue à MM. Panchaud, Beaumarchais, Clonard et compagnie.

L'objet de cet écrit est de prouver combien l'état de nos finances est, à tous égards, supérieur à celui de nos voisins; c'est ce qui avait déjà été démontré de la manière la plus évidente dans le *Compte rendu* de M. Necker. La difficulté n'était plus aujourd'hui que de trouver le moyen de donner une opinion avantageuse de l'état actuel de nos ressources, sans dire du bien de l'Administration à laquelle on en est redevable, ou plutôt en tâchant d'en dire du mal, et ce problème était bien digne d'exercer toute l'habileté de ces Messieurs. Quelque adresse cependant qu'ils aient pu mettre en œuvre dans une si louable entreprise, on ne sera point étonné qu'il leur soit échappé plus d'une gaucherie,

N'en est-ce pas une, par exemple, assez impertinente de reprocher à M. Necker d'avoir porté sans nécessité son dernier emprunt de rentes viagères à 10 pour cent, lorsqu'on pouvait savoir que l'administration actuelle allait en ouvrir un de 60 à 70 millions, à 10 pour cent depuis la naissance jusqu'à 50 ans, à 11 depuis 50 jusqu'à 60, et à 12 depuis 60 jusqu'au dessus? Les résultats d'ailleurs qui ont paru les plus dignes d'être remarqués dans cette petite brochure, les voici :

« Pour subvenir aux emprunts continuels occasionés par la guerre, il y avait deux partis à prendre : l'un, d'offrir aux prêteurs un intérêt plus modéré en faveur d'un plus grand accroissement de capital; l'autre, c'était de ne se constituer débiteur que de ce qu'on empruntait réellement, en y attachant l'intérêt quelconqué que les circonstances rendraient indispensable au succès de l'emprunt. Les Anglais ont préféré la première de ces voies à la seconde, au très-grand détriment de leurs finances. Il y a déjà bien des années qu'ils suivent cette mauvaise méthode, dans la vue sans doute d'alléger un peu le poids de la charge annuelle des emprunts, mais en le rejetant avec une telle surcharge sur la postérité, qu'on ne peut espérer qu'elle s'y soumette. En effet, pour les 12 millions qu'ils ont empruntés en 1781, ils ont donné aux souscripteurs 18 millions à 3 pour cent, et 3 millions à 4, ce qui fait 21 mil-

« lions, rapportant 660,000 liv. de rente, etc.  
 « Le crédit de l'Angleterre ressemble à celui  
 « d'un banquier dont les engagements sont com-  
 « munément préférés à ceux des grands sei-  
 « gneurs les plus riches, parce qu'il paye avec  
 « une scrupuleuse exactitude jusqu'au moment  
 « où il cesse de payer tout-à-fait... La France,  
 « au contraire, a conduit ses finances comme on  
 « voit communément conduire celles des grands  
 « propriétaires de terres, sans système suivi,  
 « presque au gré de leurs intendants, et dans la  
 « négligence ou le mépris de cette sévérité d'ad-  
 « ministration et de cette exactitude ponctuelle  
 « qui contribue à reculer la nécessité des em-  
 « prunts par les voies mêmes qui donnent la cer-  
 « titude de les trouver au moment du besoin...  
 « Les véritables soutiens du crédit sont mieux  
 « connus et plus appréciés qu'ils ne l'avaient  
 « jamais été en France, et l'on s'y accoutume  
 « à introduire dans l'administration des finances  
 « une partie de ces principes mercantiles dont  
 « l'Angleterre s'est si bien trouvée. » — Conve-  
 nez-en, Messieurs, à la bonne heure; mais gar-  
 dez-vous d'indiquer l'époque de cette heureuse  
 révolution.

« Si ce genre d'emprunt (les rentes viagères)  
 « est en effet plus à charge à l'Etat que des  
 « rentes perpétuelles rachetables, il a au moins  
 « un avantage bien décidé sur tous les autres,  
 « c'est que la nature elle-même est chargée du  
 « soin de l'amortir. »

Il y a, page 46, un paragraphe entier sur l'établissement de la Caisse d'escompte, où l'on ne comprend rien, que l'indignation des auteurs d'avoir été éloignés de l'administration de cet utile établissement; mais les actionnaires se flattent que le Gouvernement n'épousera point la mauvaise humeur de ces Messieurs, et qu'il ne laissera qu'au temps et à la confiance publique le soin d'étendre et de perfectionner une entreprise si digne de sa protection, mais dont une marche trop ambitieuse ou trop précipitée déciderait bientôt la ruine.

## ÉPIGRAMME.

Avec large bouche et nez gros,  
Certain quidam se mit à rire  
D'un homme voûté par le dos.  
Et vous, lui répond-il, beau sire !  
De la nature vous tenez  
Pomme de terre au lieu de nez,  
Et plus bas le cou pour la cuire.

*Autre, par M. Harduin.*

Un vieillard de cent ans apprenant le trépas  
De son voisin plus que nonagénaire :

Cet homme était, dit-il, trop valetudinaire,

J'ai prédit qu'il ne vivrait pas.

Nous avons déjà eu l'honneur de vous annoncer l'*Histoire de Russie* de M. Levesque, comme la meilleure Histoire connue de cet Empire, que

le caractère de Pierre I<sup>er</sup> et le génie de Catherine II ont rendu plus illustre que toute la grandeur de sa puissance et toute l'étendue de sa vaste domination. Personne, avant M. Levesque, n'avait rassemblé autant de matériaux essentiels à l'exécution d'un travail si difficile.

Le jugement de l'auteur sur l'*Histoire de Pierre-le-Grand*, par Voltaire, nous paraît mériter d'être rapporté en entier. « Si le célèbre auteur, » dit-il, avait été mieux servi par ceux qui lui » envoyaient des notes, je n'aurais pas osé écrire » après lui la vie de Pierre I<sup>er</sup>. Il paraît qu'on » ne lui avait fait traduire que des extraits mal » faits et tronqués du *Journal de Pierre-le-Grand*. » On voit, dès le commencement de la guerre » de Suède, qu'on lui laissait même ignorer des » circonstances de la bataille de Narva, qui af- » faiblissent la gloire des vainqueurs et la honte » des vaincus. Un Allemand, employé au cabinet » et chargé d'envoyer des mémoires à Voltaire, » le servait mal, parce qu'il croyait en avoir » reçu une offense et parce qu'il se proposait » d'écrire l'Histoire du même Prince. L'ouvrage » de Voltaire m'a fourni un petit nombre de » faits qu'il me paraît appuyer sur de bonnes » autorités. Ce grand homme connaissait les dé- » fauts de son livre; il disait quelquefois, je » ferai graver sur ma tombe : *Ci-gît qui a voulu » écrire l'Histoire de Pierre-le-Grand*. » L'*Histoire de Russie*, de M. Levesque, est pré-

cédée de trois dissertations fort savantes sur l'antiquité des Slaves, sur leur langue et sur leur religion.

Sans pouvoir revêtir de preuves suffisantes toutes les conjectures formées par différens auteurs sur les établissemens des Slaves, il paraît au moins démontré que ces peuples portent ce nom depuis un grand nombre de siècles; qu'ils sont sortis de l'Orient comme tous les autres peuples; les Orientaux rendent eux-mêmes témoignage à leur antiquité; que, quelles que soient les contrées où ils se sont répandus anciennement, ils restèrent en grand nombre dans la Russie, confondus alors avec d'autres Nations, sous le nom de Scythes, ou plutôt inconnus à la plus grande partie de l'Europe, parce qu'alors on n'étendait pas encore si loin les bornes de la terre habitable.

Les recherches de notre auteur sur le rapport de la langue de ces peuples avec celle des anciens habitans du Latium tendent à prouver que la ressemblance ne porte à la vérité que sur les expressions primitives des deux langues; mais que cette ressemblance est si frappante, qu'on ne peut l'attribuer au hasard; et il en conclut que les deux peuples doivent avoir nécessairement une même origine.

L'article de la religion des Slaves est tiré d'un petit Dictionnaire de la Mythologie slavonne, composé par M. Mikhaïl-Popof, et imprimé dans un recueil de ses OEuvres, intitulé *Dosougui*,

(les Loisir). Ce morceau nous a paru très-piquant.

Les *Roussalki* étaient les nymphes des eaux et forêts slaves; elles possédaient toutes les grâces de la jeunesse, relevées par le charme de la beauté. Quelquefois on les voyait peigner sur le rivage leur chevelure d'un beau vert de mer, et d'autres fois elles se balançaient, tantôt d'un mouvement rapide, tantôt avec une douce mollesse, sur les branches flexibles des arbres. Leur draperie légère volait au gré des vents, et dans ses diverses ondulations cachait et découvrait tour-à-tour les trésors de la beauté... On aime à voir que l'imagination des Slaves ne le cédait point à celle des Grecs. Mais ils s'étaient fait une image affreuse de leurs Satyres, qu'ils appelaient *Léchiés*. Quand ces *Léchiés* marchaient parmi les herbes, ils ne s'élevaient pas au-dessus d'elles, et la verdure naissante suffisait pour les cacher; mais, quand ils se promenaient dans les forêts, ils atteignaient à la hauteur des arbres les plus élevés. Ils poussaient des cris affreux qui portaient au loin la terreur. Malheur à l'homme téméraire qui osait traverser les forêts; les *Léchiés* s'emparaient de lui, le conduisaient de côté et d'autre jusqu'à la fin du jour, et le transportaient, à l'entrée de la nuit, dans leurs cavernes, où ils prenaient plaisir à le chatouiller jusqu'à la mort.

Les forêts, les fleuves étaient pour les Slaves des objets d'une vénération religieuse, et parmi les Dieux-fleuves il paraît que le *Bog*, connu des

326 CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,  
anciens sous le nom d'*Hypanis*, tenait le premier rang.

La manière la plus usitée de consulter l'avenir était de jeter en l'air des anneaux ou cercles nommés *croujki*; ils étaient blancs d'un côté et noirs de l'autre. Quand le côté blanc se trouvait en dessus, le présage était heureux; mais il était funeste quand le cercle, en tombant, montrait le côté noir, etc.

Les Slaves de Rugen avaient des divinités qui leur étaient propres, et la première de toutes était *Sviatovid* ou *Svétovid*, le dieu du soleil et de la guerre. Un cheval blanc était consacré à ce dieu; il n'était permis qu'au prêtre de lui couper le crin et de le monter. On pensait que *Sviatovid* le montait souvent lui-même pour combattre les ennemis, et la preuve en était sensible, c'est qu'après avoir laissé ce cheval bien net et bien attaché à son râtelier, on le trouvait souvent le lendemain couvert de sueur et de boue.... Pour tirer les présages, on disposait des lances dans un certain ordre prescrit et à une certaine hauteur; à la manière dont le cheval du dieu sautait par-dessus ces diverses rangées de lances, on jugeait les événemens favorables ou sinistres, etc.

L'Histoire suivie de l'Empire de Russie ne remonte qu'au neuvième siècle; mais une tradition consignée dans les plus anciennes Chroniques place dans le cinquième la fondation de Kief et celle de Novgorod. Le plan de notre historien embrasse toute la suite des souverains de Russie, de-

puis Rourick, en 826, jusqu'à l'époque glorieuse du règne de Catherine II en 1774. On comprend aisément que l'Histoire ancienne de Russie ne pouvait pas être susceptible d'un grand intérêt; ces premiers temps n'offrent que des monumens de guerre et de mœurs sauvagés; il est même assez pénible de suivre la liaison du petit nombre de faits et d'événemens dont on est parvenu à retrouver la trace. Ce n'est guère que sous le règne du premier Vladimir, sous ceux d'Iaroslaf son fils, et d'André, fils d'Ioury, ou à l'époque de l'invasion des Tatars, que l'auteur s'est flatté lui-même de pouvoir fixer sans effort l'attention de ses lecteurs. Son ouvrage inspire un intérêt plus soutenu depuis le règne de Dmitri-Donski; ce Prince est le premier qui abattit pour toujours la puissance des Princes apanagés. La partie la plus complète et la plus étendue de la nouvelle *Histoire de Russie* est celle qui renferme le règne de Pierre-le-Grand. On trouve l'Histoire des règnes suivans trop abrégée, et ce n'était pas la peine sans doute de l'entreprendre pour la laisser si imparfaite. On n'y trouvera, dit l'auteur, que la vérité, d'autant moins intéressante, qu'elle sera plus généralement connue.

Le style de M. Levesque, sans avoir l'élégance de Voltaire, ni la précision de Tacite, est en général assez pur; il est simple, clair, et ne manque ni de chaleur ni de rapidité. On ne peut que lui savoir beaucoup de gré de tous les efforts qu'il a dû lui en coûter pour débrouiller avec

### 328 CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,

tant d'ordre, de clarté, les premières origines d'un Empire dont la civilisation n'est pour ainsi dire que l'ouvrage de nos jours, quoiqu'il ascendant de sa puissance politique égale ou surpasse déjà celui des Nations les plus célèbres.

L'*Histoire de Russie* est suivie de plusieurs dissertations fort intéressantes sur le progrès des Russes dans la Sibérie ; sur leurs navigations dans la mer Glaciale et dans l'Océan oriental, sur leur commerce, sur leur littérature, et enfin d'une description géographique de l'Empire de Russie, qui paraît fort exacte, et qui contient des détails infiniment curieux.

Est-il plus difficile aujourd'hui de faire une bonne comédie qu'une bonne tragédie ? c'est une question que l'on voit agiter tous les jours ; et, quelque parti que l'on prenne, il est sans doute beaucoup plus aisé de le soutenir, même avec une grande apparence de raison, que de concevoir une seule scène nouvelle ou comique ou tragique. Il est de fait que nous pouvons citer trois ou quatre poètes qui se sont placés à peu-près sur la même ligne dans l'art de Sophocle et d'Euripide, tandis que Molière a laissé bien loin derrière et tous ceux qui étaient entrés avant lui dans la carrière ; et tous ceux qui ont osé l'y suivre. Le champ de la tragédie paraissait déjà fort épuisé du temps d'Aristote, le nombre des sujets vraiment tragiques, suivant lui, est assez borné ; les convenances particu-

l'Esprit, à notre Théâtre ne sont guère propres à l'étendre. Quelles récoltes nouvelles peut-on se flatter d'y faire en soi-ci après toutes les richesses qu'y recueillirent des génies tels que Corneille, Racine et Voltaire ? Le champ de la comédie ne serait-il pas en même temps et plus vaste et plus neuf ? Un seul homme jusqu'à présent semble avoir possédé l'art de le mettre en valeur ; cet art serait-il donc le plus difficile de tous ? L'aurait-il porté lui seul à un degré de perfection fait pour désespérer tous ceux qui seraient tentés de marcher sur ses traces ? Sans entreprendre d'examiner ces différentes questions, bornons-nous ici à en proposer une qui pourrait bien dispenser de résoudre toutes les autres. Si la tragédie a fourni de nos jours plus d'ouvrages intéressans au Théâtre que la comédie, ne serait-ce pas uniquement parce que la première a beaucoup plus osé et l'autre beaucoup moins que dans le siècle passé ? En transportant si heureusement sur la scène française une partie des beautés du Théâtre anglais, M. de Voltaire n'a-t-il pas donné à l'action de ses tragédies plus de force et d'étendue ? Que de situations et de grands mouvemens n'a-t-il pas mis en spectacle que Corneille et Racine n'auraient osé mettre qu'en récit ! Sa manière de peindre les caractères, les mœurs, les opinions, n'a-t-elle pas en général aussi plus de mouvement et plus de hardiesse ? Si aucun de ceux qui travaillèrent après lui n'a pu atteindre à la hauteur de son

génie, tous ont suivi de loin la route nouvelle qu'il avait indiquée, et, sans parvenir à faire de bons ouvrages, ils ont fait du moins souvent des ouvrages d'effet, des ébauches grossières à la vérité, mais que la magie du Théâtre pouvait faire réussir. La comédie au contraire est devenue tous les jours plus timide; la prétention d'être plus épurée, plus décente, l'a rendue fausse, froide, insipide. N'osant plus traiter de grands caractères, des passions fortement prononcées, des ridicules trop connus ou trop grossiers, elle s'est renfermée dans le cercle étroit de l'esprit de société; à la force comique, elle a tâché de suppléer par l'intérêt du roman, aux saillies originales d'une satire vive et gaie, par des portraits, des maximes et des tirades. Pour ne point blesser par des peintures qu'on eût trouvées trop vraies, elle s'est vue forcée d'adoucir tous les traits de ses modèles; elle n'a plus osé saisir que des nuances, des demi-caractères; toutes ses formes sont devenues factices, maniérées, sa couleur fausse et sans effet. Il est bien vrai que Molière semble s'être emparé des sujets les plus riches et les plus heureux; mais, s'il pouvait renaître, combien n'en trouverait-il pas encore qui le deviendraient entre ses mains? Ce ne sont pas les ridicules qui manqueront jamais au poète; pour se cacher plus adroitement peut-être dans un moment que dans un autre, en existent-ils moins à ses yeux? L'art même avec lequel ils cherchent à se ca-

cher ne fournirait-il pas au vrai génie de nouveaux moyens de les rendre plus comiques ou plus odieux? Ce ne sont pas, encore une fois, les sujets qui manquent au poète, c'est le talent, avouons-le aussi, la liberté de les traiter avec succès. Le goût du public n'est pas devenu meilleur, mais il est bien plus dédaigneux. L'amour-propre des hommes est toujours le même; mais celui de notre siècle paraît plus susceptible, et la police de nos édiles, si facile, si indulgente à tant d'autres égards, est depuis fort long-temps, sur ce seul article, peut-être plus sévère et plus ombrageuse qu'elle ne le fut jamais sous le moins philosophe et sous le plus absolu des Rois.

Ces réflexions ne sont ni l'apologie ni la critique de la nouvelle comédie qu'on vient de donner au Théâtre français; mais, faites à l'occasion de cet ouvrage, elles pourront préparer du moins nos lecteurs au jugement que nous croyons devoir en porter.

*Le Flatteur*, comédie en cinq actes et en vers, représentée pour la première fois le vendredi 15, est de M. Lantier, auteur de *l'Impatient*. C'est absolument le même sujet et presque le même fonds d'intrigue que celui de la pièce de J. B. Rousseau qui porte le même titre, et l'on n'a pas encore oublié que la fable du *Méchant* de Gresset fut calquée aussi sur le même dessin.

Dans l'une et l'autre pièces, le Flatteur emploie son caractère ou son talent à gagner l'esprit

d'un bon homme pour en obtenir la main d'une riche héritière; dans l'une et l'autre, il se sert du même moyen pour écarter son rival; c'est en paraissant vouloir le servir qu'il réussit à le brouiller et avec sa maîtresse et avec ses parens; des circonstances assez semblables font manquer, dans les deux pièces, le succès de l'artifice et dévoilent le Flatteur aux yeux de ses dupes. L'intrigue du *Flatteur* de Rousseau est plus simple et plus serrée; celle du *Flatteur* de M. Lantier, avec moins d'art et moins de vraie semblance, aurait pu fournir, ce me semble, des scènes plus variées et plus comiques. Le héros des deux pièces est bien plus encore un intrigant, un tracassier qu'un flatteur; mais il est difficile de présenter autrement ce rôle au théâtre; et c'est peut-être là le vice radical du sujet. Le vrai Flatteur est un homme sans caractère, par-là même disposé à les prendre tous, ceux même qui semblent le plus opposés, et à les prendre sans autre motif que le besoin de plaire, par faiblesse ou par lâcheté. Un tel personnage ne serait, peut-être pas indigne de la scène; mais il n'appartient qu'à l'homme de génie de concevoir les moyens de rendre ce personnage théâtral, de le mettre en action, d'imaginer une fable assez heureuse pour en développer tous les inconvéniens, tout le ridicule.

Quoique M. Lantier ait formé très-visiblement son principal rôle sur le modèle qui en

existait déjà au Théâtre, il paraît avoir cherché à le rendre un peu moins odieux; il ne l'avilit pas du moins jusqu'à lui prêter le projet d'une escroquerie aussi infâme que l'est celle du dédit de dix mille écus dans la pièce de Rousseau.

L'objet des complaisances et des louanges perfides du Flatteur n'est pas simplement un bon homme comme Chrysante, c'est un financier qui a toute la sottise d'un parvenu, un M. Richard très-vain du titre de marquis qu'on lui a fait acheter à grands frais, et qui joint encore à ce travers la manie du bel esprit; sous ce dernier rapport, le rôle est une espèce de caricature de celui de Franc-Aléu dans la *Métromanie*.

Dans la pièce de Rousseau, l'homme mis en contraste avec le Flatteur est un vieux domestique, disant très-opiniâtrément la vérité à son maître, et se désolant souvent d'une manière assez plaisante de le voir toujours la dupe d'un fripon. Dans la pièce de M. Lantier, c'est le frère même du financier, un homme qui éprouva beaucoup de malheurs, et qui croit devoir reconnaître par sa sincérité l'asile que voulut bien lui accorder l'amitié de son frère. Sa fille, l'unique héritière de M. Richard, est l'objet des vœux du Flatteur, et la mère de cette jeune personne à un amour-propre très-sensible à la louange joint encore un vieux goût pour la coquetterie et beaucoup de curiosité.

334 CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,

Voilà d'abord, sans compter les soubrettes, les valets et le sieur Germain, marchand orfèvre, à qui l'on fait jouer le rôle d'un savant, d'un bel esprit, plus de personnages en mouvement que dans la pièce de Rousseau, et surtout bien plus de moyens de faire ressortir le caractère du Flatteur, d'en varier les nuances, d'embarrasser et de mettre son industrie en jeu.

M. Lantier a-t-il su en profiter ? Non ; plus compliquée à tous égards que celle de Rousseau, l'intrigue de sa pièce a paru cependant plus faible, les liaisons moins naturelles, les scènes encore moins piquantes. Combien l'esprit de saisir une combinaison, plus ou moins ingénieuse, est loin du talent de la produire avec succès !

Le premier acte de cette comédie a été bien reçu ; le second, où se trouve une longue dissertation sur la flatterie entre Dolci et son valet, dissertation très-énergique et très-déplacée, avec impatience ; le troisième, occupé principalement par la scène du cabinet, avec une sorte d'incertitude ; le quatrième, où le pauvre Richard est si grossièrement mystifié par le ridicule Germain, d'abord avec quelque plaisir, ensuite avec ennui ; le cinquième, avec beaucoup de froideur, et par-ci par-là quelques huées.

Il y a une très-grande inégalité dans le style de cet ouvrage ; on y trouve quelquefois un ton au-dessus de celui qui convient à la comédie, comme au second acte ; plus souvent celui

d'une familiarité plate et bourgeoise. L'intrigue en est tour-à-tour faible et forcée ; mais on ne peut refuser à l'auteur quelques conceptions de scène assez comiques, des détails pleins d'esprit, de la prestesse dans le dialogue, des mots de caractère très-heureusement saisis.

Cette pièce n'a eu que quatre ou cinq représentations. Nous attendrions qu'elle soit imprimée pour en parler avec plus de détails, si elle nous paraît mériter à la lecture plus de succès qu'elle n'en a obtenu au Théâtre.

**ROMANCE de M. Marmontel.**

*Sur l'air de Marlborough.*

LISE.

Quoi, sans vouloir l'entendre,  
J'éloigne l'amant le plus tendre !  
Quoi, sans vouloir l'entendre,  
Le renvoyer ainsi ! (ter.)

Voilà qu'il se retire,  
Contant aux échos son martyre ;  
Voilà qu'il se retire  
Plus pâle qu'un souci.

Va-t-il se faire hermite ?  
Hélas ! qu'il revienne au plus vite :  
Va-t-il se faire hermite  
Et me laisser ainsi !

Va-t-il pas à l'armée ?  
Mon Dieu, que j'en suis alarmée !  
Va-t-il pas à l'armée ?  
J'en ai le cœur transi.

Pour abrégér sa peine,  
S'il va se noyer dans la Seine.

336 CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,

Pour abrégér ma peine,  
 J'y veux aller aussi,  
 Voilà donc le salaire  
 Des joins qu'il a pris de me plaire,  
 Voilà donc le salaire  
 Et tout le grand merci!

Reviens, mon pauvre Blaise,  
 Non, plus de rigueurs, je m'apaise,  
 Reviens, mon pauvre Blaise,  
 Mon cœur est adouci,  
 Voyons sous la coudrette,  
 Hélas! en vain je le regrette.

Voyons sous la coudrette,  
 Blaise, êtes-vous ici?

Ah! s'il respire encore,  
 Amour, dis-lui que je l'adore;  
 Ah! s'il respire encore,  
 L'écho me répond: Si,

C'est peut être un présage;  
 Suivons les détours du boage;  
 C'est peut être un présage;  
 Justement le voici.

Etendu sur la mousse;  
 Il a pris la mort la plus douce,  
 Etendu sur la mousse,  
 Il est mort de sonci.

Approchons, mais je tremble,  
 Il respire encor, ce me semble,  
 Approchons, mais je tremble,  
 Dormez-vous, mon ami?

BLAISE

Oui-dà, ne vous déplaie;  
 Pour rêver à vous à mon aise,

Oui-dà , ne vous déplaie ,  
Je m'étais endormi.

Je vous aimais en songe ,  
Et ce n'était pas un mensonge ;  
Je vous aimais en songe ,  
Mais vous m'aimez aussi.

LISE.

Je ne puis m'en dédire ,  
Oui , quoi que le songe ait pu dire ,  
Je ne puis m'en dédire ,  
Tout est vrai ; ~~Don~~ merci.

BLAISE.

Lise , à ce doux langage  
Je sors du plus sombre nuage ;  
Lise , à ce doux langage  
Le temps s'est éclairci.

L'élection de M. le marquis de Condorcet à la place vacante à l'Académie française , par la mort de M. Saurin , est une des plus grandes batailles que M. d'Alembert ait gagnées contre M. de Buffon. Ce dernier voulait absolument qu'on donnât la préférence à M. Bailly , auteur de *l'Histoire de l'Astronomie ancienne* , des *Lettres sur l'Atlantide* et sur *l'Origine des Sciences* ; M. de Chamfort , à la dernière élection , ne l'avait emporté sur lui que de trois ou quatre voix. Son nouveau concurrent avait non-seulement moins de titres littéraires que lui ; le seul qu'il ait osé avouer jusqu'ici est un mince recueil d'*Éloges académiques* ; on ne doit point compter ici ses Mémoires pour l'Aca-

démie des Sciences dont il est secrétaire, ce ne sont pas des ouvrages de littérature; tous ses autres écrits, la *Lettre d'un Théologien à son Fils*, où, à propos de l'abbé Sabathier ou Sabotier (1), il se moque tour-à-tour si gaiement de la religion et des prêtres; son *Commentaire des Pensées de Pascal*, Commentaire qui renferme les principes les plus subtils d'un athéisme décidé; ses plates *Lettres du Laboureur* contre le Livre de M. Necker, *de la Législation et du Commerce des Grains*; les infâmes libelles qu'il osa faire depuis sur les opérations de ce grand ministre, tous ces écrits sans doute devaient paraître à l'Académie française autant de motifs d'exclusion; mais que d'iniquités ne peut couvrir l'amour de la philosophie porté à un certain degré! C'est comme la foi, qui fait plus de miracles encore que la charité. Il n'en est pas moins vrai que M. d'Alembert a eu besoin de toute l'adresse de son esprit, de toute l'activité de sa politique, on l'assure même, de toute l'éloquence de ses larmes pour décider le triomphe de son client; et sans une petite trahison de M. de Tressan, tant d'efforts, tant de soins étaient encore perdus; car M. de Condorcet n'a eu qu'une seule voix de plus que M. Bailly, seize contre quinze; et voici l'histoire assez curieuse de cette voix bien digne assurément d'être comptée. M. de Buffon, à qui M. de Tressan doit sa place à l'Académie, crut bonnement pou-

(1) L'auteur du Dictionnaire des Trois Siècles de notre Littérature.

voir se fier à la parole qu'il lui avait donnée de servir M. Bailly. M. d'Alembert avait obtenu de lui la même promesse en faveur de M. de Condorcet ; mais , beaucoup meilleur géomètre que le Plin français , il jugea très-bien qu'une promesse verbale du comte de Tressan n'était pas d'une démonstration assez rigoureuse ; en conséquence , il se fit donner la voix dont il avait besoin dans un billet convenablement cacheté , et ce petit tour de passe-passe a décidé le succès d'une des plus illustres journées du conclave académique. Les gens du monde n'ont pas été peu surpris de voir les hommes de lettres qui paraissaient le plus attachés à M. Necker , donner avec tant d'empressement leur suffrage au plus violent , quoiqu'au plus désintéressé de ses ennemis ; mais ces honnêtes gens-là ne voient point que les considérations particulières doivent toujours céder à l'esprit du corps , à l'intérêt de cette philosophie , au service de laquelle personne ne fut jamais plus dévoué que le marquis de Condorcet. La Cour venait de nommer un archevêque d'une piété , d'une dévotion extraordinaire ; n'était-il pas de la sagesse de ces Messieurs de balancer un pareil choix par celui d'un confrère plus athée encore que de coutume ?

Le Discours du nouveau récipiendaire , prononcé à la séance publique du 21 , pour être l'ouvrage d'un homme d'esprit , n'en est pas moins un assez mauvais Discours , sans chaleur , sans harmonie , sans élégance , rempli d'idées

rebattues, d'une métaphysique fausse et précieuse, plus remarquable encore par une foule d'expressions impropres et de mauvais goût, telle que cette exclamation d'une emphase si ridicule : « Témoins des *derniers efforts* de l'ignorance et de l'erreur, nous avons vu la raison sortir victorieuse de cette lutte si longue, si pénible, et nous pouvons nous écrier enfin : *La vérité a vaincu ! le genre humain est sauvé. . . !* » Quel est le vieux prône où notre philosophe a été prendre ce beau mouvement d'éloquence ?

L'objet de son Discours est de montrer que notre dix-huitième siècle a tellement perfectionné le système général des connaissances humaines, qu'il n'est plus au pouvoir des hommes d'éteindre cette grande lumière, et qu'une révolution dans le globe peut seule y ramener les ténèbres. L'admiration que lui inspirent les étonnantes découvertes faites de nos jours le transporte hors de lui-même ; et si cet excès d'enthousiasme ne rend pas son style plus oratoire, il lui donne du moins souvent une obscurité qu'il ne tient qu'à nous de trouver sublime.

Tout s'agrandit aux yeux de l'orateur. « Un jeune homme, au sortir de nos écoles, lui paraît aujourd'hui réunir plus de connaissances réelles que les plus grands génies non seulement de l'antiquité, mais encore du dix-septième siècle.... » Dans tous les temps, l'es-

prît humain verra toujours devant lui un espace infini ; mais celui qu'à *chaque instant* il laisse derrière soi , celui qui le sépare des temps de son enfance , s'accroîtra sans cesse....

« Il voit *chaque année, chaque mois, chaque jour* ( c'est apparemment dans le *Journal de Paris* ou dans les *Petites-Affiches* ) marqués *également* par une découverte nouvelle et par une invention utile..... » Enfin que ne voit-il pas dans son ivresse philosophique !

On ne peut nier sans doute que nos méthodes d'instruire ne se soient perfectionnées , qu'on n'ait mieux senti que jamais la nécessité de faire de l'observation des faits la base de toutes les sciences morales et physiques , que le goût des connaissances ne se soit porté en général sur des objets plus dignes de nos travaux et de nos recherches , que l'empire de l'opinion n'acquière tous les jours une influence plus utile ; mais pourquoi ne pas se contenter de le dire avec simplicité ? Pourquoi nous exagérer follement et le peu de progrès que nous avons faits , et le peu de progrès que nous pouvons faire encore ? Pourquoi se permettre surtout d'opposer avec tant de faste cette puissance de l'opinion aux puissances qui gouvernent réellement le monde ? Pourquoi risquer si gratuitement de les brouiller , lorsqu'il est si fort de leur intérêt de se ménager mutuellement ?

Il serait absurde de soutenir que les arts de l'esprit et de l'imagination sont absolument in-

compatibles avec le progrès des lumières ; mais il n'en est pas moins prouvé que l'éloquence et la poésie ont toujours précédé l'étude des sciences exactes et l'ont rarement suivie. Le célèbre Bacon l'a dit lui-même quelque part ; toutes les fois qu'on verra discuter avec beaucoup d'intérêt les grandes questions du Gouvernement et de l'économie politique , les belles-lettres seront bientôt négligées. D'ailleurs , comment avouer de si bonne foi que la précision philosophique doit rendre nécessairement les langues *moins hardies, moins figurées* , leur communiquer de la *sécheresse* et de l'*austérité* , sans vouloir convenir en même temps qu'elle prive ainsi l'éloquence et la poésie d'une partie des ressources qu'il leur appartient d'employer pour nous intéresser ou pour nous séduire ?

En développant l'heureuse application que la plupart des souverains de l'Europe ont faite de nos jours des lumières de la philosophie au bonheur de leurs peuples , on s'étonnera peut-être que notre orateur ait oublié de parler et de Joseph II et de son auguste frère ; mais c'est une omission qu'il serait injuste de lui reprocher , des ordres supérieurs l'avaient exigée ; on a craint sans doute de compromettre le Lycée académique avec le Vatican ; on a pensé sans doute que MM. les Quarante , n'étant pas déjà trop bien avec le Chef invisible de l'Eglise , ne devaient pas s'exposer à se mettre plus mal encore avec celui qui le représente. Quoi qu'il

en soit, le silence du philosophe a paru faire ici plus de sensation que tout ce qu'il aurait pu dire : *Præfulgebant eo ipso quod effigies eorum non visebantur.*

Après avoir analysé assez longuement le thème qu'il s'était prescrit, M. de Condorcet a fait encore un long panégyrique de son prédécesseur M. Saurin ; et dans ce panégyrique , à propos de *Béverley*, une assez longue dissertation sur le drame. L'auditoire a été d'autant plus ennuyé de toutes ces longueurs, qu'à tant d'autres qualités de l'orateur le récipiendaire joint encore celle d'avoir le débit le plus triste et le plus monotone.

La Réponse faite à ce Discours par M. le duc de Nivernois a soulagé notre attention ; elle a paru remplie de naturel et de grâce ; la manière dont on y laisse entendre que, fort brutal dans sa jeunesse, M. Saurin l'avait été beaucoup moins dans un âge plus avancé, est aussi polie qu'elle est vraie. On a remarqué surtout une adresse infinie dans la transition qui amène l'Eloge de M. le comte de Maurepas , dans la mesure avec laquelle cet Eloge est fait, et dans le soin avec lequel il est placé précisément là où l'on était le plus sûr de le faire applaudir, à la période même qui termine le Discours. Il était impossible de rappeler plus naturellement à M. de Condorcet l'obligation de remplir, en qualité de biographe de l'Académie des Sciences, la tâche qui lui est imposée à l'égard de la mé-

### 344 CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,

moire de M. de Maurepas , et la manière de la remplir convenablement. Ceci a paru d'autant plus piquant , que tout le monde sait combien M. de Condorcet, l'ami le plus fanatique de M. Turgot , détestait M. de Maurepas , et que depuis long-temps il doit déjà un Éloge à cette famille, dont il s'obstine à ne point s'acquitter , celui de M. le duc de La Vrillière.

M. l'abbé Delille a soutenu l'intérêt de cette séance par la lecture du premier chant de son Poème , et jamais lecture n'a été plus vivement applaudie.

Celle que M. d'Alembert a faite ensuite de l'*Éloge du marquis de Saint-Aulaire* n'a pas eu le même bonheur : soit que l'attention fût déjà fatiguée , soit qu'il n'y ait point de prose assez piquante pour être goûtée après le plaisir qu'avaient fait les vers de l'abbé Delille , l'impatience du public s'est manifestée de la façon du monde la plus désobligeante pour l'auteur. Au moment où , après beaucoup de peines et d'ennuis , on le vit arriver enfin à l'époque de la mort de son héros , il partit de tous les coins de la salle un murmure de ah!!! si expressif , qu'il était impossible de s'y méprendre. Quel beau jour de perdu pour son ami Linguet !

Quoique nous ayons remarqué dans ce nouvel Éloge de M. d'Alembert , comme dans tous ceux que l'on connaît déjà de lui , plusieurs anecdotes agréables , quelques traits dignes d'être recueillis , on ne peut dissimuler que ce ne soit

un des plus faibles. Le sujet en était assez ingrat, les détails en ont paru longs et minutieux, les digressions forcées, les plaisanteries trop mesquines ou trop usées. Quelque bien que M. d'Alembert connaisse les effets du Théâtre académique, il a pu se tromper sans doute; mais pour avoir été sifflé une fois dans sa vie justement ou non, un grand homme en serait-il moins grand, un philosophe en serait-il moins heureux?

---

*Troisième Voyage de Cook, ou Journal d'une Expédition faite dans la mer Pacifique du Sud et du Nord, 1776, 1777, 1778, 1779 et 1780, traduit de l'anglais, par M. Demeunier, auteur de la Traduction du Voyage de Malte et de Sicile de Brydone, de quelques autres Voyageurs anglais; un volume in-8°.*

Ce Journal n'est point celui de l'infortuné Cook, ni celui de M. Clarke, qui eut après lui le commandement de l'expédition; il est d'un officier qui montait *la Découverte*, l'un des deux vaisseaux de Cook; mais comme il a publié furtivement son ouvrage, il ne laisse point deviner le grade qu'il y occupait. Quoique l'on ait raison de se tenir en garde contre les préventions d'un anonyme qui juge souvent son chef avec beaucoup de rigueur, et peut-être avec beaucoup de légèreté, il serait difficile de ne pas lui savoir gré de s'être pressé de satisfaire l'impatience qu'on avait de connaître les principales découvertes de ce nouveau Voyage; on

346 CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,

sait que la Relation des capitaines ne paraîtra pas sitôt. Celle que nous avons l'honneur de vous annoncer renferme plusieurs détails curieux que l'on ne trouvera peut-être ni dans le Journal de Cook, ni dans celui de M. Clarke, et pourra leur servir de supplément. La plus grande partie de l'ouvrage porte un caractère d'exactitude et de simplicité qui inspire la confiance, et l'on y reconnaît souvent l'expression d'une âme honnête et sensible. On lira sûrement avec plaisir le récit du retour d'Omaï dans sa patrie d'O-Taïti, avec intérêt celui des malheureux matelots égarés dans une île déserte, plusieurs observations nouvelles sur les mœurs et la police des Zélandais; on ne sera point surpris de l'accueil distingué que nos voyageurs reçurent du gouverneur du Kamtchatka; mais on sera touché de cette nouvelle preuve de la providence bienfaisante de Catherine II; on ne pourra suivre enfin, sans la plus vive émotion, le détail de toutes les circonstances qui précédèrent et qui suivirent la fin déplorable de ce brave capitaine Cook, dont le courage, quelque témérité qu'on puisse lui reprocher, méritait sans doute une autre destinée.

---

COLOMB, dans les fers, à Ferdinand et Isabelle, après la découverte de l'Amérique, Épttre qui a remporté le prix de l'Académie de Marseille, précédée d'un Précis historique sur Colomb, par M. le chevalier de Langeac, avec cette épigraphe ;

Ici tout est merveille, ici tout est vérité.

RACINE le fils.

Brochure assez volumineuse, in-8°, ornée, avec tout le luxe typographique, et de gravures et de marges et de vignettes.

Le *Précis historique* est extrait principalement de la *Vie de Colomb*, par Ferdinand son fils, des *Lettres de Pierre Martyr*, de l'*Histoire de Saint-Domingue*, de celle de l'Amérique de Robertson ; on n'y apprend rien, mais on le lit avec intérêt, parce qu'il est écrit avec chaleur, et on le lirait avec plus de plaisir encore si le style, d'ailleurs assez rapide, ne péchait pas quelquefois par trop de pompe, trop d'emphase.

Le moment que le poète a choisi pour le sujet de son héroïde est celui où Colomb étant arrivé chargé de chaînes du Nouveau-Monde, et Ferdinand et Isabelle ayant senti combien cet événement devait nuire à leur gloire, s'empressèrent, pour réparer une si cruelle injure, d'inviter l'amiral à venir à la Cour, et lui envoyèrent une somme d'argent sans le rétablir dans ses droits. C'est à cette invitation et à ce présent que Co-

lomb est censé répondre. Nous nous contenterons de citer les premiers vers de l'Épître :

Non, gardez loin de moi vos impuissans regrets !  
 Je ne veux rien de vous , ni remords ni bienfaits ;  
 Je ne veux rien de vous , Ferdinand , Isabelle ,  
 C'est à deux univers que Colomb en appelle.  
 Quand le faible opprimé s'adresse en vain aux lois ,  
 Le monde , en le jugeant , sait le venger des Rois , etc.

---

*Opinion d'un citoyen sur le Mariage et sur a Dot*, brochure.

C'est l'ouvrage d'un jeune homme. Son objet est de prouver

1°. Que les inconvéniens de l'état actuel du mariage sont une des principales sources de la corruption des mœurs, du grand nombre des célibataires et du *déficit* qui en résulte pour la population ;

2°. Que la source de ces inconvéniens est la dot que les femmes apportent à leurs maris.

En conséquence, il propose d'ordonner, par une loi, que les filles à l'avenir ne pourront apporter de dots sous aucune dénomination ; qu'elles ne pourront partager avec les mâles dans les successions de leurs parens, et qu'elles ne seront susceptibles d'aucuns legs, d'aucunes donations, du moment où elles seront femmes, mais seulement en usufruit, si elles restent filles ou veuves.

« Il est temps, dit-il, que des souverains éclair-

» rés fassent adopter à leurs sujets, pour leur  
 » bonheur individuel, une loi qu'ils se sont im-  
 » posée pour le bonheur et le repos des Nations.  
 » Jadis les souverains, ne se mariant que dans  
 » des vues d'agrandissement, prenaient des  
 » épouses qui leur apportaient pour dot des  
 » provinces entières; mais, au lieu d'un accrois-  
 » sement réel de puissance, il n'en résultait le  
 » plus souvent, pour leurs peuples, que des  
 » guerres sanglantes et désastreuses. De nos  
 » jours, au contraire, les plus grands monarques  
 » ne consultent que leurs cœurs, et ne demandent  
 » pour dot à leurs augustes épouses que des  
 » agrémens et surtout des vertus; ils sont magni-  
 » fiquement récompensés de leur sage modéra-  
 » tion par le calme et le bonheur qui règnent  
 » dans l'intérieur de leur palais, et par la paix  
 » et la tranquillité dont jouissent leurs peu-  
 » ples, etc.»

---

MARS 1782.

---

STANCES *d'un Jeune Homme à madame de  
Lauzun.*

Quoi ! vous daignez me consoler !  
Quoi ! mon malheur vous intéresse !  
A vingt ans vous savez parler  
Avec tant d'âme et de sagesse !

De ces yeux partout adorés  
J'ai vu s'échapper quelques larmes ;  
Qui peut tenir à tant de charmes ?  
Vous êtes belle, et vous pleurez !

Vertueuse et douce Julie,  
Si vous partagez mon chagrin,  
Je pardonne presque au destin  
Les amertumes de ma vie.

En vous parlant de vos bienfaits,  
Déjà je ressens moins mes peines :  
Mon sang qui bouillait dans mes veines  
En ce moment circule en paix.

De Vénus le charme invincible  
Est souvent funeste aux mortels ;  
C'est à Vénus sage et sensible  
Que l'univers doit des autels.

---

BOUTS-RIMÉS *que Monsieur avait donné à remplir  
à M.<sup>e</sup> le m. de M.*

|                                              |            |
|----------------------------------------------|------------|
| C'est en vain que de Rome aux rives du       | — Danube ; |
| Notre antique muphti vient au petit          | — galop.   |
| Aujourd'hui pierre ponce, autrefois pierre   | — cube,    |
| Il distillait l'absinthe, à présent le       | — sirop.   |
| De son vieux baromètre en observant le       | — tube,    |
| Il doit voir qu'on perd tout lorsqu'on exige | — trop.    |

---

Aucun des chefs-d'œuvre de Racine et de Voltaire n'attira peut-être une plus grande affluence de monde au Théâtre que le drame de mademoiselle Raucour, représenté, pour la première fois, le vendredi 1<sup>er</sup>. Cette pièce, en trois actes et en prose, a été imaginée, comme nous l'avons dit, pour faire servir utilement les habits et les décorations de *la discipline militaire du Nord*, et cet objet ne pouvait être mieux rempli. Quoique le succès de la première représentation ait été plus qu'équivoque, elle n'en a pas moins excité tant de curiosité que l'empressement du public s'est soutenu jusqu'à présent; on en est, je crois, à la sixième représentation, avec une merveilleuse constance. En persistant à trouver le drame détestable, mais l'auteur, sous l'uniforme prussien, charmant, on ne s'est point encore lassé de venir siffler l'un et applaudir l'autre. Il y aurait en vérité de l'humeur à ne pas trouver ce partage assez équitable.

---

Le sujet d'*Henriette*, c'est le titre du nouveau drame, est tiré, dit-on, d'une pièce du Théâtre allemand; suivant d'autres autorités, d'une pantomime que l'auteur vit jouer dans ses courses du Nord à Varsovie. Nous ne sommes pas encore en état d'éclaircir cette grande question.

On ne perdra point ici son temps à prouver combien la conduite de cette pièce est monstrueuse, combien toute l'action en est folle et

### 352 CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,

romanesque; il n'en est pas moins vrai que la scène où Henriette se détermine à désertier est d'une conception assez théâtrale; que celle du troisième acte entre son père et le commandeur doit une grande partie de son effet au jeu de Molé; mais que l'idée de cette situation est par elle-même infiniment touchante. La pièce est aussi bien écrite qu'elle est bien pensée, et c'est tout dire : il y a pourtant, comme l'observait quelqu'un, des choses qui passeront très-sûrement en proverbes, telles que cette grande maxime si philosophique et si neuve, *la peur est souvent pire que le mal*; à la bonne heure. Nous espérons aussi que le roi de Prusse voudra bien ne pas se venger trop sérieusement de la petite impertinence que l'auteur s'est permis de mettre dans la bouche d'un soldat prussien; *oui, chez nous*; dit-il, *en temps de guerre le soldat est presque aussi bien traité que l'officier; mais en temps de paix... ma foi, l'officier l'est à peine comme un simple soldat*.

L'opéra d'*Orphée*, avec la nouvelle musique de M. Gossec, donné pour la première fois, sur le Théâtre de l'Académie royale de musique, le jour même de la première représentation d'*Henriette* au Théâtre français, n'a excité ni murmures ni enthousiasme; c'est de la musique bien faite, mais sans esprit et sans génie. Les Gluckistes en ont dit beaucoup de bien par reconnaissance, M. Gossec s'étant toujours déclaré un des admirateurs les plus passionnés du talent

de M. le chevalier Gluck; la vieille cabale des Lullistes lui a su un gré infini d'avoir conservé l'ancien air de Lulli sur ces paroles si connues d'Egée à la Princesse, *Faites grâce à mon âge en faveur de ma gloire; etc.* Mais le seul morceau qui ait été bien généralement applaudi et qui nous a paru mériter de l'être, est celui du troisième acte, *Si la belle Eglé m'est ravie*; quoique le chant n'en soit ni très-neuf, ni très-piquant, il est du moins d'un bon genre et d'une mélodie agréable.

C'est M. Morel qui s'est chargé d'arranger le Poème, de le réduire en quatre actes, et d'y ajouter les vers que pouvaient exiger et la nouvelle coupe des airs et la nouvelle liaison des scènes. On a dit que si les paroles de Quinault avaient été traitées fort légèrement par le poète qui les a *marmontélisées*, elles l'avaient été en revanche fort lourdement par le musicien; cela est assez vrai, mais cela ne nuira point au succès de l'ouvrage, très-digne et de nos grandes connaissances et de notre bon goût en musique. Le spectacle de cet opéra est d'ailleurs très-noble et très-intéressant; les ballets sont aussi bien exécutés qu'ils peuvent l'être depuis que nous avons perdu Vestris, Heinel et Théodore.

Est-ce la peine de dire ici que *les Deux Fourbas*, petite comédie en un acte, de M. de La Chabeausière, auteur des *Maris corrigés*, a été donnée une seule fois sur le Théâtre de la Comédie ita-

lienne, et n'a eu aucun succès ? C'est un sujet tiré de *Gil Blas*, le même à peu près que celui de *Crispin rival de son Maître*, par Le Sage. La pièce a été écoutée jusqu'à la fin avec une patience digne d'éloges ; mais, la toile tombante, elle a été sifflée si distinctement que l'auteur se l'est tenu pour dit, et n'a pas jugé à propos d'essayer une seconde fois l'opinion du public ; il a bien fait, sans doute. Ce qui vient d'arriver au sieur Gramont prouve cependant que ce public n'est pas toujours du même avis. Il y a quelque temps que, l'ayant vu paraître dans le rôle d'Orosmane qu'il avait joué plus d'une fois avec assez de succès, on se prit tellement d'humeur contre lui qu'on le força, même à deux reprises, de quitter la scène, et qu'on aima mieux, le sieur de La Rive étant absent, voir jouer le rôle au sieur Dorival, réduit depuis long-temps à l'emploi de confident. Les huées avaient été si multipliées, avaient paru si prodigieusement unanimes, que tout le monde crut de bonne foi qu'il n'oserait plus se montrer sur la scène ; en conséquence, il avait même déjà reçu son congé de la Comédie. Grâce à la protection de la Cour, il obtint l'ordre de rentrer ; il vient de rentrer en effet par le rôle de Pierre-le-Cruel. Le parterre l'a reçu à merveille, et lorsqu'il s'est avancé sur le devant de la scène pour dire à ces Messieurs ce que nous avons encore en ce moment beaucoup de peine à comprendre : « Messieurs, vous me voyez pénétré de la plus

» vive sensibilité; mais, pour vous l'exprimer,  
 » permettez-moi d'attendre le temps où ma re-  
 » connaissance pourra paraître aussi pure, aussi  
 » désintéressée que votre indulgence.... », la  
 salle a retenti des plus vives acclamations, et ce-  
 lui qu'on avait hué, il y a trois semaines, comme  
 le dernier des hommes, s'est vu accueilli avec  
 tous les honneurs qu'on pourrait rendre à un  
 héros persécuté. O Athéniens ! ô Athéniens ?

---

*OEuvres complètes de M. l'abbé de Voisenon*,  
 en cinq volumes in-8°, recueillies et publiées  
 par madame la comtesse de Turpin. Il n'y a  
 guère, dans ce volumineux recueil, que *la Co-  
 quette fixée*, pièce froide, mais remplie d'esprit,  
 quelques Contes, entre autres celui de *Tant pis  
 pour lui, Tant mieux pour elles*, l'ouvrage le  
 plus ingénieux que nous connaissions dans ce  
 genre, et un très-petit nombre de Pièces fugi-  
 tives, qui méritassent véritablement d'être con-  
 servées. Les *Anecdotes littéraires* sont une es-  
 pèce d'*Ana*, rempli des préventions les plus in-  
 justes, mais où l'on trouve à travers beaucoup  
 de sarcasmes, de pointes, de mauvais calembours,  
 quelques mots heureux, quelques traits  
 plaisans; tout le reste du recueil est composé  
 de Prologues, de Comédies, d'Opéras oubliés  
 depuis long-temps ou bien dignes de l'être;  
*Coulouf* et *Memnon*, pour n'avoir pas encore  
 paru, ne méritent pas d'être distingués; les  
*Fragmens historiques sur le ministère de Colbert*,

356 CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,

sur les guerres d'Espagne, de Hollande, de Gênes, d'Amérique, etc., sur le commerce des deux Indes, n'offrent pas plus d'intérêt que d'instruction, et le Lecteur partage, en les lisant, tout l'ennui que l'auteur eut probablement lui-même à les écrire.

---

*VERS de mademoiselle Aurore, Chanteuse de l'Académie royale de Musique, âgée de dix-sept ans, à mademoiselle Raucour.*

Notre sexe doit s'honorer  
Alors que votre gloire est en tous lieux semée.  
Je n'ai su vos succès que par la renommée,  
Et je voudrais les célébrer.  
Permettez que sous vos auspices  
Mes premiers vers soient adressés;  
Vous devez avoir les prémices  
Des arts que vous embellissez.  
Tandis qu'au tendre amour vous dérobez vos veilles  
Pour les consacrer aux beaux-arts,  
Tandis que des neuf Sœurs vous fixez les regards,  
Chanteuse, reléguée au pays des merveilles,  
Moi, je cultive avec bien des efforts  
L'art futile et brillant de flatter les oreilles  
Par l'assemblage des accords.  
Vous, appui du Théâtre où régnaient les Corneilles,  
Par votre art aimable, enchanteur,  
Vous instruisez l'esprit et vous parlez au cœur.

---

*VERS de la même à M. le marquis de Saint-Marc.*

Eh quoi ! de ma muse naissante  
Vous daignez approuver l'essor !  
Quand ma lyre timide enfante  
Des sons formés à peine encor,

Saint-Marc, dans cet art si grand maître,  
A mes essais daigne applaudir :  
Il veut bien aider à fleurir  
Le faible talent qui veut naître.  
Quoi ! du sommet de l'Hélicon  
Jusqu'à moi vous daignez descendre !  
Ce procédé pourrait surprendre  
Dans un favori d'Apollon :  
Je ne crois pas qu'on le condamne ;  
Vous savez qu'on a vu jadis  
Jupiter de l'humble Baucis  
Ne pas dédaigner la cabane.

---

RÉPONSE *de M. le marquis de Saint-Marc.*

Je viens de recevoir, Mademoiselle, les vers charmans que vous avez daigné m'adresser. Comme je les louerais si je n'y étais beaucoup trop loué ! Vos vers en général sont pleins d'harmonie, de sens, de grâce, et, en quelque manière, de cette fraîcheur qu'annonce votre nom et que montre votre présence. Il semble que vous vous soyez peinte dans chacun d'eux, et l'on ne doit point être étonné que vous les ayez faits quand on a le bonheur de vous voir. Comme un émérite du Parnasse, j'ose vous exhorter à cultiver un art auquel vous prêtez déjà tant de charmes. Quels succès ne sont pas en droit d'attendre les Grâces réunies au vrai talent !

Rendez-moi donc, nouvelle Aurore,  
Rendez-moi donc mes jeunes ans.  
Nouveau Titon, je vous implore,  
Faites-moi ressentir encore  
Toutes les flammes du printemps.

En faveur de mon juste hommage  
 Allez faire un tour dans les Cieux :  
 Vous devez attendre les Dieux ,  
 Vous parlez si bien leur langage.

*A M. le comte de Buffon, sur le présent de  
 fourrures que lui a envoyées Sa Majesté impé-  
 riale de Russie, accompagnées des médailles  
 d'or frappées sous son règne, et sur la demande  
 qu'elle lui a faite de son buste ; par M. de La  
 Ferté, avocat au Parlement.*

Quelle louable jalousie  
 Semble animer les souverains !  
 Tributaire de ton génie,  
 Catherine sur toi répand à pleines mains  
 Les richesses de la Scythie :  
 Elle se signale en ce jour ,  
 Catherine la Magnifique,  
 Des Russes la gloire et l'amour.  
 De la Sémiramis antique  
 Ne me vantez plus la splendeur ,  
 Les jardins merveilleux d'où fuyait le bonheur.  
 Apprécier Buffon, ajouter à sa gloire ;  
 C'est avec lui s'inscrire au temple de Mémoire ;  
 C'est se recommander aux siècles à venir.  
 Rappelle, dans ton doux loisir,  
 Avec quelle grâce touchante  
 Catherine daigne embellir  
 Les dons que sa main te présente.  
 D'un règne glorieux ces nombreux monumens,  
 Qui peuvent attester un siècle de lumière ,  
 Ces médailles dont l'art surpasse la matière ,  
 Et ces riches toisons, l'orgueil des vêtements ;  
 Ne valent pas d'une Majesté fière  
 Les instances, le vœu pressant

Pour obtenir la ressemblante image,  
 Les nobles traits d'un grand homme et d'un sage.  
 Houdon, elle a fait choix de ton ciseau savant,  
 La Souveraine, amante des prodiges.  
 Pour toi ce n'est qu'un jeu de surprendre nos sens  
 Par tes innombrables prestiges.  
 Renouvelant l'audace des Titans,  
 Veux-tu ravir la céleste étincelle ?  
 Transmettre au bloc l'âme de ton modèle ?  
 Ne tente pas de coupables efforts,  
 Puise-la dans ses yeux, cette flamme immortelle,  
 Tu seras à-la-fois et sublime et fidèle.  
 L'Envie, en frémissant, tourmentera son mors.  
 Buffon, tu n'as jamais aperçu la Furie,  
 Tu plains les envieux, tu dédaignes l'Envie;  
 Ton laurier, toujours vert, toujours chéri des Dieux,  
 N'a rien à redouter des autans furieux.

### BOUTS-RIMÉS de madame de Lénarcourt.

|                                            |                       |
|--------------------------------------------|-----------------------|
| J'ai quatre-vingt-dix ans, j'arrive d'     | — <i>Epidaure</i> ;   |
| Esculape a reçu mon premier                | — <i>ex voto</i> .    |
| On aime ses vieux jours autant que son     | — <i>aurare</i> .     |
| Chacun sur mon voyage avait crié           | — <i>harq</i> ;       |
| L'espérance soutient et le succès          | — <i>restaure</i> ;   |
| Mè voici rajeunie et presque sans          | — <i>bobo</i> .       |
| Mon front était ridé, mon teint celui d'un | — <i>Maure</i> ,      |
| Quand je parlais, mes dents parlaient      | — <i>ex abrupto</i> , |
| Une seule restait, servant de              | — <i>memento</i> .    |
| A peine ai-je touché le serpent que        | — <i>jadore</i> ,     |
| Vieille comme Baucis et sourde comme       | — <i>Io</i> ,         |
| Je deviens aussi leste, aussi belle que    | — <i>Laure</i> .      |
| Remerciant le dieu, j'ai promis            | — <i>in petto</i>     |
| Au moins cinq ou six fois d'y retourner    | — <i>encore</i> .     |

360 CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,

LETTRE de M. le comte de Buffon à Sa Majesté impériale l'Impératrice de toutes les Russies.

De Paris, le 14 Décembre 1781 (1).

Madame, j'ai reçu, par M. le baron de Grimm, les superbes fourrures et la très-riche collection de médailles et grands médaillons que Votre Majesté impériale a eu la bonté de m'envoyer. Mon premier mouvement, après le saisissement de la surprise et de l'admiration, a été de porter mes lèvres sur la belle et noble image de la plus grande personne de l'univers, en lui offrant les très-respectueux sentimens de mon cœur.

Ensuite, considérant la magnificence de ce don, j'ai pensé que c'était un présent de souverain à souverain, et que, si ce pouvait être de génie à génie, j'étais encore bien au-dessous de cette tête céleste, digne de régir le monde entier, et dont toutes les Nations admirent et respectent également l'esprit sublime et le grand caractère. Sa Majesté impériale est donc si fort élevée au-dessus de tout éloge, que je ne puis ajouter que mes vœux à sa gloire.

Cet ouvrage en chaînon, trouvé sur les bords de l'Irtich, est une nouvelle preuve de l'ancienneté des arts dans son empire; le Nord, selon mes *Epoques*, est aussi le berceau de tout ce que la nature dans sa première force a produit de plus grand, et mes vœux seraient de voir cette belle nature et les arts descendre une

(1) On croit cette Lettre et la suivante déjà imprimées. (Note de l'Ed.)

seconde fois du Nord au Midi sous l'étendard de son puissant génie. En attendant ce moment qui mettra de nouveaux trophées sur ses couronnes et qui fera la réhabilitation de cette partie *croupissante* de l'Europe, je vais conserver ma trop vieille santé sous les zibelines et les hermines, qui dès-lors resteront seules en Sibérie, et que nous aurions de la peine à habiter en Grèce et en Turquie.

Le buste auquel M. Houdon travaille n'exprimera jamais aux yeux de ma grande Impératrice les sentimens vifs et profonds dont je suis pénétré; soixante et quatorze ans imprimés sur ce marbre ne pourront que le refroidir encore. Je demande la permission de le faire accompagner d'une effigie vivante; mon fils unique, jeune officier aux Gardes, le porterait aux pieds de son auguste personne; il revient de Vienne et du camp de Prague où il a été bien accueilli, et puisqu'il ne m'est pas possible d'aller moi-même faire mes remerciemens à Votre Majesté impériale, je donnerai une partie de mon cœur à mon fils, qui partage déjà toute ma reconnaissance; car je substitue ces magnifiques médailles dans ma famille comme un monument de gloire respectable à jamais. Tout Paris vient chez moi pour les admirer, et chacun s'écrie sur la noble munificence et les hautes qualités personnelles de ma bienfaitrice: ce sont autant de jouissances ajoutées à ses bienfaits réels; j'en sens vivement le prix par l'honneur.

362 CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,

qu'ils me font, et je ne finirais jamais cette lettre, peut-être déjà trop longue, si je me livrais à toute l'effusion de mon âme, dont tous les sentimens seront à jamais éconsacrés à la première et l'unique personne du beau sexe qui ait été supérieure à tous les grands hommes.

C'est avec un très-profond respect, et j'ose dire avec l'adoration la mieux fondée, que j'ai l'honneur d'être, Madame, de Votre Majesté impériale le très-humble, etc.

RÉPONSE *de Sa Majesté impériale.*

De Pétersbourg, le 15 Février 1782.

Monsieur le comte de Buffon, je viens de recevoir, par M. le baron de Grimm, la lettre que vous avez bien voulu m'écrire en date du 14 Décembre de l'année passée. Personne n'était plus en droit que vous, Monsieur, d'être revêtu des fourrures de la Sibérie. Vos *Epoques de la Nature* ont donné à mes yeux un nouveau lustre à ces provinces dont les fastes ont été si long-temps plongés dans l'oubli le plus profond; il n'appartient qu'au génie orné d'aussi grandes connaissances de deviner pour ainsi dire le passé, d'appuyer ses conjectures de faits indisputables, de lire l'Histoire des pays et celle des arts dans le livre immense de la nature. Les médailles frappées du métal que nous fournissent ces contrées pourront un jour servir à constater si les arts ont dégénéré là où ils ont pris

naissance (1); ce qu'il y a de sûr, c'est que, lorsqu'on les frappait, le chaînon qui est en votre possession n'a point trouvé d'imitateur ici. Que les zibelines conservent votre santé, Monsieur, jusqu'au temps où elles s'habitueront aux climats modérés. Que votre buste, travaillé par Houdon, vienne dans ce Nord, où vous avez placé le berceau de tout ce que la nature dans sa première force a produit de plus grand et de plus remarquable; que M. votre Fils l'accompagne : il sera témoin de la renommée de son illustre père et de l'estime très-distinguée que lui porte. — *Signé CATHERINE.*

On vient de nous donner encore au Théâtre de la Comédie italienne deux nouveautés dont les Fables de La Fontaine ont fourni l'idée, l'*Éclipse totale* et l'*Amour et la Folie*.

L'*Éclipse totale*, comédie en vers, mêlée d'ariettes, représentée, pour la première fois, le jeudi 7, est l'ouvrage de deux jeunes militaires; les paroles, de M. de La Chabeaussière, auteur des *Maris corrigés*; la musique, de M. d'Alayrac, connu déjà par plusieurs compositions instrumentales remplies de talent et de goût; les deux auteurs sont gardes du corps de M. le comte d'Artois. Un tuteur astrologue qui se laisse tomber dans un puits en courant après sa pupille, qui lui est échappée avec son amant pendant qu'il observait l'éclipse, voilà toute l'intrigue et

(1) Ce point historique pourrait être très-facilement contesté. (*Note de l'Éditeur.*)

toute l'action de la pièce ; elle n'a rien de neuf ; elle porte sur des circonstances peu vraisemblables, et que l'auteur n'a pas même su ménager avec beaucoup d'adresse ; mais il en a tiré des scènes agréables, un dialogue vif et piquant, d'ingénieuses méprises, des jeux de mots pleins d'esprit et de gaieté ; d'autant plus heureux qu'ils semblent naître du fond même de la situation. Une des plus jolies scènes est celle où Léandre, l'amant de la pupille, après s'être annoncé comme un des plus grands astronomes du siècle, pour démontrer la profondeur de la science, sous le prétexte de figurer plus clairement la marche des planètes, arrange tous les personnages de la scène comme il convient le mieux à l'exécution de son projet. Tandis que Solstitius, le vieux astrologue, est tout entier à l'observation de l'éclipse, nos amans et le bailli, qui favorise leurs amours, s'échappent par la trappe d'un puits à sec qui conduit à un souterrain de la maison voisine ; Crispin, le valet de Léandre, demeure le dernier. Tous deux disent ensemble : *Voici l'instant, l'heure fatale, encore un moment, s'il vous plaît.* — Solstitius seul : *L'y voilà, l'y voilà, l'éclipse est...* — Crispin déjà dans le puits : *Totale.* — Les lumières suivent progressivement le morceau de musique, qui finit en *smorzando*, et ce jeu de théâtre forme un tableau tout-à-fait comique.

Ce qui nous a paru faire le plus de plaisir dans la musique de l'*Éclipse totale*, c'est l'ouverture et la chanson que chante Rosette, en attendant

le rendez-vous que lui avait donné Crispin. Il y a dans tout le reste des détails agréables, mais beaucoup de réminiscences, peu de traits saillans. Les morceaux d'ensemble prouvent que l'auteur au goût de son art joint encore une assez grande connaissance de la scène, et ce coup d'essai, tel qu'il est, doit faire désirer que M. d'Alayrac continue de consacrer au Théâtre une partie de ses loisirs.

*L'Amour et la Folie*, représentée, pour la première fois, sur le même Théâtre le lendemain, est une comédie en trois actes, en prose et en vaudevilles, par M. Desfontaines. Les jeunes filles du hameau ont résolu, le beau projet pour ne point s'ennuyer! de conserver leur indifférence et de boudier l'Amour. Déguisé en marchand, ce dieu vient leur offrir un elixir merveilleux, un préservatif contre l'amour. Trompées par l'étiquette du flacon, elles boivent la divine liqueur, qui les rend toutes amoureuses et les livre à la discrétion de leurs amans. Les vieilles sont tentées aussi d'en goûter; elles en éprouvent le même effet; mais en vain. La Folie cependant, dont le hameau suivait toujours les lois, revient d'un voyage qu'elle fit je ne sais où; les Ris et les Jeux ont disparu pendant son absence; elle ne retrouve dans ce séjour chéri que des langueurs et de fades tendresses. Dispute avec l'Amour, à qui elle propose un combat singulier; dans lequel du premier coup elle lui fait perdre la vue. L'Amour demande justice au tribunal du lieu; le bailli en est le président, le bedeau plaide

pour l'Amour, un des bergers pour la Folie ; le bailli, c'est Mercure lui-même déguisé ainsi par l'ordre de Jupiter, décide, comme dans la Fable, que le dieu restera aveugle, mais que la Folie désormais lui servira de guide..... Il n'y a dans cet opéra-vaudeville ni beaucoup d'esprit, ni beaucoup de gaieté, quelque libre, quelque hasardé qu'en soit le ton, pour ne rien dire de plus ; mais on y trouve des mouvemens de scène assez rapides, et dans l'ensemble un certain tumulte qui ne déplaît point, qui supplée même en quelque manière, du moins à la représentation, à tout ce qui manque à cet ouvrage pour être vraiment agréable.

C'est dans cette pièce que M. Parisau a puisé l'idée du compliment dialogué par lequel les Comédiens italiens ont fait la clôture de leur Théâtre. L'Amour y paraît aveugle, conduit par la Folie ; il lui dit : « Prends bien garde et choisis le meilleur chemin... Ne dirait-on pas, lui » répond la Folie, que tu sois le premier que » je conduise ? »

*Sur l'air : Réveillez-vous, belle endormie.*

Suis-moi toujours et ne crains guère,  
A plus d'un j'ai donné la main ;  
Mon ami, je sers de lisière  
A la moitié du genre humain.

Iris vient, de la part de Jupiter, lui ordonner de remonter aux cieux ; l'Amour veut résister, il aime la terre. — *Iris*. La terre, eh ! qu'y fais-tu ? — *La Folie*. Ce qu'il a toujours fait, des heureux et des dupes. — *L'Amour*. J'y suis de-

venu marchand. — *Iris*. C'est ce qu'on te reproche un peu, — *L'Amour*. Tu ne m'entends pas ; j'y vends des riens , des drogues , des chansons. La terre est le seul séjour qui me convient , on m'y traite avec indulgence. — *Iris*. Tu trouveras dans l'Olympe la même indulgence , et tu n'y seras pas le seul dieu privé du bonheur de voir : la Fortune est sans yeux , Plutus à la vue très-basse , et l'Amour , Plutus et la Fortune n'en sont pas moins trois aveugles à qui l'univers appartiendra toujours , etc.

Ce petit dialogue finit par un vaudeville dont nous ne citerons que le dernier couplet, si vivement applaudi et qui méritait bien de l'être, chanté par madame Dugazon. C'est celui de la Folie.

*Sur l'air de Florin.*

Qu'Amour retourne au ciel , qu'il fuie ,  
Je reste ici pour ma santé.  
Point de gaieté sans la folie ,  
Point de bonheur sans la gaieté.  
On prétend qu'à la gent humaine  
Je sers de guide et pour toujours ;  
Messieurs , si c'est moi qui vous mène ,  
Vous viendrez ici tous les jours.

*Essai sur les règnes de Claude et de Néron, et sur les mœurs et les écrits de Sénèque, pour servir d'Introduction à la lecture de ce Philosophe.* Par M. Diderot, deux volumes in-8° ; nouvelle édition. A Londres , c'est-à-dire à Bouillon. Cette nouvelle édition est très-considérablement augmentée , et nous a

paru en général plus favorablement accueilli encore que la première. L'auteur avait d'abord eue projet de répondre en détail à toutes les attaques, à toutes les objections que lui avait faites l'essai bruyant de nos journalistes; depuis il a changé d'avis, et, choisissant dans le nombre de ces critiques celles qui pouvaient prêter aux éclaircissemens les plus intéressans ou les plus utiles, il s'est déterminé à faire entrer toutes ses réponses dans le corps même de l'ouvrage. L'apologie de Sénèque en est devenue plus complète ou du moins plus ingénieuse, la diatribe contre J. J. Rousseau, diatribe qu'on avait trouvée si révoltante, beaucoup plus étendue, mieux motivée et par-là même peut-être moins violente, moins odieuse. Mais si le fonds du livre est beaucoup plus riche qu'il ne l'était, la forme en est aussi plus décousue; il faut prendre son parti de voir l'auteur passer tout-à-coup du palais des César au grenier de MM. Royou, Grosier et consors, de Paris à Rome, de Rome à Paris, du règne de Claude à celui de Louis XV, du collège de la Sorbonne à celui des Augures, s'adresser tantôt aux maîtres du monde, tantôt aux derniers roquets de la littérature, et, dans son enthousiasme dramatique, faire parler les uns, répondre les autres, s'apostropher lui-même, apostropher ses lecteurs et leur laisser souvent l'embarras de chercher quel est le personnage qu'il fait parler, ou quel est celui auquel il s'adresse.

Ce désordre est sans doute un défaut; mais ce

défaut ne rend l'ouvrage ni moins original, ni moins piquant; il ne saurait détruire l'effet de ces belles pages traduites de Tacite, que Tacite lui-même n'eût pas autrement écrites s'il eût écrit dans notre langue, ni de beaucoup d'autres que ce grand écrivain n'eût pas désavouées, quoiqu'elles ne soient point de lui. Il m'est arrivé plus d'une fois, en relisant ce beau morceau sur le règne de Claude et de Néron, de vouloir comparer avec l'original des paragraphes entiers que j'avais pris pour du Tacite tout pur, et de n'en pouvoir retrouver dans cet auteur ni le premier trait, ni même la plus légère trace; j'ose assurer que le lecteur le plus familier avec la manière de Tacite pourra s'y laisser tromper sans peine. On ne saurait donc avoir trop de regret que M. Diderot n'ait pas eu le courage d'entreprendre la traduction entière de ce sublime historien; elle lui avait été demandée par madame la Grande-Duchesse de Russie, et cette demande n'honore pas moins le goût de cette jeune princesse que le génie et les talens divers de notre philosophe.

Cette nouvelle édition de *l'Essai sur Sénèque* n'ayant paru que sous une permission tacite, l'auteur a eu la liberté d'y insérer beaucoup de choses qu'il avait été forcé de supprimer dans la première; on pourra même trouver que cette liberté a été portée fort loin dans plusieurs endroits, comme dans le parallèle du caractère de Claude et de celui d'un Roi qu'il n'est pas difficile de recon-

naître , puisqu'on cite de lui des mots connus de tout le monde.

---

*Nouveau Voyage en Espagne, fait en 1777 et en 1778, dans lequel on traite des Mœurs, du Caractère, des Monumens anciens et modernes, etc.* Deux volumes in-8°. Nous avons si peu de bons ouvrages sur l'Espagne, que celui-ci ne pouvait manquer d'être reçu avec empressement, quoiqu'il laisse encore beaucoup de choses à désirer et qu'il soit en général assez mal écrit. On l'attribue à un médecin espagnol, M. Peyron, et l'on assure que c'est M. l'abbé Morellet qui s'est chargé de le revoir, quant au style. Tel qu'il est, ce Voyage a paru infiniment plus instructif que celui de Baretti, rempli de minuties; fort supérieur à celui de M. Silhouette, qui n'est qu'un ouvrage très-superficiel; moins diffus, moins pesant que celui de Colmenar; plus exact encore que ceux de Labbat et du religieux Lombard; il embrasse aussi plus d'objets que celui de l'abbé Ponz, ouvrage d'ailleurs fort estimable quant à la partie des arts, dont cet auteur s'est essentiellement occupé.

Un des morceaux les plus curieux du nouveau Voyage est la description très-authentique et très-circonstanciée de l'*auto-da-fé* célébré sous le règne de Charles II en 1680; ce qui n'est pas moins remarquable, c'est l'extrait de la Consultation présentée à ce même Charles II, par don

Joseph de Ledesma, sur les abus sans nombre du tribunal de l'Inquisition; il n'existe peut-être aucun ouvrage plus propre à faire connaître le véritable esprit de cette affreuse juridiction. On peut lire avec plus de tranquillité tout ce qui concerne la dernière victime d'une superstition si monstrueuse, depuis qu'on sait que cet illustre infortuné (1) coule aujourd'hui, à Paris, des jours paisibles, qu'il y jouit d'une assez grande partie de sa fortune, pardonnant en bon chrétien aux capucins, aux inquisiteurs, et tâchant d'oublier les persécutions des uns et le catéchisme des autres au milieu de nos spectacles, de nos philosophes, de nos Aspasies, quelquefois même de nos Laïs. Il n'y a pas trop de tout ce qui peut distraire pour effacer de si tristes souvenirs.

---

*Histoire de la dernière Révolution de Suède, précédée d'une Analyse de l'Histoire de ce pays, pour développer les causes de cet événement. Par Jacques Lescène-Desmaisons, avec cette épigraphe tirée de Pline : Cogitemus si majus Principibus præstemus obsequium qui servitute civium quam qui libertate lætantur. Un volume in-12. Le tableau d'une époque si mémorable, et pour le bonheur de la Nation suédoise et pour la gloire de Gustave, demandait le pinceau de Salluste ou de Saint-Réal. M. Jacques Lescène-Desmaisons ne possède assurément ni l'un ni l'autre; son style*

(1) M. d'Olivadès, sous le nom de M. le comte de Filo.

a de l'emphase et souvent même une impropriété d'expression tout-à-fait choquante ; sa narration manque d'intérêt et de clarté. Les faits principaux sont indiqués, dit-on , avec assez d'exactitude ; mais la plupart des noms propres sont estropiés au point d'être pour ainsi dire méconnaissables. On a trouvé une affectation ridicule dans l'emploi sans cesse répété de la dénomination si extraordinaire des deux partis qui déchiraient l'État avant l'heureuse révolution qui délivra la Suède de ses tyrans ; il est vrai que ces noms de *bonnets* et de *chapeaux*, employés toujours très-gravement par notre historien, donnent souvent à ses phrases une tournure vraiment burlesque. L'*Analyse*, qui précède l'Histoire de la Révolution, est trop longue pour un précis, et l'on y remarque cependant des omissions essentielles. Comment lui pardonner, par exemple, d'avoir passé absolument sous silence et la translation de la couronne d'Ulrique-Éléonore au prince de Hesse, et l'époque qui fit passer cette couronne à la Maison qui la porte aujourd'hui ?

La plus grande obligation que nous ayons à M. Desmaisons, c'est d'avoir recueilli, à la fin de son volume, quelques lettres du Roi, et ses discours à la Diète et au Sénat, discours dignes d'un Roi citoyen, et dont la main même des Tacite et des Salluste eût craint sans doute d'altérer l'auguste et noble simplicité.

---

---

AVRIL 1782.

---

DEPUIS plusieurs années il n'a encore paru de Roman dont le succès ait été aussi brillant que celui des *Liaisons dangereuses*, ou *Lettres recueillies dans une Société, et publiées pour l'instruction de quelques autres*, par M. C\*\*\* de L\*\*\*, avec cette épigraphe : *J'ai vu les mœurs de mon temps, et j'ai publié ces Lettres*. M. C\*\*\* de L\*\*\* est M. Chauderlos de La Clos, officier d'artillerie ; il n'était connu jusqu'ici que par quelques pièces fugitives insérées dans l'*Almanach des Muses*, et plus particulièrement par une certaine *Épître à Margot*, qui manqua lui faire une tracasserie assez sérieuse à cause d'une allusion peu obligeante pour madame la comtesse du Barri, dont la faveur, alors au comble, voulait être respectée.

On a dit de M. Rétif de La Bretonne qu'il était *le Rousseau du ruisseau*. On serait tenté de dire que M. de La Clos est le Rétif de la bonne compagnie. Il n'y a point d'ouvrage en effet, sans en excepter ceux de Crébillon et de tous ses imitateurs, où le désordre des principes et des mœurs de ce qu'on appelle la bonne compagnie et de ce qu'on ne peut guère se dispenser d'appeler ainsi, soit peint avec plus de naturel, de hardiesse et d'esprit : on ne s'étonnera donc point que peu de nouveautés aient été reçues

avec autant d'empressement ; il faut s'étonner encore moins de tout le mal que les femmes se croient obligées d'en dire ; quelque plaisir que leur ait pu faire cette lecture, il n'a pas été exempt de chagrin : comment un homme qui les connaît si bien et qui garde si mal leur secret ne passerait-il pas pour un monstre ? Mais, en le détestant, on le craint, on l'admire, on le fête ; l'homme du jour et son historien, le modèle et le peintre sont traités à-peu-près de la même manière.

En disant que le vicomte de Valmont, l'un des principaux personnages du nouveau Roman, parvient, à force d'intrigue et de séduction, à triompher de la vertu d'une nouvelle Clarisse, abuse en même temps de l'innocence d'une jeune personne, les sacrifie l'une et l'autre à l'amusement d'une courtisane et finit par les réduire toutes deux au désespoir, on pourrait bien faire soupçonner que c'est là, selon toute apparence, le héros de notre Histoire. Eh bien, tout sublime qu'il est dans son genre, ce caractère n'est encore que très-subordonné à celui de la marquise de Merteuil, qui l'inspire, qui le guide, qui le surpasse à tous égards, et qui joint encore à tant de ressources celle de conserver la réputation de la femme du monde la plus vertueuse et la plus respectable. Valmont n'est pour ainsi dire que le ministre secret de ses plaisirs, de ses haines et de sa vengeance ; c'est un vrai Lovelace en femme ; et comme les

femmes semblent destinées à exagérer toutes les qualités qu'elles prennent, bonnes ou mauvaises, celle-ci, pour ne point manquer à la vraisemblance, se montre aussi très-supérieure à son rival.

On croit bien qu'après avoir présenté à ses lecteurs des personnages si vicieux, si coupables, l'auteur n'a pas osé se dispenser d'en faire justice; aussi l'a-t-il fait. M. de Valmont et madame de Merteuil finissent par se brouiller, un peu légèrement à la vérité; mais des personnes de ce mérite sont très-capables de se brouiller ainsi: M. de Valmont est tué par l'ami qu'il a trahi; la conduite de madame de Merteuil est enfin démasquée; pour que sa punition soit encore plus effrayante, on lui donne la petite-vérole qui la défigure affreusement; elle y perd même un œil, et, pour exprimer combien cet accident l'a rendue hideuse, on fait dire au marquis de\*\*\* *que la maladie l'a retournée, et qu'à présent son âme est sur sa figure, etc.*

Toutes les circonstances de ce dénouement, assez brusquement amenées, n'occupent guère que quatre ou cinq pages; en conscience, peut-on présumer que ce soit assez de morale pour détruire le poison répandu dans quatre volumes de séduction, où l'art de corrompre et de tromper se trouve développé avec tout le charme que peuvent lui prêter les grâces de l'esprit et de l'imagination, l'ivresse du plaisir et le jeu très-entraînant d'une intrigue aussi facile qu'in-

génieuse ? Quelque mauvaise opinion qu'on puisse avoir de la société en général et de celle de Paris en particulier, on y rencontrerait, je pense, peu de liaisons aussi dangereuses pour une jeune personne que la lecture des *Liaisons dangereuses* de M. de La Clos. Ce n'est pas qu'on prétende l'accuser ici, comme l'ont fait quelques personnes, d'avoir imaginé à plaisir des caractères tellement monstrueux, qu'ils ne peuvent jamais avoir existé : on cite plus d'une société qui a pu lui en fournir l'idée ; mais, en peintre habile, il a cédé à l'attrait d'embellir ses modèles pour les rendre plus piquans, et c'est par là même que la peinture qu'il en fait est devenue bien plus propre à séduire ses lecteurs qu'à les corriger.

Un des reproches qu'on a faits le plus généralement à M. de La Clos, c'est de n'avoir pas donné aux méchancetés qu'il fait faire à ses héros un motif assez puissant pour en rendre au moins le projet plus vraisemblable. Le motif qui les fait concevoir est en effet assez frivole ; c'est pour punir le comte de Gercourt de l'avoir quittée pour je ne sais quelle Intendante, que madame de Merteuil emploie toutes les ressources de son esprit et toute l'adresse de son ami à perdre la jeune personne qu'il doit épouser. « Prouvons - lui, dit - elle à Valmont, qu'il » n'est qu'un sot ; il le sera sans doute un jour ; » ce n'est pas là ce qui m'embarrasse, mais le » plaisant serait qu'il débutât par-là..... » Et

c'est là l'objet important de tant d'intrigues, de tant de perfidies.

On peut douter si Valmont est amoureux de l'aimable présidente de Tourvel; en employant, pour la séduire, tout l'artifice imaginable, il semble qu'il n'ait d'autre but que celui d'assurer au vice l'espèce d'avantage qu'il peut usurper quelques momens sur la vertu même la plus pure. Mais ne pourrait-on pas faire le même reproche au caractère que Richardson donne à Lovelace? Lovelace est-il vraiment amoureux de Clarisse? Comme Valmont, il ne cherche que *le charme des longs combats et les détails d'une pénible défaite*.

Ce n'est pas sans quelque regret qu'on se permet d'en convenir, mais l'expérience le prouve trop bien tous les jours : à en juger par la conduite de beaucoup de gens, il faut bien que le vice ait ses plaisirs comme la vertu; et ce qui constitue décidément le caractère du méchant comme celui de l'homme vertueux, c'est de l'être sans aucun objet d'utilité personnelle et pour le seul plaisir de l'être. La société donne aux hommes tant de besoins, tant d'espèces d'amour-propre à contenter, elle leur laisse tant d'inquiétude, tant d'activité dont on ne sait le plus souvent que faire! Si la bonne compagnie offre assez de gens aimables qui ne trouvent que dans la tracasserie et dans les méchancetés de quoi occuper le vide de leur cœur, l'inutilité de leur existence, pourquoi refuser à madame de Mer,

378 CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,  
teuil, au vicomte de Valmont l'honneur d'avoir  
été de ce nombre?

Pour avoir une juste idée de tout le talent qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître dans l'ouvrage de M. de La Clos, il faut le lire d'un bout à l'autre; il n'y en a pas moins dans l'ensemble que dans les détails. Les caractères y sont parfaitement soutenus; la naïveté de la petite de Volange est un peu bête, mais elle n'en est que plus vraie, et ce personnage contraste aussi heureusement avec l'esprit de madame de Merteuil que les vices de celle-ci avec la vertu romanesque de madame de Tourvel. L'extrême sécurité de madame de Volange sur la conduite de sa fille est peut-être ce qu'il y a de moins vraisemblable dans tout l'ouvrage; elle est justifiée cependant autant qu'elle peut l'être et par l'adresse de madame de Merteuil, et par cette confiance qu'une femme, dont la vie fut toujours irréprochable, prend si naturellement dans tout ce qui l'entoure. On peut croire sans peine que la fille d'une madame de Merteuil serait à coup sûr mieux gardée que ne l'est la petite de Volange; l'expérience du vice a sur ce point de grands avantages sur les habitudes de la vertu.

Parmi les épisodes qui enrichissent cette ingénieuse production on ne peut se refuser au plaisir de citer celui de la fameuse aventure des Inséparables, dans laquelle le joli Prévan, après avoir triomphé glorieusement dans la même nuit de trois jeunes beautés, oblige le lende-

main leurs amans à lui pardonner cette triple trahison, et à se croire ses meilleurs amis. L'aventure de madame de Merteuil avec ce même Prévan est peut-être encore plus piquante. Son ami Valmont l'exhorte à s'en défier : « S'il peut » gagner seulement une apparence, lui dit-il, il » se vantera, et tout sera dit; les sots y croiront, » les méchans auront l'air d'y croire; quelles seront vos ressources?... » Madame de Merteuil lui répond : « Quant à Prévan, je veux l'avoir » et je l'aurai; il veut le dire, et il ne le dira » pas; en deux mots, voilà notre Roman... » Et ce Roman n'en est pas un; car madame de Merteuil tient parole.

Il n'y a pas moins de variété dans le style de ces Lettres qu'il n'y en a dans les différens caractères des personnages que l'auteur fait paraître sur la scène. La Lettre du vicomte à son chasseur et la réponse de celui-ci ne sont pas au-dessous de celles de Lovelace et de son Joseph Leman; cependant elles n'ont d'autre rapport ensemble que celui d'être également vraies, également originales.

---

*THALIE aux Comédiens français, au sujet de l'ouverture de leur nouvelle Salle.*

Ecoutez, messieurs les acteurs,  
 Ecoutez ma plainte folâtre :  
 Lorsque vous changez de Théâtre,  
 Ne pourriez-vous changer d'auteurs ?  
 Melpomène, ma sœur altière,  
 Peut encor descendre chez vous,

380 CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,

La Harpe , Ducis et Lemierre  
 Lui rendent des soins assez doux.  
 Mais comment y suis-je traitée?  
 Jadis on y suivait ma loi,  
 Et maintenant, ah ! je le vois ,  
 A peine y suis-je regrettée ,  
 A peine y songe-t-on à moi.  
 Du lamentable La Chaussée  
 Les lamentables successeurs  
 De mes États m'ont expulsée,  
 Et noyé mes ris dans les pleurs.  
 Quoique veuve encor très-jolie ,  
 D'un voile de mélancolie  
 Par eux mon front fut revêtu ;  
 Hélas ! dans ma juste furie ,  
 Faudra-t-il que je me marie  
 Avec Boniface Pointu (1) ?

---

ÉNIGME-LOGOGRIPE.

J'embrassai tout , et mon génie  
 Cueillit tous les lauriers destinés au talent :  
 De l'empire des arts usurpateur brillant ,  
 Lecteur , pour m'admirer l'Europe est réunie.  
 Profond , léger , malin , agréable , érudit ,  
 Tour-à-tour faible et magnanime ,  
 Je suis moi-même une énigme sublime ,  
 Dont le mot n'est pas encor dit.  
 En attendant qu'on y réponde ,  
 Ecoute bien : mon premier nom  
 Est tout entier dans mon second ,  
 Et mon second remplit le monde.  
 Le problème , lecteur , doit être résolu ;  
 Si tu le lis deux fois , tu ne m'as jamais lu.

(1) Personnage d'une comédie donnée dernièrement avec le plus grand succès sur le Théâtre de Jeanot, la suite de *Jérôme* et d'*Eustache Pointu*.

---

Les Comédiens français ont fait, le mardi 9, l'ouverture de leur nouvelle salle du faubourg Saint-Germain par l'*Iphigénie* de Racine, précédée de l'*Inauguration du Théâtre français*, en un acte et en vers de M. Imbert. Ce serait ici le lieu de faire ou l'éloge ou la critique détaillée d'un monument commencé depuis tant d'années, attendu depuis si long-temps, et que la magnificence de nos Rois devait sans doute à la gloire des arts qui ont illustré la Nation; mais, dans la crainte de remplir mal une tâche qui suppose des connaissances dont nous sommes entièrement dépourvus, nous croyons devoir nous borner à quelques observations générales qui n'ont échappé à personne, et qui nous ont paru confirmées par l'opinion même des gens de l'art.

La façade extérieure du bâtiment a été trouvée généralement beaucoup trop massive; rien n'est plus opposé au caractère d'élégance qui convenait si bien à un édifice de ce genre. Le vestibule intérieur de la salle forme une double galerie soutenue par une multitude de colonnes, dont le premier coup-d'œil offre un aspect assez piquant, assez agréable; mais, examiné avec plus d'attention, on y trouve plus de singularité que de grandeur, plus de luxe que d'utilité; on s'aperçoit avec humeur que l'artiste a sacrifié au plaisir de faire une chose nouvelle, extraordinaire, les convenances les plus essentielles à l'usage du public; que les escaliers, trop roides et sans repos, pour ne pas occuper trop d'es-

pace, sont très-incommodes à monter, plus incommodes encore à descendre; que tous les passages d'une partie de la galerie à l'autre sont ridiculement resserrés, et que la prodigieuse élévation de cette double galerie la rendra l'hiver d'un froid insupportable, en dépit de tous les poêles et de toutes les précautions qu'on pourra prendre pour la réchauffer. L'intérieur de la salle est d'une forme ronde; le Théâtre, avancé sur un segment du cercle, n'en interrompt point la régularité. Un lustre, suspendu au centre d'un dôme très-orné de sculptures, éclaire seul la salle, et, pour lui donner encore mieux l'air du soleil, on a imaginé très-ingénieusement de l'entourer de douze figures de carton représentant les douze signes du zodiaque, allégorie dont l'affectation précieuse et recherchée n'a pas paru d'un fort bon goût. Quoi qu'il en soit, on ne saurait nier que la forme intérieure de cette nouvelle salle ne surprenne d'abord par un ensemble assez vaste, assez imposant; mais l'avantage de ce premier aperçu n'empêche pas qu'on n'observe ensuite que les pilastres qui soutiennent ou paraissent soutenir les arcs du dôme sont du dessin le plus pauvre et le plus mesquin; que la coupe en est trop grêle, qu'elle interrompte mal-à-propos par une partie des loges, on en suit difficilement l'ordre et la base : c'est ce défaut capital qui, joint à la blancheur uniforme de tous les ornemens de sculpture, a fait dire que la nouvelle salle ressemblait à ces boîtes de su-

tre dont on pare aujourd'hui nos desserts. Une faute plus essentielle encore que l'on reproche à MM. Peyre et de Wailly, c'est d'avoir si mal combiné et le plan général de l'édifice et la distribution particulière des loges, qu'il s'y trouve un grand nombre de places d'où l'on voit mal et d'où l'on n'entend guère mieux. La galerie qui domine autour du parquet forme une espèce d'avant-toit sur les loges du rez-de-chaussée qui leur cache à-peu-près les deux tiers de la scène; elle a tellement forcé d'élever les premières et les secondes loges, que ces dernières le sont plus que ne l'étaient dans l'ancienne salle les troisièmes; de toutes ces loges on voit les acteurs comme dans le fond d'un puits. La voix va se perdre dans le centre du dôme et dans les angles multipliés de tous les ornemens en bosse dont il est surchargé : les seules places où l'on puisse entendre sans un effort d'attention fatigant sont celles qui sont en face : on perd beaucoup dans les places de côté, même à l'orchestre. Quelque grand que soit le lustre dont la salle est éclairée, il ne saurait l'éclairer suffisamment; il est impossible de distinguer les objets d'un rang de loges à l'autre; tout s'efface et se confond, et les femmes, faites pour parer le spectacle, sont réduites au plaisir qui leur est souvent le plus indifférent, celui de voir et d'écouter. Le Théâtre est fort large, mais il n'a point de profondeur, disposition peu favorable à l'effet des décora-

tions, qui peut embarrasser le jeu de l'acteur et nuire à la pompe du spectacle.

Mais en voilà sans doute assez sur un objet qu'il faut laisser discuter à des juges plus instruits. Il y a peu de chose à dire de la petite pièce de M. Imbert; ce sont des scènes épisodiques versifiées avec autant de facilité que de négligence, et qui prouvent seulement qu'avec de l'esprit et de l'imagination M. Imbert a si peu de talent pour le Théâtre qu'il n'en a pas même pour ce genre, de tous assurément celui qui en exige le moins.

---

Il y a beaucoup d'esprit, beaucoup de raison, beaucoup de malignité dans la comédie-vaudeville représentée le même jour sur le Théâtre italien; mais la critique en a paru trop dure, trop amère; l'invention en est d'une allégorie trop alambiquée; et pour être plein de mots heureux, le dialogue n'en est pas moins dépourvu et de mouvement et de rapidité. Cette pièce, annoncée d'abord sans titre, a été donnée depuis sous celui du *Public vengé*, précédée d'un prologue intitulé *le Poisson d'Avril*; elle est de M. Prévôt, avocat au Parlement, et quoiqu'il ne soit plus jeune, nous croyons que c'est son premier essai dans la carrière dramatique; il n'est pas plus connu dans celle du barreau.

Voici l'idée du prologue. Momus trouve le sifflet du Public, oh! la bonne trouvaille par le

temps qui court ! Il en fait présent à la petite Thalie, fort occupée du compliment qu'elle doit faire, selon l'usage, au Public. On le voit paraître; la Muse, qui n'est pas encore prête, se sauve sous la toile. Momus, caché à l'avant-scène par les roseaux, écrit sur ses tablettes, et le Public s'avance en pêchant du même côté; ce Public est de fort mauvaise humeur et d'avoir perdu son sifflet et de n'avoir rien pris de la journée. Tandis qu'il s'en plaint, Momus attache ses tablettes à l'hameçon de la ligne et reste caché. Le Public retire la ligne, et trouve sur les tablettes le couplet que voici :

Qui réclame un sifflet de prix ?  
 Momus promet de le lui rendre,  
 S'il veut au spectacle aujourd'hui  
 Sans rien critiquer tout entendre.  
 Ce marché-là vous convient-il ?

Il jette les tablettes en souriant,

Ma foi, c'est un poisson d'Avril.

La petite Thalie revient, remet humblement au Public son sifflet et lui dit :

Ne courbez pas sur nous ce sceptre rigoureux,  
 Le moment où l'on rentre est fait pour les heureux.

Monseigneur est fort étonné de trouver sur l'affiche : Les Comédiens italiens donneront aujourd'hui le *Public*, comédie nouvelle. *M'afficher! de moi s'amuser! je vais faire beau bruit.....* Calmez, lui répond Momus, calmez ce grand dépit; car on dirait, vous vous sifflez vous-même.

Tous les personnages de la nouvelle comédie-

vaudeville sont allégoriques. Le fond du Théâtre représente un désert; la Vérité y paraît endormie dans les bras du Temps; on voit de côté et d'autre des inscriptions et différens emblèmes de la révolution des systèmes et des modes. L'Opinion, le Caprice, girouette tenant le porte-feuille du Public, l'Amphigouri et toute sa troupe composée de la Cabale, du Paradoxe, de Nycticorax, du Dramomane, de l'Harmoniche, avaient cherché depuis long-temps à éloigner le Public de la Vérité. Le Génie national, exilé par le mauvais goût, revient, après de longs voyages, en France sa patrie; il fait fuir tous les fantômes ridicules qui s'étaient emparés du Public, lui ôte les lisières par lesquelles ils le tenaient attaché, et le réconcilie avec la Vérité, les Ris et les Grâces. Il est difficile de donner à un sujet allégorique beaucoup de mouvement et d'intérêt; le développement de celui-ci n'est souvent ni assez clair ni assez rapide; mais, à travers des longueurs qui ont dû nuire au succès de l'ensemble, on n'a pu s'empêcher d'y applaudir un grand nombre de détails, d'une critique vive et piquante. Dans les couplets de l'Agréable de ville, l'un des personnages qui viennent faire leur cour au Public, on a trouvé qu'il y en avait dont M. de Beaumarchais pourrait avoir quelque raison de se plaindre, comme celui-ci :

Mes procès,  
 Vos valets,  
 Je les gagne,

Je fais croire à mes propos,  
Même à mes châteaux  
En Espagne, etc.

Il y a dans le rôle de madame du Costume ou de mademoiselle Bertin, qui comme de raison vient aussi rendre compte au Public de ses succès, un madrigal assez agréable pour la Reine; mais la manière dont il est amené est si gauche qu'il n'a fait que peu d'effet.

*Sur l'air de la Baronne.*

C'est un mystère;  
Trop tard mes cartons sont venus.  
C'est un mystère.  
Sur une Grâce je voulus  
Épuiser tous les dons de plaire,  
Elle avait tout pris chez Vénus.  
C'est un mystère.

Dans la foule de traits dont cet ouvrage est rempli, nous nous contenterons d'en choisir encore deux ou trois qui pourrout faire regretter que l'auteur n'ait pas su en faire un usage plus heureux.

« On trouvera chez moi, dit madame du  
» Costume, des poupées à ressort qui repré-  
» senteront les mœurs, les conditions, les ca-  
» ractères, et en six séances au plus on aura  
» le signalement de toute la Nation.  
» Depuis mon exil, dit le Génie national, j'ai  
» vu bien des pays; pas une Nation qui ne soit  
» amoureuse de ma manière; on me redherche

» partout; je reviens ici, on y accueille tout,  
 » hors moi, et j'y suis le seul étranger. »

Nycticorax lui propose la lecture de quelque  
 Philosophe anglais bien noir, bien penseur.  
 « J'aime mieux, lui répond-il, une soirée fran-  
 » çaise que toutes les nuits de vos voisins. »

---

*Invention mécanique.* On doit plus de décou-  
 vertes utiles au hasard ou à l'instinct qu'aux  
 réflexions les plus suivies, et les siècles d'igno-  
 rance en comptent peut-être plus que les temps  
 les plus éclairés. M. Véra, employé à la Poste,  
 sans s'être occupé jamais d'aucune partie des  
 mathématiques, vient de trouver, pour suppléer  
 à la pompe, une machine dont les avantages et  
 la simplicité ont attiré l'attention de l'Académie  
 des Sciences. Une corde sans fin monte et des-  
 cend sur deux poulies fixées perpendiculaire-  
 ment l'une à l'autre : la poulie inférieure est  
 plongée dans le réservoir d'eau, et la supé-  
 rieure, élevée à l'endroit où l'eau doit monter,  
 est enfermée dans une caisse percée à son fond;  
 pour laisser passer la corde : l'axe de la poulie  
 supérieure en enfile une autre de plus petit  
 diamètre, qui communique par une chaîne sans  
 fin à une grande roue fixée perpendiculairement  
 à la portée de la main. Cette grande roue est  
 mise en mouvement par une manivelle, ou tel  
 autre moyen qu'on y voudra substituer; son mou-  
 vement est transmis par la chaîne sans fin à la  
 petite poulie supérieure, et par conséquent à la

poulie supérieure de la corde, puisqu'elle a le même axe. Ainsi la corde sans fin monte continuellement d'un côté, depuis le réservoir jusqu'à la caisse, et descend de la caisse au réservoir sans interruption. Sa partie ascendante élève autour d'elle une colonne d'eau qu'elle dépose dans la caisse en roulant sur la poulie supérieure; de la caisse l'eau coule par un conduit dans le bassin destiné à la recevoir. La quantité d'eau élevée dans un temps donné est proportionnée à la grosseur de la corde et à la rapidité du mouvement. Une corde de spart de 21 lignes de circonférence, en sept minutes, élève à 63 pieds 259 pintes d'eau. Une corde de chanvre de 15 lignes de circonférence emploie onze à douze minutes pour élever 250 pintes à la même hauteur.

L'Académie a fait à cette ingénieuse machine l'accueil le plus favorable; cependant il s'en faut bien qu'elle ait atteint le degré de perfection dont elle est susceptible.

---

M. M... a renoncé, dit-on, à la sainte Eglise, pour épouser, à Neuchâtel, la veuve d'un imprimeur. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il vient de nous donner une seconde édition de son *Tableau de Paris*, en quatre volumes, considérablement augmentée, mais où l'on retrouve la même négligence, les mêmes absurdités, le même mélange de vérités utiles, de paradoxes

390 CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,  
extravagans, de bouffissure, d'éloquence et de  
mauvais goût.

---

*Corps d'Extraits de Romans de Chevalerie*,  
par M. le Comte de Tressan, de l'Académie fran-  
çaise. C'est sans contredit le Recueil de tout  
ce que la volumineuse *Bibliothèque des Romans*  
contient de plus agréable et de plus intéressant.  
Il n'y a aucun de ces extraits qui ne plaise au  
moins par la grâce, la galanterie et la légèreté  
du style.

---

#### DIVERTISSEMENT à la mode.

##### LETTRE.

J'aime à rire. Un de mes amis, aussi gai que  
moi, vient de me faire le récit d'une aventure  
si plaisante, que je m'empresse de vous en faire  
part, afin que vous en fassiez vous-même part  
au public, qui aime à rire aussi.

Mon ami se promenait, il y a quelques jours,  
dans un jardin anglais, voisin de Paris, où il  
admirait les gazons et les eaux, et les arbres  
étrangers et les belles fabriques. Il regardait de  
loin s'avancer une compagnie de femmes et  
d'hommes sur un des ponts qui décorent cet  
élysée, lorsqu'il entendit des cris perçans, et  
vit, l'une après l'autre, tomber dans l'eau plu-  
sieurs personnes. Il s'approche et trouve une  
femme effrayée d'avoir vu disparaître sa fille et  
d'entendre ses cris. La jeune personne dans  
l'eau jusqu'aux genoux, un petit homme faible  
tombé sur le visage, prêt à se noyer; un jeune

homme sauté dans l'eau pour le sauver de ce danger, et pour aider la Demoiselle à regagner les bords; vous vous représentez aisément ce tableau, et vous voyez combien il est comique. C'est, Messieurs, (ah! ah! ah!) que ce pont est fait en bascule (ah! ah! ah!), et qu'en arrivant à une de ses extrémités (ah! ah! ah!) il s'abaisse tout-à-coup (ah! ah! ah!), et ceux qui sont dessus tombent dans l'eau (ah! ah! ah!), au hasard de se rompre une jambe (ah! ah! ah!), ou de se noyer (ah! ah! ah!). Est-ce que vous ne trouvez pas cette scène infiniment risible? N'allez pas croire au moins qu'il y ait eu ni jambe rompue, ni personne de noyé; non, on a remis, comme on a pu, le petit homme en voiture, et on l'a renvoyé chez lui, où il n'est demeuré que huit jours au lit; la Demoiselle en a été quitte pour son pierrot de taffetas que l'eau et la boue ont perdu, et pour ne pouvoir prendre leçon de son maître à chanter pour quelques jours. Quant à la mère, en passant une semaine sur sa chaise longue, elle s'est remise des suites de son effroi, et vous voyez bien qu'il n'y a rien à tout cela de tragique.

Ce qui m'étonne, c'est que ce moyen innocent manque aux jardins d'Angleterre. J'en ai vu beaucoup, et jamais je n'y ai trouvé de ponts trébuchans. On a bien raison de dire que ces Anglais sont tristes; ils ne savent égayer ni les affaires ni les jardins. Je crois qu'il serait bon d'envoyer au *London magazine* un dessin

392 CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,

de ces ponts à bascule, et la manière de les placer pour divertir les gens qui se promènent. Vous désireriez peut-être de savoir quel est le jardin où l'on peut se procurer un amusement si piquant; mais mon ami n'a jamais voulu me le dire (1), sans que je puisse imaginer la raison de ce mystère, que je lui pardonne pourtant, parce que je sais qu'il est aussi sage que gai. J'ai l'honneur d'être, etc. *Signé CACHINNO.*

---

*VERS adressés à monseigneur le prince Henri de Prusse, à son départ de Spa, au nom de mademoiselle Pauline, la fille de madame du Molé, âgée de neuf ans; par M. Audibert, de Marseille.*

Quand vous partez, quand il faut qu'on vous quitte,  
O Prince le plus accompli !  
Sachez de moi, qui n'ai jamais menti,  
Que tous les cœurs volent à votre suite,  
Et qu'on ne craint que votre oubli.  
Partout on vous admire, on vous chérit ici.

---

*EXTRAIT d'une Lettre du Roi de Prusse à M. d'Alembert.*

— Braschi vient de prouver que le Pape n'est pas infallible, en faisant une démarche aussi inutile que déplacée. Il semble que la Cour de Vienne veuille punir le Saint-Siège des excès de Grégoire VII et d'Innocent IV. Au reste, je me porte bien; je fais des vœux pour votre santé, et j'abandonne à leur mauvais sort le Pape, l'abbé

(1) Ce jardin est celui de Mousseau.

Raynal, les fanatiques, les philosophes, les chartreux et surtout les Anglais.

*Molière à la nouvelle Salle, ou les Audiences de Thalie*, comédie en un acte et en vers libres, représentée, pour la première fois, sur le nouveau Théâtre du faubourg Saint-Germain, le vendredi 12, est demeurée quelques jours anonyme. On avait commencé par l'attribuer à M. Palissot ; on l'a rendue ensuite à M. de La Harpe, qui en a vu bientôt le succès assez décidé pour oser l'avouer, sans avoir à craindre qu'un nom tout à-la-fois si célèbre et si chanceux au Théâtre pût lui porter encore malheur.

Si le plan de cette petite comédie n'est pas d'une invention merveilleuse, si l'idée n'en est pas bien neuve, l'exécution en est infiniment agréable ; c'est une satire dialoguée d'une manière piquante et spirituelle, où l'on trouve encore plus de raison et de goût que d'esprit et de gaieté. Melpomène et Thalie viennent installer leurs sujets dans leur nouveau séjour ; elles y trouvent Molière ; Apollon voulut bien lui permettre de partager la fête. Les deux Muses, après avoir fait au père de la Comédie tout l'accueil qu'il mérite, l'instruisent, chacune à sa manière, de l'esprit, du ton, des mœurs et du goût de notre siècle. Thalie, en le quittant, le charge de recevoir pour elle tous les originaux qui se présenteront à l'audience publiée par son ordre. Malheureusement le nombre de ces

originaux n'est pas grand : c'est M. Baptiste, un garçon de café, qui s'est fait auteur ; M. Miso-grame, un négociant, fort ennuyé du bureau d'esprit établi malgré lui, dans sa maison, par sa femme ; M. Claque, un chef de cabale, un capitaine commandant au parterre, en un mot, le chevalier de La Morlière ; le Vaudeville, sous les jolis traits de mademoiselle Contat ; la Muse du drame, c'est-à-dire Dugazon habillé en femme, sous une grande coiffe de crêpe renouée avec des rubans couleur de feu, une longue robe noire traînante, toute garnie de lambeaux de papier, sur lesquels on lit ces grands mots, *Ah ! Ciel ! Dieu ! grand Dieu ! Vertu ! Crime ! Nature !* Ce dernier pare dignement la queue de la robe. L'auteur, après avoir fait parler tant qu'il a voulu tous ces personnages, fait ouvrir le fond du Théâtre ; on voit les statues de tous les grands auteurs dramatiques ; Apollon est entre Melpomène et Thalie ; chacune d'elles conduit les auteurs de son genre ; les autres Muses ont aussi leur suite qui porte des guirlandes de fleurs et des couronnes de laurier. On danse, on couronne les statues, et pour plaire à tout le monde, mais surtout à M. du Vaudeville, le divertissement finit par des couplets ; on ne dispense pas même la Muse du drame d'y prendre part ; ce n'est pourtant pas sans peine qu'elle s'y détermine ; aussi rien n'est-il plus lamentable que l'air sur lequel on lui fait célébrer les appas du drame. C'est le Vaudeville, comme de raison,

qui termine la ronde par un compliment au parterre.

On a remarqué que les scènes épisodiques qui composent ce joli ouvrage étaient toutes fort longues; on aurait désiré qu'elles fussent et plus courtes et plus variées, et l'on croit qu'il n'aurait pas été difficile d'en rendre la liaison plus adroite et plus naturelle. La scène de Baptiste paraît avoir donné lieu plus particulièrement à cette critique par la manière très-insipide dont elle finit, et peut-être aussi par la manière froide et pesante dont Bouret l'a jouée. On a reproché à M. de La Harpe d'avoir fait de la *Muse* du drame une caricature plus digne des tréteaux qu'il fronde que de la scène où il veut rappeler Molière; mais cette caricature est plaisante; et pourquoi peindre autrement un genre qui, à l'exception de deux ou trois ouvrages intéressans, n'est connu que par des productions aussi ridicules que monstrueuses? Un reproche plus essentiel à faire à l'auteur, c'est qu'après avoir choisi Molière pour être le principal personnage de sa pièce, il ne lui fasse pas dire un seul mot qui soit propre à son caractère, un seul trait où l'on puisse reconnaître l'originalité de son esprit et de son génie; ce Molière-là est un homme comme un autre; il occupe la scène depuis le commencement jusqu'à la fin, et il ne fait, il ne dit rien que M. de La Harpe n'eût pu faire et n'eût pu dire comme lui. Ce défaut, je l'avoue, est très-grand; mais c'est aussi

sans doute celui qu'il était le plus difficile d'éviter. Le rapport qu'on a trouvé entre Chrysale et Misograme n'ôte rien à mes yeux au mérite de ce rôle ; ces deux personnages se ressemblent à la vérité, mais ils n'ont ni les mêmes traits, ni les mêmes nuances. Le rôle peut-être le plus neuf de la pièce est celui de M. Claqué ; il est du meilleur comique. M. de La Harpe eut trop à souffrir des cabales dramatiques pour négliger une si belle occasion de s'en venger ; aussi l'a-t-il fait de verve, et il n'y a rien qui ne l'annonce.

Au lieu de nous étendre davantage sur les critiques qu'on a faites d'un ouvrage qui, malgré toutes ces critiques n'en a pas moins réussi et n'en était pas moins fait pour plaire, il vaut mieux rappeler ici quelques-uns de ces détails charmans qui en justifient le succès.

Thalie rappelle à Molière que les Comédiens conservent encore aujourd'hui le fauteuil sur lequel il était assis.

Mais vraiment ce fauteuil en vaut bien quelques autres ;

C'est dommage qu'il soit vacant.

La gloire d'y siéger ne serait pas vulgaire ;

Mais depuis bien long-temps, et c'est mon désespoir,

Je n'y vois personne s'asseoir

Que le *Malade imaginaire*.

Oui, dit Thalie à Melpomène,

Oui, sur la scène en vain votre mérite brille ;

De votre Agamemnon la tragique famille,

Avec tous ses héros, n'a jamais obtenu

Tout le succès qu'obtient la famille *Pointu*, etc.

A la peinture que Thalie et Melpomène font

du mauvais goût qui règne aujourd'hui sur nos  
Théâtres, Molière répond :

Toujours, quand on se plaint, on exagère un peu....

Chez le Français ardent, ingénieux, sensible,

Croyez, en bien, en mal, tout changement possible....

C'est un riche rassasié,

Au sein de l'opulence inquiet et mobile,

De ses propres trésors quelquefois ennuyé.

Après les goûts usés viennent les fantaisies,

On cherche les Lais après les Aspasia,

Et de la nouveauté l'invincible désir

Aime plus à changer qu'il ne songe à choisir. . . .

*Éloge de M. le comte de Maurepas, prononcé,  
dans la séance publique de l'Académie royale  
des Sciences, le 10 Avril 1782, par M. le mar-  
quis de Condorcet, secrétaire perpétuel de l'Aca-  
démie des Sciences et l'un des Quarante; bro-  
chure in-8°, de l'Imprimerie royale. Quoiqu'im-  
primé, cet ouvrage n'étant point public, et n'é-  
tant point destiné à l'être encore de quelque  
temps, nous nous empressons d'en transcrire  
ici les morceaux qui nous ont paru mériter le  
plus d'attention.*

« M. de Maurepas, dit son panégyriste,  
» obligé de renoncer à l'honneur de rétablir la  
» marine militaire, sut rendre son ministère  
» brillant au milieu même de la paix, en faisant  
» servir la marine au progrès des sciences, et les  
» sciences au progrès de la marine; chargé de  
» l'administration des Académies, il réunissait  
» toute l'autorité nécessaire pour l'exécution

» de ses projets..... On comptera toujours au  
 » nombre des événemens qui ont illustré no-  
 » tre siècle l'entreprise de mesurer en même  
 » temps deux degrés du méridien, l'un sous  
 » l'équateur, l'autre près du pôle boréal de  
 » notre continent, opération qui était néces-  
 » saire pour confirmer l'aplatissement de la terre  
 » découvert par Newton, et devait servir de base  
 » à une détermination plus exacte de la figure  
 » du globe »..... On doit à la protection de ce  
 ministre les découvertes de M. de Jussieu dans la  
 botanique ; celles de MM. Sevin et Fourmont  
 dans l'antiquité et dans les langues de la Grèce  
 et de l'Orient ; de M. Otter sur la Mésopotamie  
 et les provinces méridionales de la Perse ; l'E-  
 cole de marine confiée aux soins de M. du Hamel,  
 école qui n'a pas formé, dit-on, un seul cons-  
 tructeur, etc.

« Le café avait été transporté, en 1726,  
 » dans nos îles de l'Amérique, par M. Des-  
 » clieux ; mais la Compagnie des Indes avait le  
 » privilège d'empêcher cette production d'une  
 » terre française de croître pour la France ; cet  
 » abus fut détruit ; et une denrée, qui n'était  
 » qu'un objet de luxe et un plaisir de plus pour  
 » le riche, devint bientôt assez commune pour  
 » servir à la consommation du peuple. Ne  
 » doit-on pas regarder comme un bien pour  
 » l'espèce humaine l'usage des boissons, telles  
 » que le café et le thé, lorsqu'il succède à celui  
 » des liqueurs fortes, et qu'il en émousse le goût

» parmi le peuple ? L'abus de ces boissons ne  
 » conduit point à l'abrutissement et à la féro-  
 » cité ; l'esprit d'agitation qu'elles procurent  
 » et qui en fait le charme ne coûte rien à la  
 » raison ni aux mœurs, et elles préservent le  
 » peuple, en diminuant sa passion pour les li-  
 » queurs enivrantes, d'une des causes qui con-  
 » tribuent le plus à nourrir dans cette classe  
 » d'hommes la grossièreté, la stupidité et la  
 » corruption. »

M. de Maurepas, qui ne mettait de faste dans aucune de ses actions, n'en mit point dans la manière dont il supporta cet événement ( son exil ) : *le premier jour, dit-il, j'ai été piqué ; le second j'étais consolé.* Obligé de vivre dans les sociétés d'une ville de province ( Bourges ) ; il s'en amusa comme de celles de Paris et de Versailles ; il y trouvait les mêmes intrigues et les mêmes ridicules ; les formes, les noms seuls étaient changés.

M. de Condorcet ne parle de l'époque où M. de Maurepas fut rappelé au ministère que pour avouer assez gauchement qu'il n'en veut rien dire ; il se borne à donner une idée générale du caractère que ce ministre a déployé le plus constamment dans toutes les circonstances de sa vie publique et privée :

« Dans les différentes époques, dit-il, où il  
 » eut part au Gouvernement, il sut se plier à  
 » l'esprit dominant de chacune ; mais il n'en  
 » conserva que ce qui s'accordait avec son ca-

» ractère. Il avait appris, sous la Régence, com-  
 » bien ceux qui gouvernent peuvent s'épargner  
 » de tracasseries et d'importunités en ne met-  
 » tant aux petites choses que le prix qu'elles  
 » ont; il avait pris, sous le cardinal de Fleuri,  
 » l'habitude de la modération et de la modes-  
 » tie, sans rien perdre de ce ton gai et facile  
 » que, dans sa première jeunesse, il avait vu rem-  
 » placer la dignité des ministres de Louis XIV.  
 » Ses discours n'annonçaient qu'un homme de  
 » bonne compagnie, doux, aimable; sa maison  
 » était celle d'un particulier riche, mais ami de  
 » la simplicité et de l'ordre.

» Son esprit était naturellement juste; les cir-  
 » constances de sa vie l'avaient empêché de se  
 » former à une application suivie et profonde;  
 » cependant il adoptait sans peine des princi-  
 » pes nouveaux, quoique contraires aux opi-  
 » nions reçues et même aux siennes; lorsque  
 » ces principes le frappaient par ce caractère  
 » de vérité et de simplicité qui trompe rare-  
 » ment; également au-dessus des préventions  
 » de l'habitude, des préjugés de la jeunesse  
 » et de ceux du ministre; mais il était trop  
 » distrait par le courant des affaires, trop sou-  
 » vent entraîné par les événemens, pour mé-  
 » diter un plan général d'après les principes  
 » dont il avait reconnu la vérité, ou pour en  
 » suivre l'exécution avec constance. La finesse  
 » qu'on remarquait en lui n'était pas cette  
 » subtilité d'un esprit faux et bizarre qui ne

» trouve profond que ce qui est obscur, et  
 » vrai que ce qui est contraire à l'opinion des  
 » hommes éclairés ; sa conduite , ses discours  
 » montraient combien il avait de finesse dans  
 » l'esprit ; mais fallait-il examiner ou juger ? un  
 » sens droit et simple était son seul guide.

» Toujours accessible , cherchant , par la pente  
 » naturelle de son caractère , à plaire à ceux qui  
 » se présentaient à lui ; saisissant avec une faci-  
 » lité extrême toutes les affaires qu'on lui pro-  
 » posait , les expliquant aux intéressés avec une  
 » clarté que souvent ils n'auraient pu eux-mêmes  
 » leur donner. . . ; adoucissant les refus par un  
 » ton d'intérêt qu'un mélange de plaisanterie  
 » ne permettait pas de prendre pour de la faus-  
 » seté ; paraissant regarder l'homme qui lui par-  
 » lait comme un ami qu'il se plaisait à diriger , à  
 » éclairer sur ses vrais intérêts, et cachant enfin  
 » le ministre pour ne montrer que l'homme ai-  
 » mable et facile. Tel fut , à l'âge de vingt ans ,  
 » M. de Maurepas ; tel nous l'avons vu depuis à  
 » l'âge de plus de quatre-vingts ans. »

---

MAI 1782.

---

Le premier essai d'un jeune homme dans une carrière devenue aussi difficile que celle du Théâtre inspire à-la-fois de l'indulgence et de l'intérêt; quelque défaut qu'on y trouve, on n'y cherche, on n'y voit que les germes du talent qu'il annonce. C'est ce que vient d'éprouver M. Laignelot, auteur d'*Agis*, tragédie en cinq actes et en vers, représentée, pour la première fois, le lundi 6; elle l'avait déjà été à Versailles devant Leurs Majestés à la fin de 1779. Si ce jeune poète justifie un jour les espérances que ce premier ouvrage laisse concevoir de lui, c'est au sieur de La Rive que nous en aurons en quelque manière l'obligation. M. Laignelot, fils d'un pauvre boulanger de Versailles, avait présenté sa pièce aux Comédiens sans recommandation, sans prôneurs. Rebuté, selon l'usage, assez durement, il allait renoncer pour toujours au Théâtre, si le sieur de La Rive, frappé des beautés qu'il crut apercevoir dans cette tragédie si maltraitée par ses camarades, n'eût pas cherché à intéresser en sa faveur M. le duc de Villequier et d'autres personnes de la Cour. Leur protection fit obtenir au jeune Laignelot une seconde lecture qui, soutenue encore du suffrage de quelques hommes de lettres, et particulièrement de M. Thomas et de M. Ducis,

reçut enfin un accueil plus favorable. Grâce à tant de protection, il n'a guère attendu, pour être joué à Paris, que cinq ou six ans; suivant les règles ordinaires, il aurait bien pu en attendre dix ou douze. Quelle idée ceci ne doit-il point donner ou de l'indolence de la Comédie, ou de la multitude et de la fécondité des talens qui se disputent à l'envi la gloire de l'occuper et de l'enrichir!

Le sujet de cette pièce porte en général un caractère trop austère pour être susceptible de l'espèce d'intérêt qui convient à nos usages et à nos mœurs. La conduite en est faible, embarrassée et n'a rien d'attachant. Toute vertueuse qu'est la folie d'Agis, elle n'en est pas moins extravagante à nos yeux, et quelque sanglant que soit le dénouement, il ne produit aucun effet. Cet ouvrage n'a donc pu réussir que par les détails; on a trouvé dans le second et dans le troisième actes des morceaux pleins de chaleur et d'élévation, des traits d'un caractère antique, de l'éloquence et du mouvement. Le style en est souvent négligé; il a cependant en général une couleur assez forte, assez dramatique; on y a trouvé même quelques vers dont Corneille n'eût désavoué peut-être ni l'expression ni la pensée.

Et par ce démenti que je donne à mon sang,  
Me crois-tu digne encor de ce sublime rang?

Les rôles d'Agésistrate et de Chelonis ont été remplis assez médiocrement par mesdemoiselles

404 CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,

Thénard et Saint-Val ; le sieur de La Rive a laissé beaucoup de choses à désirer dans celui d'Agis ; mais le nouveau costume qu'il a pris pour ce rôle nous a paru pittoresque, historique, de très-bon goût et fait pour sa noble figure ; on en a été d'autant plus frappé que celui de tous les autres acteurs est parfaitement ridicule, les uns étant habillés à la grecque, les autres à la romaine, et mademoiselle Saint-Val en guenille grise et noire, plus débraillée et plus brillante encore que de coutume.

---

PORTRAIT de M. l'abbé Delille, par madame du Molé.

*In wit a man, simplicity a child.*

POËTE, Épitaphe de Gay.

Je vais peindre un grand homme et un homme que j'aime. L'entreprise pourrait sembler téméraire ou suspecte ; mais les caractères du génie s'offrent assez sensiblement en lui pour suppléer au talent et rassurer contre les illusions de l'amitié.

Rien ne peut se comparer ni aux grâces de son esprit, ni à son feu, ni à sa gaieté, ni à ses saillies, ni à ses disparates. Ses ouvrages même n'ont ni le caractère, ni la physionomie de sa conversation. Quand on le lit, on le croit livré aux choses les plus sérieuses ; en le voyant, on jugerait qu'il n'a jamais pu y penser ; c'est tour-à-tour le maître et l'écolier. Il ne s'informe guère de ce

qui occupe la société; les petits événemens le touchent peu; il ne prend garde à rien, à personne, pas même à lui; souvent, n'ayant rien vu, rien entendu, il est à propos: souvent aussi il dit de bonnes naïvetés; mais il est toujours agréable; ses idées se succèdent en foule, et il les communique toutes; il n'a ni jargon, ni recherche; sa conversation est un heureux mélange de beautés et de négligences, un aimable désordre qui charme toujours et étonne quelquefois.

Sa figure.... Une petite fille disait qu'elle était toute en zigzag. Les femmes ne remarquent jamais ce qu'elle est, et toujours ce qu'elle exprime; elle est vraiment laide, mais bien plus curieuse, je dirais même intéressante. Il a une grande bouche; mais elle dit de beaux vers. Ses yeux sont un peu gris, un peu enfoncés; il en fait tout ce qu'il veut, et la mobilité de ses traits donne si rapidement à sa physionomie un air de sentiment, de noblesse et de folie, qu'elle ne lui laisse pas le temps de paraître laide; il s'en occupe, mais seulement comme de tout ce qui est bizarre et peut le faire rire; aussi le soin qu'il en prend est-il toujours en contraste avec les occasions: on l'a vu se présenter en frac chez une Duchesse, et courir les bois, à cheval, en manteau court.

Son âme a quinze ans, aussi est-elle facile à connaître; elle est caressante, elle a vingt mouvemens à-la-fois, et cependant elle n'est point inquiète; elle ne se perd jamais dans l'avenir et

a encore moins besoin du passé. Sensible à l'excès, sensible à tous les instans, il peut être attaqué de toutes les manières ; mais il ne peut jamais être vaincu ; sa déraison ou au moins sa gaieté viennent à son secours et le rendent l'être le plus heureux : faut-il dire aussi que cette gaieté est quelquefois folâtre jusqu'à l'insouciance. Il oublie quelquefois qu'il est aimé ; on craindrait qu'il pût se passer de l'être ; il serait souvent embarrassé à la question imprévue s'il aime ou s'il est aimé.

Sa conduite est, comme son langage, fort abandonnée. Les plaisirs de la ville ne sont rien pour lui ; il ne sait point les chercher. Il se livre volontiers à un seul objet ; il ne s'ennuie jamais ; il n'a besoin ni d'un grand monde, ni d'un grand théâtre, et parfois il oublie ce que la postérité lui promet ; bien vraiment *il se laisse être heureux*. Ainsi ne vous étonnez pas des heures qu'il vous donne ; sans doute il est bien chez vous, mais il est bien partout, même auprès de sa gouvernante : il joue à *la peur* lorsqu'il n'en fait pas une Andromaque ou une Zaire. Votre conversation l'attache, il est vrai ; mais il passe aussi fort bien deux heures à caresser son cheval, que pourtant il oublie aussi quelquefois, ou à s'égarer dans les bois, où, quand il n'a pas peur, il rêve à la lune, à un brin d'herbe, ou, pour mieux dire, à ses rêveries.

Mais si on ne peut le louer pour le mérite d'une vie uniforme, au moins n'a-t-il pas les dé-

fauts d'une vie déréglée ; si sa conduite n'est pas sagement combinée , elle est pure ; et s'il n'a pas de grands traits de caractère , il y supplée par des manières piquantes , la simplicité , les grâces , une gaieté si vraie , si jeune , si naïve et pourtant si ingénieuse , qu'elle le fait sans cesse entourer comme une jolie femme ; enfin par un charme inexprimable qui vous inspire tout-à-la-fois ces mouvemens de curiosité et d'inclination qui ne sont ordinairement sentis que par un charmant enfant ; et cette sorte d'attachement inaltérable qui semble être réservé pour les âmes plus inférieures ; c'est le poëte de Platon , un être sacré , léger et volage.

#### ANECDOTE *généalogique.*

De Henri IV, Roi de France, en 1610,

Henriette-Marie de France, mariée, en 1625,

à Charles Ier Stuard, Roi d'Angleterre.

Charles II son fils, Roi d'Angleterre, en 1682,

eut deux maitresses :

1<sup>o</sup>.

Barbe Villers, duchesse de Cléveland,

dont

Henri duc de Grafton,

né en 1663, mort en 1690.;

grand-père de

George, duc de Grafton,

nommé, en 1782,

garde des sceaux privés et

ministre d'Etat d'Angleterre.

Louise Keroual, duchesse de Portsmouth  
et d'Aubigny en France,  
dont

Charles, duc de Richmond,

De Caroline sa fille,  
mariée à Henri Fox, mi-  
nistre du roi George II,  
descend

Charles Fox, nommé,  
en 1782, ministre et se-  
crétaire d'Etat d'An-  
gleterre.

Des mâles de Rich-  
mond

descend

Charles, duc de Rich-  
mond, nommé, en 1782,  
grand-maitre de l'artil-  
lerie et ministre d'Etat  
d'Angleterre.

D'Anne, mariée à Guil-  
laume d'Albermale,  
descend

Auguste Keppel, nom-  
mé, en 1782, premier  
lord de l'Amirauté et  
ministre d'Angleterre.

*Le Poète supposé, ou les Préparatifs de la Fête*,  
comédie en trois actes, mêlée d'ariettes et de  
vaudevilles, paroles de M. Laujeon, musique de  
M. Champein, a été représentée, pour la pre-  
mière fois, sur le Théâtre de la Comédie italienne,  
le jeudi 25 Avril.

Il s'agit de donner une fête au Seigneur du  
village. Perrin, l'amant de Babet, en a composé  
le divertissement; mais, devant entrer au service  
de Monseigneur, il craint que le titre d'auteur  
ne lui nuise dans son esprit; il prie donc M. le  
Bailli de vouloir bien s'attribuer son ouvrage.  
Celui-ci ne demande pas mieux; il est le rival de  
Perrin, et, profitant de ses droits prétendus d'au-  
teur, il s'empare, dans la pièce, du rôle de l'a-  
mant qui doit épouser Babet. Ce procédé brouille  
nos deux rivaux. On répète la pièce en présence  
du Seigneur, qui, instruit des supercheries et  
des prétentions du Bailli, déclare que la main

de Babet doit être le prix de celui qui a composé la fête. Le véritable auteur se fait alors connaître, et le Bailli, confondu, perd à-la-fois tout ce qu'il voulait enlever au pauvre Perrin. Pour varier un peu les mouvemens d'une action si simple, on a donné à Babet une rivale, c'est Georgette, qui convient mieux aux parens de Perrin, mais qui lui préfère un amant moins bel-esprit. Ce rôle a été joué par madame Dugazon avec une grâce infinie.

Comme drame ou comédie, cette pièce est fort médiocre; comme divertissement, elle n'a que le défaut d'être trop longue. On y trouve un grand nombre de tableaux frais et rians, des scènes dialoguées avec assez de finesse, d'une simplicité quelquefois un peu niaise, quelquefois un peu maniérée, mais souvent aussi délicate et vraiment naïve. C'est, après l'*Amoureux de quinze ans*, ce que M. Laujeon a fait de plus agréable. La musique en est vive et brillante; mais en général plus riche d'accompagnemens que d'expression et de caractère. Toutes les compositions de M. Champein ont donné lieu à la même critique.

---

*Le Vapoureux*, comédie en deux actes et en prose, représentée, pour la première fois, par les Comédiens italiens, le vendredi 3, est d'un officier qui s'occupe depuis long-temps de Théâtre et de vers, de M. Marsolier de Vivetières. Ce n'est pas son premier ouvrage; mais c'est le seul dont on se souvienne dans ce moment; et nous le

croyons bien digne de faire oublier tous les autres.

Le sujet du *Vapoureux* est à-peu-près le même que celui de *Sidney*; quoique la prose de M. de Vivetières ne soit pas faite pour lutter contre les vers de Gresset; la copie pourrait bien être supérieure à l'original et par l'intérêt du plan, et par la vivacité des situations, et par le naturel des caractères et du dialogue. Le rôle de Saint-Far, du *Vapoureux*, beaucoup moins exagéré que celui de *Sidney*, est non-seulement plus vrai, mais aussi plus théâtral, plus propre à la Comédie. L'idée qu'on suggère à madame de Saint-Far, de guérir son mari en feignant une mélancolie beaucoup plus noire que la sienne, est une idée très-juste, très-philosophique, et elle fournit en même temps le motif d'une scène infiniment touchante. Nous aurions désiré que cette scène fût mieux développée; que celle où Blainville veut employer la force du raisonnement pour combattre les chimères qui troublent le bonheur de son ami fût d'une morale moins commune ou du moins plus énergique et plus éloquente; mais l'intention des deux scènes est heureuse et bien préparée. Tout le rôle du Jardinier, à quelques marivaudages près, est d'une gaîté fort naturelle et fort piquante; celui du Valet, qui, pour flatter les caprices de son maître, cherche à les contrefaire, se trahit à tout moment lui-même, et finit par craindre très-sérieusement de se voir une des premières victimes

de la triste folie qu'il croyait de son intérêt d'entretenir. Ce rôle est d'une conception assez neuve et d'un excellent comique.

Mieux écrit, ce petit ouvrage pourrait être mis à côté des meilleures productions de ce genre ; tel qu'il est, il annonce du goût, de l'esprit, un vrai talent pour le Théâtre.

Il paraît qu'à l'exemple des Vertus chrétiennes la Philosophie, leur rivale, cherche à se distinguer aujourd'hui par de bonnes œuvres, par des établissemens charitables et des fondations pieuses. Tant que ce zèle portera sur des objets utiles à la société, quel que puisse en être le motif secret, il méritera toujours la reconnaissance et l'estime des âmes honnêtes et sensibles. Il est à craindre seulement que ce zèle philosophique ne dégénère un jour, comme tant d'autres, en une vaine ostentation ; que son activité ne devienne également puérile et superstitieuse, et qu'il ne finisse par s'occuper beaucoup plus des intérêts du parti dont on voudrait soutenir la considération que de ceux dont on voudrait paraître et dont il faudrait être en effet uniquement occupé. Quoi qu'il en soit, on ne reprochera plus à messieurs les Quarante, comme l'a fait Montesquieu, de n'avoir d'autres fonctions que de jaser sans cesse, les voilà chargés d'un ministère vraiment respectable, d'un ministère qui peut se comparer en quelque manière à l'auguste dignité que la vertu de Caton rendit

#### 412 CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,

si célèbre dans l'ancienne Rome. Le legs de M. de Valbelle leur avait déjà donné le droit précieux de récompenser, par une pension de douze cents francs, l'homme de Lettres qu'ils jugeraient le plus digne et le plus susceptible de cette distinction. Un autre bienfaiteur anonyme leur avait confié le fonds de la même rente pour être décerné au meilleur ouvrage qui aurait paru dans le cours de l'année. Tout nouvellement on vient de leur envoyer encore une somme de douze mille francs pour la fondation d'un prix à donner aussi, tous les ans, à l'action la plus vertueuse qui se sera faite dans toute l'étendue de la ville et de la banlieue de Paris. Ce sera donc désormais à ce Corps de quarante têtes, qui jusqu'ici n'avait paru destiné très-injustement qu'à s'occuper de figures, de métaphores et d'antithèses, à décider en dernier ressort et quel est le meilleur homme, et quel est le meilleur ouvrage, et quelle est la meilleure action ; qui sait si on ne le chargera pas encore, l'année prochaine, de décider aussi quelle a été la meilleure pensée ou le sentiment le plus vertueux ? On a prétendu que le Corps des curés de Paris, jaloux des attributions qu'on venait d'accorder à l'Académie française, et qu'il aurait plutôt crues de son ressort que de celui de messieurs les Quarante, voulant user de représailles, allait fonder un prix pour le plus joli madrigal qui se ferait, tous les ans, dans l'étendue de leur diocèse ; mais il y a lieu de croire que ceci n'est

qu'une mauvaise plaisanterie; quelle est l'action louable, mais un peu extraordinaire, qu'on ne cherche pas à rendre ridicule?

Voici la Lettre du citoyen Fondateur du nouveau prix, adressée à l'Académie française. Quelque soin qu'il ait pris pour garder l'anonyme, on a cru le reconnaître, et l'opinion la plus générale a nommé M. de Monthion, conseiller d'Etat, chancelier et chef du Conseil de monseigneur le comte d'Artois.

« Messieurs, tous les genres de talents ob-  
» tiennent des récompenses; la vertu seule n'en a  
» pas. Si les mœurs étaient plus pures et les  
» âmes plus élevées, la satisfaction intérieure  
» d'avoir fait le bien serait un salaire suffisant  
» du sacrifice qu'exige la vertu; mais pour la  
» plupart des hommes il faut un autre prix, il  
» faut qu'une action louable soit louée. Ces  
» éloges ont été le premier objet des Lettres,  
» et c'est en effet la fonction la plus honorable  
» que puisse avoir le génie.

» L'Académie française s'est rapprochée de  
» cette institution antique lorsqu'elle a proposé  
» à l'éloquence le panégyrique des Sully, des  
» d'Aguesseau, des Fénélon, des Catinat, des  
» Montausier, et d'autres grands personnages;  
» mais il n'est dans une Nation qu'un petit  
» nombre d'hommes dont les actions aient un  
» caractère de célébrité, et le sort du peuple  
» est que ses vertus soient ignorées. Tirer ces  
» vertus de l'obscurité, c'est les récompenser et

#### 414 CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,

» jeter dans le public la semence des mœurs.

» Pénétré de cette vérité, un citoyen prie l'Académie française d'agréer la fondation d'un prix dont voici l'objet et les conditions.

» 1°. L'Académie française fera, tous les ans, dans une de ses assemblées publiques, lecture d'un *Discours* qui contiendra l'éloge d'un acte de vertu.

» 2°. L'auteur de l'action célébrée, homme ou femme, ne pourra être d'un état au-dessus de la bourgeoisie, et il est à désirer qu'il soit choisi dans les derniers rangs de la société.

» 3°. Le fait qui donnera matière à l'éloge se sera passé dans l'étendue de la ville ou de la banlieue de Paris, et dans l'espace des deux années qui précéderont la distribution du prix. A l'éloge seront jointes des attestations du fait propres à en constater la vérité. On choisit Paris, parce que l'Académie, y étant établie, a plus de facilité pour vérifier les faits; d'ailleurs nulle part les mœurs du peuple n'ont plus besoin de réforme que dans les Capitales.

» 4°. La fondation sera de douze mille francs, et l'intérêt de cette somme sera employé à payer deux médailles, dont une pour l'auteur du *Discours*, l'autre pour l'auteur de l'action célébrée.

» 5°. Le *Discours* sera *en prose*, et ne sera pas de plus d'un demi-quart d'heure de lecture; un temps plus long ne serait employé qu'à

» des dissertations étrangères à l'objet de l'institution.

» 6°. Cette somme de douze mille francs sera placée en rente viagère sur la tête du Roi et sur celle de monseigneur le Dauphin, et le Discours, lu dans la séance publique, sera présenté à ce jeune Prince. Ainsi ses premiers regards seront portés sur une classe d'hommes éloignée du trône, et il apprendra de bonne heure que parmi eux il existe des vertus. »

L'Académie, avant d'accepter ces offres, a cru devoir proposer au Donateur les changemens qui suivent.

1°. Le Discours, ou *Récit*, sera fait par le Directeur de la Compagnie.

2°. L'Académie ne pourrait accepter la donation proposée si elle renfermait la moindre disposition qui pût intéresser personnellement quelqu'un de ses membres. En conséquence, le revenu annuel des douze mille francs sera entièrement employé à payer une seule médaille qui sera donnée pour prix de l'acte de vertu.

Le Donateur ayant adopté ces changemens, la Compagnie a, d'une voix unanime, de l'aveu du Roi son auguste protecteur, accepté la donation.

Elle annonce donc que, dans son assemblée publique du 25 Août 1783, elle donnera ce prix pour la première fois, en se conformant aux dispositions prescrites par le Donateur et aux légers changemens qu'elle y a faits.

#### 416 CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,

Quelque multipliées que soient déjà les éditions de l'*Encyclopédie*, celle qui s'imprime actuellement à Paris *par ordre de matières*, et dont le sieur Pankoucke a fait publier un Prospectus fort étendu, ne peut manquer d'obtenir encore l'accueil le plus favorable. Dans l'espace d'un mois, le sieur Pankoucke a reçu pour cet ouvrage plus de trois mille souscriptions. Un libraire de Madrid, don Santiago-Thevin, a fait traduire le Prospectus en espagnol par don Joseph Covarrubias; et S. E. don Beltran, évêque de Salamanque, inquisiteur général, est à la tête des souscripteurs espagnols. On en prépare une traduction italienne à Florence, et la munificence de S. A. R. le Grand-Duc a bien voulu, dit-on, faire avancer aux auteurs de l'entreprise une somme de soixante mille ducats.

Le sieur Pankoucke a fait tirer deux exemplaires de la nouvelle *Encyclopédie* sur grand papier de Hollande. Il se flatte toujours en secret qu'une Souveraine, qui s'intéresse si magnifiquement à tout ce qui se fait en Europe de grand et d'utile, ne dédaignera point d'en recevoir l'hommage; il se flatte que l'honneur d'avoir été encouragé par elle ne manquera point à la gloire d'un monument destiné à honorer les lumières du siècle dont elle est l'amour et l'admiration.

---

## NOUVELLE addition (1) à la Lettre sur les Aveugles, par M. Diderot.

Je vais jeter sans ordre, sur le papier, des phénomènes qui ne m'étaient pas connus, et qui serviront de preuves ou de réfutation à quelques paragraphes de ma *Lettre sur les Aveugles*. Il y a trente-trois à trente-quatre ans que je l'écrivais; je l'ai relue sans partialité, et je n'en suis pas trop mécontent. Quoique la première partie m'en ait paru plus intéressante que la seconde, et que j'aie senti que celle-là pouvait être un peu plus étendue et celle-ci beaucoup plus courte, je les laisserai l'une et l'autre telles que je les ai faites, de peur que la page du jeune homme n'en devint pas meilleure par la retouche du vieillard. Ce qu'il y a de supportable dans les idées et dans l'expression, je crois que je le chercherais inutilement aujourd'hui, et je crains d'être également incapable de corriger ce qu'il y a de répréhensible. Un peintre célèbre de nos jours emploie les dernières années de sa vie à gâter les chefs-d'œuvre qu'il a produits dans la vigueur de son âge. Je ne sais si les défauts qu'il y remarque sont réels; mais le talent qui les rectifierait, ou il ne l'eut jamais s'il porta les imitations de la nature jusqu'aux dernières limites de l'art, ou, s'il le posséda, il le perdit, parce que tout ce

(1) Non imprimée dans le recueil des Œuvres de Diderot, en quinze volumes.

#### 418 CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,

qui est de l'homme dépérit avec l'homme. Il vient un temps où le goût donne des conseils dont on reconnaît la justesse, mais qu'on n'a plus la force de suivre. C'est la pusillanimité qui naît de la conscience de la faiblesse, ou la paresse, qui est une des suites de la faiblesse et de la pusillanimité, qui me dégoûte d'un travail qui nuirait plus qu'il ne servirait à l'amélioration de mon ouvrage.

*Solve senescentem maturè sanus æquum, ne  
Peccet ad extremum ridendus et illa ducat.*

---

#### PHÉNOMÈNES.

1°. Un artiste, qui possède à fond la théorie de son art et qui ne le cède à aucun autre dans la pratique, m'a assuré que c'était par le tact et non par la vue qu'il jugeait de la rondeur des pignons; qu'il les faisait rouler doucement entre le pouce et l'index, et que c'était par l'impression successive qu'il discernait de légères inégalités qui échapperaient à son œil.

2°. On m'a parlé d'un aveugle qui connaissait au toucher quelle était la couleur des étoffes.

3°. J'en pourrais citer un qui nuance des bouquets avec cette délicatesse dont J.-J. Rousseau se piquait lorsqu'il confiait à ses amis, sérieusement ou par plaisanterie, le dessein d'ouvrir une école où il donnerait leçons aux bouquetières de Paris.

4°. La ville d'Amiens a vu un appareilleur aveugle conduire un atelier nombreux avec au-

tant d'intelligence que s'il avait joui de ses yeux.

5°. L'usage des yeux ôtait à un clairvoyant la sûreté de la main; pour seraser la tête, il écartait le miroir et se plaçait devant une muraille nue.

L'aveugle qui n'aperçoit pas le danger en devient d'autant plus intrépide, et je ne doute point qu'il ne marchât d'un pas plus ferme sur des planches étroites et élastiques qui formeraient un pont sur un précipice. Il y a peu de personnes dont l'aspect des grandes profondeurs n'obscurcisse la vue.

6°. Qui est-ce qui n'a pas connu ou entendu parler du fameux Daviel? j'ai assisté plusieurs fois à ses opérations. Il avait abattu la cataracte à un forgeron, qui avait contracté cette maladie au feu continuel de son fourneau; et pendant les vingt-cinq années qu'il avait cessé de voir il avait pris une telle habitude de s'en rapporter au toucher, qu'il fallait le maltraiter pour l'engager à se servir du sens qui lui avait été restitué; Daviel lui disait, en le frappant, veux-tu regarder, bourreau... ! Il marchait, il agissait; tout ce que nous faisons les yeux ouverts, il le faisait, lui, les yeux fermés.

On pourrait en conclure que l'œil n'est pas aussi utile à nos besoins ni aussi essentiel à notre bonheur qu'on serait tenté de le croire. Quelle est la chose du monde dont une longue privation qui n'est suivie d'aucune douleur ne nous rendit la perte indifférente, si le spectacle de la nature n'avait plus de charme pour l'aveu-

gle de Daviel ? la vue d'une femme qui nous serait chère ? Je n'en crois rien , quelle que soit la conséquence du fait que je vais raconter. On s'imagine que, si l'on avait passé un long temps sans voir, on ne se laisserait point de regarder ; cela n'est pas vrai. Quelle différence entre la cécité momentanée et la cécité habituelle !

7°. La bienfaisance de Daviel conduisait ; de toutes les provinces du royaume dans son laboratoire, des malades indigens qui venaient implorer son secours, et sa réputation y appelait une assemblée curieuse, instruite et nombreuse. Je crois que nous en faisons partie le même jour, M. Marmontel et moi. Le malade était assis ; voilà sa cataracte enlevée ; Daviel pose sa main sur des yeux qu'il venait de rouvrir à la lumière. Une femme âgée, debout à côté de lui, montrait le plus vif intérêt au succès de l'opération ; elle tremblait de tous ses membres à chaque mouvement de l'opérateur. Celui-ci lui fait signe d'approcher, et la place à genoux en face de l'opéré ; il éloigne ses mains, le malade ouvre les yeux, il voit, il s'écrie : *Ah ! c'est ma mère...* ! Je n'ai jamais entendu un cri plus pathétique ; il me semble que je l'entends encore. La vieille femme s'évanouit, les larmes coulent des yeux des assistans et les aumônes tombent de leurs bourses.

8°. De toutes les personnes qui ont été privées de la vue presque en naissant, la plus surprenante qui ait existé et qui existera, c'est mademoiselle Mélanie de Salignac, parente de M. de

La Fargue, lieutenant-général des armées du Roi, vieillard qui vient de mourir, âgé de quatre-vingt-onze ans, couvert de blessures et comblé d'honneurs; elle est fille de madame de Blacy, qui vit encore, et qui ne passe pas un jour sans regretter une enfant qui faisait le bonheur de sa vie et l'admiration de toutes ses connaissances. Madame de Blacy est une femme distinguée par l'éminence de ses qualités morales, et qu'on peut interroger sur la vérité de mon récit. C'est sous sa dictée que je recueille de la vie de mademoiselle de Salignac les particularités qui ont pu m'échapper à moi-même pendant un commerce d'intimité qui a commencé avec elle et avec sa famille en 1760, et qui a duré jusqu'en 1763, l'année de sa mort.

Elle avait un grand fonds de raison, une douceur charmante, une finesse peu commune dans les idées, et de la naïveté. Une de ses tantes invitait sa mère à venir l'aider à plaire à dix-neuf ostrogoths qu'elle avait à diner, et sa nièce disait : *Je ne conçois rien à ma chère tante; pourquoi plaire à dix-neuf ostrogoths? pour moi, je ne veux plaire qu'à ceux que j'aime.*

Le son de la voix avait pour elle la même séduction ou la même répugnance que la physionomie pour celui qui voit. Un de ses parens, receveur-général des finances, eut avec la famille un mauvais procédé auquel elle ne s'attendait pas, et elle disait avec surprise : *Qui l'aurait cru d'une voix aussi douce?* Quand elle enten-

daît chanter, elle distinguait des voix *brunes* et des voix *blondes*.

Quand on lui parlait, elle jugeait de la taille par la direction du son qui la frappait de haut en bas si la personne était grande, ou de bas en haut si la personne était petite.

Elle ne se souciait pas de voir, et un jour qu'elle lui en demandais la raison : « C'est, me répondit-elle, que je n'aurais que mes yeux, au lieu que je jouis des yeux de tous ; c'est que, par cette privation, je deviens un objet continuel d'intérêt et de commisération ; à tout moment on m'oblige, et à tout moment je suis reconnaissante ; hélas ! si je voyais, bientôt on ne s'occuperait plus de moi. »

Les erreurs de la vue en avaient beaucoup diminué le prix pour elle. « Je suis, disait-elle, à l'entrée d'une longue allée ; il y a à son extrémité quelque objet : l'un de vous le voit en mouvement, l'autre le voit en repos ; l'un dit que c'est un animal, l'autre que c'est un homme, et il se trouve, en approchant, que c'est une souche. Tous ignorent si la tour qu'ils aperçoivent au loin est ronde ou carrée. Je brave les tourbillons de la poussière, tandis que ceux qui m'entourent ferment les yeux et deviennent malheureux, quelquefois pendant une journée entière, pour ne les avoir pas assez tôt fermés. Il ne faut qu'un atome imperceptible pour les tourmenter cruellement... » A l'approche de la nuit, elle disait

que *notre règne allait finir, et que le sien allait commencer*. On conçoit que, vivant dans les ténèbres avec l'habitude d'agir et de penser pendant une nuit éternelle, l'insomnie, qui nous est si fâcheuse, ne lui était pas même importune.

Elle ne me pardonnait pas d'avoir écrit que les aveugles, privés des symptômes de la souffrance, devaient être cruels. — Et vous croyez, me disait-elle, que vous entendez la plainte comme moi ? — Il y a des malheureux qui savent souffrir sans se plaindre. — Je crois, ajoutait-elle, que je les aurais bientôt devinés et que je ne les plaindrais que davantage.

Elle était passionnée pour la lecture et folle de musique. « Je crois, disait-elle, que je ne me » lasserai jamais d'entendre chanter ou jouer » supérieurement d'un instrument, et quand ce » bonheur-là serait, dans le ciel, le seul dont on » jouirait, je ne serais pas fâchée d'y être. Vous » pensiez juste lorsque vous assuriez de la musi- » que que c'était le plus violent des beaux-arts, » sans en excepter ni la poésie ni l'éloquence ; » que Racine même ne s'exprimait pas avec la » délicatesse d'une harpe ; que sa mélodie était » lourde et monotone en comparaison de celle » de l'instrument, et que vous aviez souvent dé- » siré de donner à votre style la force et la légè- » reté des tons de Back. Pour moi, c'est la plus » belle des langues que je connaisse. Dans les » langues parlées, mieux on prononce, plus on » articule ses syllabes ; au lieu que, dans la lan-

424 CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,

» gue musicale, les sons les plus éloignés du grave  
» à l'aigu et de l'aigu au grave sont filés et se  
» suivent imperceptiblement; c'est pour ainsi  
» dire une seule et longue syllabe, qui à chaque  
» instant varie d'inflexion et d'expression. Tan-  
» dis que la mélodie porte cette syllabe à mon  
» oreille, l'harmonie en exécute sans confusion,  
» sur une multitude d'instrumens divers, deux,  
» trois, quatre ou cinq, qui toutes concourent  
» à fortifier l'expression de la première, et les  
» parties chantantes sont autant d'interprètes  
» dont je me passerais bien, lorsque le sympho-  
» niste est homme de génie et qu'il sait donner  
» du caractère à son chant.

» C'est surtout dans le silence de la nuit que  
» la musique est expressive et délicieuse.

» Je me persuade que, distraits par leurs yeux,  
» ceux qui voient ne peuvent ni l'écouter ni  
» l'entendre comme je l'écoute et je l'entends.  
» Pourquoi l'éloge qu'on m'en fait me paraît-il  
» pauvre et faible? Pourquoi n'en ai-je jamais  
» pu parler comme je sens? Pourquoi m'arrêtée-  
» je au milieu de mon discours, cherchant des  
» mots qui peignent ma sensation sans les trou-  
» ver? Est-ce qu'ils ne seraient pas encore in-  
» ventés? Je ne saurais comparer l'effet de la  
» musique qu'à l'ivresse que j'éprouve lorsque,  
» après une longue absence, je me précipite entre  
» les bras de ma mère, que la voix me manque,  
» que les membres me tremblent, que les larmes  
» coulent; que les genoux se dérobent sous moi;

» je suis comme si j'allais mourir de plaisir. »

Elle avait le sentiment le plus délicat de la pudeur ; et quand je lui en demandai la raison : « C'est, me disait-elle, l'effet des discours de ma mère ; elle m'a répété tant de fois que la vue de » certaines parties du corps invitait au vice, et » je vous avouerais, si j'osais, qu'il y a peu de » temps que je l'ai comprise, et que peut-être il a » fallu que je cessasse d'être innocente. »

Elle est morte d'une tumeur aux parties naturelles intérieures, qu'elle n'eut jamais le courage de déclarer.

Elle était, dans ses vêtemens, dans son linge, sur sa personne, d'une netteté d'autant plus recherchée que, ne voyant point, elle n'était jamais assez sûre d'avoir fait ce qu'il fallait pour épargner à ceux qui voient le dégoût du vice opposé.

Si on lui versait à boire, elle connaissait, au bruit de la liqueur en tombant, lorsque son verre était assez plein. Elle prenait les alimens avec une circonspection et une adresse surprenante.

Elle faisait quelquefois la plaisanterie de se placer devant un miroir pour se parer, et d'imiter toutes les mines d'une coquette qui se met sous les armes. Cette petite singerie était d'une vérité à faire éclater de rire.

On s'était étudié, dès sa plus tendre jeunesse, à perfectionner les sens qui lui restaient, et il est incroyable jusqu'où l'on y avait réussi. Le tact

lui avait appris, sur les formes des corps, des singularités souvent ignorées de ceux qui avaient les meilleurs yeux. Elle avait l'ouïe et l'odorat exquis ; elle jugeait, à l'impression de l'air, de l'état de l'atmosphère ; si le temps était nébuleux ou serein , si elle marchait dans une place ou dans une rue, dans une rue ou dans un cul-de-sac, dans un lieu ouvert ou dans un lieu fermé , dans un vaste appartement ou dans une chambre étroite. Elle mesurait l'espace circonscrit par le bruit de ses pieds ou le retentissement de sa voix. Lorsqu'elle avait parcouru une maison , la topographie lui en restait dans la tête, au point de prévenir les autres sur les petits dangers auxquels ils s'exposaient : *Prenez garde*, disait-elle, *ici la porte est trop basse ; là vous trouverez une marche.*

Elle remarquait dans les voix une variété qui nous est inconnue, et lorsqu'elle avait entendu parler une personne quelquefois, c'était pour toujours.

Elle était peu sensible aux charmes de la jeunesse et peu choquée des rides de la vieillesse. Elle disait qu'il n'y avait que les qualités du cœur et de l'esprit qui fussent à redouter pour elle. C'était encore un des avantages de la privation de la vue, surtout pour les femmes : *Jamais*, disait-elle, *un bel homme ne me fera tourner la tête.*

Elle était confiante. Il était si facile et il eût été si honteux de la tromper ! C'était une perf-

dié inexcusable de lui laisser croire qu'elle était seule dans un appartement.

Elle n'avait aucune sorte de terreur panique; elle ressentait rarement de l'ennui; la solitude lui avait appris à se suffire à elle-même. Elle avait observé que dans les voitures publiques, en voyage, à la chute du jour, on devenait silencieux : *Pour moi, disait-elle, je n'ai pas besoin de voir ceux avec qui j'aime à m'entretenir.*

De toutes les qualités, c'étaient le jugement sain, la douceur et la gaieté qu'elle prisait le plus.

Elle parlait peu et écoutait beaucoup : *Je ressemble aux oiseaux, disait-elle, j'apprends à chanter dans les ténèbres.*

En rapprochant ce qu'elle avait entendu d'un jour à l'autre, elle était révoltée de la contradiction de nos jugemens; il lui paraissait presque indifférent d'être louée ou blâmée par des êtres si inconséquens.

On lui avait appris à lire avec des caractères découpés. Elle avait la voix agréable; elle chantait avec goût; elle aurait volontiers passé sa vie au concert ou à l'Opéra, il n'y avait guère que la musique bruyante qui l'ennuyât. Elle dansait à ravir; elle jouait très-bien du par-dessus de viole, et elle avait tiré de ce talent un moyen de se faire rechercher des jeunes personnes de son âge en apprenant les danses et les contre-danses à la mode.

C'était la plus aimée de ses frères et de ses sœurs.  
« Et voilà, disait-elle, ce que je dois encore à

» mes infirmités : on s'attache à moi par les soins  
 » qu'on m'a rendus, et par les efforts que j'ai faits  
 » pour les reconnaître et pour les mériter. Ajou-  
 » tez que mes frères et mes sœurs n'en sont point  
 » jaloux. Si j'avais des yeux, ce serait aux dépens  
 » de mon esprit et de mon cœur. J'ai tant de  
 » raisons pour être bonne ! que deviendrais-je  
 » si je perdais l'intérêt que j'inspire ? »

Dans le renversement de la fortune de ses parens, la perte des maîtres fut la seule qu'elle regretta ; mais ils avaient tant d'attachement et d'estime pour elle, que le géomètre et le musicien la supplièrent avec instance d'accepter leurs leçons gratuitement, et elle disait à sa mère : *Maman, comment faire ? Ils ne sont pas riches, et ils ont besoin de tout leur temps.*

On lui avait appris la musique par des caractères en relief qu'on plaçait sur des lignes éminentes à la surface d'une grande table. Elle lisait ces caractères avec la main ; elle les exécutait sur son instrument ; et en très-peu de temps d'étude elle avait appris à jouer en partie la pièce la plus longue et la plus compliquée.

Elle possédait les élémens d'astronomie, d'algèbre et de géométrie. Sa mère, qui lui lisait le Livre de l'abbé de La Caille, lui demandait quelquefois si elle entendait cela ; *tout courant*, lui répondait-elle.

Elle prétendait que la géométrie était la vraie science des aveugles, parce qu'elle appliquait fortement, et qu'on n'avait besoin d'aucun se-

cours pour se perfectionner. *Le géomètre, ajoutait-elle, passe presque toute sa vie les yeux fermés.*

J'ai vu les cartes sur lesquelles elle avait étudié la géographie. Les parallèles et les méridiens sont des fils de laiton; les limites des royaumes et des provinces sont distinguées par de la broderie en fil, en soie et en laine, plus ou moins forte; les fleuves, les rivières et les montagnes, par des têtes d'épingles plus ou moins grosses; et les villes plus ou moins considérables, par des gouttes de cire inégales.

Je lui disais un jour : Mademoiselle, figurez-vous un cube. — Je le vois. — Imaginez au centre du cube un point. — C'est fait. — De ce point tirez des lignes droites aux angles, eh bien, vous aurez divisé le cube. — En six pyramides égales, ajouta-t-elle d'elle-même, ayant chacune les mêmes faces, la base du cube et la moitié de sa hauteur. — Cela est vrai; mais où voyez-vous cela? — Dans ma tête, comme vous.

J'avoue que je n'ai jamais conçu nettement comment elle figurait dans sa tête sans colorer. Ce cube s'était-il formé par la mémoire des sensations du toucher? Son cerveau était-il devenu une espèce de main sous laquelle les substances se réalisaient? S'était-il établi à la longue une sorte de correspondance entre deux sens divers? Pourquoi ce commerce n'existe-t-il pas en moi, et ne vois-je rien dans ma tête si je ne colore pas? Qu'est-ce que l'imagination d'un aveugle?

Ce phénomène n'est pas si facile à expliquer qu'on le croirait.

Elle écrivait avec une épingle, dont elle piquait sa feuille de papier tendue sur un cadre traversé de deux lames parallèles et mobiles, qui ne laissaient entre elles d'espace vide que l'intervalle d'une ligne à une autre. La même écriture servait pour la réponse, qu'elle lisait en promenant le bout de son doigt sur les petites inégalités que l'épingle ou l'aiguille avait pratiquées au *verso* du papier.

Elle lisait un livre qu'on n'avait tiré que d'un côté. Prault en avait imprimé de cette manière à son usage.

On a inséré dans le *Mercur*e du Temps une de ses lettres:

Elle avait eu la patience de copier à l'aiguille l'Abrégé historique du président Hénault, et j'ai obtenu de madame de Blacy, sa mère, ce singulier manuscrit.

Voici un fait qu'on croira difficilement, malgré le témoignage de toute sa famille, le mien et celui de vingt personnes qui existent encore; c'est que, d'une pièce de douze à quinze vers, si on lui donnait la première lettre et le nombre de lettres dont chaque mot était composé, elle retrouvait la pièce proposée, quelque bizarre qu'elle fût. J'en ai fait l'expérience sur des amphigouris de Collé. Elle rencontrait quelquefois une expression plus heureuse que celle du poète.

Elle enfilait avec célérité l'aiguille la plus

mince, en étendant son fil ou sa soie sur l'index de la main gauche, et en tirant, par l'œil de l'aiguille placée perpendiculairement, ce fil ou cette soie avec une pointe très-déliée.

Il n'y avait aucune sorte de petits ouvrages qu'elle n'exécutât; ourlets, bourses pleines ou symétrisées, à jour, à différens dessins, à diverses couleurs; jarretières, bracelets, colliers avec de petits grains de verre, comme des lettres d'imprimerie. Je ne doute point qu'elle n'eût été un bon compositeur d'imprimerie : qui peut le plus peut le moins.

Elle jouait parfaitement le reversis, le médiateur et le quadrille; elle rangeait elle-même ses cartes, qu'elle distinguait par de petits traits qu'elle reconnaissait au toucher, et que les autres ne reconnaissaient ni à la vue ni au toucher. Au reversis, elle changeait de signes aux as, surtout à l'as de carreau et au quinola. La seule attention qu'on eût pour elle; c'était de nommer la carte en la jouant. S'il arrivait que le quinola fût menacé, il se répandait sur sa lèvre un léger sourire qu'elle ne pouvait contenir, quoiqu'elle en connût l'indiscretion.

Elle était fataliste; elle pensait que les efforts que nous faisons pour échapper à notre destinée ne servaient qu'à nous y conduire. Quelles étaient ses opinions religieuses? Je les ignore; c'est un secret qu'elle gardait par respect pour une mère pieuse.

Il ne me reste plus qu'à vous exposer ses

idées sur l'écriture, le dessin, la gravure, la peinture; je ne crois pas qu'on en puisse avoir de plus voisines de la vérité; c'est ainsi, j'espère, qu'on en jugera par l'entretien qui suit, et dont je suis un interlocuteur. Ce fut elle qui parla la première.

« — Si vous aviez tracé sur ma main, avec un stylet, un nez, une bouche, un homme, une femme, un arbre, certainement je ne m'y tromperais pas; je ne désespérerais pas même, si le trait était exact, de reconnaître la personne dont vous m'auriez fait l'image; ma main deviendrait pour moi un miroir sensible; mais grande est la différence de sensibilité entre cette toile et l'organe de la vue.

» Je suppose donc que l'œil soit une toile vivante, d'une délicatesse infinie; l'air frappe l'objet, de cet objet il est réfléchi vers l'œil, qui en reçoit une infinité d'impressions diverses selon la nature, la forme, la couleur de l'objet, et peut-être les qualités de l'air qui me sont inconnues et que vous ne connaissez pas plus que moi; et c'est par la variété de ces sensations qu'il vous est peint.

» Si la peau de ma main égalait la délicatesse de vos yeux, je verrais par ma main, comme vous voyez par vos yeux, et je me figure quelquefois qu'il y a des animaux qui sont aveugles, et qui n'en sont pas moins clairvoyans.

— Et le miroir?

« — Si tous les corps ne sont pas autant de

miroirs, c'est par quelque défaut dans leur texture, qui éteint la réflexion de l'air. Je tiens d'autant plus à cette idée, que l'or, l'argent, le fer, le cuivre polis, deviennent propres à réfléchir l'air, et que l'eau trouble et la glace rayée perdent cette propriété.

» C'est la variété de la sensation, et par conséquent de la propriété de réfléchir l'air dans les matières que vous employez, qui distingue l'écriture du dessin, le dessin de l'estampe, et l'estampe du tableau.

» L'écriture, le dessin, l'estampe, le tableau d'une seule couleur, sont autant de camaïeux.»

— Mais, lorsqu'il n'y a qu'une couleur, on ne devrait discerner que cette couleur?

« — C'est apparemment le fond de la toile, l'épaisseur de la couleur et la manière de l'employer qui introduisent dans la réflexion de l'air une variété correspondante à celle des formes. Au reste, ne m'en demandez plus rien, je ne suis pas plus savant que cela.»

— Et je me donnerais bien de la peine inutile pour vous en apprendre davantage.

Je ne vous ai pas dit, sur cette jeune aveugle, tout ce que j'en aurais pu observer en la fréquentant davantage et en l'interrogeant avec du génie; mais je vous donne ma parole d'honneur que je ne vous en ai rien dit que d'après mon expérience.

Elle mourut, âgée de vingt-deux ans. Avec une mémoire immense et une pénétration égale à sa

434 CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,

mémoire, quel chemin n'aurait-elle pas fait dans les sciences si des jours plus longs lui avaient été accordés ! Sa mère lui lisait l'Histoire, et c'était une fonction également utile et agréable pour l'une et l'autre.

---

*Sur l'Affaire du 12 Avril.*

*Air des Fraises.*

Rodney se vante beaucoup ;  
Pour cette fois passe,  
On peut lui pardonner tout  
Quand nous recevons ce coup  
De grâce, de grâce, de grâce,  
De Grasse.

Pourtant ne faut que l'Anglais,  
Redoublant d'audace,  
Prenne en pitié le Français  
Qui ne demanda jamais  
De grâce, de grâce, de grâce,  
De Grasse.

Au vrai, tout n'est pas en pis  
Dans cette disgrâce :  
Pleure ton vaisseau, Paris,  
Mais notre Amiral est pris....  
Rends grâce, rends grâce, rends grâce,  
Rends Grasse.

Pour que d'un si piteux cas  
La honte s'efface,  
Que dans de nouveaux combats  
L'ennemi ne trouve pas  
De grâce, de grâce, de grâce,  
De Grasse.

---

DE M. Palissot.

J'ignore quel nouvel intérêt ou quelle puissante protection a pu réconcilier tout-à-coup M. Palissot avec la Comédie. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après l'avoir laissé oublier depuis plus de vingt ans, elle paraît affecter aujourd'hui de ne plus s'occuper que de lui : on a commencé par nous donner une reprise des *Tuteurs*; on leur a fait succéder très-rapidement l'*Homme dangereux*, qui n'avait point encore été donné; et quoique ces deux ouvrages aient attiré fort peu de monde, on n'en a pas été moins empressé à remettre à l'étude la fameuse comédie des *Philosophes*. N'y a-t-il pas lieu de présumer que ce sont des motifs fort supérieurs aux intérêts de messieurs les Comédiens qui ont pu exciter tant de zèle et tant d'activité en faveur de M. Palissot? Comment ne pas se souvenir, dans cette occasion, de ce qu'il nous a si bien prouvé, dans toutes ses Préfaces, qu'il possédait éminemment le mérite littéraire, le plus utile à l'Etat, quoique le plus injustement avili?

La comédie des *Tuteurs* a des détails heureux, mais l'intrigue en est faible, et porte sur une idée assez extravagante. Un père a laissé en mourant la conduite de sa fille à trois ou quatre Tuteurs, dont les caractères et les goûts sont absolument différens; pour obtenir sa main, il faudra plaire également à tous. Si la condition

est bizarre, le moyen de réussir n'en est pas moins facile à deviner; il ne s'agit que de feindre tour-à-tour, aux yeux de chacun, de lui ressembler; c'est ce que fait l'amant aimé de la pupille, c'est ce qu'il fait plus ou moins adroitement; mais aucune de ces scènes n'est aussi vive, aussi naturellement gaie que celle du chevalier Cluk et du chevalier Chuk, dans le *Débat*, par Dufreny.

M. Palissot trouve très-mauvais qu'on lui refuse le don de l'invention; il s'est fâché lorsqu'on lui a dit que le dessin de ses *Philosophes* était calqué sur celui des *Femmes savantes*: il pourrait bien se fâcher encore si on lui prouvait que l'action de l'*Homme dangereux* ressemble beaucoup à celle du *Flatteur* de Rousseau, ou à celle du *Méchant* de Gresset; mais nous ne voulons point le fâcher; il y a d'ailleurs plus d'exactitude à dire que le reproche est injuste, et par la raison la plus évidente, c'est que dans l'*Homme dangereux* il n'y a aucune action; ou peu s'en faut. Comme le *Flatteur*, comme le *Méchant*, l'*Homme dangereux* est reconnu à la fin pour être l'auteur d'un écrit injurieux contre l'homme qui avait été jusqu'alors sa dupe; comme eux, c'est par la ruse d'une soubrette qu'il est démasqué; mais voilà toute la ressemblance. Le Méchant de M. Palissot n'a aucun motif pour faire l'écrit en question; c'est fort gratuitement qu'il s'expose lui-même à se perdre; il ne prend aucune précaution pour faire réussir sa méchan-

cété, et l'on n'a besoin d'aucun artifice pour la faire retomber sur lui. M. Palissot et ses amis ont si bien senti la faiblesse d'une pareille intrigue, que, dans l'impossibilité de la défendre, ils se sont contentés d'assurer hautement le public que les pièces de caractère, et, s'il en fut jamais, l'*Homme dangereux* en est une, pouvaient fort bien se passer d'action, témoin le *Misanthrope*, etc.; mais ces Messieurs nous permettront de leur représenter d'abord que M. de Voltaire du moins n'était pas de cet avis; il a dit :

Un vers heureux et d'un tour agréable  
Ne suffit pas ; il faut une action ,  
De l'intérêt, du comique, une fable,  
Des mœurs du temps un portrait véritable  
Pour consommer cette œuvre du démon.

On ne prétend pas qu'une Comédie ait l'intérêt d'une Tragédie ou d'un Roman, mais il paraît indispensable qu'elle ait celui de tout ouvrage dramatique, l'intérêt attaché à la peinture fidèle des mœurs, au mouvement successif et gradué d'une action naturelle et vraie. Lorsqu'il y aura une lutte établie entre le caractère et les circonstances où ce caractère est placé, lorsqu'il y aura quelques ressorts adroitement préparés pour mettre ce caractère en jeu, pour l'embarasser ou pour en faire justice, et toujours par des moyens dont je puisse désirer le succès sans les avoir trop prévus, mon attention sera sans doute suffisamment fixée; il ne faudra, pour

l'intéresser, ni des événemens ni des situations extraordinaires ; mais, si mon imagination ne demande pas à être fortement émue, elle veut du moins être amusée, et c'est à quoi le poète ne saurait réussir s'il n'a pas l'art d'exciter ma curiosité et de la soutenir sans effort.

On a répété trop souvent que l'action du *Misanthrope* était faible et peu attachante ; elle ne l'est pas autant, il est vrai, que celle de l'*Avare* et du *Tartuffe*, qui sont pourtant aussi, je crois, des comédies de caractère. Mais quel est le spectateur attentif qui, en voyant pour la centième fois le *Misanthrope*, n'est pas encore très-curieux de savoir ce que pourra devenir la passion d'Alceste pour la coquette Célimène, son amitié pour Philinte et sa querelle avec Oronte ? Je ne dis rien de tout le reste ; il n'y a pas une scène où l'on ne trouve un nœud plus intéressant à voir dénouer que celui de toutes les pièces qu'on a prétendu faire depuis dans le même genre. S'il y a quelque chose de froid dans cet immortel ouvrage, c'est le dénouement, et peut-être n'est-ce encore que l'extrême perfection de chaque scène en particulier qui a rendu l'effet de l'ensemble moins rapide et moins entraînant.

Au risque de paraître revenir de fort loin, nous ne pouvons nous dispenser de remarquer ici que, comme l'on a soupçonné Molière d'avoir voulu se peindre lui-même dans le *Misanthrope*, M. Palissot avoue naïvement qu'il a eu

l'intention de se peindre aussi lui-même dans le personnage de Valère, l'Homme dangereux : il est vrai qu'il a voulu que le portrait ne fût ressemblant qu'aux yeux de ses ennemis ; mais beaucoup de gens pensent qu'il a réussi sous ce rapport bien au-delà de son attente. Rien de plus subtil, rien de plus ingénieux que son projet. En 1770, lorsqu'il en conçut l'heureuse idée, les philosophes étaient un peu plus considérés qu'ils ne le sont aujourd'hui ; du moins leur croyait-on devoir plus d'égards et plus de ménagement. Une pièce, donnée alors sous le nom de M. Palissot, pouvait être fort mal accueillie, peut-être même courait-elle le risque d'être refusée. Pour échapper à toutes ces difficultés, l'Aristophane de nos jours s'était proposé non-seulement de faire donner sa pièce anonyme, il avait encore eu soin de répandre dans le public que c'était une satire violente, dont lui-même était le principal objet ; on assure que, pour accréditer ce bruit encore mieux, il avait été s'en plaindre à M. l'abbé de Voisenon, en le suppliant d'employer tout son crédit à empêcher que la pièce ne fût jouée ; que l'officieux Abbé avait réussi à la faire défendre, et qu'alors M. Palissot, au désespoir d'avoir été mieux servi qu'il ne l'espérait, était venu presque en larmes avouer à son ami qu'il était l'auteur de la pièce, et le conjurer de faire lever la défense ; ce que celui-ci n'avait jamais voulu faire, très-indigné de ce qu'on eût osé le croire propre à se rendre complice d'un

pareil manège. Il est vrai que M. Palissot a écrit depuis plusieurs longues Lettres pour désavouer le ridicule de cette aventure ; mais il n'en est pas moins vrai que, quoiqu'il en fût sollicité vivement, l'abbé de Voisenon ne voulut jamais détruire l'imposture prétendue, soit qu'il n'ait pas daigné en prendre la peine, soit qu'il fût piqué en effet d'avoir été la dupe de M. Palissot, soit enfin qu'il se fût fait un scrupule de démentir un conte qui, vrai ou faux, ne pouvait manquer de lui paraître plaisant.

Quoi qu'il en soit, on aura toujours de la peine à comprendre comment un homme a le courage de se traduire ainsi lui-même sur la scène, de prêter au personnage le plus odieux tous ses traits, tous ses sentimens, toutes ses opinions, et de mettre ce personnage en contraste avec un honnête homme, qu'il rend à la vérité le plus plat du monde, mais dans la bouche duquel il place cependant les sentimens les plus estimables, les plus vertueux, avec les opinions les plus diamétralement opposées aux siennes. M. Palissot pense qu'il est impossible qu'on lui fasse sérieusement l'application de ce rôle de Valère, dont il a si bien fait sentir toute l'atrocité. En effet, comment la mériterait-il ? De sa vie il n'a fait aucune satire, aucun libelle ; voyez la *Dunciade*, les *Philosophes*, etc. : lorsqu'un libelle est signé, ne cesse-t-il pas de l'être ? Mais pourquoi s'était-il donc persuadé que ses ennemis ne manqueraient pas de l'y reconnai-

tre? Pourquoi se flattait-il donc que, si la pièce fût tombée, son secret ayant été parfaitement gardé, il pourrait se féliciter publiquement de cette chute en feignant de partager l'erreur commune? Mais en oubliant la personne de l'auteur, à ne considérer que l'ouvrage, quel en peut être le but moral? de montrer que l'honnête homme n'est qu'un sot et l'homme d'esprit un scélérat; morale bien digne assurément de l'ennemi des philosophes.

Quelque froid que nous ait paru le plan de l'*Homme dangereux*, quelque bizarre que nous en semble l'intention, on ne saurait lui refuser un mérite de style devenu fort rare aujourd'hui. La grande scène qui termine le second acte est sûrement une des meilleures que nous ayons vues depuis long-temps au Théâtre; le dialogue en est vif, aisé, naturel et rempli de traits piquans, si ce n'est par l'idée, du moins par l'expression. On y remarque surtout un vers heureux, le seul de tout le rôle de Dorante où l'on retrouve vraiment l'expression d'une âme sensible et vertueuse; il ne doit pas être oublié.

Croyez-moi, le méchant est seul dans l'univers.

Ah! croyez-moi, M. Palissot, l'on peut vous en croire.

L'*Homme dangereux* a été reçu comme il méritait de l'être, l'ensemble avec beaucoup d'indifférence, les détails tantôt avec humeur; tantôt avec plaisir; nous avons cité ceux qui ont paru le plus généralement applaudis. La pièce

n'a eu que cinq ou six représentations, et elles ont été peu suivies. Les rôles d'Oronte et de Valère ont été parfaitement bien rendus ; le premier par le sieur Prévile, le second par le sieur Molé, celui de Marton par madame Bellecour, et le sieur Dugazon a été aussi plaisant qu'il était possible de l'être dans celui de M. Pamphlet.

M. Linguet a fait répandre dans le public un projet manuscrit dans lequel il propose au Gouvernement un procédé secret pour faire rendre des ordres détaillés de Versailles à Brest et à Toulon en aussi peu de temps qu'il en faudrait à un bon écrivain pour les copier six fois, et sans que les agens intermédiaires en puissent pénétrer l'objet. Il annonce qu'il n'emploiera ni les pavillons, ni les feux, ni aucun des autres moyens déjà connus, mais un instrument fort simple dont on fait usage dans deux métiers différens, et dont la construction est si facile qu'il n'est point de village où l'on ne puisse le faire ou le réparer au besoin. L'entretien de cette nouvelle espèce de poste est si peu dispendieux, que de Versailles à Brest il ne passera pas annuellement vingt mille francs. On a su que le projet avait été présenté au Roi par M. de Beauveau, et recommandé par M. le comte d'Artois ; mais on ignore si l'on en a déjà fait ou si l'on se propose sérieusement d'en faire l'épreuve. Quel que puisse en être le résultat, si M. Linguet n'a pas découvert tout de bon le secret qu'il nous promet avec tant d'assurance,

il a trouvé du moins celui de se rappeler d'une manière assez piquante au souvenir d'un public qui commençait à l'oublier. Il a fait beaucoup mieux encore ; car il vient d'obtenir, et ce pourrait bien être une autre énigme, la permission de sortir de la Bastille, même celle de continuer son Journal : on lui interdit à la vérité toutes les matières de religion, de gouvernement et de politique ; mais on lui abandonne, dit-on, pour ses menus plaisirs, les philosophes et l'Académie. A la bonne heure... De quelque nature qu'ait été le motif de sa détention, il est toujours également incertain ; elle a sans doute été assez longue, de plus de vingt mois, pour lui faire faire toutes les réflexions dont il pouvait avoir besoin, et il ne sera guère tenté de s'y exposer une seconde fois.

---

*La Destruction de la Ligue, ou la Réduction de Paris, pièce nationale, en quatre actes ; par M. Mercier.* Ce drame est de la force de tous les autres drames de M. Mercier, et l'on nous dispensera volontiers d'en faire l'analyse. Ce qui est infiniment plus curieux que le drame, c'est la préface. M. Helvétius en avait fait une pour nous prouver qu'il n'y avait qu'un seul moyen de rendre la France heureuse, et c'était tout simplement d'en faire faire la conquête par quelque Puissance étrangère. M. Mercier indique un moyen presque aussi doux, beaucoup plus national et moins embarrassant pour nos voisins, c'est la guerre civile ; sa préface est

employée toute entière à développer l'agrément et l'utilité des révolutions de ce genre. C'est la plus affreuse de toutes les guerres, sans doute; il veut bien en convenir; mais c'est la seule, dit-il, qui soit utile et quelquefois nécessaire.

» La Nation, qui sommeillait dans une inaction molle, ne reprendra sa grandeur qu'en repassant par ces épreuves terribles, mais propres à la régénérer... La guerre civile dérive de la nécessité et du juste rigide. »

En attendant le moment de profiter de ces hautes leçons, le Gouvernement a jugé à propos de défendre l'ouvrage, et l'auteur est resté prudemment à Neuchâtel, où il continue de faire imprimer la suite de son *Tableau de Paris*.

---

*Extrait du Journal d'un Officier de la Marine de l'Escadre de M. le comte d'Estaing. 1782. Brochure in-8°. L'auteur anonyme de ce pamphlet est bien plus maladroit qu'il n'est méchant. Quelque impartialité qu'il ose affecter, il décèle à chaque instant le seul objet qu'il paraît s'être proposé, celui de justifier toutes les préventions de la marine royale contre M. d'Estaing; mais, avec l'intention la plus manifeste de nuire à la gloire de ce brave général, il se trouve engagé, malgré lui, à rendre à ses vertus, à sa constance, à son intrépidité, le témoignage du monde le moins suspect. Il ne peut se dispenser d'avouer que « M. d'Estaing, actif, infatigable, ne s'est » jamais épargné pour réussir; qu'il serait capable des plus grandes choses ( et c'est un*

« ennemi qui parle) s'il avait des connaissances  
 « proportionnées à son activité et à son ambi-  
 « tion ; que, né avec beaucoup d'esprit, il a l'en-  
 « thousiasme et le feu d'un homme de vingt ans ;  
 « qu'entreprenant, hardi jusqu'à la témérité,  
 « tout lui paraît possible ; que, si les matelots le  
 « croient inhumain, ce reproche tient à sa ma-  
 « nière dure de vivre, étant encore plus cruel  
 « pour lui-même que pour ses équipages ; qu'on  
 « l'a vu malade et attaqué du scorbut sans ja-  
 « mais vouloir faire de remèdes ; travaillant nuit  
 « et jour, ne dormant qu'une heure après son  
 « dîner, sa tête appuyée sur ses mains ; se cou-  
 « chant quelquefois, mais sans se déshabiller ;  
 « et qu'il n'y a pas un homme dans son escadre  
 « qui puisse croire qu'il eût résisté à toutes les  
 « fatigues qu'il a supportées, etc. »

« Quoique cette brochure soit écrite en général  
 avec autant de négligence que de prévention et  
 de partialité, elle présente cependant une suite  
 de faits et de détails qui n'est pas sans intérêt ;  
 il n'est pas même fort difficile d'y discerner le  
 vrai à travers des voiles dont l'auteur cherche à  
 l'envelopper. On y trouvera des anecdotes as-  
 sez curieuses sur le caractère et sur les disposi-  
 tions des Américains ; en voici quelques traits.

« Nous n'avons reçu aucun avis intéressant  
 de la part des Américains, ou ceux qu'ils nous  
 ont donnés étaient faux. Un pilote et un officier,  
 donnés par le Congrès, nous ont indignement  
 trahis ; c'est que la plupart des gens aisés sont

Torys, et ne soutiennent le parti américain que par la crainte de perdre leurs biens; leurs cœurs sont aux Anglais. Ceux-ci avaient usé d'une politique adroite depuis que nous avons paru sur les côtes de l'Amérique, pour aliéner les esprits à notre égard, en semant sourdement que l'apparence de protection que le Roi de France leur donnait était trompeuse; et que son intention était connue de garder les conquêtes que son escadre pourrait faire; que les Français profiteraient de la simplicité des Américains pour s'insinuer dans leur pays; qu'en croyant devenir libres, ils ne faisaient que changer de maîtres; que le projet de la France était connu par la proposition qu'elle avait faite à l'Angleterre de s'unir à elle pour les réduire; si on avait voulu lui céder quelques parties... Tels étaient les bruits et les récits semés par les Anglais, que le parti Tory avait en soin d'accréditer...

« Les Américains sont faciles à tromper; indolents par caractère; soupçonneux, ils croient toujours voir ce qu'ils craignent. Leur indolence est telle, que nous avons vu l'ennemi détruire Bafford à proximité de Boston, sans que le Sénat fût instruit d'aucune circonstance, des forces ni des desseins des Anglais... Nous devons beaucoup à M. Hancock, qui a contenu le peuple, faisant lui-même patrouille la nuit; sans cela, nous aurions été obligés de nous réfugier à bord de nos vaisseaux; et de n'en pas sortir, etc., etc. »

*L'Ami des Enfans*, par M. Berquin, ouvrage périodique, dont il paraît un petit volume in-16 tous les mois. On en a déjà fait deux éditions.

Il y a si peu de livres dont on puisse occuper utilement ce premier âge, qu'il faut bien savoir quelque gré aux écrivains qui, sans approcher du but, s'en éloignent moins que les autres. M. Berquin a paru être de ce nombre. Son *Ami des Enfans* est un Recueil de Fables, de Contes, de Dialogues, de petits Drames traduits ou imités en grande partie de l'allemand. La morale que tous ces petits ouvrages renferment est en général assez raisonnable ; mais l'idée est presque toujours trop vague, trop superficielle, la forme un peu niaise, un peu monotone. S'il n'est pas vrai, comme l'a dit Fontenelle, que le naïf ne soit qu'une nuance du bas ou du niais, il est au moins très-sûr qu'il n'y a le plus souvent qu'une nuance assez légère qui les sépare, et il n'appartient qu'au tact le plus fin et le plus exercé de ne jamais les confondre.

---

PORTRAIT du Docteur Tronchin.

Théodore Tronchin, né à Genève, en 1709, d'une famille noble originaire d'Avignon, mort à Paris, le 1<sup>er</sup> Décembre 1781, premier médecin de M. le duc d'Orléans, noble patricien de Parme, associé étranger de l'Académie royale des Sciences, etc., etc. Il s'était marié, en Hollande, à la petite-fille du fameux pensionnaire Jean de

Witt; et à l'âge de 24 ans, du vivant de Boerhave, il mérita la réputation d'un des premiers médecins d'Amsterdam...

L'humanité a perdu en lui un de ses bienfaiteurs, l'amitié son plus digne modèle, et la médecine un des plus illustres disciples de l'Hippocrate de nos jours. Il n'a laissé aucun ouvrage digne de son génie et de ses lumières; mais un Recueil choisi de ses consultations formerait un monument aussi glorieux à sa mémoire qu'il serait utile et intéressant pour les progrès de l'art. Il existe un grand nombre de ces consultations entre les mains de ses héritiers, et la plupart sur des objets infiniment remarquables. Jamais médecin ne consulta plus la nature, n'en saisit avec plus de sagacité tous les mouvemens, toutes les indications; jamais médecin n'employa plus heureusement et le secret d'attendre la nature et celui de la secourir avec le moins de peine, le moins d'effort possible : ses principes, aussi simples que lumineux, étaient toujours soumis à l'observation la plus exacte et modifiés par elle. La plupart de nos médecins ne traitent que les maladies; il traitait le malade, et sa méthode avait autant de formes différentes qu'il se présentait de circonstances différentes pour en faire l'application. Peu de médecins ont vu comme lui l'influence du moral sur le physique, la nécessité de ménager les forces, de proportionner les ressources aux moyens, l'avantage de ne com-

battre le principe de nos maux qu'en éloignant tout ce qui peut contribuer à les entretenir, à les irriter. La diète était presque toujours la première de ses ordonnances : *C'est le plus sûr moyen*, disait-il, *de couper les vivres à l'ennemi, et c'est déjà gagner beaucoup.* L'étonnante pénétration de son premier coup-d'œil, la tranquillité habituelle de son esprit, qualité qu'il devait bien moins à son caractère naturellement passionné qu'à l'empire qu'il avait acquis sur lui-même, l'assurance, la fermeté propre à toutes ses actions, à tous ses discours, le calme, la noblesse et la dignité de ses traits; tous ces avantages réunis inspiraient à ses malades la confiance la plus douce et la plus consolante. Ceux qui l'ont connu ne peuvent être surpris de l'espèce d'enthousiasme dont il fut souvent l'objet, enthousiasme qui servit à répandre avec succès plusieurs découvertes utiles et surtout celle de l'inoculation, mais qui ne put manquer de l'exposer aux cabales, à la haine et à la jalousie de ses rivaux. Quelque injustes qu'aient été plusieurs d'entre eux à son égard, ils ne le furent pas tous; Petit et Louis avouaient qu'il était le plus grand anatomiste de la Faculté; Rouelle, le plus habile pharmacien qu'il eût connu; le célèbre Haller, le praticien le plus heureux. Il est peu de souverains en Europe qui ne lui aient fait l'honneur de le consulter, et, peu de temps ayant sa mort, il reçut encore une lettre du Pape, qui, en le remerciant de la

consultation qu'il lui avait demandée pour je ne sais plus quel cardinal de ses amis, finissait par lui dire qu'il n'y avait point de signature catholique dont il fit plus de cas que de la sienne.

Bon père, ami tendre, zélé citoyen, il fut malheureux par tous ces sentimens, et l'on ne peut se dissimuler que ses chagrins, qu'il renfermait au fond de son cœur, n'aient altéré sa santé et n'aient contribué très-évidemment à abrégér ses jours. Stoicien par principe, et surtout par admiration pour les vertus de cette secte, il n'en était pas moins de la plus extrême sensibilité. Parvenu à supporter le mal physique avec toute la constance des héros du Portique, il voulait surmonter avec le même courage les peines du cœur; mais ses efforts, pour y réussir, ne faisaient que cacher aux autres une partie de ce qu'il souffrait, et fatiguaient son âme au lieu de la soulager.

Il avait autant de douceur dans le caractère et dans les mœurs que de sévérité dans les principes. Simple, affable, quelquefois même plus que populaire dans sa conduite, aucun citoyen de son pays ne fut plus attaché que lui aux maximes du Gouvernement aristocratique; et la crainte de voir retomber Genève dans la démocratie fut un des plus sensibles chagrins de ses derniers jours. Avec tous les moyens d'acquérir de grandes richesses, il n'a laissé qu'une fortune très-médiocre : la bienfaisance, la générosité étaient le premier besoin de cette âme élevée, et son mépris pour l'argent une vertu d'instinct.

Distrain par habitude, et peut-être aussi par la multiplicité de ses occupations, quoiqu'il eût passé sa vie avec les grands, il ne sut ou ne voulut jamais prendre ni le ton ni les usages du grand monde; ou trop fier ou trop familier, il ne fallait pas moins que tout le poids de sa considération personnelle pour lui faire pardonner les disparates qu'il se permettait souvent d'avoir auprès d'eux; mais tous ces défauts de convenance si bien couverts par l'élévation naturelle de son âme et de son caractère, loin de nuire à sa manière d'être, lui donnaient même une physionomie plus originale et plus piquante; on ne pouvait l'en estimer moins, et souvent on l'en aimait davantage.

Il n'avait que deux prétentions auxquelles on lui reconnaissait peu de titres, celle de bien jouer au wisk et celle de bien voir en politique. Il gagnait rarement et se trompait presque toujours; mais il n'en conservait pas moins la meilleure opinion de son habileté, et la nature assurément lui avait donné assez d'autres moyens de s'en consoler.

M. Diderot a trouvé, ce me semble, la plus belle inscription qu'on puisse mettre au pied de la statue de ce grand homme; c'est ce que Plutarque disait d'un médecin de son temps : *Il fut entre les médecins ce que fut Socrate entre les philosophes.*

---

---

JUIN 1782.

---

QUOIQUE les circonstances ne nous aient pas permis de recueillir tout ce que le séjour de M. le comte et de madame la comtesse du Nord à Paris a pu offrir d'anecdotes curieuses et de traits intéressans, ce que nous en avons appris suffira du moins pour donner une idée de l'impression qu'il a faite dans ce pays, et le compte que nous tâcherons d'en rendre, sans avoir d'autre mérite que celui d'être exact et fidèle, n'appartient-il pas essentiellement aux objets dont nous sommes occupés dans ces Mémoires? L'intérêt dont l'héritier de toutes les Russies a bien voulu honorer nos Lettres et nos Arts doit faire époque dans l'Histoire de notre Littérature. Cette Histoire présente de nos jours peu d'événemens dignes de laisser un aussi long souvenir.

Si, l'imagination frappée de l'immensité des États que ce Prince doit gouverner un jour, il semble qu'on ait été surpris qu'il n'eût pas la taille d'un Atlas ou d'un Hercule; car, tout policés que nous sommes, nous tenons encore un peu de nos préjugés gothiques et sauvages, on l'a été bien plus; et comment la vanité française n'en aurait-elle pas été infiniment flattée? on l'a été bien plus de remarquer dans son maintien toute l'aisance, toute la grâce, toute la noblesse facile des usages et des manières de notre Cour.

A travers la foule importune des respects et des hommages qui le suivaient en tout lieu, il a entendu plus d'une fois qu'on ne le trouvait pas beau, et c'est du ton le plus naturel et le plus aimable qu'il l'a conté lui-même fort gaiement au premier souper qu'il fit avec le Roi, en observant que la Nation française n'avait assurément pas moins de franchise que de politesse et d'urbanité. M. le comte du Nord n'a pas, il est vrai, la taille et la figure que les poètes et les romanciers n'auraient pas cru pouvoir se dispenser de lui donner; mais il a sans doute bien mieux que des traits, un regard intéressant et spirituel, une physionomie remplie de finesse et de vivacité, un souris malin qui la rend souvent plus piquante encore, mais sans laisser jamais oublier le caractère de douceur et de dignité répandu sur toute sa personne. On a tant dit, tant répété, en vers et en prose, que Minerve accompagnait ce Prince sous les traits des Grâces, qu'on n'ose presque plus employer la même expression; il n'en est aucune cependant qui rende mieux tous les sentimens qu'inspire madame la comtesse du Nord; on croirait que cette expression ne fut jamais faite que pour elle, et quelque usée que soit l'image, la vérité de l'application semble l'avoir rajeunie. Ce ne sont pas des portraits que nous avons la témérité d'entreprendre, nous ne cherchons qu'à rappeler les traits les plus marqués de l'opinion que le comte et la comtesse du Nord ont laissée d'eux au peu-

454 CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,  
ple de l'Europe le plus sensible, mais aussi le  
plus indiscret.

L'instruction est un avantage dont les Princes sont si accoutumés à se passer en France, que l'on aurait bien pu savoir mauvais gré à M. le comte du Nord d'en avoir autant; aussi n'est-il point d'attention qu'il n'ait eue pour se le faire pardonner : on eût dit qu'il n'était instruit que pour plaire à la Nation qui l'accueillait avec tant d'empressement. Dans nos sciences, dans nos arts, dans nos mœurs, dans nos usages, rien ne lui a paru étranger; sans recherche et sans affectation, il n'a jamais rien ignoré de ce qu'il fallait savoir pour apprécier avec justesse tant d'objets différens qu'on ne cessait d'offrir à sa curiosité, pour prendre l'intérêt le plus obligeant aux hommages qui lui étaient adressés, pour flatter avec le tact le plus délicat l'amour-propre de la Nation entière (1), et celui de toutes les personnes qui s'efforçaient particulièrement de lui être agréables. A Versailles, il avait l'air de connaître la Cour de France aussi-bien que la sienne. Dans les ateliers de nos artistes (2), il décelait toutes les connaissances de l'art qui pouvaient leur rendre l'honneur de son suffrage plus précieux. Dans nos Lycées, dans nos Académies, il prouvait, par ses éloges et par ses questions,

(1) Jusqu'à désirer de voir un Opéra français. C'est pour lui qu'on a remis *Castor*.

(2) Il a vu surtout avec le plus grand intérêt ceux de MM. Greuze et Houdon.

qu'il n'y avait aucun genre de talens et de travaux qui n'eût quelque droit à l'intéresser, et qu'il connaissait depuis long-temps tous les hommes dont les lumières ou les vertus ont honoré leur siècle et leur pays.

Sa conversation et tous les mots qu'on en a retenus annoncent non-seulement un esprit très-fin, très-cultivé, mais encore un sentiment exquis de toutes les convenances de nos usages et de toutes les délicatesses de notre langue. Nous ne citerons ici que les traits qui nous ont été rapportés par les personnes mêmes qui ont eu l'honneur de le suivre et d'en être témoins.

Dans le nombre des choses obligeantes qu'il dit à plusieurs membres de l'Académie française, à la séance particulière de cette Compagnie, qu'il voulut bien honorer de sa présence, on ne peut oublier le mot adressé à M. de Malesherbes. M. d'Alembert lui ayant présenté cet ancien ministre du Roi : *C'est apparemment ici, lui dit-il, que Monsieur s'est retiré.* L'orateur le plus éloquent de la magistrature demeura tout étonné d'une apostrophe si flatteuse et ne trouva rien à répondre.

M. Diderot, n'ayant pu le voir dans son appartement, fut l'attendre à la messe. L'ayant aperçu en sortant. *Ah! c'est vous, lui dit-il, vous, à la messe!* — Qui, M. le Comte, on a bien vu quelquefois Epicure au pied des autels.

M. le comte d'Artois, lui ayant montré des

épées anglaises du travail le plus riche et le plus fini, le pressait vivement d'accepter la plus belle. Le comte du Nord avait beau s'en défendre; il insistait encore : Comment, M. le Comte, vous n'en accepterez aucune? — *Je ferai bien mieux, si vous me le permettez; je vous demanderai celle avec laquelle vous aurez emporté Gibraltar.*

Le roi parlait des troubles de Genève : Sire, lui dit-il, *c'est pour vous une tempête dans un verre d'eau.* On ne savait pas alors combien il serait aisé d'apaiser cette tempête, même sans renverser le verre.

Les fêtes données à M. le comte et à madame la comtesse du Nord, à Chantilly, ont été de la plus grande magnificence et du meilleur goût. Le divertissement en vaudevilles qui terminait le spectacle parut fort agréable, au moins pour le moment. L'auteur, M. Laujeon, désirait fort l'honneur d'être présenté au Prince; on le fit apercevoir à M. le Comte, qui, après l'avoir remercié avec la bonté la plus affable, lui dit : *M. Laujeon, vos couplets sont charmans; vous m'y faites dire de fort jolies choses* (les illustres Voyageurs paraissaient eux-mêmes dans le divertissement sous des noms déguisés); *mais il en est une essentielle que vous avez oubliée, oui, très-essentielle, et je ne m'en console point....* On voyait à chaque mot l'inquiétude du poète redoubler sensiblement : après l'avoir laissé ainsi quelques momens dans un embarras fort pénible pour sa timidité, *mais sans doute,* lui dit-il, *vous*

*avez oublié de parler de ma reconnaissance , et c'est dans ce moment tout ce qui m'occupe.*

M. le comte du Nord ayant fait à M. d'Allembert l'honneur d'aller le voir chez lui, on n'a pas oublié que ce philosophe avait été appelé à Pétersbourg pour présider à son éducation ; il lui dit d'une manière très-aimable, à la fin de leur entretien ; *Vous devez bien comprendre, Monsieur, tout le regret que j'ai aujourd'hui de ne vous avoir pas connu plus tôt.*

De tous nos hommes de lettres celui qui a eu l'honneur de voir le plus souvent M. le comte du Nord, c'est M. de La Harpe. En qualité de correspondant de Son Altesse impériale, il s'est cru obligé de se présenter à-peu-près tous les jours à sa porte. Tant d'assiduités paraissaient bien quelquefois lui être un peu à charge ; mais les bontés du Prince, jointes à l'heureuse constitution de l'amour-propre de l'auteur, n'ont guère permis à celui-ci de s'en apercevoir. *M. de La Harpe, disait-il, est déjà venu me voir cinq fois ; je l'ai reçu trois ; j'espère qu'il ne sera pas mécontent.* Il ne l'était point en effet ; car on lui entendit dire quelques jours après, chez madame de Luxembourg : J'ai eu deux conversations avec M. le comte du Nord sur l'art de régner, et j'en ai été, je vous assure, parfaitement satisfait. On lui avait proposé la lecture des *Noces de Figaro* par M. de Beaumarchais, et il avait grande envie de l'entendre : *Je n'ose pourtant pas,* ajoutait-il fort gaiement, *je n'ose*

*pas accepter cette lecture sans avoir entendu celle que doit me faire M. de La Harpe; il ne faut pas risquer de se brouiller avec ces grandes puissances.*

La séance de l'Académie française, que Leurs Altesses impériales honorèrent de leur présence, fut remplie par la lecture d'une Épître de M. de La Harpe à M. le comte du Nord, d'un portrait de César par M. l'abbé Arnaud, et d'une autre Épître de M. de La Harpe contre la Poésie descriptive. L'abbé Delille avait promis d'y lire quelques morceaux de son Poème; mais, par une suite de ses distractions accoutumées, il oublia son engagement; ce fut sans doute pour se laisser être heureux aux pieds de quelque jolie femme, ou pour ne pas entendre les vers de M. de La Harpe, qu'il n'aime pas plus que celui-ci n'aime les siens.

Il y a quelques beaux vers dans l'*Épître au comte du Nord*; mais la fin a paru digne d'un madrigal de l'abbé Cotin, et toute la suite de Leurs Altesses impériales n'a pu entendre, sans être blessée, l'apostrophe répétée de *Pétrowitz*; plus ridicule encore pour les oreilles russes qu'elle n'est étrange pour les nôtres. Ce mot, lorsqu'il n'est pas précédé de quelque épithète qui le distingue, est aussi familier en russe que le serait celui de Toinette ou de Pierrot en français (1).

*Le portrait de César* a paru faire le plus grand

(1) L'auteur ne l'a laissé subsister, je crois, qu'une fois dans les copies qu'il en a données depuis.

plaisir à nos illustres Voyageurs. L'énergie avec laquelle on y caractérise et l'ambition et le courage, le génie et la haute fortune du plus grand homme de l'antiquité, était bien faite pour lui donner à leurs yeux tout l'intérêt d'un portrait de famille.

Plusieurs détails heureux de l'*Épître sur la Poésie descriptive* n'ont pas empêché qu'elle ne parût fort longue. Ce sentiment des convenances, qui sert toujours si bien M. de La Harpe, ne lui a pas laissé négliger une si belle occasion de dire du mal des poètes allemands devant une Princesse allemande qui les aime, et dont la sensibilité saurait les apprécier, quand même ils n'appartiendraient pas au pays qui se glorifie d'avoir été le berceau de son enfance.

L'Académie des Sciences et celle des Belles-Lettres ont été à-peu-près également heureuses dans le choix des objets dont elles ont jugé à propos d'entretenir la curiosité de nos illustres Voyageurs. Dans l'une, on les a fort ennuyés de beaucoup d'expériences assez dégoûtantes sur la nature du principe odorant, et sur la manière de détruire des odeurs fétides. Dans l'autre, on leur a lu des Mémoires sur les Antiquités septentrionales, où l'on discute fort ingénieusement si les hommes du Nord n'ont pas toujours été d'une petite taille et fort inférieurs à tous égards aux habitans des climats méridionaux, etc., etc.

Quelque occupé qu'ait été le séjour de Leurs Altesses impériales, et par le désir qu'elles avaient

de voir tout ce qui pouvait mériter de les intéresser, et par cette foule de fêtes et de plaisirs qu'on ne cessait de leur offrir de tous les côtés, il n'est aucune espèce d'attention pour toutes les personnes qui avaient quelque droit d'en attendre de leur part qui ait été négligée ; on n'a entendu parler que d'un seul homme qui se soit avisé de s'en plaindre, et cet homme est le sieur Clérisseau. La scène qu'il osa faire à M. le comte du Nord dans la maison de M. de La Reynière, qu'il avait eu la curiosité d'aller voir, est d'une extravagance trop originale pour être oubliée. M. Clérisseau, ayant eu l'honneur de travailler pour Sa Majesté impériale, s'était imaginé qu'à ce titre M. le comte du Nord ne pouvait se dispenser de l'accueillir avec la distinction la plus marquée. Il s'était fait écrire plusieurs fois inutilement à sa porte, et son indignation en était extrême. Ayant été invité à se trouver dans la maison de M. de La Reynière le jour que le Prince y devait venir, avec tous les artistes qui avaient contribué, ainsi que lui, à décorer cette charmante demeure : M. le Comte, lui dit-il en l'abordant, j'ai été plusieurs fois chez vous, et je ne vous y ai jamais trouvé. — *J'en suis bien fâché, M. Clérisseau ; j'espère que vous voudrez bien m'en dédommager.* — Non, M. le Comte, vous ne m'avez pas reçu parce que vous ne vouliez pas me recevoir, et c'est fort mal ; mais j'en écrirai à madame votre mère. — *Je vous prie de m'excuser ; je sens, je vous assure, tout ce que j'ai perdu.* . . . — On avait beau le rappeler à

lui-même ; la confusion de M. de La Reynière était au comble, on ne pouvait l'empêcher de poursuivre, et si l'on n'était parvenu à le mettre dehors, il gronderait encore. Ce n'est pas la première querelle de M. Clérisseau avec des têtes couronnées ; il en a eu une avec l'Empereur qui ne le cède guère à celle-ci.

Les distractions d'une Capitale immense, tous les empressements d'une Cour occupée à leur plaisir, tout le fracas des plus brillantes fêtes, n'ont pu empêcher Leurs Altesses impériales de s'apercevoir qu'elles n'y trouvaient plus ce ministre dont le génie et la vertu semblaient devoir assurer à jamais le bonheur de la France, l'illustre citoyen dont l'administration sera long-temps encore l'objet de notre étonnement et de nos regrets. Elles ont été le chercher dans sa retraite de Saint-Ouen : elles avaient été voir, la veille, l'hospice de Charité, fondé, par madame Necker, dans la paroisse de Saint-Sulpice. Tout ce qu'un cœur pénétré de l'amour du bien peut inspirer de choses sensibles et flatteuses, elles le dirent au vertueux successeur de Colbert et à la digne compagne de sa vie. M. le comte du Nord s'entretint seul avec M. Necker plus d'une heure entière, et il lui laissa la plus haute idée de son esprit, de ses lumières et de son amour pour tout ce qui intéresse la gloire et le bonheur de l'humanité. Il n'y a aucune femme de ce pays-ci à qui madame Necker ait trouvé autant de connaissances, autant de véritable instruction qu'à

madame la comtesse du Nord, et il n'en est aucune qui lui ait paru réunir aux qualités les plus essentielles des formes plus aimables, un ton plus pur, une grâce plus touchante. Mademoiselle Necker, témoin de toutes les caresses dont Leurs Altesses impériales venaient de combler son père et sa mère, en fut attendrie jusqu'aux larmes. Madame Necker, voyant que madame la Comtesse s'en apercevait, lui dit : Ma fille ose seule exprimer toute la sensibilité que nous inspirent les bontés de M. le Comte et de madame la Comtesse. — *Les bontés ! Madame*, reprit M. le Comte, *ah ! ce n'est pas le mot ; dites, je vous prie, ma vénération pour M. Necker.....* — Les heures que Leurs Altesses impériales avaient passées dans la retraite de M. Necker ont paru leur laisser un souvenir qui leur était cher, et elles n'en ont jamais parlé qu'avec le plus tendre intérêt.

On avait déclaré que M. le comte et madame la comtesse du Nord ne mangeraient chez aucun particulier, quelque qualifié qu'il fût. Madame de Montesson s'était flattée qu'on ferait une exception en sa faveur, ou plutôt qu'elle paraîtrait jouir, au moins dans cette circonstance, de l'honneur d'être duchesse d'Orléans ; mais Leurs Altesses impériales, qui dans tout leur séjour n'ont manqué à rien, pas même à la moindre étiquette, se sont refusées à ce désir avec toute la politesse imaginable. Y ayant été invitées par M. le duc d'Orléans, elles se sont contentées de voir le spectacle préparé pour elles chez madame de Montes-

son, avec les tours de Comus et quelques autres amusemens de ce genre, et se sont retirées après sous des prétextes qui ne pouvaient déplaire. On avait rassemblé tant de monde, que M. le duc d'Orléans, voyant la salle si remplie depuis le théâtre, crut qu'il ne restait plus de place ni pour lui ni pour M. le comte du Nord; il s'en plaignit fort haut derrière la toile, et, sans se montrer, il pria tout le monde, assez durement de se retirer, tout le monde pour ne blesser personne en particulier. Le compliment déplut fort à l'assemblée, c'était toute la France, et on l'attendait peu de la part du prince le plus affable et le plus poli. Personne d'abord ne voulait se lever, et bientôt après personne ne voulut rester. On fit remarquer à M. le duc d'Orléans qu'il s'était trompé, et il ne négligea rien alors pour réparer ce moment d'humeur si éloigné de son caractère. Le Roi a, dit-on, reçu M. le comte du Nord en ami, M. le duc d'Orléans en bourgeois, et M. le prince de Condé en souverain. Ceci n'est qu'une phrase. Rien n'a été plus splendide, plus digne de la magnificence d'une grande Cour, que la fête du bal paré et l'opéra d'*Iphigénie en Aulide*, tel qu'il a été exécuté sur le beau Théâtre de Versailles, le plus superbe et peut-être le seul beau monument d'architecture qui nous reste du règne de Louis XV. Les deux vases de la manufacture de Sèvres, dont le Roi a fait présent à M. le comte du Nord, sont d'une grande beauté; et la toilette qui a été présentée à madame la comtesse du

Nord de la part de la Reine est du travail le plus fini et du meilleur goût. Cette toilette est toute en porcelaine, montée en or, fond bleu lapis, ornée de peintures dessinées d'après l'antique, et les pièces qui en étaient susceptibles garnies d'une bordure d'émail imitant la perle et les pierres fines. Le miroir, surmonté des armes de Russie et d'une draperie infiniment riche, est soutenu par les trois Grâces; deux petits Amours se jouent à leurs pieds, et l'un, montrant la glace, a l'air de dire : Elle est plus belle encore. La sculpture qui décore les deux vases, en bronze doré d'or moulu, représente la marche de Silène et le triomphe de Bacchus.

---

*La comtesse de Givri*, de M. de Voltaire, n'avait pas encore été jouée à Paris; le succès qu'elle a eu cet hiver, sur le petit Théâtre de M. le comte d'Argental, a déterminé les Comédiens italiens à la demander. C'est le mardi 4, qu'elle a été représentée, pour la première fois, sur leur Théâtre. Le dénouement a paru faire assez d'effet; mais ce n'est pas sans peine qu'on s'est souvenu, pendant les deux premiers actes, des égards dus à la mémoire de l'auteur. Ce drame est en effet une des plus faibles productions de M. de Voltaire, un vrai drame, au style près, dont toutes les situations sont faibles et communes, quoique le sujet en soit fort romanesque et l'intrigue assez embrouillée. Le rôle de la Comtesse a été parfaitement bien rendu par madame Verteuil, et celui

du Marquis par le sieur Granger, à qui, pour être un acteur très-distingué, il ne manque absolument qu'un œil (1) et des gestes moins maniérés, moins provinciaux; il a d'ailleurs la plus grande intelligence de la scène; sa voix est sonore et sensible, son jeu rempli de finesse, de chaleur et de vérité.

---

*Sermon pour l'Assemblée extraordinaire de Charité, qui s'est tenue à Paris, à l'occasion de l'établissement d'une Maison royale de Santé, en faveur des Ecclésiastiques, prononcé par M. l'abbé de Boismont, l'un des Quarante de l'Académie française, etc.* Ce sermon ne doit pas être confondu avec tant d'autres ouvrages de ce genre; c'est peut-être le chef-d'œuvre de M. l'abbé de Boismont, que les Oraisons funèbres de Louis XV et de Marie-Thérèse avaient déjà mis au rang de nos meilleurs orateurs. Si l'on ne trouve dans ses Discours ni les grands mouvemens de l'éloquence de Bossuet, ni la morale touchante de Massillon, ni l'élégance de Fléchier; si l'on n'y trouve, dis-je, aucun de ces caractères portés au plus haut degré, on les y retrouve peut-être tous au point où l'art peut les réunir et les réunir avec intérêt. Lorsque M. l'abbé de Boismont cesse d'être éloquent, il tâche encore d'intéresser par des détails finement sentis, et supplée toujours pour ainsi dire au

(1) Le malheureux est borgne, et son œil de verre dissimule mal cette disgrâce.

talent qui lui échappe à force d'esprit et de goût.

Quelque intéressant que soit le nouveau Discours de M. l'abbé de Boismont, il n'a pu désarmer ni la sévérité des prêtres, ni la critique intolérante de messieurs les philosophes. Les premiers l'ont accusé d'avoir eu beaucoup trop de ménagement pour la nouvelle doctrine; les autres ont eu bien plus de peine à lui pardonner d'avoir osé l'attaquer si vivement; aux yeux des uns il a passé pour un fort mauvais chrétien, aux yeux des autres pour un fort mauvais philosophe; mais cette double accusation ne suffirait-elle pas pour établir, aux yeux de l'homme impartial, la sagesse et la modération de ses principes?

Voici, par exemple, un morceau de son Discours qui pouvait, ce me semble, mettre tout le monde d'accord; eh bien, c'est un de ceux dont les deux partis ont été le plus révoltés : nous ne craignons point de le transcrire ici en entier.

« ..... Terminons cette scandaleuse guerre : as-  
 » signez à Jésus-Christ son partage; vous lui avez  
 » ravi au milieu de nous une portion de son hé-  
 » ritage, souffrez qu'il règne du moins sur les  
 » générations destinées encore à le connaître;  
 » laissez-leur nos fêtes, nos cérémonies, nos en-  
 » seignemens, nos promesses, nos consolations;  
 » gardez pour vous l'espérance du néant; nous  
 » ne vous troublerons point dans cette poussière  
 » éternelle où vous vous promettez de descen-  
 » dre; mais, s'il est un Dieu rémunérateur, s'il

» est une félicité sans mesure attachée à des  
 » vertus consacrées par une foi pleine et géné-  
 » reuse, ne nous l'enviez pas. Assez vaste est le  
 » champ de la politique et des arts ! Portez-y vos  
 » talens et vos lumières, étendez les découvertes  
 » utiles, dirigez le commerce, unissez, éclairez  
 » les deux mondes ; mais abandonnez-nous ce  
 » monde invisible que vous ne connaissez pas ;  
 » mais ce peuple pauvre et languissant, qui  
 » souffre et qui gémit, pourquoi vous obstine-  
 » riez-vous à lui disputer un Dieu pauvre et  
 » souffrant comme lui ? Erreur pour erreur  
 » (vous me forcez à ce blasphème que ma foi  
 » désavoue ; mais l'horreur même de cette sup-  
 » position impie ne laisse aucune ressource à  
 » votre doctrine), ce que nous professons ; ce  
 » que nous annonçons ne pénètre-t-il pas dans  
 » l'âme avec plus de charme et de douceur que  
 » toutes ces vaines déclamations que l'esprit  
 » d'indépendance accumule ? Nos secours, nos  
 » remèdes ne sont-ils pas plus populaires, plus  
 » actifs, plus universels... ? Ah ! que les heureux  
 » se permettent de ne rien croire ; je puis me  
 » rendre raison de ce délire ; mais où sont-ils les  
 » heureux ? Quelle horrible collection de mi-  
 » sères que ce monde ! Dans les conditions bril-  
 » lantes, que de joies fausses, que de désirs  
 » rongeurs, que de plaies sanglantes et déses-  
 » pérées ! Si l'œil d'un philosophe perceait les  
 » replis de tous ces cœurs dont la surface est si  
 » calme et si riante, il en frémirait et voudrait

» peut-être y replacer lui-même le Dieu qu'on  
 » s'efforce aujourd'hui d'en arracher. Dans les  
 » conditions obscures, et surtout parmi cette  
 » foule d'indigens pour qui la Providence sem-  
 » ble n'avoir balancé le malheur de naître que  
 » par l'espérance de mourir, si vous exilez Dieu  
 » de l'univers, quel adoucissement peut rester  
 » à des peines renaissantes? Est-ce donc un si  
 » grand bien que d'ajouter au tourment de vivre  
 » la certitude de n'avoir rien à espérer? C'est  
 » pour cette portion d'hommes que nous invo-  
 » quons votre pitié; laissez-nous les malheureux,  
 » vous n'avez d'autre présent à leur faire que le  
 » triste problème de je ne sais quel sombre ave-  
 » nir. Quelle attente pour des forçats courbés  
 » sous le poids de leurs chaînes! Nous, du moins,  
 » nous soulevons ces chaînes qui les accablent,  
 » nous en partageons le poids, nous le suppor-  
 » tons avec eux; voilà le grand avantage de  
 » notre ministère, et c'est à ce titre, chrétiens  
 » auditeurs, que je ne crains point de réclamer  
 » ici, je ne dis pas seulement votre compassion,  
 » mais votre délicatesse et votre justice. »

---

*Essais historiques et politiques sur les Anglo-Américains, par M. Hilliard d'Auberteuil, tome I, 2 parties in-8° et in-4°. M. Hilliard d'Auberteuil est déjà connu par un ouvrage fort hardi sur l'état actuel de la colonie de Saint-Domingue. Ces nouveaux Essais ne sont guère qu'un extrait des gazettes et des papiers publics; mais cet ex-*

trait, étant écrit avec assez de chaleur et de rapidité, peut intéresser, du moins tant que nous n'aurons point d'ouvrage plus approfondi sur l'origine et sur les suites de cette grande révolution. Le premier livre donne une idée fort vague de la formation des Colonies anglaises de l'Amérique septentrionale, de leurs progrès et de leur gouvernement jusqu'en 1769 et 1770. Le second traite des premiers troubles de la Nouvelle-Angleterre; de l'acte du timbre et des premières voies de fait jusqu'à l'interdit de Boston. Le troisième, de l'arrivée du général Gage, de la formation du congrès général, du bill du Canada, de la journée de Lexington. Le quatrième comprend tous les événemens de la guerre, depuis le commandement général donné à Washington jusqu'à l'ouverture de la campagne, en 1776. Le cinquième, les détails de l'expédition d'Arnold dans le Canada. Le sixième, tout ce qui s'est passé depuis le siège de Boston jusqu'à l'époque où le congrès déclara l'indépendance des treize États-Unis.

M. d'Auberteuil a cru devoir réchauffer de temps en temps la sécheresse de ses narrations par des exagérations plus oratoires que politiques, dont on pourrait citer des exemples fréquens; et ces déclamations sont d'autant plus ridicules que personne n'ignore que, si la guerre avec l'Amérique ou l'espérance de subjuguier les Colonies fut un délire du ministère anglais, ce délire fut partagé par la Nation entière; elle ne pouvait se résoudre à renoncer à l'idée d'une

470 CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,  
domination qui flattait si vivement l'orgueil de  
sa puissance, et tout bourgeois de Londres vou-  
lait conserver le droit de dire *nos Colonies d'A-*  
*mérique*, et celui de leur faire la loi, pour assurer  
mieux l'intérêt de son commerce.

---

CHANSON sur l'air d'Albanèse:

Dans les champs de la victoire.

*Par M. le chevalier d'Aubonne.*

Dans les champs de l'Amérique  
Qu'un guerrier vole aux combats ,  
Qu'il se mêle des débats  
De l'Empire Britannique :  
Eh ! qu'est qu'ça m' fait à moi ?  
J'ai l'humeur si pacifique ;  
Eh ! qu'est qu'ça m' fait à moi  
Quand je chante et quand je bois ?

Qu'un grand-duc de Moscovie  
Vienné ici superbement,  
Tandis que le Saint-Père humblement  
S'en retourne en Italie :  
Eh ! qu'est qu'ça m' fait à moi ?  
Tout change ici dans la vie ;  
Eh ! qu'est qu'ça m' fait à moi  
Quand je chante et quand je bois ?

Que folles de leur coiffure,  
Nos charmantes de la Cour  
Imaginent chaque jour  
De quoi gâter la nature :  
Eh ! qu'est qu'ça m' fait à moi ?  
Lise est si bien sans parure !  
Eh ! qu'est qu'ça m' fait à moi  
Quand je chante et quand je bois ?

Que la troupe de Molière  
Quitte le Louvre à grands frais,  
Pour essayer nos sifflets  
Dans la vaste bonbonnière :  
Eh ! qu'est qu'ça m' fait à moi ?  
Je suis assis au parterre ;  
Eh ! qu'est qu'ça m' fait à moi  
Quand je chante et quand je bois ?

Que tout Paris encourage  
L'auteur du bateau volant,  
Qui nous promet qu'au firmament  
Nous irons en équipage :  
Eh ! qu'est qu'ça m' fait à moi ?  
Je ne suis pas du voyage ;  
Eh ! qu'est qu'ça m' fait à moi  
Quand je chante et quand je bois ?

---

La reprise des *Philosophes* n'a pas mieux réussi aux Comédiens que celle des *Tuteurs* et de l'*Homme dangereux* ; elle n'a eu que cinq ou six représentations peu suivies, et dont la première, donnée le jeudi 20, a été fort orageuse. On avait supporté avec une indulgence assez benévole la plupart des traits lancés contre la philosophie et les philosophes ; mais, au moment où Crispin arrive à quatre pates, l'indignation de voir insulter ainsi les mânes de Jean-Jacques fut portée au plus haut degré : on peut défier tous les parterres debout de manifester jamais leur sentiment avec plus d'énergie et de violence que ne le fit celui-ci tranquillement assis, et même ce jour-là fort à l'aise, les bancs n'étant pas à moitié remplis : cette observation ne nous a pas

paru indigne d'être remarquée, beaucoup de gens ayant présumé, non sans quelque apparence de raison, que le parterre assis aurait beaucoup moins de liberté que le parterre debout. Il est vrai que ce grand mouvement, après avoir forcé les Comédiens à se retirer et à baisser la toile, ne fut pas de longue durée; on laissa croire quelques momens aux spectateurs que la pièce était tombée tout de bon; on félicitait déjà messieurs les philosophes d'avoir encore, à l'ombre de ce pauvre Jean-Jacques, l'obligation de la justice qu'on venait de faire de leur détracteur; mais une partie du public s'étant dispersée, tandis que les enthousiastes du citoyen de Genève exhalaient encore leur indignation dans les corridors ou dans les foyers, on se hâta de relever la toile et de reprendre la pièce à l'endroit où l'on avait été obligé de l'abandonner, avec la seule attention de faire entrer Crispin sur ses deux pieds. Ce changement ne réparait guère l'impertinence de la scène, il y eut encore des murmures assez vifs; mais, grâce à la présence d'un petit détachement des Gardes françaises, posté fort habilement dans l'intervalle au parterre, la pièce fut achevée; elle le fut tant bien que mal, et la curiosité, excitée par cet événement, attira même plus de monde à la seconde représentation qu'à la première; cependant, comme nous l'avons déjà dit, cet empressement n'a point eu de suite. Pour être bien écrite, la pièce n'en est pas moins froide; une partie des écri-

vains qui y sont désignés ne sont plus, d'autres ont depuis consolé la haine et l'envie d'une autre manière; et ce fameux dénouement, où l'auteur s'obstine à voir une situation extrêmement comique, n'a paru qu'une caricature insipide et révoltante. On sait qu'aux premières représentations de l'ouvrage, en 1760, cette scène eut un assez grand succès; mais Rousseau n'avait pas alors autant de disciples qu'aujourd'hui, ni des adorateurs aussi fanatiques: la pantomime de Prévile, qui a trouvé bon de laisser le rôle à Dugazon, pouvait rendre aussi ce jeu de théâtre plus gai, plus piquant. Quoi qu'il en soit, la facétie a déplu cette fois-ci universellement, et quelques manœuvres qu'ait employées l'Aristophane Palissot pour la faire reprendre, il n'a pu y réussir.

---

*Le Déserteur* de M. Mercier, représenté, pour la première fois, sur le Théâtre de la Comédie italienne, le mardi 25, est imprimé depuis si long-temps, et il a été joué si souvent sur tous les Théâtres de la province, que nous nous dispenserons d'en faire ici l'analyse. Il suffira de dire que ce drame a eu le même succès à Paris que partout ailleurs, et il est bien à présumer que les principaux rôles du moins n'ont jamais été mieux rendus qu'ils ne le sont par madame Ver-teuil et par le sieur Granger. Quelque romanesque que soit le fonds de cet ouvrage, quelque dépourvus de vraisemblance et de goût qu'en soient

#### 474 CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,

souvent la conduite , les incidens et le style, on ne peut nier qu'il ne soit rempli de situations fortes et touchantes, en général du plus grand effet. Si l'enchaînement de tant de situations vraiment dramatiques était plus naturel, si les scènes étaient tout ce que le poète en voulait faire, si à la vérité du sentiment qu'elles devaient inspirer il n'avait pas substitué trop souvent de vaines déclamations d'une morale ampoulée et d'un héroïsme bourgeois; en un mot, si la maladresse du poète ne détruisait pas souvent elle-même une partie de l'illusion, ce spectacle serait en vérité trop déchirant, l'effet n'en serait pas supportable.

---

*Fabliaux, ou Contes du douzième et du treizième siècles, traduits ou extraits d'après plusieurs Manuscrits du temps; avec des Notes historiques et critiques, et les Imitations qui ont été faites de ces Contes depuis leur origine; par M. Le Grand. Nouvelle édition, cinq petits volumes in-12.* Cette nouvelle édition est augmentée d'une diatribe contre les Troubadours, où l'auteur répond aux critiques de la proposition avancée dans la préface de la première édition, que *la Nature semblait avoir départi spécialement au Nord les dons éminens du génie*. Il veut bien convenir que le Midi de la France a produit quelques hommes célèbres; mais il cherche à prouver, par une nouvelle énumération, que *toutes les provinces troubadouresques ensemble n'ont pas*

à citer un poète du premier rang. Rien n'est plus propre à favoriser cette opinion que l'ennuyeuse *Histoire des Troubadours* de M. l'abbé Millot.

---

*Poésies fugitives de M. Lemierre, de l'Académie française, un volume in-8°. La plupart des pièces de ce Recueil sont déjà connues; on y trouve une grande inégalité, des vers dignes d'Horace et de Chaulieu, et des pièces entières dont on serait tenté de faire honneur à la muse de MM. Fardeau et du Coudrai. Il en est bien peu cependant, dans le nombre même des plus négligées, qui n'aient un coin d'originalité assez piquant, quelques traits d'un caractère vraiment poétique. Le malheur de M. Lemierre, eût dit madame de La Fayette, est d'avoir le goût si fort au-dessous de son esprit et de son talent. Pour mériter d'être mis au nombre de nos plus grands poètes, il ne lui a manqué qu'une oreille plus délicate, un goût plus sévère, un travail plus fini.*

---

---

JUILLET 1782.

---

Nous ne sommes point pressés de parler des *Confessions de J. J. Rousseau*; des ouvrages de ce genre n'ont pas besoin d'être annoncés, ils le sont assez, même avant d'avoir paru. Ce qu'on peut être curieux de trouver à ce sujet dans nos Feuilles, c'est un compte fidèle de la sensation que ces ouvrages ont faite, et c'est la tâche que nous allons essayer de remplir avec toute l'impartialité dont nous osons faire profession, en dépit de l'influence qui semble attachée au métier de journaliste.

Ce n'est que la première partie des *Confessions de J. J.* dont il s'agit; la seconde ne doit paraître que l'an 1800; mais, puisqu'il en existe très-sûrement, soit en France, soit en Suisse, deux ou trois copies autographes, il est bien permis de compter sur quelque hasard ou sur quelque infidélité qui se dispose à satisfaire un peu plus tôt notre curiosité. Cette première partie a paru telle que l'auteur l'avait faite, à quelques petites anecdotes près, que la pudeur de messieurs les éditeurs a cru devoir supprimer; de ce nombre sont l'Histoire du moine qui, à Turin, voulait le faire servir à ses goûts infâmes dans l'hospice des catéchumènes, et quelques détails trop naïfs de

son Roman avec la petite demoiselle Goton. A tout cela la postérité n'a pas perdu grand-chose

S'il en faut croire les gens de lettres, surtout messieurs nos philosophes, ce qui eût été plus sage, c'eût été de supprimer le livre en entier. Tout leur en paraît pitoyable; à peine daignent-ils faire grâce au style de deux ou trois morceaux sur les femmes et sur la campagne, où l'on ne peut guère se dispenser de trouver des peintures assez fraîches, romanesques à la vérité, mais avec quelque reste d'éloquence et de chaleur. « Comment, ajoutent ces Messieurs, comment imaginer qu'un homme fasse un livre dont l'effet le plus sûr est de le déshonorer lui-même? Ce projet cependant ne peut lui avoir été inspiré que par l'orgueil le plus fou, le plus révoltant. Quel intérêt pouvait-il supposer qu'on aurait de savoir que J. J. éprouvait, dans son enfance, une volupté délicieuse à recevoir le fouet de la belle main de mademoiselle Lambercier; que le charme de cette sensation lui laissa des goûts qu'il conserva toute sa vie, et que sa chaste timidité ne lui permit malheureusement jamais de satisfaire à son gré; qu'en apprentissage chez un graveur, il volait avec assez d'adresse des pommes au fond d'une dépense, ou pissait ingénieusement dans la marmite de sa voisine..... ? Importe-t-il plus à ses lecteurs de savoir qu'il fut laquais à Turin, et qu'il se reprocha toute sa vie d'a-

voir accusé la servante de la maison où il était, du vol qu'il y fit de je ne sais quel ruban d'argent? que, précepteur à Lyon, il faisait semblant d'avoir gâté du bon vin d'Arbois dont on lui avait confié le soin, pour le boire à son aise en son petit particulier? que sa sublime amie madame la baronne de Warrens, avec un caractère sensible, un tempérament froid, partageait tranquillement ses faveurs entre lui et son jardinier, Claude Anet? qu'à la mort de ce pauvre Claude Anet, il fut ravi d'hériter d'un bel habit noir dont leur patronne venait de gratifier peu de temps auparavant le défunt? qu'au retour d'un petit voyage en Provence, il se vit bientôt remplacé lui-même dans les bonnes grâces de la sensible baronne, par Courtille, un garçon perruquier, dont il consentit à demeurer le mentor et l'ami, mais dont, par un excès de délicatesse que la bonne dame dut trouver fort déplacé, il ne voulut jamais être le rival, etc. »

Eh bien, oui, Messieurs, toutes ces sottises, toutes ces inepties occupent une grande partie des *Confessions de Jean-Jacques*; celles que vous n'avez point rappelées ne valent peut-être guère mieux, à la bonne heure, nous en conviendrons; mais en sera-t-il moins vrai qu'avec ce fonds, tel qu'il est, J. J. Rousseau a fait un livre qu'on lit avec intérêt, qu'on se plaît même à relire, malgré le mépris, malgré le dédain avec lequel vous avez affecté d'en parler, malgré l'ordre ex-

près que vous aviez donné à tous les Journaux qui vous sont dévoués de n'en faire aucune mention, ni en bien ni en mal? On ose, Messieurs, vous défier tous de hasarder un essai de ce genre et de le faire avec le même succès, quelque puissant que soit l'ascendant de la philosophie, et celui des grands talens que vous lui avez consacrés.

J'ai entendu parler, disait M. Watelet, d'un cuisinier du Régent qui s'avisa un matin de prendre ses vieilles pantoufles, de les hacher bien menu et d'en faire un ragoût que toute la Cour trouva délicieux; c'est à-peu-près l'essai que Jean-Jacques a voulu faire dans ses *Confessions*, et ce tour de force ne lui a guère moins bien réussi. Il fallait en effet tout le courage du philosophe de Genève pour concevoir le projet d'une telle entreprise, et toute la magie de son talent pour en rendre l'exécution intéressante; mais il y a lieu de croire que, si le charme du style était le seul mérite de ce singulier ouvrage, il n'attacherait pas autant qu'il le fait, surtout à une seconde lecture.

En convenant que ces Mémoires sont remplis de disparates, d'extravagances, de minuties, de platitudes, si vous voulez même, de faussetés ( nous en pourrions citer une à la fin de cet article ), il serait difficile de n'y pas reconnaître du moins l'intention que l'auteur a eue de se montrer à ses lecteurs tel qu'il fut, ou tel qu'il se crut de bonne foi; et avec cette intention il est

une sorte d'intérêt dont l'ouvrage ne saurait manquer; la manière dont un homme comme Rousseau se rend compte à lui-même de ses plus secrets sentimens, de la première origine de toutes ses pensées et de toutes ses affections, quelque défectueuse qu'elle soit et quelques préventions qui puissent s'y mêler, offrira toujours une instruction assez utile sur l'art de nous observer nous-mêmes, et de pénétrer jusqu'aux ressorts les plus cachés de notre conduite et de nos actions. Malgré la différence qu'il peut y avoir entre les hommes à certains égards, ils se ressemblent si fort à tant d'autres, que l'on peut bien assurer que l'homme qui s'est le mieux observé lui-même est sans doute aussi celui qui connaît le mieux les autres. Que de scènes intéressantes, que de sensations oubliées et de notre enfance et de notre première jeunesse, la lecture de ces Mémoires ne rappelle-t-elle point à notre souvenir! et quel est l'homme assez malheureux pour ne pas sentir le charme attaché au plaisir d'en retrouver la trace, et de se dire à soi-même avec le poëte des *Fastes* :

Jours charmans, quand je songe à vos heureux instans  
Je pense remonter le fleuve de mes ans,  
Et mon cœur enchanté, sur sa rive fleurie  
Respire encor l'air pur du matin de la vie?

Quelle vérité, quelle fraîcheur et quelle vivacité de pinceau dans l'Histoire du grand noyer de la terrasse de Bossey, dans la peinture de sa première entrevue avec madame de Warens,

dans celle de ses timides et infortunées amours pour la belle marchande de Turin; dans le récit des brillantes espérances fondées sur les merveilles d'une fontaine de Hérôn; dans les aveux naïfs de son engouement pour l'ami Bâcle, et, quelques années après, pour le sémillant Venture de Villeneuve; dans le récit si simple et si séduisant de l'heureuse soirée de Tonne, entre mademoiselle Galley et son amie, etc.? Quel excellent portrait que celui de M. le juge-mage Simon! Le Roman de Scarron n'en a point de plus comique; ce qui ne l'est pas moins sans doute, c'est la désastreuse Histoire du concert de Lausanne et la rencontre de l'Archimandrite de Jérusalem. Un tableau plus charmant encore est celui de cette nuit passée, à la belle étoile, dans la niche d'un mur de terrasse, près de Lyon, après laquelle il ne restait plus au pauvre Jean-Jacques que deux pièces de six blancs; ce qui ne l'empêchait point d'être de bonne humeur et d'aller gaiement chercher son déjeûner en chantant, tout le long du chemin, une cantate de Batistin; bonne cantate qui lui valut plus d'un excellent dîner, et qui rétablit pour quelque temps sa petite fortune. Son séjour aux Charmettes offre non-seulement une foule de peintures champêtres remplies de grâce et de sensibilité; on y suit encore avec intérêt la marche de ses études et les premiers développemens de son génie et de ses pensées. On se repose de cette partie plus sérieuse de l'ouvrage en l'accompagnant dans

son voyage à Montpellier, où, sous le nom anglais de M. Dudding, il fut un peu moins sot dans ses galanteries qu'il ne l'avait été jusqu'alors sous le sien. La dame qui voulut bien se charger de lui donner les leçons dont il avait si grand besoin n'est désignée que sous le nom de N\*\*\*; nos Mémoires secrets nous ont révélé que c'était une dame de Nicolai. Pourquoi le laisser ignorer à la postérité? « C'est près d'elle, » dit-il, que je m'enivrai des plus douces voluptés. Je les goûtai pures, vives, sans aucun » mélange de peines; ce sont les premières et » les seules que j'aie ainsi goûtées, et je puis dire » que je dois à madame N\*\*\* de ne pas mourir sans avoir connu le plaisir. » Un si grand service rendu à un des sages de nos jours était bien fait, ce me semble, pour consacrer son nom à la mémoire des siècles à venir.

Il est sans doute assez vraisemblable que Jean-Jacques s'est permis plus d'une fois d'orner le récit de ses aventures de tous les agrémens dont il a pu le croire susceptible; mais ce qui nous persuade au moins que, s'il n'a pas toujours été exactement vrai, il a presque toujours été parfaitement sincère; c'est que, sans paraître le chercher, il ne dit presque rien des circonstances de sa vie, des dispositions particulières de son enfance et de sa première jeunesse, qui ne serve à expliquer très-naturellement toutes les bizarreries et toutes les inconséquences connues de son caractère et de sa manière d'être.

Le développement de ses passions fut excessivement précoce et celui de sa raison fort lent. A huit ans, il avait lu tous les Romains, et cette lecture lui avait donné une intelligence unique à son âge sur les passions. « Je n'avais, dit-il, aucune idée des choses, que tous les sentiments m'étaient déjà connus. Je n'avais rien conçu, j'avais tout senti. Ces émotions confuses que j'éprouvai coup sur coup n'altéraient point la raison que je n'avais point encore; mais elles m'en formèrent une d'une autre trempe, et me donnèrent de la vie humaine des notions bizarres et romanesques, dont l'expérience et la réflexion n'ont jamais bien pu me guérir. »

A vingt-cinq ans, il n'avait fait encore aucune étude suivie. Livré entièrement à ses propres forces, il était réduit à chercher seul la route des connaissances qu'il désirait d'acquérir. Voici de quelle manière il caractérise lui-même la trempe originale de son esprit et de son génie. « Cette lenteur de penser jointe à cette vivacité de sentir, je ne l'ai pas seulement dans la conversation, je l'ai même seul et quand je travaille. Mes idées s'arrangent dans ma tête avec la plus incroyable difficulté. Elles y circulent sourdement; elles y fermentent jusqu'à m'émouvoir, m'échauffer, me donner des palpitations; et au milieu de toute cette émotion je ne vois rien nettement; je ne saurais écrire un seul mot, il faut que j'attende. Insensible

» ment ce grand mouvement s'apaise, ce chaos  
 » se débrouille, chaque chose vient se mettre à sa  
 » place, mais lentement et après une longue et  
 » confuse agitation. N'avez-vous pas vu quelque-  
 » fois l'Opéra en Italie? dans les changemens de  
 » scène, il règne sur ces grands Théâtres un dés-  
 » ordre désagréable et qui dure assez long-temps;  
 » toutes les décorations sont entremêlées; on  
 » voit de toutes parts un tiraillement qui fait  
 » peine; on croit que tout va renverser. Cepen-  
 » dant peu à peu tout s'arrange, rien ne manque,  
 » et l'on est tout surpris de voir succéder à ce  
 » long tumulte un spectacle ravissant. Cette ma-  
 » nœuvre est à-peu-près celle qui se fait dans  
 » mon cerveau quand je veux écrire. Si j'avais  
 » su premièrement attendre et puis rendre dans  
 » leur beauté les choses qui se sont ainsi peintes,  
 » peu d'auteurs m'auraient surpassé...

» Non-seulement les idées me coûtent à ren-  
 » dre, elles me coûtent à recevoir. J'ai étudié  
 » les hommes, et je me crois assez bon obser-  
 » vateur. Cependant je ne sais rien voir de ce  
 » que je vois; je ne vois bien que ce que je me  
 » rappelle, et je n'ai de l'esprit que dans mes  
 » souvenirs. De tout ce qu'on dit, de tout ce  
 » qu'on fait, de tout ce qui se passe en ma pré-  
 » sence, je ne sens rien, je ne pénètre rien. Le  
 » signe extérieur est tout ce qui me frappe;  
 » mais ensuite tout cela me revient; je me rap-  
 » pelle le lieu, le temps, le ton, le regard, le  
 » geste, la circonstance, rien ne m'échappe.

» Alors sur ce qu'on a fait ou dit, je trouve  
 » ce qu'on a pensé, et il est rare que je me  
 » trompe.....

Le besoin auquel il fut exposé pour ainsi dire au sortir de son enfance, les durs traitemens qu'il éprouva dès sa plus tendre jeunesse après avoir commencé à être élevé avec une grande douceur, la vie errante et vagabonde qu'il mena depuis l'âge de quinze ans, le contraste perpétuel des idées romanesques qui avaient séduit de si bonne heure son imagination, avec toutes les peines et toutes les humiliations auxquelles il fut si long-temps en butte, des causes réunies durent sans doute aigrir son caractère, irritér sa sensibilité, rendre son humeur sombre et susceptible. Il est peint lui-même, dans plusieurs endroits de ses *Mémoires*, avec de grandes dispositions pour l'ingratitude; mais ce vice chez lui semble tenir bien moins à un cœur dépravé qu'aux noires préventions que lui avaient inspirées ses malheurs contre toute la nature humaine : ces préventions furent portées enfin à un excès qui le rendit véritablement fou. Les germes d'une si triste folie se trouvent déjà dans ses *Confessions*; mais on les voit se développer d'une manière plus affligeante encore et dans ses *Promenades du Réveur solitaire*, et dans l'ennuyeux rabâchage des *Dialogues* qu'il a intitulés *Rousseau juge de Jean-Jacques*, ou *Jean-Jacques juge de Rousseau*.

La fausseté que nous avons promis de relever à la fin de cet article, la voici : Rousseau, en parlant du projet d'un voyage à pied en Italie avec MM. Diderot et Grimm, ajoute : « Tout se » réduisit à vouloir faire un voyage par écrit, » dans lequel Grimm ne trouvait rien de si » plaisant que de faire faire à Diderot beaucoup » d'impiétés et de me faire fourrer à l'Inquisition à sa place... » Cela est sans doute assez gai; mais il nous est bien prouvé que jamais plaisanterie n'a été plus injustement défigurée : le fait est que, dans le roman de ce voyage où M. le baron d'Holbach jouait un grand rôle, c'était à lui que devait arriver le premier malheur. Il était arrangé qu'il tomberait dans un trou en prêchant la prudence à son ami Diderot; que celui-ci se ferait mettre à l'Inquisition à Rome, Rousseau sous les plombs à Venise, et que M. Grimm, désespéré de l'infortune de ses trois amis, en perdrait la raison, et serait enfermé dans l'Hôpital des fous à Turin. Voilà la seule version véritable, et l'on nous saura gré sans doute des recherches que nous avons faites pour la rétablir dans toute son intégrité.

Au reste, Jean-Jacques n'est pas le seul homme célèbre qui ait eu la fantaisie de se confesser à la postérité. Saint-Augustin en avait donné l'exemple, à sa manière, dans ses *Confessions*; Cardan, le subtil Cardan l'avait imité dans son livre *De Vita propria*, ouvrage plein de folie et de superstition, mais où l'on trouve pour le moins autant de

naïvetés, autant d'aveux secrets, autant de menus détails très-intérieurs et très-bizarres, que dans les Mémoires de Rousseau. L'article le plus attendrissant des Confessions du médecin de Pavie est celui où il déplore la maligne influence de son étoile, qui, pendant les dix plus belles années de sa vie, de vingt à trente, le rendit absolument incapable de jouir d'aucune femme, et l'obligea même encore, à soixante-quatorze ans, de se ménager trop à cet égard pour ne pas beaucoup affaiblir son estomac : *Veneri neque immoderate incubui..... nunc manifestè ventriculū labefactat.* Cardan et saint Augustin avouent, comme Jean-Jacques, leur goût naturel pour le vol. Il y a des aveux plus extraordinaires encore dans les *Aventures du sieur d'Assouci*, écrites par lui-même ; livre assez rare, mais assez mauvais pour mériter de l'être. Une Confession plus étonnante et sûrement beaucoup plus instructive et beaucoup plus agréable que toutes celles dont nous venons de parler, n'est-ce pas celle que le Cardinal de Retz a faite dans ses *Mémoires*, et qu'il y a faite si facilement, avec tant de naturel, tant de simplicité, qu'il ne paraît pas même avoir songé à ce qu'il en aurait pu coûter à tout autre qu'à lui pour faire et pour dire les mêmes choses. « Conçoit-on, dit le président Hénault en parlant des *Mémoires* du Cardinal, qu'un homme ait le courage ou plutôt la folie de dire de lui-même plus de mal que n'en eut pu dire son plus grand ennemi ? » L'amour-propre a toujours ce courage lorsqu'il

488 CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,

est sûr de l'impression qui pourra le dédomma-  
ger du sacrifice qu'il semble faire de lui-même, et  
c'est l'idée qui, a sans doute encouragé la sincé-  
rité de tous ceux qui se sont avisés d'écrire leur  
propre Histoire.

*Vers pour le chien de madame de La Reynière,  
offrant une veste à M. de La Reynière le jour  
de sa fête, par M. l'abbé Arnaud.*

Tu dois peu chérir les Anglais,  
Le beau nom de Mylord te déplairait peut-être;  
Et pour te bien prouver que je suis né Français,  
J'ai pris l'habit d'un petit-maitre.  
De l'amitié je suis l'ambassadeur;  
Fidèle comme ma maitresse;  
Je porte à tes genoux nos vœux pour ton bonheur,  
Et le tribut de sa tendresse.  
Pour me donner l'air grave on n'a négligé rien.  
De mon habit pardonne l'imposture,  
D'un homme en vain j'ai la parure;  
Je sens auprès de toi battre mon cœur de chien.

ÉPIGRAMME.

Frusteau, barbouilleur de tavernes,  
De plus en plus se négligeant,  
Produit par jour cent balivernes  
Qui lui produisent peu d'argent.  
On ne sait point s'il aspire à la gloire;  
Mais ce qu'on sait par des rapports très-sûrs,  
C'est que son nom se lit sur tous les murs,  
Hormis sur ceux du temple de Mémoire.

FRAGMENT d'une Lettre de madame la baronne  
d'Erlach à madame de Verménoux.

De Berne, le 4 Juillet 1782.

— Il n'était pas difficile de deviner que Genève serait pris ; mais, pour imaginer qu'après avoir rompu les ponts, placé quarante-cinq pièces de canon sur les remparts, dépavé la ville, établi des hôpitaux, tout cela finirait par tirer des coups de fusil aux étoiles, il fallait un peu de pénétration ; et ce qu'il y a d'admirable, c'est que tous ces Césars étaient constamment sur les remparts à regarder travailler, à ouvrir la tranchée et à établir des retranchemens. On disait qu'ils n'avaient d'autre but que d'écrire un livre sur la tactique, et qu'ils ont fait venir les maîtres chez eux. Ils pourront à présent traiter la partie des garnisons ; ils en ont une franche-berno-piémontaise ; et l'on va s'occuper à leur donner une forme de gouvernement plus propre à maintenir leur tranquillité et celle de leurs voisins. Ceux qui m'ont paru le plus à plaindre sont les otages, dont le sort a été affreux pendant leur détention. Nous avons appris hier toutes ces nouvelles. Notre Conseil souverain s'est assemblé, et l'avoyné a commencé par dire : *Post tenebras lux*. C'est la devise de Genève, et c'était le moment de la rappeler. Il faut espérer que ce jour qui leur est rendu sera désormais sans nuage, et que le passé leur servira de leçon. Mais dites-moi, ma chère cousine, de quel parti étiez-vous ? J'entends avant la barbarie du 8 Avril ; car depuis il n'y

avait pas moyen de balancer. Pour moi, j'avais tant entendu parler pour et contre, que j'étais presque réduite à la neutralité, et rien ne me gêne davantage. J'admire fort le vénérable équilibre; mais il est impossible de le conserver; il faut que mon petit suffrage se glisse dans un des bassins; il est vrai qu'il est si léger qu'on ne s'en aperçoit pas. J'étais donc dans un grand embarras. On accusait les négatifs d'avoir traité les autres avec mépris, et de tous les torts c'est le moins pardonnable et le moins pardonné dans une République; d'un autre côté, les représentans, en criant à l'oppression, commençaient à opprimer. Convaincue de l'un et de l'autre, je me trouvais dans ce triste équilibre, et je m'y tenais avec la mauvaise grâce d'un débutant sur la corde et qui a peur de tomber. Enfin me voilà les pieds par terre, et je jouis de la sûreté de cette position. . . . . Ma chère cousine, je vous parle trop de Genève; je fais comme les plaideurs qui ne s'occupent que de leurs procès, et qui plaident avec la patience des auditeurs; je crains d'avoir abusé de la vôtre, et je ne vois pas de meilleur moyen de faire taire mes scrupules que de vous parler bien vite de ma tendre et sincère amitié. . . . , etc.

---

*Recueil d'Épigrammes sérieuses, badines, satiriques et burlesques, par M. D. L. P.; deux volumes in-12. Il faut dire de ce Recueil ce qu'on a déjà dit de tant d'autres; quelques pièces vrai-*

ment précieuses, beaucoup de médiocres, un bien plus grand nombre de mauvaises. Le tort le plus réel de celui-ci est d'être de M. de La Place, qui, ayant fait lui-même beaucoup d'Epitaphes, s'est cru obligé, par un excès de tendresse paternelle, de les y conserver toutes; elles occupent presque un tiers de son volumineux Recueil; et de toutes celles-là il n'y en a pas quatre, en conscience, qui ne soient détestables.

STANCES à mademoiselle Cléophile, ci-devant danseuse en double de l'Académie royale de Musique (1), par M. de La Harpe, l'un des Quarante.

L'inconstance et l'artifice

Partout remplaçaient l'amour :

Toujours soumis au caprice,

Son pouvoir était d'un jour.

« Mes feux, dit-il, vont s'éteindre !

» Ils devaient tout animer.

» Que les mortels sont à plaindre !

» Ils ne savent plus aimer. »

(1) Il y a quelques années, une des plus agréables sultanes du sérail de M. le prince de Soubise. Une maladie trop cruelle l'ayant réduite dans un état aussi déplorable que celui où se trouva la jolie suivante de l'auguste Cunégonde, grâce au cordelier son confesseur, elle fut obligée de renoncer au Théâtre. Echappée enfin au plus affreux fléau du meilleur des mondes, elle n'y a perdu, dit-on, qu'une partie du palais et de la luerie; aujourd'hui l'on sait se passer de tout cela. Quoi qu'il en soit, on ne saurait douter des charmes qui lui restent, en voyant l'illustre auteur de ces vers s'enchaîner si publiquement à son char. Il en est épris comme pourrait l'être un jeune homme de quinze ans, et s'affiche partout avec elle aux promenades, à la Re-

Pour prévenir cet outrage,  
Il épuise ses efforts  
Sur le plus charmant ouvrage  
Qu'embellissent ses trésors.  
Or jugez s'il est habile,  
L'enfant maître des humains :  
Vous voyez dans Cléophile  
Le chef-d'œuvre de ses mains.

Lui-même avec complaisance  
Vit son prodige nouveau ;  
Les Grâces , à sa naissance ,  
Entourèrent son berceau.

Le Dieu dit : « Je suis tranquille ,  
» Rien ne peut plus m'alarmer ;  
» Quand ils verront Cléophile ,  
» Ils voudront encore aimer. »

Quelle grâce enchanteresse  
Dans ses traits , dans son esprit !  
Elle charme ; elle intéresse ,  
Elle attache , elle ravit ;  
Le cœur le plus indocile  
Contre elle ose en vain s'armer ;  
Un regard de Cléophile  
Est un ordre de l'aimer.

doute, au Spectacle, à l'Académie même, au grand scandale des let-  
tres, de la philosophie, et surtout de tant d'honnêtes bourgeoises qui  
se croyaient jusqu'ici de véritables Aspasiases, en honorant ce grand  
homme de leurs bontés. Quelle humiliation en effet pour ces bonnes  
dames d'apprendre que l'ingrat, en aimant une petite danseuse sans  
principes, sans métaphysique, ni dans la tête, ni dans le cœur, les ou-  
blie si parfaitement, qu'il croit n'avoir jamais aimé. . . . Eh ! Mesda-  
mes, ne l'avait-il pas dit lui-même dans son *Molière à la nouvelle salle* ?

Après les goûts naissent les fantaisies ;  
On cherche les Laïs après les Aspasiases ;  
Et de la nouveauté l'invincible dévor  
Aime plus à changer qu'il ne songe à choisir.

Quoiqu'Amour m'ait dans ses chaînes  
 Engagé plus d'une fois,  
 Quoiqu'Amour, malgré ses peines,  
 M'ait fait adorer ses lois;  
 Par une erreur trop facile,  
 Dans un cœur bien enflammé,  
 Je crois près de Cléophile  
 N'avoir pas encore aimé.

Je veux, à ses lois fidèle,  
 Ne chanter que mon ardeur.  
 Dieux! que ma muse n'est-elle  
 Aussi tendre que mon cœur!  
 Ma voix, à l'amour docile,  
 N'a qu'un refrain à former:  
 J'aime, j'aime Cléophile,  
 Et ne vis que pour l'aimer.

LE CHARDONNERET *en liberté, fable attribuée à*  
*M. le duc de Nivernois.*

Un beau chardonneret venu du Canada

(On fait cas surtout de ceux-là

Pour la simplicité de leur noble plumage (1))

D'une Dame de haut parage

Était l'esclave. Bon! c'était pis que cela :

Le pauvre oiseau vivait enchaîné dans sa cage,

Payant par mille efforts d'adresse et de courage

Ce qu'à tous les oiseaux la nature donna,

Le boire et le manger (2). Un jour il s'échappa.

(1) Le chardonneret du Canada, dit M. Valmont de Bomare dans son *Dictionnaire d'Histoire naturelle*, ressemble beaucoup à un serin dont la queue, les ailes et la tête seraient noires.

(2) Des oiseliens sans pitié dressent, pour le vendre mieux, le chardonneret à tirer deux seaux qui contiennent son eau et sa graine, et qui sont suspendus à une poulie dans une cage ouverte où il est attaché à une chaîne.

494 CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,

Le voilà sur un arbre ; on crut pouvoir l'y prendre.  
Chacun dans le jardin se hâte de descendre.

Les plus sages disaient : *Poilà l'oiseau perdu.*

La Dame imprudemment ordonne de lui tendre

Le lien qu'il avait rompu.

Bel appât ! franchement cette Dame était folle.

Il s'envola plus loin. Eh bien , que mes gens

Tâchent de l'engager à revenir céans ,

Et je lui donne ma parole

Qu'il sera libre désormais.

Libre ! eh ne l'est-il pas , dit l'un d'eux encore ?

Essayons cependant. . . . mais ce fut sans succès.

J'ai , répondit l'oiseau , ce que tu me promets :

A ta Dame il faudrait quelques grains d'allégresse.

Qu'ai-je besoin de ses bienfaits ?

Sers-la , toi , c'est ton lot , rampe sous sa puissance.

Moi , je chéris l'indépendance ,

Et vivent les chardonnerets !

Une fois hors de cage , ils n'y rentrent jamais.

D'un tableau qui paraît choquer la vraisemblance ,

Permis à qui voudra de s'appliquer les traits.

Sur le nom de la Dame on voit que je me tais :

*Honni soit donc qui mal y pense.*

*VERS impromptus à madame de Vermenoux ,  
qui se plaignait de ce qu'on n'avait point  
songé à célébrer sa fête ; elle avait été fort ma-  
lade peu de jours auparavant.*

Pour célébrer la fête de Germaine

J'invoquais tous mes Dieux , les Muses et l'Amour ,

Les Arts et l'Amitié. Tous m'ont dit tout-à-tour :

Sa fête , c'est la mienne ;

Mais Germaine a souffert ; pour chanter ce beau jour ,

Il est enser , hélas ! trop voisin de ma peine.

LETTRE de M. Moulton sur la dernière révolution  
de Genève.

« Oui, Monsieur, le sort de Genève est triste, et il eût été bien facile de prévenir tant de malheurs; mais les hommes.... les chefs de parti.... Si ceux qui ont dirigé les nôtres ne sont pas également coupables, ils ont été également passionnés et imprudens. Comment n'ont-ils pas prévu ce qui arrive? Depuis deux ans, je jugeais ces affaires désespérées, et j'avais cherché à la campagne le repos et la paix. Qu'il s'en faut que je les y aie trouvés! Non, jamais je ne passerai des jours plus cruels que les derniers qui ont lui sur cette malheureuse République. C'est un vrai miracle de la Providence que les Genevois aient renoncé à une défense inutile, qui les aurait immortalisés et perdus. Ils en avaient pris, à la face de l'Europe, l'engagement solennel; ils avaient déclaré que des hommes libres pouvaient être détruits, non soumis, et, après un tel langage, la seule ressource qui reste à un peuple plein de courage et d'honneur, c'est de périr. Aussi qui jugerait le peuple de Genève d'après les derniers événemens, s'en ferait une bien fausse idée. Ce sont ses chefs qui l'ont mis en contradiction avec lui-même, et qui, livrant seuls la ville à son insçu, ont mérité, ou son mépris s'ils ont agi par faiblesse, ou son éternelle reconnaissance s'ils l'ont fait par un excès de vertu. Deux ou trois fois, les cercles assem-

Ils avaient décidé qu'il fallait défendre la ville, et les chefs consternés avaient paru acquiescer avec joie à cette résolution; ils virent même qu'il était inutile de les consulter encore, qu'ils auraient toujours la même réponse. En conséquence, ils proposèrent qu'on formât un comité d'élite composé de la vingtième partie de la Nation, et qu'il fût autorisé par elle à prendre toutes les résolutions que les circonstances rendraient nécessaires. Cette proposition fut acceptée sans balancer; on n'y vit qu'un moyen sage de mieux assurer la défense.... Mais la première question que les chefs firent à ce comité fut, s'il convenait de défendre la ville ou de se rendre; à la pluralité de quatre-vingt-douze contre quatre, la défense fut résolue, cependant après avoir *mis hors de la ville les otages et le reste des négatifs*. Cette résolution était noble et touchante; elle n'en convenait pas mieux aux chefs; ils supplièrent qu'on délibérât une seconde fois; et à force de prières, d'éloquence et de raison, ils obtinrent enfin une espèce de pluralité pour se rendre; mais ceux qui persistaient dans leur premier avis frémirent de cette décision, protestèrent contre la perfidie; ils allaient avertir leurs concitoyens.... Ce fut pendant ces vains débats, et tandis que par la force même on empêchait les plus furieux de sortir de l'assemblée, que les otages furent délivrés, les portes de la ville ouvertes, et que les chefs prirent leurs passe-ports pour sortir. Il est inutile de dire le

resté; et d'ailleurs comment vous exprimerais-je la rage et le désespoir de la généralité des citoyens, quand au milieu d'un sommeil que leurs pénibles travaux et leurs longues veilles avaient rendu nécessaire, et auquel ils avaient été invités par leurs chefs, ils entendirent, au lieu de la cloche d'alarme qui devait les appeler au rempart, ces cris affreux : « Nos chefs nous ont abandonnés, les étrangers sont dans la ville ! » À des désolantes voix, le désespoir est dans tous les cœurs; quelques-uns tournent leurs armes contre eux-mêmes; d'autres les brisent avec mépris et les jettent loin d'eux; un plus grand nombre veut courir après les chefs et laver dans leur sang la honte qu'ils leur ont imprimée; presque tous jurent d'abandonner une patrie qui leur reproche déjà de lui avoir survécu; et ils fuient avec leurs femmes et leurs enfans. Les chemins étaient pleins de ces malheureux fugitifs, et retentissaient de leurs gémissemens et de leurs larmes; deux chérifs de dix enfans et de leurs deux mères vinrent dans un village voisin de celui où je suis; les deux pères suivaient à pied, les bras pendans, les yeux fixés contre terre. Abîmés dans la honte et dans la douleur, ils semblaient vouloir se cacher à la nature entière; jamais spectacle ne m'a plus ému. Je ne les connaissais point, je ne me précipitai pas moins en sanglotant dans leurs bras : Calmez-vous, leur dis-je, calmez-

vous, vous trouverez une autre patrie... Non, me répondirent-ils; car, en perdant la nôtre, nous avons aussi perdu l'honneur.... Et c'étaient de simples artisans qui nous tenaient ce langage. Ah! Monsieur, quel peuple! et il n'existera plus. Je sais que la liberté donne souvent trop d'énergie aux âmes; les Genevois en sont la déplorable preuve; mais pour des hommes cet excès ne vaut-il pas mieux que celui de l'avi-lissement? La sagesse des médiateurs peut réparer une partie de nos maux; mais il n'est pas en eux de rendre aux Genevois leur grand caractère; il tenait au sentiment vrai, mais exagéré de leur indépendance : ce sentiment est pour jamais détruit.

Voilà, Monsieur, ce que j'ai pu recueillir ici de cette mémorable et fatale journée, qui pouvait l'être bien plus encore si l'on avait suivi l'enthousiasme des citoyens. Je n'ai rien dit que de vrai, et d'après le rapport d'hommes sages des deux partis qui étaient dans la ville. Il est impossible de blâmer les chefs du peuple de s'être opposés à une vaine défense qui n'aurait fait de la ville qu'un monceau de ruines. Il y avait une quantité de poudre immense, plus qu'il n'en aurait fallu pour soutenir trois sièges; et comme les magasins sont peu sûrs, tous dans les remparts, on avait été obligé de la transporter dans des maisons; le seul temple de Saint-Pierre en contenait plus de quinze cents

barils : une seule bombe tombée sur un de ces dépôts mettait la ville en cendres. Mais pourquoi, dans cet état, annoncer une défense, et persuader au peuple qu'elle était possible ? J'ignore si ce fut l'ouvrage des chefs, mais, en ce cas, je ne sais comment ils pourraient s'en justifier.

» Ce sont d'ailleurs de très-honnêtes gens, qui peut-être furent aveuglés par leurs craintes. Ces otages, ce renversement du Conseil, tant de moyens violens si maladroitement employés, m'ont fait soupçonner depuis long-temps qu'ils voyaient trop les dangers qui les menaçaient, et que leur imagination les leur exagérait peut-être. Quoi qu'il en soit, je ne puis encore tourner mes yeux sur cette déplorable ville ; je n'y ai pas mis les pieds depuis trois mois ; et, si je puis m'en dispenser, je n'y rentrerai plus, etc... »

*Electre*, paroles de M. Guillard, auteur du Poème d'*Iphigénie en Tauride*, musique de M. Le Moine, élève de M. le chevalier Gluck, a été représentée, pour la première fois, par l'Académie royale de Musique, le mardi 2. Le plan de cet Opéra, a toute la sévérité d'une véritable Tragédie ; le spectacle en est triste et pompeux ; la musique en est si terriblement dramatique, qu'on ne peut guère lui reprocher plus de trois ou quatre traits de chant ; cependant le public a été assez bizarre pour l'accueillir avec froid

deur, et quoiqu'on se soit pressé de soutenir ce tragique chef-d'œuvre par un fort joli ballet, il n'a pu se traîner au-delà de cinq ou six représentations; ce qui prouve bien à M. Le Moine que les mêmes artifices ne réussissent pas également à tout le monde.

Le sujet d'*Electre* est si connu que nous n'entreprendrons point d'en donner une analyse détaillée. Il suffira d'observer que M. Guillard a suivi presque entièrement la marche de Sophocle; son Poème n'est pour ainsi dire que le squelette de la Tragédie grecque; rhabillé de toutes les guenilles de ce que nous voulons bien appeler notre poésie lyrique. Les changemens les plus importants qu'il se soit permis tiennent à la scène du second acte entre Egisthe et Clytemnestre, scène dont il a puisé l'idée dans l'*Oreste* de M. de Voltaire, mais qu'il a enrichie d'un songe de Clytemnestre; ressource, comme l'on voit, tout-à-fait neuve. Ce n'est pas non plus Chrysothémis, comme dans Sophocle et dans Voltaire, qui aperçoit sur le tombeau d'Agamemnon ce poignard et ces offrandes qui lui donnent l'espérance qu'Oreste est de retour; c'est Electre elle-même; mouvement qui convenait bien moins au caractère de cette Princesse qu'à celui de sa sœur, mais qui pouvait servir cependant à rompre un peu la monotonie d'un rôle où ce défaut semble presque inévitable. Il n'était pas aisé d'introduire beaucoup de spec-

tacle dans un plan aussi austère que celui que voulait suivre M. Gaillard.

La musique de M. Le Moine, que M. le chevalier Gluck refuse aujourd'hui de reconnaître pour son élève, n'est qu'une exagération des principes de cet illustre compositeur; et l'exagération du monde la plus maladroite; ce sont des cris continuels et déchirans, de lourds effets d'harmonie, sans aucun chant suivi, sans aucun sentiment de ce qui est véritablement le charme et l'âme de la musique. Il est bien vrai que, pour réussir à l'Opéra, c'est beaucoup de crier et de crier à perte d'haleine; mais, encore est-il une façon de hurler plus ou moins originale, plus ou moins propre au caractère de la situation; et ces nuances, toutes prononcées qu'elles sont, paraissent avoir échappé entièrement à la sagacité de M. Le Moine. Quelques chœurs, la scène d'Electre, espérant de revoir son frère, un ou deux morceaux du rôle de Chrysothémis, sont les seules choses qu'on puisse écouter sans peine.

---

*Histoire de Charlemagne, par M. Gaillard, de l'Académie française.* Le but important de cette nouvelle Histoire de Charlemagne, comme celui de toutes les Histoires de M. Gaillard, est de prouver que la paix est préférable à la guerre. Bon Dieu! Quand M. Gaillard trouvera-t-il donc cela suffisamment prouvé! Voilà plus de vingt

502 CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE.

volumés sortis de sa plume qui ne sont faits, comme il l'annonce lui-même, que dans cette louable intention. Le règne de Charlemagne est sans contredit un des plus beaux sujets dont l'Histoire puisse s'occuper. M. Gaillard a fait toutes les recherches qu'il fallait faire pour le bien traiter, et cette Histoire n'en est pas moins un des plus ennuyeux livres que nous ayons vus depuis long-temps. Elle a fait ressouvenir du mot de Fréron sur je ne sais quelle *Histoire de Charlemagne* qui parut il y a douze à quinze ans : *Cette Histoire*, disait-il, *est comme l'épée de Charlemagne, longue et plate.*

FIN DU TOME PREMIER.

---

## TABLE DES ARTICLES

### CONTENUS

#### DANS CE TOME PREMIER.

---

*M. Morellet; ses Réflexions sur les avantages de la liberté d'écrire en matières d'administration*, page 6.

*Couplets sur un mot donné*, *ibid.*

*Etrennes d'un inconnu à madame Necker*, 7.

*Voltaire. Lettre au comte de Lewenhaupt*, 8.

*Rozoi; succès de ses Tragédies, honteux pour les Lettres*, 9.

*Gluck. Opinions diverses sur son Iphigénie*, *ibid.*

*Imbert mis au Fort-l'Evêque, pour sa comédie du Gâteau des Rois*, 11.

*D'Epremesnil; son Discours au Châtelet*, 13.

*Almanach des Muses de 1775*, 15.

*M. de Boisgelin; son Discours à la rentrée du Parlement de Provence*, 16.

*Catinat; sa Vie; ses Mémoires par le marquis de Créqui. Anecdote sur Catinat*, 19.

*Mademoiselle d'Albert; ses Confidences d'une jolie femme; sa Vie*, 23.

*Académie française. Prix proposé sur les moyens de rétablir les mœurs. Ce prix est rejeté par le Ministère*, 26.

*Marmontel et Grétry. Mauvais succès de la Fausse Magie*, 28.

*Chanson par M. Porcien, peintre*, 29.

*Sonnet, attribué à Métastase et à l'abbé Galiani*, 31.

*Linguet et l'abbé Morellet. Théorie du Paradoxe; querelle de Linguet avec Gerbier; Linguet rayé du tableau des avocats*, 31.

- Chanson sur Gerbier*, 35.  
*Voltaire ; sa tragédie de don Pedro sent la décrépitude*, 36.  
*Histoires secrètes du Prophète des Turcs*, 41.  
*Le Couronnement d'un Roi, drame original prohibé*, *ibid.*  
*Chanson de Beaumarchais dans un rôle de Paysan*, 42.  
*Vers de Marmontel pour le portrait de d'Alembert*, 44.  
*Malesherbes ; sa Réception brillante à l'Académie française ; son Discours. Plate réponse de l'abbé de Radonvilliers. L'abbé Delille lit des vers, etc.*, *ibid.*  
*Quesnay ; sa mort ; sa canonisation célébrée dans un ridicule discours par le marquis de Mirabeau*, 49.  
*Carmentel ; son Théâtre de campagne*, 51.  
*Zélis, Roman mal imité des Contes de Voltaire*, 52.  
*Beaumarchais. Le Barbier de Séville*, 53.  
*Dom de Vienne ; son Eloge historique de Montaigne*, 54.  
*Condillac. Le Commerce et le Gouvernement*, 55.  
*Couplets à la comtesse de Blot, par M. Delille*, 62.  
*Mirabeau ; son Epitaphe grotesque*, 63.  
*Dangeau. Mot ridicule. D'Alembert attaque les grands qui postulent pour l'Académie*, 64.  
*Piron ; ses OEuvres, en 10 volumes, par Rigoley de Juvigny*, 66.  
*M. Le Bailli du Rollet ; sa Lettre sur les drames-opéras*, 67.  
*Chanson sur ce sujet*, 76.  
*Autre Chanson sur les soldats français*, 78.  
*Epitaphe de Voisenon par Colardeau*, 79.

*Les Souliers mordorés : la musique est d'un aveugle*, 79.

*Lettre de Montesquieu à Warburton*, 80.

*Le duc de Choiseul bien accueilli à son retour à Paris ; Chansons à cette occasion par le C. de B. et madame du Deffant*, 82.

*Académie impériale de Musique. Le chevalier de St.-Georges. Adèle, opéra. Le ballet de Médée. Vues sur la pantomime*, 84.

*Roussel. Système de la femme*, 88.

*Le duc d'Arnay, par Carmontel*, 93.

*Gresset. Epître à M. de Monregard*, *ibid.*

*Observations sur un passage des Commentaires de César*, 94.

*Vers de Carmontel à madame Necker, en lui envoyant son buste*, 102.

*Réponse de madame Necker*, *ibid.*

*Stances à mademoiselle . . .*, 103.

*Vers de M. le comte d'Estaing à M. de Guibert*, *ibid.*

*Vers du chevalier de Boufflers sur l'Histoire de Lot*, 104.

*Peyraud de Beauissol ; sa tragédie des Arsacides, en six actes. Préface ridicule*, *ibid.*

*OEuvres d'Hamilton, tome VII*, 106.

*L'Ecole des Maris ; Roman traduit de l'anglais*, 107.

*L'Art de la toilette, ouvrage imité de l'anglais de mylord Chesterfield*, 108.

*Comédie française. Débuts de mademoiselle Contat et de mademoiselle Vadé, fille du poète*, 118.

*Fête épicurienne, défendue par l'Archevêque de Paris*, 119.

*Ah que c'est bête ! par M. Timbré*, 120.

*Le Philosophe sans prétention, par M. de La Folie*, 121.

*Fable orientale*, 121.

*Abdolonyme, pastorale héroïque, par M. Collet; jouée à la Comédie française. Shakespeare, traduit de l'anglais. Mot de Grimm sur Sedaine*, 123.

*De Shakespeare. Jugement de Voltaire*, 126.

*Linguet; son Examen d'un ouvrage de M. de Sainte-Croix*, 134.

*Le Bailli du Rollot; son opéra d'Alceste fait revivre l'Alceste de Quinault*, 144.

*OEuvres de Tressan. Anecdote sur madame de Boufflers*, 148.

*Lettre à l'Editeur des Lettres de Clément XIV*, 150.

*Lettres, chinoises, indiennes et tartares, à M. Paw*, 151.

*Lettres du chevalier de Boufflers pendant son voyage en Suisse, ibid.*

*Romance par M. Sedaine*, 159.

*Ferveur du Jubilé de 1776. Mot d'une femme sur les philosophes du 18<sup>e</sup> siècle*, 160.

*Oraison funèbre du comte du Muy, par M. de Beauvais, évêque de Senes*, 161.

*Cause de la distance prodigieuse qu'il y a entre la Métromanie et les autres ouvrages de Piron*, 163.

*Le Rat et la Statue, traduit de l'anglais de Chesterfield*, 164.

*Vers sur l'Amour-Propre, par l'abbé Porquet*, 172.

*Chanson sur ce que Larrivée a reçu vingt-cinq louis pour ne plus chanter dans l'opéra d'Adèle*, 172.

*Fenouillot de Kalbair; sa comédie de l'Ecole des Mœurs. Mot de Le Kain*, 175.

*Robbé converti. Trait généreux du comte de*

- Bissi. Portraits, en vers, de Voltaire et de Dorat, par Robbé, 178.*
- Dumont. Essai sur les deux premières races des Rois de France, 179.*
- La Faussè Magie, par Marmontel et Grétry. Clôture des Spectacles. Compliment de clôture des Comédiens français, par La Rive. Facétieux compliment de clôture de la Comédie italienne, par Trial, 185.*
- Dissertation sur les attributs de Vénus, par M. de La Chau. Lettre de Voltaire à l'auteur, 188.*
- Instruction pastorale de l'Archevêque de Lyon; Epigramme sur ce prélat, 191.*
- Van Brock, Poëme, par Maton, 192.*
- Le Nouveau Spectateur, par Le Fuel de Méricourt, 193.*
- Anecdotes de la cour d'Edouard III, par mesdames de Tencin et Elie de Beaumont, 194.*
- Impromptu de Voltaire à une femme, etc., 195.*
- L'opéra d'Alceste. Sur la musique de Gluck, ibid.*
- Sur mademoiselle de l'Espinasse; son Testament singulier, 198.*
- Les Egaremens de l'Amour, par Imbert, 203.*
- Histoire naturelle de la parole, par Court de Gebelin, 204.*
- L'Esprit des Voyages, par M. de Meunier, 205.*
- La Harpe; sa réception à l'Académie française. Réponse de Marmontel. Passages équivoques sur La Harpe, etc., 206.*
- Mademoiselle R.....; sa conduite irrégulière, 217.*
- Jézennemours, Roman de M. Mercier, 219.*
- L'Ecole des Pères, par Rétif de La Bretonne, 222.*

*Lettre de madame d'Epinay à l'abbé Galiani*, 223.

*Pourquoi l'homme ne naît pas, comme les autres animaux, avec le degré de perfection qui lui est propre ?* 226.

*Anecdote sur Montesquieu*, *ibid.*

*Couplet de M. le duc de Nivernois*, 231.

*Couplet de Lemierre à madame Segui*, 232.

*Impromptu à la vicomtesse de Belzunce*, *ibid.*

*Erasmus et Luther. Nouveau dialogue des morts*, *ibid.*

*La Tentation, conte, par le marquis de Saint-Marc*, 240.

*Epigramme de Robbé sur Saint-Foix*, 241.

*La Bonne femme, parodie d'Alceste*, 242.

*Molière, drame de M. Mercier. Mot de Racine sur Scarron*, *ibid.*

*Mémoires turcs, par M. d'Aucour*, 244.

*Troubles littéraires causés par la Traduction de Shakespeare. Lettre à d'Alembert, sur ce sujet, par Voltaire*, *ibid.*

*M. de L. .... e ; Chansons sur ses Travers*, 258.

*Pensées détachées*, 261.

*Elphire et Mélazone, en vers, par le marquis de Pezay*, 266.

*Lettre, sur J. J. Rousseau, à un prince d'Allemagne*, 268.

*Lettre de J. J. Rousseau à sa Bonne*, 277.

*Lettre de M. Ramsay à Diderot sur le Traité des délits et des peines*, 279.

*Vers envoyés au Prince royal de Prusse*, 290.

*Epigramme contre madame \*\*\**, *ibid.*

*Parodie de cette Epigramme*, *ibid.*

*Colinette à la Cour; épigramme sur cette pièce*, 291.

*Le Gâteau des Rois*, comédie, par MM. P... et B..., 293.

*Principes établis*, par Joseph II, sur les matières ecclésiastiques, 295.

*Adèle et Théodore*. Sur madame de Genlis.

*Personnages réels peints dans cet ouvrage*, 297.

*Description des Alpes pennines*, par M. B..., 305.

*L'Enigme; ou le Portrait d'une femme célèbre*, 312.

*Lettre à madame Necker sur la mort de Tronchin*, 313.

*Aucassin et Nicolette*, opéra-comique, par Sedaine et Grétry, 315.

*Le Blanc; sa tragédie de Manco-Capac*, 317.

*Réflexions sur l'état actuel du crédit public de l'Angleterre et de la France*, 319.

*Deux Epigrammes*, l'une par M. Harduin, 322.

*M. Levesque; son Histoire de Russie*, *ibid.*

*Est-il plus difficile aujourd'hui de faire une bonne comédie qu'une bonne tragédie?* *Le*

*Flatteur*, comédie de M. Lantier, 328.

*Romance de Marmontel*, 335.

*Réception de Condorcet à l'Acad. franç.* *Histoire de cette élection. Réponse du duc de*

*Nivernois. Eloge de M. de Maurepas*, 339.

*Troisième voyage de Cook*, 345.

*Cotomb dans les fers. Epître par M. de Langeac*, 347.

*Opinion d'un citoyen sur le mariage et sur le dot*, 348.

*Stances d'un jeune homme à madame de Laitun*, 350.

*Bouts rimés*, *ibid.*

- Henriette, drame, par mademoiselle Raucour, 350.*
- L'opéra d'Orphée, par MM. Morel et Gossec, 352.*
- Les Deux Fourbes, comédie de M. de La Cha-  
beaussière. L'acteur Grammont. Incons-  
tance du public, 353.*
- OEuvres de l'abbé de Voisenon, 355.*
- Vers de mademoiselle Aurore, 356.*
- Vers de la même à M. de St-Marc, ibid.*
- Réponse de M. de St.-Marc, 357.*
- Vers à Buffon, 358.*
- Bouts rimés de madame de Lénoncourt, 359.*
- Lettre de Buffon à Catherine II, 360.*
- Réponse de Catherine II, 362.*
- L'Eclipse totale, comédie de MM. La Cha-  
beaussière et d'Alayrac. L'Amour et la Folie,  
comédie de M. Desfontaines. Compliment de  
clôture des Comédiens italiens, 363.*
- Diderot; son Essai sur les règnes de Claude  
et de Néron, etc., 367.*
- M. Peyron; son voyage en Espagne. M. d'Oli-  
vadès, 370.*
- Histoire de la dernière révolution de Suède,  
par Lescène-Desmaisons, 371.*
- La Clos; ses Liaisons dangereuses, 373.*
- Thalie aux Comédiens français, 379.*
- Enigme-Logogriphe, 380.*
- Sur l'architecture de la salle du Théâtre fran-  
çais. Inauguration du Théâtre français, par  
Imbert, 381.*
- Le public vengé. Couplet sur Beaumarchais, 384.*
- Machine pour suppléer à la pompe, par M. Vera,  
388.*
- M. Mercier, 389.*
- Extraits de Romans de chevalerie, par le comte  
de Tressan, 390.*

*Divertissement à la mode. Lettre.*, 390.

*Extrait d'une Lettre du Roi de Prusse à d'Alembert*, 392.

*Molière à la nouvelle salle, comédie, par La Harpe*, 393.

*Eloge de M. de Maurepas, par M. de Condorcet*, 397.

*Agis, tragédie, de M. Laignelot. La Rive*, 402.

*Portrait de l'abbé Delille, par madame du Molé*, 404.

*Anecdote généalogique*, 407.

*Le Poète supposé, comédie à ariettes, de MM. Laujeon et Champein*, 408.

*Le Vapoureux, comédie, de M. Marsolier de Vivetiers*, 409.

*Zèle philosophique. Legs de M. de Valbelle et autres; plaisanterie sur ce sujet. Lettre du Fondateur d'un nouveau prix (M. de Monthion) à l'Académie*, 411.

*Nouvelle édition de l'Encyclopédie*, 416.

*Nouvelle addition à la Lettre sur les aveugles, par Diderot. Daviel. Mélanie de Salignac*, 417.

*Couplets sur l'affaire du 2 Avril*, 424.

*De M. Palissot. L'abbé de Vaisenon; anecdote*, 435.

*Linguet; son projet d'une nouvelle espèce de poste*, 442.

*La Destruction de la Ligue, drame de M. Mercier. Fanatisme révolutionnaire de l'auteur*, 443.

*Extrait du Journal d'un Officier de la Marine de l'escadre de M. le comte d'Estaing*, 444.

*L'Ami des enfans, par Berquin*, 447.

*Portrait du docteur Tronchin, ibid.*

*Anecdotes sur le séjour du comte et de la comtesse du Nord à Paris. Mot du Comte sur M. de Malesherbes. Diderot. Le comte d'Artois, d'Alembert. La Harpe; son Epttre au comte*

- du Nord. Inconvenances. M. Clérisseau. Madame Necker. Madame de Montesson. Le duc d'Orléans, 452.*
- La Comtesse de Givry, drame de Voltaire, 464.*
- Sermon de l'abbé de Boismont; il indispose également les prêtres et les philosophes, 465.*
- Essais sur les Anglo-Américains, par Hilliard d'Auberteuil, 468.*
- Chanson du chevalier d'Aubonne, 470.*
- Reprise de la comédie des Philosophes. Energie des partisans de J. J. Rousseau, 471.*
- Le Déserteur, drame de M. Mercier, 473.*
- Fabliaux ou Contes du 12<sup>e</sup> et du 13<sup>e</sup> siècles, par Le Grand, 474.*
- Poésies fugitives de Lemierre, 475.*
- Sur les Confessions de Rousseau. Cet ouvrage comparé à un ragoût d'un cuisinier du Régent. Fausseté d'une assertion de Rousseau sur Grimm. Saint Augustin. Cardan. Le cardinal de Retz. Leurs Confessions, 476.*
- Pers pour le chien de madame de La Reynière, par l'abbé Arnaud, 488.*
- Epigramme, ibid.*
- Fragment d'une Lettre de la baronne d'Erlach à madame de Vermenoux, 489.*
- Recueil d'Epitaphes, par M. de La Place, 490.*
- Stances de La Harpe à mademoiselle Cléophile. Anecdote scandaleuse sur cette Demoiselle, 491.*
- De Chardonneret en liberté, fable attribuée à M. de Nivernois, 493.*
- Impromptu à madame de Vermenoux, 494.*
- Lettre de M. Mouton sur la dernière révolution de Genève, 495.*
- Electre, opéra de MM. Guillard et Le Moine, 499.*
- Histoire de Charlemagne, par Gaillard. Mot de Fréron, 502.*



